Ferdinand
Dufour

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Coll. sp

ŒUVRES MORALES

DE

PLUTARQUE.

TOME PREMIER.

TRAITÉS CONTENUS DANS CE VOLUME.

Comment il faust nourrir les enfants. page 1
Comment il faust lire les poëtes. 44
Comment il faust ouyr. 124
De la morale. 162
Du vice et de la vertu. 202
Que la vertu se peust enseigner et apprendre. 207
Comment on pourra discerner le flatteur d'avecques l'amy. 212
Comment il faust refrener la cholere. 302
De la curiosité. 344
Du contentement ou repos de l'esprit. 371
De la maulvaise honte. 416
De l'amitié fraternelle. 445
Du trop parler. 495

ŒUVRES

DE

PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC

PAR JACQUES AMYOT.

TOME HUITIEME.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXIV.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1601
.A5A6
1784
#8

AU ROY TRÈS-CHRESTIEN
CHARLES IX. DE CE NOM.

Si vous prenez plaisir à porter sceptres, et à seoir en throsnes royaulx, dict Salomon, *aimez la sapience, affin que vous regniez eternellement, aimez la lumiere de sapience, vous qui commandez aux peuples. C'est une belle instruction*, sire, *et un sage advertissement pour ceulx à qui Dieu a mis en main les resnes du gouvernement de ce monde, leur estant addressé par un roy, auquel Dieu donna jadis tant de sagesse que jamais auparavant n'en avoit esté de semblable, ny jamais plus*, dict l'escripture, *n'en sera de pareil. Car certainement sapience est prouvision necessaire à ceulx qui veulent regner, sans laquelle les roys, quelques grands, quelques riches et puissants qu'ils soyent, ne sont pas munis de ce qui leur faust, pour exercer dignement et maintenir seurement leur estat, et avecques laquelle ils ont moyen d'estre honnorez, et heureux en ce monde temporellement, et glorieux en l'austre eternellement, eulx et ceulx qui ont à vivre soubz leur obeyssance, suivant ce que dict la mesme sapience*, le sage roy est l'establissement, l'appuy et asseuré fondement de son peuple. *A quoy se rapporte aussy naïfvement, ainsy que toute verité s'accorde à toute verité, le dire de Platon.* Que les royaulmes seront heureux quand les philosophes regneront, ou que les roys philosopheront, *c'est-à-dire*, quand ils feront profession d'aimer la sapience; *propos veritablement memorable, digne d'estre souvent recordé et profondement engravé ès cœurs des monarques et roys, d'austant qu'en ce poinct-là principalement, à le bien prendre, gist et consiste la grandeur auguste de la majesté royale, et que c'est en quoy les roys approchent plus près, et ressemblent mieulx à la divinité, de pouvoir beatifier et rendre heureux, non une ville seulement, ou un pays particulier, ains tout un monde, par maniere de dire, selon l'estendue de leur empire, n'ayant la haultesse de leur estat rien de meilleur que de vouloir, ny de plus grand que de pouvoir bien faire à une multitude innumerable de toutes sortes d'hommes.*

Or y ayant en nostre ame deux principales puissances necessairement concurrentes à toute loüable et vertueuse action, l'entendement et la volonté, l'un pour comprendre ce qu'il faust faire, et l'austre pour l'executer, sapience est la perfection de toutes les deux, qui enlumine, sublime et affine le discours de la raison par la cognoissance des choses, pour sçavoir discerner le vray du faulx, le bien du mal, et le droict du tort, affin de pouvoir bien juger, et qui rectifie, reigle et conduict la volonté pour luy faire aymer, eslire et pourchasser l'un, hayr, fuyr et esviter l'austre. Ces deux perfections certainement sont graces singulieres de Dieu, et dons speciaulx du sainct-Esprit, mais plus necessaire celle de la volonté, qui n'est austre chose que la crainte de dieu, et conscience craintifve et tremblante de paour de l'offenser, tant et si souvent recommandée par toute la saincte escripture, qu'en plusieurs passages elle est honnorée du tiltre et nom venerable de sapience, *disant le bon Job,* sapience, est la crainte du Seigneur Dieu, et l'intelligence, se guarder de mal faire. *Mais si elle est requise à toutes sortes de gens qui desirent traverser la tourmente de ceste vie sans mortel naufrage, beaucoup plus l'est-elle aux princes soubverains qu'à nuls austres, d'austant que les inferieurs et subjects, si d'adventure ils choppent quelquefois, trouvent assez qui les releve; mais les roys qui ne recognoissent auscun superieur en ce monde, qui se disent estre par-dessuz les loyx, et avoir plein pouvoir, puissance absolue et aucthorité soubveraine, s'ils ont envie de fourvoyer, qui les redressera? s'ils s'oublient, qui les corrigera? s'ils se laissent aller à leurs appetits, qui les en retiendra? Estant si difficile de tenir mesure et guarder moyen en licence qui n'est point limitée, ainsy que tesmoigne ce proverbe ancien:*

Celuy auquel ce qu'il veult loit,
Veult tousiours plus que ce qu'il doibt.

Certainement il n'y aura rien que celuy qui est terrible, ce dict le prophete royal, qui oste l'esprit et la vie aux princes, qui transfere les couronnes et royaulmes d'une gent à austre, pour les injustices, abus et diverses tromperies,

ainsy

ainsy que dict le sage, lequel menasse effroyablement les maulvais princes au livre de sapience, en ces propres termes: la puissance et aucthorité que vous avez, vous a esté donnée de Dieu, lequel examinera vos œuvres, et sondera vos cœurs, et pour ce que estants ministres de son regne vous n'avez pas bien jugé, vous n'avez pas guardé la loy de justice, ny n'avez pas cheminé selon sa volonté, il vous apparoistra horriblement et bien-tost, par ce qu'il se fera jugement très-dur de ceulx qui commandent; au petit se fera misericorde, mais les puissants seront tourmentez puissamment. *C'est la voix de sapience et de verité*, sire, *qui deust continuellement sonner aux aureilles de tous princes et seigneurs, affin qu'ils se donnassent bien guarde de tomber en ce jugement, dont les peust guarantir et preserver ceste heureuse sapience de la crainte de Dieu. Mais quel moyen y a-il de l'avoir? C'est luy seul qui la donne liberalement, et ne la plainct à personne qui la luy demande avecques fermeté de vifve foy. Et toutesfois encores y a il des moyens qui nous aydent et nous disposent à l'obtenir, comme en austres la lecture des sainctes lettres, qui semble estre l'estude propre d'un roy très-chrestien: suyvant ceste sentence escripte en la loy de Moyse*, après que le roy sera assis en son throsne royal, il transcrira le libvre de ceste loy, dont il prendra l'original des mains des prebstres Levitiques, l'aura tousiours auprès de soy, et y lira tous les jours de sa vie, affin qu'il en apprenne à craindre Dieu son Seigneur, à guarder ses commandements et les ceremonies contenus en sa loy. *Plus fructueuse ne plus salutaire estude ne pourroit-il faire, pourveu qu'il en prenne l'intelligence non du propre sens d'auscun particulier, mais de la tradition et consentement universel de l'eglise.*

C'est de tels livres proprement que le prince chrestien doibt apprendre ceste genereuse et bien-heureuse crainte inspirée de l'esprit de Dieu, qui luy reigle et dirige sa volonté, la guardant de se desborder et vaguer en licence effrenée, luy enseignant de n'estimer pas que sa volonté absolue soit raison et justice, ainsy que le flatteur Anaxarchus donnoit jadis

impudemment à entendre au roy Alexandre le grand, pour luy faire passer le regret qu'il avoit de l'homicide par luy commis en la personne de Clytus, disant que Dicé *et* Themis, *c'est-à-dire*, droict *et* justice, estoyent les assesseurs et collateraulx de Jupiter, *pour signifier et donner à entendre aux hommes que tout ce qui est dict ou faict par le prince, est juste, legitime et droicturier, ains au contraire luy donne à cognoistre, qu'il doibt estre subject à la loy eternelle, royne des mortels et immortels, comme dict Pindarus, qui est la droicte raison, verité et justice, propre volonté de Dieu seul, obeyssant à laquelle il fera ne plus ne moins que la ligne et la reigle, laquelle estant premierement droicte de soy-mesme, dresse puis après toutes austres choses qui sont gauches et tortues, en s'appliquant à elles, par ce que tout ainsy comme du chef sourdent et se desrivent les nerfs, instruments du sentiment et du mouvement, et par iceulx influe l'esprit animal en toutes les parties du corps humain, sans lequel il ne pourroit exercer auscune fonction naturelle de sentir ny de mouvoir; aussy veoid-on ordinairement que par imitation et influence du desir de complaire, les subjects prennent les mœurs et conditions de leur loy, suyvant ce que dict un poëte,*

> Communement la subjecte province,
> Forme ses mœurs au moule de son prince.

de maniere que s'il faict profession de craindre Dieu, d'estre sage et vertueux, il achemine par son exemple les principaulx de ses subjects premierement, et puis les austres de main en main, à devenir semblablement devots envers Dieu, justes envers les hommes, et consequemment bien-heureux: comme au contraire aussy depuis qu'il est ignorant et vicieux, il espand la contagion du vice et de l'ignorance par toutes les provinces de son obeyssance, ne plus ne moins qu'il est force que toutes les copies transcriptes d'un original deffectueux ou depravé, retiennent les faustes du premier exemplaire.

C'est pourquoy le grand Cyrus, celuy qui premier establit l'empire des Perses souloit dire, qu'il n'appartenoit à

nul de commander s'il n'estoit meilleur que ceulx auxquels il commandoit. *Cela mesme vouloit aussy monstrer Osiris, qui feut jadis un sage roy d'Ægypte, portant pour sa devise le sceptre, dessuz lequel il y avoit un œil, pour signifier la sapience qui doibt estre en un roy, n'appartenant pas à un qui fourvoye, de redresser, qui ne veoid goutte, de guider, qui ne sçait rien, d'enseigner, et qui ne veult obeyr à la raison, de commander. Ainsy que font les mal advisez, et pirement conseillez princes, qui refusent de recepvoir les remonstrances de la raison, comme un maistre qui leur commande, de paour qu'elle ne leur retranche ce qu'ils estiment le principal bien de leur grandeur, en les assubjectissant à leur debvoir, et les guardant de faire tout ce qu'il leur plaist, suyvant ce que disoit le tyran de Sicile Dionysius*, que le plus doulx contentement qu'il recepvoit de sa domination tyrannicque, estoit que tout ce qu'il vouloit incontinent se faisoit. *Car ce n'est pas vraye grandeur que de pouvoir tout ce que l'on veult, mais bien de vouloir tout ce qu'on doibt.*

Telle doncques est la partie de sapience où les roys doibvent plus estudier, d'austant que servir à Dieu est regner et qu'ayants apprins à craindre Dieu, ils sçavent ne craindre rien au demourant, ains fouler aux pieds et mespriser tous les dangiers et terreurs de ce monde, et au reste pour l'austre partie acquerir leur sert aussy grandement la cognoissance de l'anticquité, la lecture des histoires, et principalement les libvres et discours de la philosophie morale, traictant des qualitez loüables ou vituperables ès mœurs des hommes, du gouvernement des estats, de l'origine des royaulmes, comment ils prennent leurs commencements, qui les faict croistre et les maintient en leur entier, pour quelles causes ils diminuent, et qui leur apporte finale decadence et totale ruine. Ce sont les libvres que Demetrius Phalerien, grand personnage et fort estimé en matiere d'estat et de gouvernement, conseilloit de lire sur tous austres au roy d'Ægypte Ptolomeus, (pource, *disoit-il*, que tu y verras et apprendras beaucoup de fausses que tu commets en ton gouvernement, lesquelles tes familiers ne te veulent ou

ne t'osent à l'adventure pas dire) *se trouvant tousiours assez de gens à l'entour des princes, qui leur preschent plus-tost la grandeur de leur pouvoir; que l'obligation de leur debvoir; là où ces maistres muets-là ne cherchent point à complaire, ains sans flatter representent naïfvement, comme dedans un mirouër, quel est le bon prince, quel est l'office d'un vray roy, comme entre les austres est le libvre de Xenophon qu'il a escript de la vie de Cyrus, là où il a avecques un gentil pinceau depeinct de naïfves couleurs soubz le nom de* Cyrus, *quel seroit un roy s'il s'en trouvoit au monde de parfaict.*

Tels livres, d'austant qu'ils sont ornez de beau language, enrichis d'exemples tirez de toute l'anticquité, et tissus de l'ingenieuse invention d'hommes sçavants qui ont visé à plaire ensemble et à prouffiter, entrent quelquefois avecques plus de plaisir ès aureilles delicates des princes, que ne faict pas la saincte escripture, qui pour sa simplicité, sans auscun ornement de language, semble commander plus-tost imperieusement, que de suader gracieusement. Et pourtant seroit-il utile aux princes de divertir quelquefois leur entendement à la lecture de tels escripts, qui tendent et conduisent à mesme fin que les libvres saincts, c'est à sçavoir de rendre les hommes vertueux, mais par divers moyens; ceulx-là par la crainte de Dieu qui applique le loyer au merite, et la peine au demerite: et ceulx-cy par la glorieuse renommée immortelle qu'ils promettent aux princes vertueux, dont ils doibvent estre plus desireux, que de la conservation de leur propre vie, et l'infamie perdurable aussy dont ils menassent les vicieux, de tant plus mesmement que l'on remarque jusques aux moindres choses, bonnes ou maulvaises, qui sont ès mœurs des princes, par ce que la haultesse de leur estat expose et met leur vie à la veuë de tout le monde.

Si n'est pas l'estude d'un roy de s'enfermer seul en une estude, avecques force libvres, comme feroit un homme privé, mais bien de tenir tousiours auprès de luy gens de sçavoir et de vertu, prendre plaisir à en deviser et conferer souvent avecques eulx, mettre en avant tels propos à sa table, et en ses privez passetemps, en ouyr volontiers lire et

discourir, l'accoustumance luy en rend l'exercice peu à peu si agreable et si plaisant, qu'il trouve puis après tous austres propos fades, bas et indignes de son exaucement, et si faict qu'en peu d'années il devient sans peine bien instruict et sçavant ès choses dont il a plus affaire en son gouvernement, suyvant la sentence de ce commun proverbe des Grecs,

Les roys sçavants deviennent, quand ils ont
Tousiours près d'eux des hommes qui le sont.

Succedez-doncques, sire, *à ceste veritablement royale condition du feu roy* François premier, *vostre grand pere, prince de très-auguste memoire, comme vous avez faict à sa couronne, et à plusieurs austres belles et grandes qualitez, tant du corps que de l'esprit, d'aimer et approcher de vous les personnes qui feront profession de lettres à bonnes enseignes, et qui auront vertu conjoincte avecques eminent sçavoir, aimez à discourir avecques eulx, et y employez tant de bonnes heures qui se perdent quelquefois inutilement. Car nous l'avons veu par le moyen de telle conference et communication devenu l'un des plus sçavants hommes en toute liberale science et honneste litterature qui feut de son regne en la France, et sans contredict le plus eloquent. Ce que nous pouvons raisonnablement avecques le temps esperer et nous promettre de vous sur les arres de la cognoissance de plusieurs belles choses que vous avez ja acquises, et mesmement sur le libvre que vous mettez presentement par escript en beaulx et bons termes touchant l'art de la venerie.*

Or ayant eu ce grand heur que d'estre mis auprès de vous dès vostre premiere enfance, que vous n'aviez gueres que quatre ans, pour vous acheminer à la cognoissance de Dieu, et des lettres, je me mis à penser quels autheurs anciens seroyent plus idoines et plus propres à vostre estat, pour vous proposer à lire quand vous seriez venu en aage d'y pouvoir prendre quelque goust. Et pour ce qu'il me sembla qu'après les sainctes lettres la plus belle et la plus digne lecture que l'on sçauroit presenter à un jeune prince, estoyent LES VIES DE PLUTARQUE, *je me mis à revoir ce que*

j'en avois commencé à traduire en nostre langue par le commandement du feu grand roy François, *mon premier bien-faicteur (que Dieu absolve) et parachevay l'œuvre entier estant en vostre service il y a environ douze ou treize ans. Et en ayant esté la traduction assez bien reçeue par tout où la langue Françoise est entendue, tant en ce royaulme que dehors, mesmement par vous qui depuis que l'aage et l'usage vous eurent apporté la suffisance de lire, et quelque jugement naturel, ne vouliez lire en austre libvre; cela me donna dès lors envie de mettre aussy en vostre langue ses austres* ŒUVRES MORALES ET PHILOSOPHIQUES *qui ont peu jusques à nos jours eschapper à l'envie du temps, estant encores stimulé à ce faire par un zele d'affection particuliere, pource que comme l'on tient qu'il feut jadis precepteur de Trajan, le meilleur des empereurs qui feurent oncques à Rome, aussy Dieu m'avoit faict la grace de l'avoir esté du premier roy de la chrestienté, que nature a doué d'austant de bonté que nul de ses predecesseurs; combien que ce feust entreprinse trop hardie, à dire la verité, et presque temeraire, non seulement pour le peu de suffisance que je recognois en moy, mais aussy pour l'obscurité du subject en beaucoup de ses traictez philosophiques, ausquels il n'est pas possible ou pour le moins bien difficile, de pouvoir donner grace et lumiere en nostre langue, et principalement pour la deffectuosité, corruption et depravation miserable qui se trouve presque par tout le texte original Grec.*

Toutesfois le desir de faire chose à quoy vous prissiez plaisir, et qui feust prouffitable à vos subjects en public, m'a tenu en haleine et tellement excité, qu'à la fin j'en suis venu à bout tellement quellement, jusques à ce par que quelque bonne fortune un meilleur et plus entier exemplaire puisse tomber en mes mains, ou de quelque austre après moy. Je laisseray juger à la commune voix de ceulx qui voudront prendre la peine de conferer et examiner ma traduction sur le texte Grec, avecques quel succez je m'en seray acquitté, mais bien puis-je dire en verité, que ç'a esté avecques un labeur incroyable; pour suppleer, remplir ou corriger par conjecture fondée sur le long usage d'avoir tant et si lon-

guement manié cest autheur par collation de plusieurs passages respondants l'un à l'austre, et de divers vieulx exemplaires escripts à la main, infinis lieux qui y sont desesperement estropiez et mutilez; ce que nul ne peust estimer, quel tourment d'esprit et quelle croix d'entendement c'est, qui ne l'a essayé, affin de pouvoir faire sortir l'œuvre ès mains des hommes, au moins en tel estat, que l'on y peust prendre quelque plaisir et prouffit; ce que je pense avoir faict, ayant estudié de le rendre le plus clair qu'il m'a esté possible, en si profonde obscurité bien souvent, et si scabreuse et raboteuse asperité presque par tout ordinairement.

Mais si la varieté est delectable, la beaulté aimable, la bonté louable, l'utilité desirable, la rarité esmerveillable, et la gravité venerable, je ne sçay point d'autheur profane, qui à tout prendre ensemble, soit à preferer, non pas à conferer, aux Œuvres de Plutarque, mesmement qui les pourroit avoir toutes, et en leur entier. Au demourant, si j'ay par ceste traduction mienne auscunement enrichi ou poli vostre langue, honoré vostre regne, et bien merité de vos subjects et de tous ceulx qui entendent le language François, loüange en soit à Dieu qui m'en a faict la grace; mais l'honneur et le gré du monde vous en sont deus, sire, *d'austant que c'est pour vous que je l'ay entreprins, et à vous seul je le voue et dedie, avecques l'humble service de tout le reste de ma vie, le faisant sortir en public, soubz la protection de vostre très-noble nom, pour en quelque chose me monstrer recognoissant de tant de biens, de faveurs et d'honneurs que vous m'avez faicts de vostre grace et me faictes journellement; et aussy pour tesmoigner à la posterité, et à ceulx qui n'ont pas cest heur de vous cognoistre familierement, que nostre Seigneur a mis en vous une singuliere bonté de nature, encline d'elle-mesme à aimer, honnorer et estimer toutes choses vertueuses, mesmement les lettres et ceulx qui avecques vertu ont travaillé de les acquerir.*

Qui me faict estimer que si bien le commencement de vostre regne a esté fort turbulent et calamiteux, le progrès en sera plus heureux, si Dieu plaist, et la fin glorieuse, pourveu que vous affectionniez tousiours de plus en plus à

aimer et pourchasser ceste saincte sapience discipline des roys, en la demandant par chascun jour d'ardente affection à celuy qui seul la peust donner, disant avecques Salomon, donne moy la sapience qui assiste à ton throsne, *et avecques le prophete royal,* perce ma chair de ta crainte, affin que je redoubte tes jugements; *demourant à tousiours en l'union et obeyssance de la saincte eglise catholique, dont vous estes le premier fils, et vous efforceant de retenir tousiours par tous vertueux et religieux desportements le tiltre hereditaire de roy très-chrestien que vos glorieux ancestres vous ont acquis.*

A tant je finiray la presente par la devote affectueuse oraison que faict le peuple fidele pour son bon roy David, Nostre Seigneur vous veuille exaucer au jour de tribulation, le nom du Dieu de Jacob vous soit en protection, vous envoye secours de son sainct mont, et de Sion vous deffende, se soubvienne de tous vos sacrifices, et ayt pour agreables vos offrandes, vous veuille donner ce que vostre cœur desire, et face ressortir tous vos conseils à bonne fin.

Vostre très-humble, très-obeyssant et très-obligé serviteur et subject JACQUES AMYOT, evesque d'Auxerre, vostre grand aulmosnier.

ŒUVRES MORALES

DE

PLUTARQUE.

COMMENT IL FAUST NOURRIR LES ENFANTS.

Moyens d'avoir des enfans honnêtes.

POUR bien traicter de la nourriture des enfants de bonne maison et de libre condition, comment et par quelle discipline on les pourroit rendre honnestes et bien conditionnez, à l'adventure vauldra-il mieulx commencer un peu plus hault, à la génération d'iceulx.

Attention qu'on doit apporter dans le mariage.

En premier lieu doncques, je conseillerois à ceulx qui desirent estre peres d'enfants qui puissent un jour vivre parmy les hommes en honneur, de ne se mesler pas avecques femmes les premieres venuës ; j'entends comme avecques courtisanes publicques ou concubines privées, pource que c'est un reproche qui accompaigne l'homme tout le long de sa vie, sans que jamais il le puisse effacer, quand on luy peust mettre devant le nez *qu'il n'est pas issu de bon pere et de bonne mere*, et est la marque qui plustost se presente à la langue et à la main de ceulx qui le veulent accuser ou injurier : au moyen de quoy a bien dict sagement le poëte Euripides :

Quand une fois mal assis a esté
Le fondement de la natifvité,
Force est que ceulx qui de tels parents sortent,
D'austruy peché la penitence portent.

Trag. d'Hercules furieux.

Avantage de la naissance.

Parquoy c'est un beau thresor pour pouvoir aller par-tout la teste leivée, et parler franchement, que d'estre né de gens de bien ; et en doibvent bien faire grand compte ceulx qui soubhaictent avoir lignée entierement legitime, où il n'y ayt que redire. Car c'est chose qui, ordinairement, ravalle et abaisse le cœur aux hommes, quand ils sentent quelque defectuosité, ou quelque tare en ceulx dont ils ont prins naissance : et dict fort bien le mesme poëte,

Trag. d'Hippolyte.

Qui sent son pere ou sa mere coulpable
D'auscune chose à l'homme reprochable,
Cela de cœur bas et petit le rend,
Combien qu'il l'eust de sa nature grand.

Comme au contraire, ceulx qui se sentent nez de pere et de mere qui sont gens de bien, et à qui l'on ne peust rien reprocher, en ont le cœur plus eslevé, et en conçoipvent plus de generosité.

Diophantus se loue d'être né de gens de bien.

Auquel propos on dict que Diophantus, le fils de Themistocles, disoit souventesfois et à plusieurs, que ce qui luy plaisoit, plaisoit aussy au peuple d'Athenes : *car ce que je veulx* (disoit-il) *ma mere le veult ; et ce que ma mere veult, aussy faict Themistocles : et ce qui plaist à Themistocles, plaist aussy aux Atheniens.* Et en cela faict aussy grandement à louër la magnanimité des Lacedæmoniens, lesquels condamnerent leur roy Archidamus en une somme d'argent, pour l'amende de ce qu'il avoit eu le cœur d'espouser une femme de petite stature, en y adjoustant la cause pour laquelle ils le condamnoyent :

Archidamus condamné pour avoir épousé une petite femme.

pour austant (disoyent-ils) *qu'il a pensé de nous engendrer, non des roys, mais des roytelets.*

A ce premier advertissement est conjoinct un austre, que ceulx qui paravant nous ont escript de semblable matiere n'ont pas oublié : c'est, *que ceulx qui se veulent approcher des femmes pour engendrer, le doibvent faire ou du tout à jeun, avant que d'avoir beu vin, ou pour le moins après en avoir prins bien sobrement.* Pource que ceulx qui ont esté engendrez de peres saouls et yvres, deviennent ordinairement yvrongnes, suivant ce que Diogenes respondict un jour à un jeune homme desbauché et desordonné : *jeune fils, mon amy, ton pere t'a engendré estant yvre.* Cela suffise quant à la generation des enfants.

De la génération des enfans.

Au reste, quant à la nourriture, ce que nous avons accoustumé de dire generalement en tous arts et toutes sciences, cela se peust encores dire et asseurer de la vertu : c'est *que, pour faire un homme parfaictement vertueux, il faust que trois choses y soyent concurrentes, la nature, la raison et l'usage.* J'appelle *raison* la doctrine des preceptes ; et *usage*, l'exercitation. Le commencement nous vient de la nature ; le progrès et accroissement, des préceptes de la raison ; et l'accomplissement, de l'usage et exercitation : et puis la cime de perfection de tous les trois ensemble. S'il y a defectuosité en auscune de ces trois parties, il est force que la vertu soit aussy en cela defectueuse et diminuée : car la nature sans doctrine et nourri-

Qui fait l'homme vertueux.

ture, est une chose aveugle ; la doctrine sans nature est defectueuse, et l'usage sans les deux premieres, est chose imparfaicte. Ne plus ne moins qu'au labourage, il faust premierement que la terre soit bonne ; secondement, que le laboureur soit homme entendu ; et tiercement, que la semence soit choisie et esleuë. Aussy la nature represente la terre ; le maistre qui enseigne ressemble au laboureur, et les enseignements et exemples reviennent à la semence. Toutes lesquelles parties j'oserois bien pour certain asseurer avoir esté conjoinctes ensemble ès ames de ces grands personnages qui sont tant celebrez et renommez par tout le monde, comme Pythagoras, Socrates, Platon, et austres semblables, qui ont acquis gloire immortelle.

Similitude prise du labourage.

Or est bien-heureux celuy-là, et singulierement aymé des dieux, à qui le tout est octroyé ensemble. Mais pourtant, s'il y a quelqu'un qui pense que ceulx qui ne sont pas totalement bien nez, estants secourus par bonne nourriture et exercitation à la vertu, ne puissent auscunement reparer et recouvrer le default de leur nature, sçache qu'il se trompe et se mescompte de beaucoup, ou pour mieulx dire, de tout en tout. *Car paresse aneantit et corrompt la bonté de nature, et diligence de bonne nourriture en corrige la maulvaistié. Ceulx qui sont nonchalants ne peuvent pas trouver les choses mesmes qui sont faciles : et au contraire, par soing et vigilance l'on vient à bout de trouver les plus difficiles.* Et peust-on comprendre combien le labeur et la dili-

La nourriture et l'exercice à la vertu réparent les défauts de nature.

gence ont d'efficace et d'exécution, en considerant plusieurs effects qui se font en nature : car nous voyons que les gouttes d'eau qui tombent dessuz une roche dure, la creusent. Le fer et le cuivre se vont usant et consumant par le seul attouchement des mains de l'homme ; et les rouës des chariots et charrettes, que l'on a courbées à grand'peine, ne sçauroyent plus retourner à leur premiere droicture, quelque chose que l'on y sçeust faire ; comme aussy seroit-il impossible de redresser les bastons tortus que les joueurs portent en leurs mains dessuz les eschaffaux. Tellement que ce qui est contre nature changé par force et labeur, devient plus fort que ce qui estoit selon nature.

Le soin et la diligence y contribuent beaucoup.

Mais ne veoit-on qu'en cela seulement combien peust le soing et la diligence ? Certainement il y a un nombre infini d'austres choses esquelles on le peust clairement appercevoir. Une bonne terre, à fauste d'estre bien cultivée, devient en friche ; et de tant plus qu'elle est grasse et forte de soy-mesme, de tant plus se guaste-elle par negligence d'estre bien labourée : au contraire vous en verrez une austre dure, aspre et pierreuse plus qu'il ne seroit de besoing, qui neantmoins, pour estre bien cultivée, porte incontinent de beau et bon fruict. Qui sont les arbres qui ne naissent tortus, ou qui ne deviennent steriles et sauvages, si l'on n'y prend bien guarde ? A l'opposite aussy, pourveu que l'on y ayt l'œil et que l'on

Différens exemples, tirés des plantes et des animaux.

y employe telle sollicitude comme il appartient, ils deviennent beaulx et fertiles. Qui est le corps si robuste et si fort, qui, par oysifveté et delicatesse, n'aille perdant sa force et ne tombe en maulvaise habitude ? Et qui est la complexion si debile et si foible, qui, par continuation d'exercice et de travail, ne se fortifie à la fin grandement ? Y a-il chevaulx au monde, s'ils sont bien domptez et dressez de jeunesse, qui ne deviennent enfin obeïssants à l'homme pour monter dessuz ? Au contraire, si l'on les laisse sans dompter en leurs premiers ans, ne deviennent-ils pas farouches et revesches pour toute leur vie, sans que jamais on en puisse tirer service ? Et de cela ne se faust-il pas esmerveiller, veu qu'avecques soing et diligence l'on apprivoise et rend-on domesticques les plus sauvages et les plus cruelles bestes du monde. Pourtant respondict bien le Thessalien à qui l'on demandoit qui estoyent les plus sots et les plus lourdauts entre les Thessaliens : *ceulx*, dict-il, *qui ne vont plus à la guerre.*

Les vertus morales s'acquierent par l'habitude.

Quel besoing doncques est-il de discourir plus longuement sur ce propos ? Car il est certain que les mœurs et conditions sont qualitez qui s'impriment par long traict de temps. Et qui dira que les vertus morales s'acquierent aussy par accoustumance, à mon advis il ne se fourvoyera point. Parquoy je feray fin au discours de cest article, en y adjoustant encores un exemple seulement. Lycurgus, celuy qui establit les loyx des Lacedæmoniens, print un

Exemple noble de Lycurgus.

jour deux jeunes chiens nez de mesme pere et de mesme mere, et les nourrit si diversement, qu'il en rendit l'un gourmand et goulu, ne sçachant faire austre chose que mal ; et l'austre bon à la chasse et à la queste. Puis, un jour que les Lacedæmoniens estoyent tous assemblez sur la place, en conseil de ville, il leur parla en ceste maniere : *c'est chose de très-grande importancé, seigneurs Lacedæmoniens, pour engendrer la vertu au cœur des hommes, que la nourriture, l'accoustumance et la discipline, ainsy comme je vous feray veoir et toucher au doigt tout à ceste heure.* En disant cela, il ameina devant toute l'assistance les deux chiens, leur mettant au devant un plat de souppe et un liebvre vif; l'un des chiens s'encourut incontinent après le liebvre, et l'austre se jecta aussy-tost sur le plat de souppe. Les Lacedæmoniens n'entendoyent point encores où il vouloit venir, ne que cela vouloit dire, jusques à ce qu'il leur dict : *ces deux chiens sont nez de mesme pere et de mesme mere ; mais ayant esté nourris diversement, l'un est devenu gourmand, et l'austre chasseur.* Cela doncques suffise quant à ce poinct de l'accoustumance et de la diversité de nourriture.

Les femmes doivent nourrir leursenfans.

Il ensuit après de parler touchant la maniere de les alimenter et nourrir après qu'ils sont nez. Je dis doncques, qu'il est besoing que les meres nourrissent de laict leurs enfants, et qu'elles-mesmes leur donnent la mammelle ; car elles les nourriront avecques plus d'affection, plus de soing et de diligence, comme

celles qui les aimeront plus du dedans, et, comme l'on dict en commun proverbe, *dès les tendres ongles :* là où les nourrisses et gouvernantes n'ont qu'une amour supposée et non naturelle, comme celles qui aiment pour un loyer mercenaire.

La nature l'ordonne, et y a pourvu.

La nature mesme nous monstre que les meres sont tenuës d'alaicter et nourrir elles-mesmes ce qu'elles ont enfanté : car à ceste fin a elle donné à toute sorte de beste qui faict des petits, la nourriture du laict ; et la sage Providence divine a donné deux tetins à la femme, affin que si dadventure elle vient à faire deux enfants jumeaux, elle ayt deux fontaines de laict pour pouvoir fournir à les nourrir tous deux. Il y a d'advantage, qu'elles-mesmes en auront plus de charité et plus d'amour envers leurs propres enfants, et non sans grande raison certes : car le avoir esté nourris ensemble, est comme un lien estrainct ou un tour qui roidit la bienveuillance. Tellement que nous voyons jusques aux bestes brutes qu'elles ont regret quand on les separe de celles avecques qui elles ont esté nourries.

Quelles sont les attentions des meres qui ne peuvent ou ne veulent nourrir.

Ainsy doncques faust-il que les meres propres, s'il est possible, essayent de nourrir leurs enfants elles-mesmes ; ou s'il ne leur est possible, pour auscune imbecillité ou indisposition de leurs personnes, comme il peust bien advenir, ou pour ce qu'elles ayent envie d'en porter d'austres : à tout le moins faust-il avoir l'œil à choisir les nourrisses et gouvernantes, non pas

prendre

prendre les premieres qui se presenteront, ains les meilleures que faire se pourra ; qui soyent premierement Grecques, quant aux mœurs : car ne plus ne moins qu'il faust dès la naissance dresser et former les membres des petits enfants, à fin qu'ils croissent tous droicts, et non tortus ne contrefaicts, aussy faust-il dès le premier commencement accoustrer et former leurs mœurs, pource que ce premier aage est tendre et apte à recepvoir toute sorte d'impression que l'on luy veult bailler, et s'imprime facilement ce que l'on veult en leurs ames pendant qu'elles sont tendres ; là où toute chose dure malayse-ment se peust amollir. Car tout ainsy que les sceaux et cachets s'impriment aysement en de la cire molle, aussy se moulent facilement ès esprits des petits enfants toutes choses que l'on leur veult faire apprendre.

Les enfans sont susceptibles de toutes les impressions.

A raison de quoy il me semble que Platon admoneste prudemment les nourrisses, de ne conter pas indifferemment toutes sortes de fables aux petits enfants, de paour que leurs ames, dès ce commencement, ne s'abbreuvent de folie et de maulvaise opinion ; et aussy conseille sagement le poëte Phocylides, quand il dict :

Platon avertit de ne pas leur conter toutes sortes de fables.

> Dès que l'homme est en sa premiere enfance ;
> Monstrer luy faust du bien la cognoissance.

Et si ne faust pas oublier que les austres jeunes enfants que l'on met avecques eulx pour les servir ou pour estre nourris quant et eulx,

Il faut veiller a ceux qui les entourent.

soyent aussy, devant toutes choses, bien conditionnez, et puis Grecs de nation, et qui ayent la langue bien deliée pour bien prononcer, de paour que s'ils frequentent avecques des enfants barbares de langues, ou vicieux de mœurs, ils ne retiennent quelque tache de leurs vices ; car les vieulx proverbes ne parlent pas sans raison quand ils disent : *si tu converses avecques un boitteux, tu apprendras à clocher.*

Soin qu'il faut apporter dans le choix d'un gouverneur.

Mais quand ils seront arrivez à l'aage de debvoir estre mis soubz la charge de pedagogues et de gouverneurs, c'est lors que peres et meres doibvent plus avoir l'œil à bien reguarder quels seront ceulx à la conduicte desquels ils les commettront, de paour qu'à fauste d'y avoir bien prins guarde, ils ne mettent leurs enfants en mains de quelques esclaves barbares, ou escervelez et volages. Car c'est chose trop hors de tout propos, ce que plusieurs font maintenant en cest endroict; car s'ils ont quelques bons esclaves, ils en font les uns laboureurs de leurs terres, les austres patrons de leurs navires, les austres facteurs, les autres recepveurs, les austres banquiers, pour manier et trafficquer leurs deniers : et s'il en trouve quelqu'un qui soit yvrongne, gourmand et inutile à tout bon service, ce sera celuy auquel ils commettront leurs enfants ; là où il faust qu'un gouverneur soit de nature, tel comme estoit Phœnix, le gouverneur d'Achilles. Encores y a-il un austre poinct plus grand et plus important que tous ceulx que nous avons alle-

guez ; c'est qu'il leur faust chercher et choisir des maistres et des precepteurs qui soyent de bonne vie, où il n'y ayt que reprendre, quant à leurs mœurs, et les plus sçavants et plus experimentez que l'on pourra recouvrer : *car la source et la racine de toute bonté et toute preudhommie, est avoir esté de jeunesse bien instruict.* Et ne plus ne moins que les bons jardiniers fichent des paux auprès des jeunes plantes pour les tenir droicts, aussy les sages maistres plantent de bons advertissements et de bons preceptes à l'entour des jeunes gens, affin que leurs mœurs se dressent à la vertu.

Mespris qu'inspirent les peres qui ne veillent pas au choix d'un gouverneur.

Et au contraire, il y a maintenant des peres qui meriteroyent qu'on leur crachast, par maniere de dire, au visage, lesquels, par ignorance ou à fauste d'experience, commettent leurs enfants à des maistres dignes d'estre reprouvez, et qui, à faulses enseignes, font profession de ce qu'ils ne sont pas : et encores la fauste et la mocquerie plus grande qu'il y a en cela, n'est pas quand ils le font à fauste de cognoissance ; mais le comble d'erreur gist en cela, que quelquefois ils cognoissent l'insuffisance, voire la meschanceté de tels maistres, mieulx qui ne font ceulx qui les en advertissent, et neantmoins se fient en eulx de la nourriture de leurs enfants, faisants tout ainsy comme si quelqu'un estant malade, pour gratifier à un sien amy, laissoit le medecin sçavant qui le pourroit guarir, pour en prendre un qui, par son ignorance, le feroit mourir ; ou si, à l'ap-

petit d'un sien amy, il rejectoit un pilote qu'il sçauroit très-expert, pour en choisir un très-insuffisant. O Jupiter et tous les Dieux! est-il bien possible qu'un homme, ayant le nom de pere, ayme mieulx gratifier aux prieres de ses amys, que bien faire instituer ses enfants! N'avoit doncques pas l'ancien Crates occasion de dire souvent que, s'il luy eust esté possible, il eust volontiers monté au plus hault de la ville pour crier à pleine teste : *ô hommes! où vous precipitez-vous, qui prenez toute la peine que vous pouvez pour amasser des biens, et cependant ne faictes compte de vos enfants à qui vous les debvez laisser?* A quoy j'adjousterois volontiers, que ces peres-là font tout ainsy que si quelqu'un avoit grand soing de son soulier, et ne se soucioit point de son pied.

Aristippus se moque des peres ignorans.

Encores y en a-il qui sont si avaricieux et si peu aimants le bien de leurs enfants, que pour payer moins de salaire ils leur choisissent des maistres qui ne sont d'auscune valeur, cherchants ignorance à bon marché : auquel propos Aristippus se mocqua un jour plaisamment et de bonne grace d'un semblable pere, qui n'avoit ne sens ne entendement : car comme ce pere luy demanda combien il vouloit avoir pour luy instruire et enseigner son fils, il luy respondict : *cent escus. Cent escus*, dict le pere : *ô Hercules, c'est beaucoup. Comment, j'en pourrois achepter un bon esclave de ces cent escus. Il est vray*, respondict Aristippus ; *et en ce faisant, tu auras deux esclaves ; ton fils le premier, et puis celuy que*

tu auras achepté. Et quel propos y a-il que les nourrisses accoustument les enfants à prendre la viande qu'on leur baille avec la main droicte, et s'ils la prennent de la main gauche qu'elles les en reprennent, et ne donner point d'ordre qu'ils ayent de bonnes et sages instructions ? Mais aussy qu'en advient-il puis après à ces bons peres-là, quand ils ont mal nourry, et pis enseigné leurs enfants ? Je le vous diray. Quand ils sont parvenus à l'aage d'homme, ils ne veulent point ouyr parler de vivre reiglement ny en gens de bien, ains se ruent en sales, vilaines et serviles voluptez, et lors tels peres se repentent trop tard, à leur grand regret, d'avoir ainsy passé en nonchaloir la nourriture et instruction de leurs enfants : mais c'est pour neant quand il ne sert plus de rien, et que les faustes que journellement commettent leurs enfants, les font languir de regret.

Inconvéniens de la mauvaise éducation.

Car les uns s'accompaignent de flatteurs et de plaisants poursuivants de repeuës franches, hommes mauldicts et meschants, qui ne servent que de perdre, corrompre et guaster la jeunesse. Les austres acheptent à gros deniers des garses folles, fieres, sumptueuses et superfluës en despense, qui leur coustent puis après infiniement à entretenir. Les austres consument tout en despense de bouche ; les austres à jouër aux dez, et à faire masques et mommeries. Auscuns y en a qui se jectent en d'austres vices plus hardis, faisant l'amour à des femmes mariées, et allants la nuict pour commettre adul-

Elle perd les jeunes gens.

teres, acheptants un seul plaisir bien souvent avecques leur mort : là où, s'ils eussent esté nourris par quelque philosophe, ils ne se feussent pas laissez aller à semblables choses, ains eussent à tout le moins entendu l'advertissement de Diogenes, lequel disoit en paroles peu honnestes, mais veritables toutesfois : *entre en un bordeau, affin que tu cognoisse que le plaisir qui ne couste gueres, ne differe rien de celuy que l'on achepte bien cherement.* Je conclurray doncques en somme, et me semble que ma conclusion, à bon droict, debvra estre plustost estimée un oracle, que non pas un advertissement, *que le commencement, le milieu et la fin, en ceste matiere, gist en la bonne nourriture et bonne institution, et qu'il n'est rien qui tant serve à la vertu et à rendre l'homme bien heureux, comme faict cela.* Car tous austres biens auprès de celuy-là sont petits, et non dignes d'estre si soigneusement recherchez ny requis.

Paroles de Diogenes.

La science est chose divine et immortelle en nous.

La *noblesse* est belle chose, mais c'est un bien de nos ancestres. *Richesse* est chose precieuse, mais qui gist en la puissance de fortune, qui l'oste bien souvent à ceulx qui la possedoyent, et la donne à ceulx qui point ne l'esperoyent. C'est un but où tirent les couppe-bourses, les larrons domesticques, et les calomniateurs ; et s'y a des plus meschants hommes du monde qui, bien souvent, y ont part. *Gloire* est bien chose venerable, mais incertaine et muable. *Beaulté* est bien desirable, mais de peu de durée. *Santé*, chose precieuse, mais qui se change

facilement, *Force de corps* est bien soubhaictable, mais aysée à perdre, ou par maladie, ou par vieillesse; de maniere que s'il y a quelqu'un qui se glorifie en la force de son corps, il se deçoit grandement : car qu'est-ce de la force corporelle de l'homme auprès de celle des austres animaulx? J'entends, comme des elephants, des taureaux et des leons. Et au contraire, *le sçavoir* est la seule qualité divine et immortelle en nous.

L'entendement et la parole, deux parties principales dans l'homme.

Car il y a en toute la nature de l'homme deux parties principales, *l'entendement* et *la parole*, dont l'entendement est comme le maistre qui commande, et la parole comme le serviteur qui obeit. Mais cest entendement n'est point exposé à la fortune; il ne se peust oster à qui l'a par calomnie; il ne se peust corrompre par maladie, ny guaster par vieillesse, pource qu'il n'y a que l'entendement seul qui rajeunisse en vieillisant; et la longueur du temps, qui diminuë toutes choses, adjouste tousiours sçavoir à l'entendement. La guerre, qui, comme un torrent, entraisne et dissipe toutes choses, ne sçauroit emporter le sçavoir. Et me semble que Stilpon le Megarien feit une response digne de memoire, quand Demetrius, ayant prins et saccagé la ville de Megare, luy demanda s'il avoit rien perdu du sien. *Non*, dict-il, *car la guerre ne sçauroit piller la vertu.* A laquelle response s'accorde et se rapporte aussy celle de Socrates, lequel estant interrogué par Gorgias, ce me semble, quelle opinion il avoit

Réponse de Stilpon à Demetrius.

du grand roy, s'il l'estimoit pas bien-heureux. *Je ne sçay*, respondict-il, *comment il est prouveu de sçavoir et de vertu;* comme estimant que la vraye felicité consiste en ces deux choses, non pas ès biens caduques de la fortune.

Réponse de Socrates à Gorgias.

Mais comme je conseille et admoneste les peres, qu'ils n'ayent rien plus cher que de bien faire nourrir et instituer en bonnes mœurs et bonnes lettres leurs enfants; aussy dy-je qu'il faust bien qu'ils ayent l'œil à ce que ce soit une vraye, pure et sincere litterature : et au demourant, les esloigner le plus qu'ils pourront de ceste vanité de vouloir apparoir devant une commune, pource que plaire à une populace est ordinairement desplaire aux sages : de quoy Euripides mesme porte tesmoignage de verité en ces vers :

Les peres doivent instituer leurs enfans en bonnes mœurs et bonnes lettres.

Langue je n'ay diserte et affilée
Pour haranguer devant une assemblée :
Mais en petits nombre de mes esgaulx,
C'est là où plus à deviser je vaulx :
Car qui sçait mieulx au gré du peuple dire,
Est bien souvent entre sages le pire.

En la trag. d'Hippolite.

Quant à moy, je voy que ceulx qui s'estudient de parler à l'appetit d'une commune ramassée, sont ou deviennent ordinairement hommes dissolus et abandonnez à toutes sensuelles voluptez; ce qui n'est pas certainement sans apparence de raisons; car si pour plaire aux austres ils mettent à nonchaloir l'honnesteté, par plus forte raison oublieront-ils tout honneur et tout debvoir, pour se donner plaisir

L'oubli du devoir rend l'homme dissolu.

et

et deduict à eulx-mesmes, et suivront plustost les attraits de leur concupiscence, que l'honnesteté de la temperance. Mais au reste, qu'enseignerons-nous de bon encores aux jeunes enfants, et à quoy leur conseillerons-nous de s'addonner? C'est belle chose, que ne faire ne dire rien temerairement; et, comme dict le proverbe ancien, *ce qui est beau est difficile aussy.* Les oraisons faictes à l'improuveu sont pleines de grande nonchalance, et y a beaucoup de legereté; car ceulx qui parlent ainsy à l'estourdie ne sçavent là où il faust commencer, ny là où ils doibvent achever, et ceulx qui s'accoustument à parler ainsy de toutes choses promptement à la volée, oultre les austres faustes qu'ils commettent, ils ne sçavent guarder mesure ny moyen en leur propos, et tombent en une merveilleuse superfluité de language; là où quand on a bien pensé à ce que l'on doibt dire, on ne sort jamais hors des bornes de ce qu'il appartient de deduire.

Les jeunes gens doivent être prudens dans leurs discours.

Pericles, ainsy comme nous avons entendu, bien souvent qu'il estoit expressement appellé par son nom, pour dire son advis de la matiere qui se presentoit, ne se vouloit pas leiver, disant pour son excuse, *je n'y ay pas pensé.* Demosthenes semblablement grand imitateur de ses façons de faire au gouvernement, plusieurs fois que le peuple d'Athenes l'appelloit nommeement pour ouyr son conseil sur quelque affaire, leur respondict tout de mesme, *je ne suis pas preparé.* Mais on pourroit dire à l'advanture que cela

Pericles et Demosthenes étoient très-réfléchis.

seroit un conte faict à plaisir, que l'on auroit reçeu de main en main, sans auscun tesmoignage certain; luy-mesme en l'oraison qu'il feit à l'encontre de Midias, nous met devant les yeulx l'utilité de la premeditation; car il y dict en un passage, *je confesse*, seigneurs Atheniens, *et ne veulx point dissimuler que je n'aye prins peine et travaillé à composer ceste harangue, le plus qu'il m'a esté possible; car je serois bien lasche, si ayant souffert et souffrant tel oultraige, je ne pensois bien soigneusement à ce que j'en debvrois dire pour en avoir la raison.*

Les enfans doivent penser avant de parler.

Non que je veuille de tout poinct condamner la promptitude de parler à l'improuveu, mais bien l'accoustumance de l'exerciter à tout propos, et en matiere qui ne le merite pas; car il le faust faire quelquefois, prouveu que ce soit comme l'on use d'une medecine; bien diray-je cela, que je ne vouldrois point que les enfants, avant l'aage d'homme faict, s'accoustumassent à rien dire sans y avoir premierement bien pensé : mais après que l'on a bien fondé la suffisance de parler, alors est-il bien raisonnable, quand l'occasion se presente, de lascher la bride à la parole.

Car tout ainsy comme ceulx qui ont esté longuement enferrez par les pieds, quand on vient à les deslier, pour l'accoustumance d'avoir eu si longuement les fers aux pieds, ne peuvent marcher, ains choppent à tous coups; aussy ceulx qui par long-temps ont tenu leur langue serrée, si quelquefois il s'offre matiere

de la deslier à l'improuveu, retiennent une mesme forme et un mesme style de parler : mais de souffrir les enfants haranguer promptement à l'improuveu, cela les accoustume à dire une infinité de choses impertinentes et vaines. L'on dict que quelquefois un maulvais peinctre monstra à Apelles une image qu'il venoit de peindre, en luy disant, *je la viens de peindre tout maintenant. Encores que tu ne me l'eusses point dict*, respondict Apelles, *j'eusse bien cogneu qu'elle a voyrement esté bien tost peincte, et m'esbahy comment tu n'en as peinct beaucoup de telles.* Tout ainsy doncques (pour retourner à mon propos) comme je conseille d'esviter la façon de dire theatrale et pompeuse, tenant de la haultesse tragicque : aussy admoneste-je de fuyr la trop basse et trop vile façon de language, pource que celle qui est si fort enflée surpasse le commun usage de parler, et celle qui est si mince et si seiche, est par trop craintifve. Et comme il faust que le corps soit non-seulement sain, mais davantage en bon poinct ; aussy faust-il que le language soit non-seulement sans vice ne maladie, mais aussy fort et robuste, pource que l'on louë seulement ce qui est seur, mais on admire ce qui est hardy et adventureux.

Il faut disposer les jeunes gens à une noble façon de parler.

Et ce que je dy du parler, austant en pense-je de la disposition du courage ; car je ne vouldrois que l'enfant feust presumptueux, ny aussy estonné, ne par trop craintif, pource que l'un se tourne à la fin en impudence, et l'austre

Il faut leur inspirer le vrai courage.

en couardise servile ; mais la maistrise en cela comme en toutes choses, est de bien sçavoir tenir le milieu. Et ce pendant que je suis encores sur le propos de l'institution des enfants aux lettres, avant que passer oultre, je veulx dire absolument ce qui m'en semble, *c'est, que de ne sçavoir parler que d'une seule chose, à mon advis, est un grand signe d'ignorance, oultre ce qu'à l'exercer on s'en ennuye facilement ; et si pense qu'il est impossible de tousiours y perseverer : ne plus ne moins que de chanter tousiours une mesme chanson, on s'en saoule et s'en fasche bientost ; mais la diversité resjouit et delecte en cela, comme en toutes austres choses, que l'on veoit, ou que l'on oyt.* Et pourtant faust-il que l'enfant de bonne maison voye et apprenne de tous les arts liberaulx et sciences humaines, en passant par-dessuz, pour en avoir quelque goust seulement ; car d'acquerir la perfection de toutes, il seroit impossible, au demourant qu'il employe son principal estude en la philosophie, et ceste mienne opinion se peust mettre bien clairement devant les yeulx par une similitude fort propre ; car c'est tout austant comme qui diroit, il est bien honneste d'aller visitant plusieurs villes, mais expedient de s'arrester et habituer en la meilleure. Or tout ainsy, disoit plaisamment le philosophe Bion, *que les amoureux de Penelopé, qui poursuyvoyent de l'avoir en mariage, ne pouvants jouyr de la maistresse, se meslerent avecques les chambrieres, aussy ceulx qui ne peuvent advenir à la philosophie, se con-*

Il est nécessaire de leur donner une idée de toutes les connoissances.

sument de travail après les austres sciences, qui ne sont d'auscune valeur à comparaison d'elle. Et pourtant faust-il faire en sorte que la philosophie soit comme le fort principal de toute austre estude, et de tout austre sçavoir.

La médecine et l'exercice donnent la santé au corps.

Il y a deux arts que les hommes ont inventez pour l'entretenement de la santé du corps, c'est à sçavoir *la medecine*, et *les exercices de la personne*, dont l'une procure la santé, et l'austre la force, et la guaillarde disposition; mais la philosophie est la seule medecine des infirmitez et maladies de l'ame; car par elle et avecques elle nous cognoissons ce qui est honneste ou deshonneste, ce qui est juste ou injuste, et generalement ce qui est à fuyr ou à eslire; comme il se faust desporter envers les dieux, envers ses peres et meres, envers les vieilles gens, envers les loyx, envers les estrangiers, envers ses superieurs, envers ses enfants, envers ses femmes, et envers ses serviteurs; pource qu'il faust adorer les dieux, honorer ses parents, reverer les vieilles gens, obeïr aux loyx, ceder aux superieurs, aimer ses amys, estre moderé avecques les femmes, aimer ses enfants, n'oultraiger point ses serviteurs, et, ce qui est le principal, ne se monstrer point ny trop esjouy en prosperité, ny trop triste en adversité, ny dissolu en voluptez, ny furieux et transporté en cholere. Ce que j'estime estre les principaulx fruicts que l'on peust receuillir de la philosophie; car se porter genereusement en une prosperité, *c'est acte*

La philosophie est la seule médecine de l'ame.

Elle est la base de toutes les qualités morales.

d'homme ; s'y maintenir sans envie, *signe de nature doulce et traictable ;* surmonter les voluptez par raison, *de sagesse ;* et tenir en bride la cholere, *n'est pas œuvre que toute personne sçache faire ;* mais la perfection, à mon jugement, est en ceulx qui peuvent joindre ceste estude de la philosophie avecques le gouvernement de la chose publicque, et par ce moyen estre jouissants des deux plus grands biens qui puissent estre au monde, de prouffiter au public, en s'entremettant des affaires, et à soy-mesme, se mettant en toute tranquillité et repos d'esprit par le moyen de l'estude de philosophie.

Trois sortes de vies parmi les hommes.

Car il y a communement entre les hommes trois sortes de vie, l'une *actifve*, l'austre *contemplatifve*, et la tierce *voluptueuse ;* desquelles ceste derniere estant dissoluë, serfve et esclave de voluptez, est brutale, trop vile et trop basse; la contemplatifve destituée de l'actifve, est inutile, et l'actifve ne communiquant point avecques la contemplatifve, commet beaucoup de faustes, et n'a point d'ornement, au moyen dequoy, il faust essayer tant que l'on peust de s'entremettre du gouvernement de la chose publicque, et quant et quant vacquer à l'estude de philosophie, austant que le temps et les affaires le pourront permettre. Ainsy gouverna jadis Pericles, ainsy Archytas le Tarentin, ainsy Dion le Syracusain, ainsy Epaminondas le Thebain, dont l'un et l'austre feut familier et disciple de Platon.

Quant à l'institution doncques des enfants

ès lettres, il n'est, à mon advis, ja besoing de s'estendre à en dire davantage : seulement y adjousteray-je, que c'est chose utile, ou plustost necessaire, faire diligence de receuillir les œuvres et les livres des sages anciens, pourveu que ce soit à la façon des laboureurs : car comme les bons laboureurs font provision des instruments du labourage, non pour seulement les avoir en leur possession, mais pour en user : aussy faust-il estimer que les vrais outils de la science sont les livres, quand on les met en usage, qui est le moyen par lequel on la peust conserver : mais aussy ne doibt-on pas oublier la diligence de bien exerciter les corps des enfants, ains en les envoyant aux escholes des maistres qui font profession de telles dexteritez, les faust quant et quant addresser aux exercices de la personne : tant pour les rendre adroicts que pour les faire forts, robustes, et dispos : pour ce que c'est un bon fondement de belle vieillesse, que la bonne disposition et robuste complexion des corps en jeunesse. Et comme en temps calme, quand on est sur la mer, on doibt faire provision des choses necessaires à l'encontre de la tourmente : aussy faust-il en jeunesse se guarnir de temperance, sobrieté et continence, et en faire reserve et munition de bonne heure, pour en mieulx soubstenir la vieillesse : vray est qu'il faust tellement dispenser le travail du corps, que les enfants ne s'en desseichent point, et ne s'en trouvent puis après las et

Il faut nourrir les enfans de la lecture des anciens.

Il faut les exercer pour les rendre forts et adroits.

Une sage jeunesse conduit à une douce vieillesse.

recreuz quand on les vouldroit faire vacquer à l'estude des lettres : car, comme dict Platon, *le sommeil et la lassitude sont contraires à apprendre les sciences.*

Les exercices militaires fortifient le corps.

Mais cela est peu de chose, je veulx venir à ce qui est de plus grande importance que tout ce que j'ay dict auparavant: car je dy qu'il faust que l'on exerce les jeunes enfants aux exercices militaires, comme à lancer le dard, à tirer de l'arc, et à chasser : pour ce que tous les biens de ceulx qui sont vaincus en guerre sont exposez en proye aux vainqueurs, et ne sont propres aux armes et à la guerre les corps nourris delicatement à l'ombre :

> Mais le souldard de seiche corpulence
> Ayant acquis d'armes experience,
> C'est luy qui rompt des ennemys les rangs,
> Et en tous lieux force ses concurrents.

Mais quelqu'un me pourra dire à l'adventure, *tu nous avois promis de nous donner exemples et preceptes, comment il faust nourrir les enfants de libre condition, et puis on veoit que tu delaisses l'institution des pauvres et populaires, et ne donnes enseignements que pour les nobles et pour les riches seulement.* A cela il m'est bien aysé de respondre : car quant à moy je desirerois, que ceste mienne instruction peust servir et estre utile à tous : mais s'il y en a auscuns, à qui par fauste de moyens mes preceptes ne puissent estre prouffitables, qu'ils en accusent la fortune, non pas celuy qui leur donne ces advertissements : au reste il faust, que les pauvres s'esvertuent, et taschent

Moyens que les pauvres doivent employer dans l'éducation de leurs enfans.

chent de faire nourrir leurs enfants en la meilleure discipline qui soit : et si d'adventure ils n'y peuvent atteindre, au moins en la meilleure qu'ils pourront. J'ay bien voulu en passant adjouster ce mot à mon discours, pour au demourant poursuivre les austres preceptes qui appartiennent à la droicte instruction des jeunes gens.

Il faut conduire les enfans par la douceur.

Je dy doncques notamment, que l'on doibt attraire et ameiner les enfants à faire leur debvoir par bonnes paroles et doulces remonstrances, non pas par coups de verges ny par les battre : pour ce qu'il semble que ceste voye là convient plustost à des esclaves, que non pas à des personnes libres, pour ce qu'ils s'endurcissent aux coups, et deviennent comme hebestez, et ont le travail de l'estude puis après en horreur, partie pour la douleur des coups, et partie pour la honte : les louanges et les blasmes sont plus utiles aux enfants nez en liberté, que toutes verges ne tous coups de fouët : l'un pour les tirer à bien faire, et l'austre pour les retirer de mal : et faust alternativement user tantost de l'un, tantost de l'austre : et maintenant leur user de reprehension, maintenant de louange. Car s'ils sont quelquefois trop guays, il faust en les tensant leur faire un peu de honte, et puis tout soubdain les remettre en les louant : comme font les bonnes nourrisses, qui donnent le tetin à leurs petits enfants après les avoir faict un peu crier : toutesfois il y faust tenir mesure, et se guar-

Il ne faut pas trop louer les enfans.

der bien de les trop hault-louër, austrement ils presument d'eulx-mesmes, et ne veulent plus travailler depuis que l'on les a louez un peu trop.

Il faut éviter de trop les surchargez d'étude.

Au demourant j'ay cogneu des peres, qui pour avoir trop aymé leurs enfants les ont en fin hays. Qu'est-ce à dire cela ? Je l'esclairciray par cest exemple. Je veulx dire, que pour le grand desir qu'ils avoyent que leurs enfants feussent les premiers en toutes choses, ils les contraignoyent de travailler excessifvement : de maniere que pliants soubz le faix, ils en tomboyent en maladies, ou se faschants d'estre ainsy surchargez, ne recepvoyent pas volontiers ce qu'on leur donnoit à apprendre. Ne plus ne moins que les herbes et les plantes se nourrissent mieulx quand on les arrouse moderement, mais quand on leur donne trop d'eau, on les noye et suffoque : aussy faust-il donner aux enfants moyen de reprendre haleine en leurs continuels travaulx : faisant compte, que toute la vie de l'homme est divisée en labeur et en repos : à raison dequoy nature nous a donné non seulement le veiller, mais aussy le dormir : et non-seulement la guerre, mais aussy la paix : non-seulement la tourmente, mais aussy le beau temps : et ont esté instituez non-seulement les jours ouvrables, mais aussy les jours de feste. En somme, le repos est comme la saulse du travail : ce qui se veoit non-seulement ès choses qui ont sentiment et ame, mais encores en celles qui n'en ont point :

Le repos soulage le corps, et les choses mêmes inanimées.

car nous relaschons les chordes des arcs, des lyres, et des violes, à fin que nous les puissions retendre puis après : et bref, le corps s'entretient par repletion et par evacuation, aussy faict l'esprit par repos et travail.

Les peres doivent assister aux leçons de leurs enfans.

Il y a d'austres peres qui semblablement sont dignes de grande reprehension, lesquels depuis que une fois ils ont commis leurs enfants à des maistres et precepteurs, ne daignent pas assister à les veoir et ouyr eulx-mesmes apprendre quelquefois : en quoy ils faillent bien lourdement, car au contraire ils deussent eulx-mesmes esprouver souvent, et de peu en peu de jours, comment ils prouffitent, et non pas s'en reposer et rapporter du tout à la discretion de quelques maistres mercenaires : car par ceste sollicitude les maistres mesmes auront tant plus grand soing de faire bien apprendre leurs escholiers, quand ils verront que souvent il leur en faudra rendre compte : à quoy se peust appliquer le bon mot que dict anciennement un sage escuyer, *il n'y a rien qui engraisse tant le cheval, que l'œil de son maistre.*

La mémoire est le trésor de la science.

Mais sur toutes choses, il faust exercer et accoustumer la memoire des enfants, pour ce que c'est, par maniere de dire, *le thresor de science :* c'est pourquoy les anciens poëtes ont feinct, que *Mnemosyne*, c'est-à-dire Memoire, estoit la mere des Muses : nous voulants donner à entendre, qu'il n'y a rien qui tant serve à engendrer et conserver les lettres, et le sçavoir, que faict la memoire : pourtant la faust-

il diligemment et soigneusement exerciter en toutes sortes, soit que les enfants l'ayent ferme de nature, ou qu'ils l'ayent foible : car aux uns on corrigera par diligence le deffault, aux austres on augmentera le bien d'icelle : tellement que ceulx-là en deviendront meilleurs que les austres, et ceulx-cy meilleurs que eulx-mesmes : car le poëte Hesiode a sagement dict,

Si tu vas peu avecques peu mettant,
Et plusieurs fois ce peu la repetant :
En peu de jours tu verras cela croistre,
Qui paravant bien petit souloit estre.

Davantage les peres doibvent sçavoir, que ceste partie memoratifve de l'ame ne sert pas seulement aux hommes à apprendre les lettres, mais aussy qu'elle vault beaucoup aux affaires du monde : pour ce que la soubvenance des choses passées fournit d'exemples pour prendre conseil à l'advenir.

Eviter devant les enfans les paroles deshonnêtes.

Au surplus il faust bien prendre guarde à destourner les enfants de paroles sales et deshonnestes : car la parole, comme disoit Democritus, *est l'ombre du faict :* et les faust duire et accoustumer à estre gracieux, affables à parler à tout le monde, et saluër volontiers un chascun : car il n'est rien si digne d'estre hay, que celuy qui ne veult pas que l'on l'aborde, et qui dedaigne de parler aux gens. Aussy se rendront les enfants plus amiables à ceulx qui converseront autour d'eulx, quand ils ne tiendront pas si roide, qu'ils ne veuillent du tout

rien conceder ès disputes et questions qui se pourront esmouvoir entre eulx : car c'est belle chose de sçavoir non-seulement vaincre, mais aussy se laisser vaincre quelquefois, mesmement ès choses où le vaincre est dommageable : car alors la victoire est veritablement *Cadmienne*, comme l'on dict en commun proverbe, c'est-à-dire elle tourne à perte et dommage au vainqueur : de quoy j'ay le sage poëte Euripide pour tesmoing en un passage où il dict :

Leur apprendre à céder.

> Quand l'un des deux qui disputent ensemble
> Entre en courroux, plus advisé me semble
> Celuy qui mieulx ayme coy s'arrester,
> Que de parole ireuse contester.

Au reste ce dequoy plus on doibt instruire les jeunes gens, et qui leur est de non moindre, voire j'ose bien dire, de plus grande consequence, que tout ce que nous avons dict jusques icy : c'est, *qu'ils ne soyent delicats ne superflus en chose quelconque, qu'ils tiennent leur langue, qu'ils maistrisent leur cholere, et qu'ils ayent leurs mains nettes.* Mais voyons particulierement combien emporte un chascun de ces quatre preceptes, car ils seront plus faciles à entendre, en les mettant devant les yeulx par exemples : comme, pour commencer au dernier, il y a eu de grands personnages qui pour s'estre laissez aller à prendre argent injustement, ont respandu tout l'honneur qu'ils avoyent amassé au demourant de leur vie : comme Gylippus Lacedæmonien, qui pour avoir descousu par dessoubz les sacs plein d'argent qu'on luy avoit

Quatre préceptes pour élever les enfans.

baillez à porter, feut honteusement banny de Sparte. Et quant à ne se courroucer du tout point, c'est bien une vertu singuliere : mais il n'y a que ceulx qui sont parfaictement sages qui le puissent du tout faire : comme estoit Socrates, lequel ayant esté fort oultraigé par un jeune homme insolent et temeraire, jusques à luy donner des coups de pied, et voyant que ceulx qui se trouvoyent lors autour de luy s'en courrouçoyent amerement, et en perdoyent patience, et vouloyent courir après : *comment*, leur dict-il, *si un asne m'avoit donné un coup de pied, vouldriez-vous que je luy en redonnasse un austre ?* toutesfois il n'en demoura pas impuny : car tout le monde luy reprocha tant ceste insolence, et l'appella-l'on si souvent et tant, *le regibbeur et donneur de coups de pied*, que finalement il s'en pendit et estrangla luy-mesme de regret.

Le vrai sage ne se met pas en colere.

Et quand Aristophanes feit jouër la comœdie qui s'appelle les *Nuës*, en laquelle il respand sur Socrates toutes les sortes et manieres d'injures qu'il est possible, comme quelqu'un des assistants, à l'heure qu'on le farçoit et gaudissoit ainsy, luy demandast : *ne te courrouces-tu point Socrates, de te veoir ainsy publicquement blasonner ? Non certainement*, respondict-il, *car il m'est advis que je suis en ce theatre, ne plus ne moins qu'en un grand festin, où l'on se gaudit joyeulsement de moy.* Archytas le Tarentin et Platon en feirent tout de mesme : car l'un estant de retour d'une guerre, où il avoit esté capitaine gene-

Socrates étoit insensible aux injures.

Modération d'Archytas et de Platon.

ral, trouva ses terres toutes en friche : et feit appeller son recepveur auquel il dict, *si je n'estois en cholere, je te battrois bien.* Et Platon aussy s'estant un jour courroucé à l'encontre d'un sien esclave meschant et gourmand, appella le fils de sa sœur Speusippus, et luy dict, *prends moy ce meschant icy, et me le va foüetter : car quant à moy je suis courroucé.*

Il faut s'étudier pour se corriger.

Mais quelqu'un me dira, que ce sont choses bien malaisées à faire et à imiter. Je le sçay bien : toutesfois il se faust estudier, à l'exemple de ces grands personnages-là, d'aller tousiours retranchant quelque chose de la trop impatiente et furieuse cholere : car nous ne sommes pas pour nous esgualer ny accomparer à eulx aux austres sciences et vertus non plus, et neantmoins comme estants leurs sacristains et leurs porte-torches, en maniere de parler, ordonnez pour monstrer aux hommes les reliques de leur sapience, ne plus ne moins que si c'estoyent des dieux, nous essayons de les imiter et suyvre leurs pas, en tirant de leurs faicts toute l'instruction qu'il nous est possible.

C'est une grande sagesse de savoir se taire.

Quant à refrener sa langue, pour ce que c'est le seul precepte des quatre que j'ay proposez qui nous reste à discourir, s'il y a aucun qui estime que ce soit chose petite et legere, il se fourvoye de grande torse du droict chemin : car c'est une grande sagesse, que se sçavoir taire en temps et lieu, et qui faict plus à estimer que parole quelconque : et me semble que pour ceste cause les anciens ont

institué les sainctes ceremonies des mysteres, à fin qu'estants accoustumez au silence par le moyen d'icelles, nous transportions la crainte apprinse au service des dieux à la fidelité de taire les secrets des hommes. Car on ne se repent jamais de s'estre teu, mais bien se repent-on souvent d'avoir parlé : et ce que l'on a teu pour un temps, on le peust bien dire puis après : mais ce que l'on a une fois dict, il est impossible de jamais plus le reprendre. J'ay soubvenance d'avoir ouy raconter innumerables exemples d'hommes qui par l'intemperance de leur langue se sont precipitez en infinies calamitez : entre lesquels j'en choisiray un ou deux, pour esclaircir la matiere seulement.

Plusieurs exemples d'hommes que leur langue a précipités dans le malheur.

Ptolomeus, roy d'Egypte, surnommé *Philadelphus*, espousa sa propre sœur Arsinoé, et lors y eut un nommé Sotades qui luy dict, *tu fiches l'aiguillon en un pertuis qui n'est pas licite.* Pour ceste parole il feut mis en prison, là où il pourrit de misere par un long-temps, et paya la peine deuë à son importun caquet : et pour avoir pensé faire rire les austres, il plora luy-mesme bien longuement. Austant en feit, et souffrit aussy presque tout de mesme, un austre nommée Theocritus, excepté que ce feut beaucoup plus aigrement. Car comme Alexandre eust escript et commandé aux Grecs, qu'ils preparassent des robbes de pourpre, pource qu'il vouloit à son retour faire un solemnel sacrifice aux dieux, pour leur rendre graces de ce qu'ils

qu'ils luy avoyent octroyé la victoire sur les Barbares : pour ce commandement les villes de la Grece feurent contrainctes de contribuer quelque somme de deniers par teste : et lors ce Theocritus, *j'ay*, dict-il, *tousiours esté en doubte de ce qu'Homere appelloit la mort purpurée, mais à ceste heure je l'entends bien :* ceste parole luy acquit la haine et la malveuillance d'Alexandre le grand. Une austre fois pour avoir par un traict de mocquerie reproché au roy Antigonus, *qu'il estoit borgne*, il le meit en un courroux mortel, qui luy cousta la vie ; car ayant Eutropion, maistre queux du roy, esté eslevé en quelque degré, et en quelque charge à la guerre, le roy luy ordonna qu'il allast devers Theocritus pour luy rendre compte, et le recepvoir aussy reciproquement de luy. Eutropion le luy feit entendre, et alla et vint par plusieurs fois vers luy pour cest effect, tant qu'à la fin Theocritus luy dict : *je voy bien que tu me veulx mettre tout crud sur table, pour me faire manger à ce Cyclops :* reprochant à l'un qu'il estoit borgne, et à l'austre qu'il estoit cuisinier. Et lors Eutropion luy repliqua sur le champ, *ce sera doncques sans teste : car je te feray payer la peine que merite ceste tienne langue effrenée, et ce tien language forcené :* comme il feit : car il alla incontinent rapporter le tout au roy, qui envoya aussy-tost trencher la teste à Theocritus.

Il faut habituer les enfans à ne jamais mentir.

Oultre les susdicts preceptes, il faust encores de jeunesse accoustumer les enfants à une

chose qui est très-saincte, c'est, *qu'ils dient tousiours verité :* pource que le mentir est un vice servil, digne d'estre de tous hay, et non pardonnable aux esclaves mesmes qui ont un peu d'honnesteté. Or quant à tout ce que j'ay discouru et conseillé par-cy devant touchant l'honnesteté, modestie et temperance des jeunes enfants, je l'ay dict franchement et resoluement, sans en rien craindre ne doubter : mais quant au poinct que je veulx toucher maintenant, je n'en suis pas bien certain ne bien resolu, ains en suis comme la balance qui est entre deux fers, et ne panche point plus d'un costé que d'austre : tellement que je fay grand doubte, si je le doibs mettre en avant, ou bien le destourner : mais pour le moins faust-il prendre la hardiesse de declarer que c'est.

Faut-il permettre à ceux qui aiment les enfans de converser avec eux.

La question est, si l'on doibt permettre à ceulx qui aiment les enfants, de converser et hanter avecques eulx, ou bien les en reculer et chasser arriere, de sorte qu'ils n'en approchent, ny ne parlent auscunement à eulx. Car quand je considere certains peres severes et austeres de nature, qui pour la crainte qu'ils ont que leurs enfants ne soyent violez, ne veulent auscunement souffrir, que ceulx qui les aiment parlent ensorte quelconque à eulx : je crains fort d'en establir et introduire la coustume : mais aussy, quand de l'austre costé je viens à me proposer Socrates, Platon, Xenophon, Æschines, Cebes, et toute la suite de ces grands personnages qui jadis ont ap-

prouvé la façon d'aimer les enfants, et qui par ce chemin ont poulsé de jeunes gens à apprendre les sciences, et à s'entremettre du gouvernement de la chose publicque, et se former au moule de la vertu : je deviens alors tout austre, et encline à vouloir imiter et ensuivre ces grands hommes-là, lesquels ont Euripides pour tesmoing en un passage où il dict :

Amour n'est pas tousiours celuy du corps,
Un austre y a qui n'appete rien fors
L'ame qui soit vestue d'innocence,
De chasteté, justice et continence.

Aussy ne faust-il pas laisser derriere un passage de Platon, là où il dict moitié en riant, moitié à bon escient, *qu'il faust que ceulx qui ont faict quelques grandes prouesses en un jour de bataille, au retour ayent privilege de baiser tel qu'il leur plaira entre les beaulx.*

Il en faut éloigner ceux qui ne s'occupent que de la beauté du corps.

Je diray doncques qu'il faut chasser ceulx qui ne desirent que la beaulté du corps, et admettre ceulx qui ne cherchent que la beaulté des ames : ainsy faust-il fuïr et deffendre les sortes d'amour qui se practiquent à Thebes et en Elide, ce que l'on appelle *le ravissement en Candie ;* mais bien le faust-il recepvoir tel comme il se practique à Athenes et en Lacedæmone : toutesfois quant à cela, chascun suyve en ce propos l'opinion qu'il en aura, et ce que bon luy semblera. Au reste, ayant desormais assez discouru touchant l'honnesteté et bonne nourriture des enfants, je passeray

maintenant à l'aage de l'adolescence, après que j'auray seulement dict ce mot : que j'ay souvent reprins et blasmé ceulx qui ont introduict une très-maulvaise coustume de bailler bien des maistres et gouverneurs aux petits enfants, et puis lascher tout à un coup la bride à l'impetuosité de l'adolescence ; là où, au contraire, il falloit avoir plus diligemment l'œil, et faire plus soigneuse guarde d'eulx, qu'il ne falloit pas des jeunes enfants : car qui ne sçait que les faustes de l'enfance sont petites, legeres et faciles à r'habiller, comme de n'avoir pas bien obey à leurs maistres, ou avoir failly à faire ce qu'on leur avoit ordonné : mais, au contraire, les pechez des jeunes gens en leur adolescence, bien souvent sont énormes et infames, comme une yvrongnerie, une gourmandise, larcins de l'argent de leurs peres, jeux de dez, masques et mommeries, amours de filles, adulteres de femmes mariées.

Les fautes de l'adolescence sont plus grandes que celles de l'enfance.

Pourtant estoit-il convenable de contenir et refrener leurs impetueuses cupiditez par grand soing et grande vigilance ; car ceste fleur d'aage là ordinairement s'espargne bien peu, et est fort chatouilleuse et endemenée à prendre tous ses plaisirs, tellement qu'elle a grand besoing d'une grande et forte bride ; et ceulx qui ne tirent à toute force à l'encontre pour la retenir, ne se donnent de guarde, qu'ils laissent à leur esprit la bride lasche à toute licence de mal faire. C'est pourquoy il faust que les bons et sages peres, principalement en ceste aage-là,

Les peres prudens doivent surtout veiller les adolescens.

facent le guet, et tiennent en bride leurs jeunes jouvenceaux, en les preschant, en les menaçant, en les priant, en leur remonstrant, en leur conseillant, en leur promettant, en leur mettant devant les yeulx des exemples d'austres, qui, pour avoir ainsy esté debordez et abandonnez à toutes voluptez, se sont abysmez en grandes miseres et griefves calamitez, et au contraire, d'austres qui pour avoir refrené leurs concupiscences, ont acquis honneur et glorieuse renommée; car ce sont comme les deux elements et fondements de la vertu, *l'espoir de prix* et *la crainte de peine*: pource que l'esperance les rend plus prompts à entreprendre toutes choses belles et loüables, et la crainte les rend tardifs à en oser commettre de vilaines et reprochables.

Veiller à ce qu'ils ne fréquentent de mauvaises compagnies.

Bref il les faust bien soigneusement divertir de hanter toutes maulvaises compaignies; austrement ils rapporteront tousiours quelque tache de la contagion de leur meschanceté. C'est ce que Pythagoras commandoit expressement en ces preceptes enigmatiques soubz paroles couvertes, lesquels je veulx en passant exposer, pource qu'ils ne sont pas de petite efficace pour acquerir vertu: comme quand il disoit, *ne gouste point de ceulx qui ont la queuë noire*: c'est austant à dire comme, ne frequente point avecques hommes diffamez et denigrez pour leur meschante vie. *Ne passe point la balance*: c'est-à-dire, qu'il faust faire grand compte de la justice, et se donner bien guarde de la

transgresser. *Ne te sied point sur le boisseau :* c'est-à-dire, qu'il faust fuïr oisifveté pour se prouvoir des choses necessaires à la vie de l'homme. *Ne touche pas à tous en la main :* c'est-à-dire, ne contracte pas legerement avec toute personne. *Ne porter pas un anneau estroict :* c'est-à-dire, qu'il faust vivre une vie libre, et ne se mettre pas soy-mesme au ceps. *N'attizer pas le feu avecques l'espée :* c'est-à-dire, n'irriter pas un homme courroucé, car il n'est pas bon de le faire ; ains faust ceder à ceulx qui sont en cholere. *Ne manger pas son cœur :* c'est-à-dire, n'offenser pas son ame et son esprit, en le consumant de cures et d'ennuys. *S'abstenir de febves :* c'est-à-dire ne s'entremettre point du gouvernement de la chose publicque, pource qu'anciennement on donnoit les voix avecques des febves, et ainsi procedoit-on aux elections des magistrats. *Ne jecter pas la viande en un pot à pisser :* c'est qu'il ne faust pas mettre un bon propos en une meschante ame, car la parole est comme la nourriture de l'ame, laquelle devient pollue par la meschanceté des hommes. *Ne s'en retourner pas des confins :* c'est-à-dire, quand on se sent près de la mort, et que l'on est arrivé aux extresmes confins de ceste vie, le porter patiemment, et ne s'en descourager point.

Eloigner les jeunes gens des méchans et des flatteurs.

Mais à tant je retourneray à mon propos. Il faut, comme j'ay dict auparavant, eslongner les enfants de la compaignie et frequentation des meschants, specialement des flat-

teurs : car je repeterai en cest endroict ce que j'ay dict souvent ailleurs, et à plusieurs peres ; c'est qu'il n'est point de plus pestilent genre d'hommes, et qui guaste davantage ne plus promptement la jeunesse, que font les flatteurs, lesquels perdent et les peres et les enfants, rendants la vieillesse des uns, et la jeunesse des austres miserable, leur presentants en leurs maulvais conseils un appast qui est inesvitable, c'est la volupté dont il les emorchent. Les peres riches preschent leurs enfants de vivre sobrement, ceulx-cy les incitent à yvrongner ; ceulx-là les convient à estre chastes, ceulx-cy à estre dissolus ; ceulx-là à espargner, ceulx-cy à despendre ; ceulx-là à travailler, ceulx-cy à jouër et ne rien faire : disant, qu'est-ce que de nostre vie ? ce n'est qu'un poinct de temps ; il faust vivre pendant que l'on a le moyen, et non pas languir. Qu'est-il besoing se soucier des menasses d'un pere qui n'est qu'un vieil resveur, qui radotte, et a la mort entre les dents ? un de ces matins nous le porterons en terre. Un austre viendra qui lui ameinera quelque garse prinse en plein bordeau, et luy donnera à entendre qu'elle sera sa femme, pour à quoy fournir, le jeune homme desrobbera son pere, et ravira en un coup ce que le bon homme aura espargné de longue main, pour l'entretenement de sa vieillesse. Bref, c'est une malheureuse generation. Ils font semblant d'estre amys, et jamais ne disent une parole franche : ils caressent les

Portrait du flatteur.

riches et mesprisent les pauvres. Il semble qu'ils ayent apprins l'art de chanter sur la lyre pour seduire les jeunes gens : ils esclatent quand ceulx qui les nourrissent font semblant de rire : hommes faulx et supposez, et la bastardise de la vie humaine, qui vivent au gré des riches, estants nez libres de condition, et se rendants serfs de volonté : qui pensent qu'on leur faict oultraige, s'ils ne vivent en toute superfluité, et si on ne les nourrit plantureusement sans rien faire : tellement que tels peres qui vouldront faire bien nourrir leurs enfants, doibvent necessairement chasser d'auprès d'eulx ces maulvaises bestes-là ; et aussy en faust-il esloigner leurs compaignons d'eschole, s'il y en a auscuns vicieux, car ceulx-là seroyent suffisants pour corrompre et guaster les meilleures natures du monde.

Les peres ne doivent pas être trop durs vis-à-vis de leurs enfans.

Or sont bien les reigles que j'ay jusqu'icy baillées, toutes bonnes, honnestes et utiles; mais celle que je veulx à ceste heure declarer est equitable et humaine : c'est que je ne vouldrois point que les peres feussent trop aspres et trop durs à leurs enfants, ains desirerois qu'ils laissassent auscunefois passer quelque fauste à un jeune homme, se soubvenants qu'ils ont austresfois esté jeunes eulx-mesmes. Et tout ainsy que les medecins meslants et destrempants leurs drogues qui sont ameres avecques quelque jus doulx, ont trouvé le moyen de faire passer l'utilité parmy le plaisir : aussy faust-il que les peres meslent l'aigreur de leurs reprehensions

reprehensions avecques la facilité de clemence ; et que tantost ils laschent un petit la bride aux appetits de leurs enfants, et tantost aussy ils leur serrent le bouton, et leur tiennent la bride royde, en supportant doulcement et patiemment leurs faustes ; ou bien s'ils ne peuvent faire qu'ils ne s'en courroucent, à tout le moins que leur courroux s'appaise incontinent. Car il vault mieulx qu'un pere soit prompt à se courroucer à ses enfants, pourveu qu'il s'appaise aussy facilement que tardif à se courroucer, et difficile aussy à pardonner : car quand un pere est si severe qu'il ne veult rien oublier, ne jamais se reconcilier, c'est un grand signe qu'il hait ses enfants : pourtant faict-il bon quelquefois ne faire pas semblant de veoir auscunes de leurs faustes, et se servir en cest endroict de l'ouye un peu dure, et de la veue trouble qu'apporte la vieillesse ordinairement : de sorte qu'ils ne facent pas semblant de veoir ce qu'ils voyent, ne d'ouyr ce qu'ils oyent.

Les peres qui sont aises à se courroucer sont les meilleurs.

Nous supportons bien quelques imperfections de nos amys, trouverons-nous estrange de supporter celles de nos enfants ? bien souvent que nos serviteurs yvrongnent, nous ne voulons pas trop asprement rechercher leur yvrongnerie. Tu as esté quelquefois estroict envers ton fils, sois-luy aussy quelquefois large à luy donner. Tu t'es auscunesfois courroucé à luy, une austrefois pardonne-luy. Il t'a trompé par l'entremise de quelqu'un de tes domestiques

Un pere doit supporter les imperfections de ses enfans.

mesmes, dissimule-le, et maistrise ton ire. Il aura esté en l'une de tes mestairies, où il aura prins et vendu, peut-estre, une paire de bœufs: il viendra le matin te donner le bon jour sentant encores le vin, qu'il aura trop beu avecques ses compaignons le jour de devant, fais semblant de l'ignorer; ou bien il sentira le parfum, ne luy en dis mot; ce sont les moyens de dompter doulcement une jeunesse petillante.

Il faut marier les jeunes gens enclins aux voluptés charnelles.

Vray est que ceulx qui sont de leur nature subjects aux voluptez charnelles, et ne veulent pas prester l'aureille quand on les reprend, il les faust marier, pource que c'est le plus certain arrest, et le meilleur lien que l'on sçauroit bailler à la jeunesse; et quand on est venu à ce poinct-là, il leur faust chercher femmes qui ne soyent ne trop plus nobles, ne trop plus riches qu'eulx: car c'est un precepte ancien fort sage, *prends-la selon toy, pource que ceulx qui les prennent beaucoup plus grandes qu'eulx, ne se donnent guarde qu'ils se trouvent non marys de leurs femmes, mais esclaves de leurs biens.* J'adjousteray encores quelques petits advertissements, et puis mettray fin à mes preceptes. Car devant toutes choses, il faust que les peres se guardent bien de commettre auscune fauste, ny d'obmettre auscune chose qui appartienne à leur debvoir, à fin qu'ils servent de vif exemple à leurs enfants, et qu'eulx reguardants à leur vie, comme dedans un clair mirouër, s'abstiennent à leur exemple de faire et de dire chose qui soit

Choix dans la femme.

Les peres doivent servir d'exemple à leurs enfans.

honteuse : car ceulx qui reprennent leurs enfants des faustes qu'ils commettent eulx-mesmes, ne s'advisent pas, que soubz le nom de leurs enfants ils se condamnent eulx-mesmes ; et generalement tous ceulx qui vivent mal ne se laissent pas la hardiesse d'oser seulement reprendre leurs esclaves, tant s'en faust qu'ils peussent franchement tanser leurs enfants.

La mauvaise conduite des peres perd les jeunes gens.

Mais qui pis est, en vivant mal ils leur servent de maistres et de conseillers de mal faire ; car là où les vieillards sont deshontez, il est bien force que les jeunes gens soyent de tout poinct effrontez, pourtant faust-il tascher de faire tout ce que le debvoir requiert, pour rendre les enfants sages, à l'imitation de ceste noble dame Eurydicé, laquelle estant de nation Esclavonne, et, par maniere de dire, triplement barbare, neantmoins pour avoir moyen de pouvoir instruire elle-mesme ses enfants, print la peine d'apprendre les lettres, estant desia bien avant en son aage. L'epigramme qu'elle en feit, et qu'elle dedia aux Muses, tesmoigne assez comment elle estoit bonne mere, et combien elle aimoit cherement ses enfants :

Preuve d'amour d'une mere pour ses enfans.

Eurydicé Hierapolitaine,
A de ces vers aux Muses faict estraine,
Qui en son cœur luy feirent concepvoir
L'honneste amour d'apprendre et de sçavoir :
Si que ja mere, et ses fils hors d'enfance,
Pour acquerir des lettres cognoissance,
Où sont comprins des sages les discours,
Elle donna travail à ses vieulx jours.

Or de pouvoir observer toutes les reigles et preceptes ensemble, que nous avons cy-dessus declarez, à l'adventure est-ce chose qui se peust plustost soubhaiter que conseiller; mais d'en imiter et ensuivre la plus grande partie, encores qu'il y faille de l'heur et de la prosperité, si est-ce chose dont l'homme par nature peust bien estre capable, et de quoy il peust bien venir à bout.

COMMENT IL FAUST QUE LES JEUNES GENS lisent les poetes, et facent leur prouffit des poësies.

Ce traicté n'est proprement utile qu'à ceulx qui lisent les anciens poëtes Grecs ou latins, pour se guarder d'en prendre impression d'opinions dangereuses pour la religion ou pour les mœurs.

CE que le poëte Philoxenus disoit, qu'entre les chairs celles estoyent plus savoureuses qui estoyent les moins chairs; et entre les poissons, ceulx qui estoyent les moins poissons: s'il est vray ou non, seigneur Marcus Sedatus, laissons-le decider et juger à ceulx qui ont, comme disoit Caton, le palais plus aigu et plus sensitif que le cœur. Mais que les bien fort jeunes personnes prennent plus de plaisir, qu'ils obeïssent plus volontiers, et qu'ils se laissent plus facilement meiner aux discours de la philosophie, qui tiennent moins du philosophe, et qui semblent plustost estre dicts en jouant qu'à bon escient, c'est chose toute evidente et notoire:

Les jeunes gens se laissent entraîner par une philosophie gaie.

car nous voyons qu'en lisant non seulement les fables d'Æsope et les fictions des poëtes, mais aussy le livre de Heraclides, intitulé *Abaris* et le *Lycon* d'Ariston, là où sont les opinions que les philosophes tiennent touchant l'ame, meslées parmy des contes faicts à plaisir, ils sont, par maniere de dire, ravis d'aise et de joye.

Il faut habituer les jeunes gens à user sobrement du plaisir de la lecture.

Pourtant faust-il bien avoir l'œil à ce qu'ils soyent, non-seulement honnestes ès voluptez du boire et du manger, mais encores plus les accoustumer à user sobrement du plaisir et de la delectation en ce qu'ils liront ou escouteront, comme d'une saulse appetissante, pour en tirer et faire mieulx savourer ce qu'il y aura de salutaire et de prouffit : car les portes closes d'une ville ne la guarderont pas d'estre prinse, si elle reçoipt les ennemys par une seule qui soit demourée ouverte; ny la continence ès voluptez des austres sentiments, ne preservera pas un jeune homme d'estre depravé, si par mesguarde il se laisse aller aux plaisirs de l'ouye : ains d'austant qu'elle approche plus près du propre siege de l'entendement et de la raison, qui est le cerveau, d'austant blesse et guaste-elle plus celuy qui la reçoipt, si l'on n'en faict bien soigneuse guarde. Parquoy n'estant à l'adventure pas possible, ny prouffitable avecques, interdire de tout poinct la lecture des poëtes à ceulx qui sont ja de l'aage de ton fils Cleander et du mien Soclarus, guardons-les, je te prie, bien diligemment, comme ceulx qui ont plus

grand besoing de guide et de conduicte en leurs lectures, qu'ils n'ont pas en leurs alleures.

Conseils touchant la lecture des poëtes.

C'est la raison pour laquelle il m'a semblé que je te debvois envoyer par escript ce que n'agueres je discourus touchant les escripts des poëtes, affin que tu lises, et que si tu trouves que les raisons y deduictes ne soyent de moindre efficace et vertu que les pierres que l'on appelle *Amethystes*, que quelques-uns prennent et se les attachent autour du col, pour se guarder d'enyvrer en leurs banquets, où ils boivent d'austant, tu en faces part et les communiques à ton Cleander, et en preoccupes son naturel, qui, pour n'estre poisant ny endormy en chose quelconque, ains par tout esveillé, vehement et vif, en sera de tant plus facile à meiner par tels advertissements.

> Au chef du poulpe il y a quelque bien,
> Et quelque chose aussy qui ne vault rien.

C'est pource que la chair en est plaisante au goust à qui la mange; mais elle faict songer de maulvais songes, et imprime en la fantasie des visions estranges et turbulentes, ainsy comme l'on dict : aussy y a-il en la poesie beaucoup de plaisir, et bien de quoy repaistre et entretenir l'entendement d'un jeune homme de bon esprit; mais il n'y a pas moins aussy dequoy le troubler et le faire vaciller, si son ouye n'est guidée et regie par sage conduicte. Car on peust bien dire, non-seulement de la terre d'Ægypte, mais aussy de la poesie :

La poésie peut troubler le cerveau d'un jeune homme.

Drogues y a pesle-mesle à foison,
De medecine, et aussy de poison,
Qu'elle produict à ceulx-là qui s'en servent. *Odiss. liv. 4.*

Et,

Leans caché est amour gracieux,
Desir, attraict, plaisir delicieux,
Et doulx parler, qui bien souvent abuse
Des plus sçavants et des plus fins la ruse. *Iliad. liv. 14.*

Car la maniere dont elle trompe ne touche point à ceulx qui sont trop grossiers et trop lourds, ainsy comme respondict un jour Simonides, quand on luy demanda pourquoy il ne trompoit les Thessaliens aussy-bien comme les austres Grecs : *pource*, dict-il, *qu'ils sont trop sots et trop ignorants pour estre trompez par moy.* Et Gorgias le Leontin souloit dire, *que la tragœdie estoit une sorte de tromperie, de laquelle celuy qui avoit trompé estoit plus juste que celuy qui n'avoit point trompé; et celuy qui en avoit esté trompé, estoit plus sage que celuy qui ne l'avoit point esté.*

Faut-il éloigner les jeunes gens de la poésie ?

Comment ferons-nous doncques ? Contraindrons-nous les jeunes gens de monter sur le brigantin d'Epicurus, pour passer par devant et fuyr la poesie, en leur plastrant et bouchant les aureilles avecques de la cire non fonduë, ne plus ne moins que feit jadis Ulysses à ceulx d'Ithace ; ou si plustost, environnants et attachants leur jugement avecques les discours de la vraye raison, pour les enguarder qu'ils ne branslent et qu'ils n'enclinent, par le moyen des allechements du plaisir, à ce qui leur pour-

roit nuire, nous les redresserons et preserverons ?

Lycurgus fit arracher toutes les vignes dans son royaume.

Car Lycurgus, le fils du fort Dryas, n'eut pas l'entendement sain ne bon quand il feit par tout son royaulme coupper et arracher les vignes, pour austant qu'il voyoit que plusieurs se troubloyent de vin et s'enyvroyent; là où il debvoit plustost en approcher les nymphes, qui sont les eaux des fontaines, et retenir en office un dieu fol et enragé, comme dict Platon, par un austre sage et sobre : car le meslange de l'eau avecques le vin luy oste la puissance de nuire, et non pas ensemble la force de prouffiter. Aussy ne debvons-nous pas arracher ny destruire la poesie, qui est une partie des lettres et des muses ; mais là où les fables et fictions estranges et theatricques d'icelle, pour la grande et singuliere delectation qu'elles donnent en les lisant, se vouldroyent presumptueusement eslever, dilater et estendre jusques à imprimer quelque maulvaise opinion, alors, mettant la main au-devant, nous les reprimerons et arresterons ; et là où la grace sera conjoincte avecques quelque sçavoir, et la doulceur attrayante du language ne sera point sans quelque fruict, quelque utilité, là nous y introduirons la raison de philosophie, et descouvrirons le prouffit qui y sera.

On ne doit pas détourner les jeunes gens de la poésie.

Car ainsy comme la mandragore croissant auprès de la vigne, et transmettant par infusion sa force naturelle au vin qui en sort, cause puis après à ceulx qui en boivent, une plus doulce

doulce et plus gracieuse envie de dormir, aussy la poesie prenant les raisons et arguments de la philosophie, en les meslant parmy des fables, en rend la science plus aysée et plus agreable à apprendre aux jeunes gens : au moyen de quoy, ceulx qui desirent à bon escient philosopher, ne doibvent pas rejecter les œuvres de poesie, mais plustost chercher à philosopher dedans les escripts de poëtes, en s'accoustumant à trier et separer le prouffit d'avecques le plaisir, et l'aimer : austrement, s'il n'y a de l'utilité, le trouver maulvais et le rebuter ; car aimer le prouffit qui en vient, est certes le commencement de bien apprendre, et comme dict Sophocles,

> Qui bien commence en toute chose, il semble
> Qu'après la fin au principe ressemble.

Premier précepte pour la lecture des poëtes.

En premier lieu doncques, le jeune homme que nous vouldrons introduire à la lecture des poëtes, nous l'advertirons qu'il ne doibt rien avoir si bien imprimé en son entendement ne si à la main, que ce commun dire :

> *Communement poëtes sont menteurs.*

Et mentent auscunesfois volontairement, et auscunesfois malgré eulx. Volontairement, pource que desirants plaire aux aureilles, ce que la plus-part des lisants demandent, ils estiment la verité plus austere pour le faire, que non pas le mensonge : car la verité racontant la chose comme de faict elle a esté, encores que

l'issuë en soit mal-plaisante, ne laisse pas pourtant de la dire ; mais un conte qui est inventé à plaisir, se glisse facilement, et se destourne habilement de ce qui ennuye à ce qui chatouille d'ayse et de plaisir. Car il n'y a rime, ny carme, ny language figuré, ny haultesse de style, ny translation bien prinse, ny doulce liaison de paroles bien coulantes, qui ayt tant de grace, ny tant de force d'attraire et de retenir, comme a la disposition d'un conte faict à plaisir, bien entrelassé et bien deduict. Mais, ne plus ne moins qu'en la peincture, la couleur a plus d'efficace pour esmouvoir, que n'a le simple traict, à cause de je ne sçay quelle ressemblance d'homme qui deçoit nostre jugement : aussy, ès poesies, le mensonge meslé avecques quelque verisimilitude, excite plus, et plaist davantage que ne sçauroit faire toute l'estude que l'on sçauroit employer à composer de beaulx carmes, ny à bien polir son language, sans meslange de fables et de fictions poeticques ; d'où vient que l'ancien Socrates, qui toute sa vie avoit faict grande profession de combattre pour la deffense de la vérité, s'estant un jour voulu mettre à la poesie, à cause de quelques illusions qu'il avoit euës en songeant, ne se trouva point, à l'essay, propre ny ayant bonne grace à inventer des menteries : au moyen de quoy il meit en vers quelques-unes des fables d'Æsope, comme n'y ayant point de poesie là où il n'y a point de menterie. Car il y a bien des sacrifices où l'on

Comparaison prise de la peinture.

La poésie n'est jamais séparée du mensonge.

ne danse point, et où l'on ne jouë point des flustes ; mais nous ne sçavons point de poesie où il n'y ayt point de fiction et de menterie, pource que *les vers* d'Empedocles, *les carmes* de Parmenides, *le livre de la morsure des bestes venimeuses, et des remedes* de Nicander, et *les sentences* de Theognis, ce sont oraisons qui ont emprunté de la poesie la haultesse du style, et la mesure des syllabes, ne plus ne moins qu'une monture, pour esviter la bassesse de la prose.

Il faut être en garde contre la poésie.

Quand doncques il y a ès compositions poeticques quelque chose estrange et fascheuse, dicte touchant les dieux ou demy-dieux, ou touchant la vertu de quelque excellent personnage et de grand renom, celuy qui reçoipt cela comme une verité, s'en va guasté et corrompu en son opinion : mais celuy qui se soubvient tousiours et se rameine devant les yeulx les charmes et illusions dont la poesie se sert ordinairement à controuver et inventer des fables, et qui luy peust dire à tout propos,

O tromperesse estant plus maculée
Que n'est la peau de l'once tavelée,

pourquoy est-ce qu'en jouant tu fronces tes sourcils ? et pourquoy, en me trompant, fais-tu semblant de m'enseigner ? Celuy-là n'en souffrira jamais rien de mal, ny ne recepvra en son entendement auscune maulvaise impression, ains se reprendra soy-mesme quand il aura paour de Neptune, craignant qu'il n'ouvre et ne fende la terre jusques à descouvrir les enfers,

et reprendra aussy Apollo se courrouçant pour le premier homme du camp des Grecs.

Luy qui si hault ses louanges chantoit,
Luy qui propos semblables en contoit,
Qui au festin luy-mesme estoit assis;
Iliad. liv. 19. C'est celuy seul qui l'a, non austre, occis.

Aussy reprimera-il les larmes d'Achilles trespassé, et d'Agamemnon aux enfers, qui, pour le desir de revivre et le regret de ceste vie, tendent leurs foibles et debiles mains; et si d'adventure il se trouve auscunesfois troublé de passions, et surprins d'enchantement et ensorcellement, il ne feindra point de dire en soy-mesme :

Retourne-t'en vistement sans sejour
Là suz où est la lumiere du jour:
Et retiens bien fermement en memoire
Tout ce qui est dedans ceste umbre noire,
Odiss. l. 11. Pour le conter cy-après à ta femme.

Homere a dict plaisamment ce mot-là au lieu de son Odyssée, où il descript les enfers comme estant un conte propre à faire devant les femmes, à cause de la fiction.

Les poëtes souvent sont trompés eux-mêmes.

Ce sont doncques semblables choses que les poëtes feignent volontairement : mais il y en a d'austres, en plus grand nombre, qu'ils ne feignent et ne controuvent pas, ains pource qu'ils les pensent et les croyent eulx-mesmes ainsy, ils nous attachent la faulseté, comme ayant Homere dict de Jupiter,

Deux sorts de mort il meit en la balance,
L'un d'Achilles, l'austre de la vaillance
Du preulx Hector, lesquels il soubz-peza
Par le milieu : mais d'Hector plus peza
Le sort fatal, tirant sa destinée
Vers la maison aux umbres assignée :
Ainsy Phœbus adonc l'abandonna. *Iliad. liv. 22.*

Æschylus a adjousté à ceste fiction toute une tragœdie entiere, laquelle il a intitulée, *Le poids ou la balance des ames*, faisant assister à l'un des bassins de la balance de Jupiter, d'un costé Thetis, et de l'austre costé l'Aurore, lesquelles prient pour leurs fils, qui combattent : et neantmoins il n'est homme qui ne voye clairement que c'est chose feincte et fable controuvée par Homere, pour donner plaisir et apporter esbahissement au lecteur. Mais ces passages :

C'est Jupiter qui meut toute la guerre,
Dont les humains sont travaillez sur terre.

Et cestuy-cy,

Dieu sourdre faict de la guerre à choison,
Quand ruiner il veult une maison. *Iliad. liv. 4.*

Les poëtes communiquent leurs erreurs sur les dieux, les enfers, *etc.*

Tous tels propos sont par eulx affermez selon la creance et l'opinion qu'ils ont ; en quoy ils sement parmy nous et nous communiquent l'erreur et l'ignorance en laquelle ils sont touchant la nature des dieux. Semblablement les estranges merveilles des enfers, et les descriptions qu'ils en font, esquelles, par paroles effroyables, ils nous peignent et impriment des

apprehensions et imaginations de fleuves bruslants, de lieux horribles, de tourments espouvantables. Il n'y a personne qui n'entende bien qu'il y a bien de la fable et de la fiction en cela; ne plus ne moins qu'ès viandes que l'on ordonne aux malades, il y a quant et quant beaucoup de la force des drogues medecinales. Car ny Homere, ny Pindare, ny Sophocles, n'ont point escript ces choses des enfers, pensants qu'elles feussent ainsy :

Là où les rivieres dormantes
De la nuict aux eaux croupissantes,
Rendent un brouillas infiny
De tenebres en l'air bruny.

Et,

Vers le rocher tout blanc sur le rivage
De l'ocean dresserent leur voyage.

Et,

C'est le reflux de l'abysme profond,
Odiss. l. 24. Par où l'on va des enfers au noir fond.

Et quant à ceulx qui redoubtent la mort, ou qui la regrettent et lamentent comme chose pitoyable; ou la privation de sepulture, comme chose miserable, en telles paroles :

Ne m'abandonne ainsy sans sepulture,
Odiss. l. 10. En t'en allant, sans plorer ma mort dure.

Et,

L'ame prenant hors du corps sa volée,
En souspirant aux enfers est allée,
Pour le regret de laisser en douleur,
Avant son temps, de jeunesse la fleur.

Et,

Ne me tuez avant que je sois meure,
Me contraignant d'aller faire demeure
Entre les morts, soubz la terre poisante :
La lumiere est à veoir trop plus plaisante. *Iliad. liv. 22.*

Toutes telles paroles (dy-je) sont de personnes passionnées et ja prevenues d'erreur d'opinion : pourtant nous esmeuvent et troublent-elles davantage, quand elles nous trouvent pleins de la passion et de la foiblesse de cœur dont elles procedent.

Il faut se figurer de bonne heure que la poésie est mensongere.

Au moyen de quoy, il se faust de bonne heure prouveoir et preparer à l'encontre, ayant tousiours ceste sentence qui nous sonne aux aureilles ; *La poesie ne se soucie pas gueres de dire verité.* Et si y a plus, que la verité de telles choses est très-difficile à trouver et à comprendre, voire à ceulx mesmes qui ne travaillent à austre besongne qu'à chercher l'intelligence et la cognoissance de ce qui est, ainsy comme eulx-mesmes le confessent : auquel propos il servira d'avoir tousiours en main ces vers d'Empedocles :

Il n'y a œil d'homme qui le sçeust veoir,
Ny de l'ouyr aureille n'a pouvoir,
Et n'est esprit humain qui peust estendre
Son pensement jusques à le comprendre.

Et ceulx-cy, de Xenophanes :

Il ne sera, et n'a oncques esté
Homme qui sçeust avec certaineté,
Que c'est des dieux, ny de tout l'univers,
De quoy je vais discourant en mes vers.

Semblablement aussy, les paroles de Socrates en Platon, s'excusant avecques serment qu'il ne sçait et n'entend rien de ces choses-là ; car, par ce moyen, les jeunes hommes adjousteront moins de foy au dire des poëtes touchant cela, en l'inquisition de quoy ils verront que les philosophes mesmes se perdent et s'esblouissent.

Raisons qui tiendront les jeunes gens en garde contre la poésie.

Encores arresterons-nous davantage la creance du jeune homme que nous vouldrons mettre à la lecture des poëtes, quand, premier que d'y entrer, nous luy figurerons et descrirons que c'est de la poesie, en luy faisant entendre *que c'est un art d'imiter*, et *une science respondante à la peincture ;* et luy alleguant, non-seulement ce commun dire qui est en la bouche de tout le monde, *que la poesie est peincture parlante, et la peincture une poesie muette ;* mais aussy luy enseignant, que quand nous voyons un lezard bien peinct, ou un singe, ou la face d'un Thersites, nous y prenons plaisir, et les louons à merveilles, non comme chose belle de soy, ains bien contrefaicte après le naturel : car ce qui est laid de soy, ne peust estre beau ; mais l'art de bien faire ressembler, soit chose belle ou chose laide, est tousiours estimée : et au contraire, qui voulant pourtraire un laid corps feroit une belle image, ne feroit chose ny bien seante, ny semblable.

Peintres qui ont pris plaisir à peindre des

Il se trouve des peinctres qui prennent plaisir à peindre des choses estranges et monstrueuses, comme Timomachus, qui peignit en un tableau

tableau *comme Medée tua ses propres enfants ;* et Theon, *comme Oreste tua sa mere :* Parrasius, *la fureur et rage simulée d'Ulysses :* et Chærephanes, *qui contrefeit des lascifs et impudicques embrassements d'hommes et de femmes.* Esquels arguments et semblables, par accoustumance de souvent luy recorder, il faust faire que le jeune homme entende que l'on ne louë pas le faict en soy, duquel on veoit la representation, mais l'artifice de celuy qui l'a peu si ingenieusement et si parfaitement representer au vif. choses monstrueuses.

Pareillement aussy, pource que la poesie represente quelquefois, par imitation, de meschants actes, des passions maulvaises, et des mœurs vicieuses et reprochables, il faust que le jeune homme sçache que ce que l'on admire en cela, et que l'on trouve singulier, il ne le doibt pas recepvoir comme veritable, ny l'approuver comme bon, ains le louer seulement comme bien convenable et bien approprié à la personne et à la matiere subjecte : car tout ainsy comme il nous fasche et nous desplaist quand nous oyons ou le grongnement d'un pourceau, ou le cry que faict une rouë mal oingte, ou le sifflement des vents, ou le mugissement de la mer ; mais si quelque bouffon et plaisant le sçait bien contrefaire, comme Parmeno jadis contrefaisoit le cochon, et un Theodorus les grandes rouës à puiser de l'eau des puits, nous y prenons plaisir. Semblablement aussy fuyons-nous une personne malade ou pourrie d'ulceres, comme chose hydeuse à veoir ; et neantmoins Il faut avertir les jeunes gens de ce que l'on admet dans la fiction.

Les prévenir de ce qu'il faut blâmer.

quand nous venons à veoir *le Philoctetes* d'Aristophon, et *la Jocasta* de Silanion, où l'un est descript comme tombant par pieces, et l'austre comme rendant l'esprit, nous en recepvons delectation grande : aussy le jeune homme, lisant ce que Thersites, un plaisant ; ou Sisyphus, un amoureux desbaucheur de filles ; ou Batrachus, un macquerau, va disant ou faisant, soit instruict et adverty de louër l'art et la suffisance de celuy qui les a bien sçeu naïfvement representer ; mais au demourant de blasmer et detester les actions et conditions qu'il represente : car il y a grande difference entre representer bien, et representer chose bonne, pource que le representer bien, c'est-à-dire, naïfvement et promptement, ainsy qu'il appartient. Or, les choses deshonnestes sont propres et convenables aux personnes deshonnestes. Et comme les souliers du boiteux Demonides, qui avoit les pieds bots, lesquels ayant perdus, il prioit aux dieux qu'ils feussent bons à celuy qui les luy avoit desrobbez. Ils estoyent bien maulvais de soy, mais bons et propres pour luy. Aussy ce propos :

Si violer la justice et le droict
Il est licite à l'homme en quelqu'endroict,
C'est pour regner qu'il le se doibt permettre ;
Au demourant, rien de mal ne commettre.

Et ceulx-cy ;

Cherche d'avoir d'homme droict le renom,
Mais les effects et justes œuvres, non :

Ains va faisant tout ce dont tu verras
Que recepvoir du prouffit tu pourras.

Et ceulx-cy,

Si ne la prends, je perds tout un talent,
Auquel son doire on dict æquivalent :
Et puis est-il possible que je vive,
Ayant failly à telle lucratifve ?
Pourray-je bien dormir, après avoir
Refusé tant d'argent à recepvoir ?
Mon ame estant hors de ce monde ostée,
N'en sera-elle aux enfers tourmentée,
Comme ayant trop mauldictement mespris
Contre ce sainct talent d'argent non pris ?

Eurip. en la trag. des Phéniciennes.

Ce sont tous meschants propos et faulx, mais qui conviennent bien à un Eteocles, à un Ixion, et à un vieillard usurier. Si doncques nous advertissons les jeunes gens que les poëtes n'escripvent pas telles choses comme s'ils les louoyent et les approuvoyent, mais que sçachant bien que ce sont maulvais et meschants languages, ils les attribuent aussy à de maulvaises et meschantes personnes, en ce faisant, ils ne recepvront auscunes pernicieuses impressions des poëtes, ains au contraire la suspicion qu'ils prendront de la personne qui parlera, leur fera incontinent trouver maulvaise la parole et la sentence, comme estant faicte ou dicte par une meschante et vicieuse personne. A quoy servira d'exemple ce que faict Pâris en Homere, qui s'enfuyant de la bataille, s'en va coucher dedans le lict avecques la belle Helene : car n'ayant le poete, nulle part ailleurs, introduict homme qui

Il faut avertir les jeunes gens que les poëtes ridiculisent les méchans.

aille de plein jour coucher avecques sa femme, il monstre assez clairement qu'il juge et repute telle incontinence reprochable et honteuse. En quoy il faust aussy bien prendre guarde, si le poëte mesme en donne point quelque demonstration, qu'il tienne luy-mesme tels languages pour maulvais, ainsy comme a faict Menander au prologue de la comœdie qu'il appelle *Thais*:

Muse, dy-moy qui est ceste effrontée,
Belle non moins que fine et affettée,
A ses amants faisant dix mille torts,
Leur demandant et les chassant dehors,
Ne leur portant à nul affection,
Et leur usant à tous de fiction.

Homere reprend et blâme les maulvais propos.

Desquels advertissements Homere, entre austres, use très-sagement; car il reprend et blasme ordinairement les maulvais propos avant que de les faire dire: et au contraire, il louë et recommande les bons en ceste maniere:

Odiss. liv. 8. Lors il luy tint un propos doulx et sage;

Et ailleurs,

Iliad. liv. 2. En s'approchant, d'un parler luy usa
Si gracieux, que son ire appaisa.

Et en reprenant le maulvais avant le coup, il semble qu'il proteste, par maniere de dire, et qu'il denonce que l'on s'en donne de guarde, et que l'on ne s'y arreste point non plus qu'à chose de maulvais et dangereux exemple; comme quand il veult descrire les grosses paroles que dict Agamemnon au prebstre d'Apollo abusant irreveremment de sa dignité, il met devant,

Cela au fils d'Atreus point ne pleut,
Ains de despit que son gros cœur en eut,
Il renvoya le prebstre malement. *Iliad. liv. 1.*

Ce *malement* signifie, qu'il le renvoya traicté oultraigeusement, temerairement et superbement oultre toute honnesteté du debvoir. Aussy faict-il prononcer à Achilles des paroles oultraigeuses et temeraires,

Yvrongne aux yeulx eshontez comme un chien,
Au cœur de cerf qui de valeur n'a rien. *Iliad. liv. 1.*

y adjoustant et subjoignant un mesme jugement qu'aux austres,

Achilles dict, derechef furieux,
Au fils d'Atreus propos injurieux,
N'estant encor point son ire assouvie.

Car il est vray-semblable que rien ne peust estre beau ny honneste, qui soit dict asprement et en cholere. Ce qu'il observe non-seulement aux paroles, mais aussy aux faicts, Rien de beau de ce qui est dit en colere.

Ainsy parla, puis au corps despouillé
Du preux Hector feit un acte souillé,
De peu d'honneur, l'estendant sur sa face
Tout de son long, auprès du lict et place
Où Patroclus vivant souloit coucher. *Iliad. liv. 23.*

Il use aussy fort à propos d'austres reprehensions, après les choses passées, donnant luy-mesme sa sentence touchant ce qui s'est dict ou faict peu devant; comme pour exemple, après la narration de l'adultere de Mars, il faict que les Dieux disent,

Ce n'est vertu que faire œuvre illicite,
Odiss. liv. 8. Car le boiteux attrape enfin le viste.

Et en un austre passage, après l'audace presumptueuse de Hector, et sa brave vanterie, il dict,

Le hault parler d'Hector, en se vantant,
Iliad. liv. 8. Alla Juno contre luy irritant.

Et touchant le coup de flesche que delascha Pandarus,

Ainsy Pallas, avec son feinct language,
Idem. liv. 4. Persuada son esprit trop volage.

Telles sentences doncques, et telles opinions des poëtes, qui sont couchées en paroles expresses, sont aysées à discerner et cognoïstre à qui y veult un peu prendre guarde; mais encores donnent-ils d'austres instructions par les faicts; ainsy comme l'on dict, que Euripides respondict un jour à quelques-uns qui blasmoyent Ixion, en l'appellant malheureux et mauldict des Dieux; *aussy ne l'ay-je jamais laissé*, ce leur dict-il, *sortir hors de l'eschauffaud, que je ne l'aye attaché et cloué bras et jambes à une rouë.* Il est bien vray, qu'en Homere il n'y a point de telle maniere de doctrine en termes exprès, mais qui vouldra considerer un peu de près les fables et fictions qui sont les plus blasmées en luy, il y trouvera au dedans une très-utile instruction et speculation couverte, combien que quelques-uns les tordants à force, et les tirants, comme l'on

Dans les fictions des poëtes il y a des instructions très-sages.

dict, par les cheveulx, en expositions allegoricques (ainsy que nous les appellons maintenant, là où les anciens les nommoyent *Souspeçons*) vont disant, que la fiction de l'adultere de Mars avecques Venus signifie, *que quand la planette de Mars vient à estre conjoincte avecques celle de Venus en quelques natifvitez, elle rend la personne encline à adulteres; mais quand le soleil vient à se leiver là-dessuz, leurs adulteres sont subjects à estre descouverts et prins sur le faict.*

Quant à l'embellissement de Juno, et à la fiction du tissu qu'elle emprunta de Venus, ils veulent que cela signifie *une purgation et purification de l'air qui se faict quand on approche du feu:* comme si le poëte luy-mesme ne donnoit pas les solutions et expositions de telles doubtes; car en la fable de l'adultere de Venus, son intention n'est austre, que de donner à entendre, que la musicque lascifve, les chansons dissoluës, et les propos que l'on tient sur des maulvais arguments, rendent les mœurs des personnes desordonnées, leurs vies lubricques et effeminées, les hommes subjects à leur plaisir, aux delices, aux voluptez, et aux amours de folles femmes,

Souvent changer de licts delicieux,
De baings aussy et d'habits precieux. *Odiss. liv. 8.*

Pourtant faict-il qu'Ulysses commande au musicien qui chantoit sur la lyre,

Change propos, et dis en ta chanson
Du grand cheval de Troye la façon. *Ibid.*

Les poëtes ne doivent célébrer que des hommes vertueux.

Nous donnant la-dessuz un bon enseignement, qu'il faust que les chantres, musiciens, et poëtes prennent les arguments de leurs compositions des hommes sages et vertueux; et en la fiction de Juno il a très-bien voulu monstrer, que l'amour et la grace que les femmes guaignent sur les hommes par charmes, sorcelleries et enchantements, avecques fraudes et tromperies, non-seulement est chose de peu de durée, mal asseurée, et dont l'homme se lasse, et se fasche bien-tost, mais aussy qui se tourne le plus souvent en courroux et aspre inimitié, aussy-tost que la volupté en est passée, car il faict que Jupiter en ce lieu-là menasse ainsy Juno, et luy use de telles paroles,

Tu cognoistras alors, que prouffité
Rien ne t'aura du lict la volupté,
Que me tirant à part hors l'assemblée,
Des dieux par dol tu as euë à l'emblée.

Iliad. liv. 15.

Les poëtes ne doivent traiter des sujets vicieux que pour la honte de leurs auteurs.

Car le recit et la representation des œuvres vicieuses, pourveu qu'à la fin elle rende à ceulx qui les ont faictes la honte, le deshonneur et le dommage qu'ils meritent, elle ne nuict point, ains plustost prouffite aux escoutants, pource que les philosophes usent d'exemples prins des histoires, pour admonester et instruire les lisants par choses qui realement sont, ou qui ont esté; mais les poëtes inventent et controuvent les choses par lesquelles ils nous veulent enseigner. Qui plus est, tout ainsy comme Melanthius, feust ou en un jeu, ou à bon escient, disoit *que l'estat d'Athenes demouroit sur*

ses

ses pieds, et se maintenoit par la division qui estoit entre les orateurs, à cause qu'ils ne panchoyent pas tous d'un costé, et ainsy par le discord qui regnoit entre ceulx qui manioyent les affaires, il se faisoit tousiours quelque contrepoid à l'encontre de ce qui estoit dommageable à la chose publicque; aussy les contrarietez qui se trouvent entre les dicts des poëtes, ostants reciproquement la foy les uns aux austres, empeschent que ce qu'il y a de dangereux et de nuisible ne soit de si grand poid. Quand doncques en approchant telles sentences l'une de l'austre, il nous apparoistra qu'il y aura contradiction evidente, alors il faudra encliner et favoriser à la meilleure : comme,

La contrariété entre les poëtes ôte la confiance qu'on avoit en eux.

Souvent, mon fils, les habitants des cieulx
Font tresbucher les hommes soucieux.

Au contraire,

Il n'y a rien pour sa fauste excuser,
Si à la main, que les dieux accuser.

Et ceulx-cy,

Prends ton plaisir à des biens amasser,
Non à sçavoir ou vertu prochasser.

Au contraire,

C'est chose trop grossiere que d'avoir
Planté de biens, et rien plus ne sçavoir.

Et ailleurs,

Qu'est-il besoing pour les dieux que tu moures?
Il est meilleur. Faire service aux dieux
Ne m'a jamais semblé laborieux.

Toutes telles diversitez et contrarietez de sen-

tences ont leurs solutions prestes à la main, si (comme nous avons dict peu devant) nous addressons le jugement des jeunes gens à adherer à la meilleure. Mais quand il se trouvera quelque propos dict meschamment, et que la response n'y sera pas toute prompte pour le confondre sur le champ, il le faudra lors refuter et condamner par austres sentences contraires, que les mesmes poëtes auront escriptes ailleurs, sans austrement s'en offenser ny courroucer à eulx, ains estimer que ce sont propos dicts par jeu, ou seulement pour representer le naturel de quelque personnage. A l'encontre doncques des fictions qui sont en Homere, quand il faict que les dieux se jectent les uns les austres du hault en bas, ou qu'ils sont blecez en bataille par les hommes, ou qu'ils tansent les uns aux austres, et qu'ils ont desbats ensemble, tu pourras sur le champ opposer, si tu veulx, ce qu'il dict,

Il faut comparer les poëtes avec eux-mêmes.

Tu pouvois bien, si tu eusses voulu,
Tenir propos qui eussent mieulx valu.

Iliad. liv. 7.

Et certainement tu parles et entends bien mieulx les matieres ailleurs en ces passages,

Les dieux vivants sans travail, à leur ayse.

Et en cest austre,

Odiss. liv. 4 et 6.

Les dieux seuls ont joye perpetuelle.

Et ailleurs,

Les dieux pour eulx ont retenu liesse,
Et resigné aux hommes la tristesse.

Iliad. liv. 24.

Car ce sont là les vrayes et certaines opinions que l'on doibt avoir des dieux, et toutes ces austres fictions-là ont esté controuvées seulement pour donner plaisir aux lisants. Au cas pareil là où Euripides en un lieu, dict,

Les dieux puissants trop plus que nous ne sommes,
Vont abusants nous austres pauvres hommes
Par plusieurs tours de ruse tromperesse.

Il y faudra adjouster ce qu'il dict trop mieulx, et plus veritablement en un austre passage,

Si quelque mal les dieux aux hommes font,
Certainement vrays dieux plus ils ne sont.

Et comme ainsy soit, que Pindare die fort aigrement et vindicatifvement en un lieu,

Il faust tout tenter et faire
Pour son ennemy deffaire.

Il luy faust opposer, voire mais tu dy toymesme en un austre passage,

Tousiours un injuste plaisir
Se fine en aigre desplaisir.

Et Sophocles dict en un lieu,

Le guain tousiours est chose delectable,
Quoyque n'en soit le moyen veritable.

Mais nous avons entendu de luy en un austre passage,

Jamais ne feut de bon fruict rapporteur
Un parler vain et language menteur.

Et à l'encontre de ces propos, qui se lisent touchant l'avoir et la richesse,

Richesse prend ce qui est accessible,
Et ce qui est du tout inaccessible.
Possible n'est que de ses amours puisse
Jouïr le pauvre, encor qu'il en jouïsse.

Au contraire,

Langue diserte est cause qu'un visage
Laid et hideux nous semble beau et sage.

On luy peust mettre à l'encontre plusieurs austres bonnes sentences de Sophocles mesme,

L'homme qui n'est de biens mondains fourny,
Ne laisse pas d'estre d'honneur guarny.

Et ceste-cy,

Pour mendier l'homme pis ne vault mie;
Prouveu qu'il ayt sagesse et preud'hommie.

Et d'austres,

De quoy sert tant de vertus acquerir,
Veu que cela qui faict l'homme florir
En tout bon heur, la richesse opulente
Vient de malice et ruse fraudulente?

Menander loue outre mesure la volupté.

Menander aussy veritablement en quelque endroict a un peu trop hault loué et exalté la concupiscence de volupté, mesmement pour ceulx qui de nature sont chaulds, aspres, et d'eulx-mesmes subjects à l'amour,

Tout ce qui est en ce monde vivant,
Et la chaleur du soleil recepvant,
Commune à tous, il est, il a esté,
Et sera serf tousiours à volupté.

Mais toutesfois ailleurs il nous en destourne, et nous retire fort à l'honnesteté, refrenant l'insolence de l'impudicité, quand il dict,

La volupté de deshonneste vie,
Tousiours enfin de reproche est suivie.

Ces derniers propos sont à demy contraires aux premiers, mais bien sont-ils meilleurs et plus utiles ; ainsy cest approchement de propos contraires, en les considerant ainsy l'un devant l'austre, fera l'un des deux effects, car ou il attirera les jeunes gens à ce qui sera le meilleur, ou pour le moins il ostera et diminuera de la foy aux pires.

Il faut opposer aux poëtes les sentimens des hommes illustres.

Mais si d'advanture les poëtes ne baillent eulx-mesmes les responses et solutions à quelques propos estranges qu'ils diront, il ne sera pas maulvais de leur opposer les sentences contraires d'austres hommes illustres, pour les mettre à l'espreuve de la balance à l'encontre des meilleurs ; comme, pour exemple, le poëte Alexis esmeut à l'adventure quelques-uns par ces vers,

Si l'homme est sage, il doibt, de tous costez,
Aller faisant amas de voluptez,
Dont il y a trois especes notables
A conserver la vie prouffitables :
La premiere est, *manger*, et la deuxiesme,
Boire. *Venus* vient après, la troisiesme.
Oultre cela, toute fruiction
D'ayse, se doibt nommer *accession*.

Mais il leur faust à l'opposite rameiner en

memoire ce que le sage Socrates souloit dire, *que les hommes vicieux vivent pour manger et pour boire, mais que les gens de bien boivent et mangent pour vivre.* Et semblablement à l'encontre du poëte qui dict,

Contre un meschant meschanceté est bonne.

commandant par maniere de dire, que l'on se rende semblable aux meschants; on peust opposer ceste notable response de Diogenes, lequel interrogué, comment on se pourroit le mieulx venger de son ennemy, respondict, *en se rendant soy-mesme homme de bien et d'honneur.*

Diogenes reprend Sophocles de son sentiment.

Et faust aussy user de la prudence de Diogenes à l'encontre de Sophocles, lequel a emply un million d'hommes de desespoir par ces vers qu'il a escripts touchant la religion et confrairie des mysteres de Cerès,

O très-heureux les enfants des confreres
Qui, ayants veu les secrets des mysteres,
Vont aux enfers! Il n'y a que ceulx-là
Qui puissent estre en vie par dela.
Les austres tous devallants y endurent
Des grefs tourments qui sans fin tousiours durent.

Diogenes ayant ouy ce propos, demanda tout hault, *Qu'est-ce que tu dis? le larron Patæcion estant decedé, aura-il plus heureuse condition de son estre après ceste vie, que n'aura Epaminondas, seulement pour ce qu'il aura esté de la religion et de la confrairie des mysteres?* Car à Timotheus en plein theatre, où il chantoit un sien poëme

qu'il avoit composé à la louange de Diane, et l'appelloit par les surnoms que les poëtes ont accoustumé de luy bailler, *furieuse*, *insensée*, *enragée*, *forsenée :* Cinesias respondict sur le champ tout haultement, *Que puisse tu avoir une fille qui soit telle.* Aussy feut-ce bien gentiment respondu à Bion à l'encontre de ces vers de Theognis,

Réponse de Cinesias à Timotheus.

L'homme ne peust faire ne dire rien
Quand pauvreté l'estrainct en son lien,
Et a sa langue au palais attachée.

Comment doncques babilles tu tant, veu que tu es pauvre, et nous romps la teste de ton caquet? Aussy ne faust-il pas omettre les occasions des paroles et sentences adjacentes ou meslées parmy les propos que nous cognoistrons meriter d'estre corrigez : mais tout ainsy que les medecins disent que la mousche cantharide est bien un mortel poison, et toutesfois que les aisles et les pieds ont force d'aider au contraire, et de dissouldre sa mortelle puissance : aussy ès dicts des poëtes un seul nom, ou un seul verbe, mis auprès de ce que l'on a paour qui nuise, rendra bien souvent plus debile et plus foible sa force de tirer le lecteur à mal : au moyen dequoy il s'y faust attacher, et plus amplement declarer la signifiance desdicts mots : comme pour exemple, auscuns font en ces vers icy,

C'est l'ordinaire aux humains malheureux,
Tondre leur chef, et larmoyer sur eulx.

Et en ceulx-cy,

Chetifs humains sont à misere nez,
Et à tous maulx par les dieux destinez.

Car le poëte ne dict pas absoluëment aux humains que les dieux ayent predestiné de vivre en douleur et malheur, mais il le dict aux fols et ecervelez, lesquels estants ordinairement cauteleux et miserables pour leurs meschancetez, il a accoustumé d'appeller *deilous* et *oïzyrous*.

Moyens de donner un sens favorable aux propos des poëtes.

Il y a encores un austre moyen de divertir et destourner les intelligences des propos poetiques en bonne part, lesquels on pourroit austrement prendre en maulvaise, par l'interprétation de la signifiance, en laquelle ils ont accoustumé de prendre les mots : à quoy il vault mieulx exerciter les jeunes escholiers, que non pas à l'intelligence de certaines paroles obscures que nous appellons *glottas*, pour ce que cela est plein de grand sçavoir, et de delectation, comme de sçavoir pourquoy ce mot *rigedane* aux poëtes signifie malle mort, c'est pour austant qué les Macedoniens appellent la mort *danos :* et les Æoliens appellent la victoire que l'on guaigne par patience et par continuation de perseverance, *cammonie :* les Dryopiens appellent les dieux, *popi.* Cela est utile, et du tout necessaire, si nous voulons recepvoir utilité, non pas dommage, de la lecture des poëtes, sçavoir comment et en quelle signification ils usent des noms des dieux, et aussy des appellations, c'est-à-dire, dictions qui signifient biens

et

et maulx, et que c'est qu'ils entendent quand ils nomment *psychen*, c'est-à-dire, l'ame : et *mœran*, c'est-à-dire, la destinée, et si ce sont termes qui ne se prennent qu'en une signification, ou en plusieurs, en leurs escripts, comme beaucoup d'autres. Car ce mot *oicos* signifie auscunesfois la maison où l'on demoure, comme quand il dict,

En la maison au comble hault leivé. *Odiss. liv. 8.*

Auscunesfois il signifie le bien, et le revenu, comme là où il dict,

Journellement ma maison on me mange. *Odiss. liv. 4.*

Et ce mot *bios*, c'est-à-dire vie, auscunesfois se prend pour vivre, comme en ce vers,

Luy voulant mal : Neptune, par envie,
Diminua la poincte de sa vie. *Iliad. 13.*

Et auscunesfois il signifie les facultez et les biens,

Et cependant d'austres mangent ma vie. *Odiss. 13.*

Ce terme aussy *alyin*, il le prend auscunesfois pour estre fasché et ennuyé, comme quand il dict,

Ainsy parla ; mais elle, mal contente,
Se despartit, en son cœur fort dolente. *Iliad. 5.*

Quelquefois il signifie se resiouir et se glorifier :

Te glorifies-tu
Pour un belistre Irus avoir battu ? *Odiss. 18.*

Et *thoazin* auscunesfois signifie, se mouvoir impetueusement, comme quand Euripides dict,

De l'ocean se mouvant la baleine.

Et signifie aussy se seoir et se reposer, comme quand Sophocles dict,

Mes beaulx amys, quelle est l'occasion
De ceste vostre estrange cession?
Que veulent dire, à l'entour de vos testes,
Rameaulx de ceulx qui viennent aux requestes?

Les mots prennent différentes significations suivant les circonstances.

C'est aussy faict dextrement, que d'accommoder la signification et l'usage des paroles aux choses qui se presentent, ainsy comme les grammairiens enseignent, que les mots prennent diverse signifiance selon la diversité de la matiere subjecte : comme,

La nef petite entre les austres prise;
Mais en la grand' charge ta marchandise.

Car ce mot *ænin* en ces vers signifie *epænin*; c'est-à-dire, louer : mais louer en ce lieu là vault austant à dire comme, refuser ou rejecter : ne plus ne moins qu'en une commune façon de parler nous avons accoustumé de dire, *cela va bien*, ou, *bon prou luy face*, quand nous ne voulons point de quelque chose, ou que nous ne l'acceptons point : aussy disent auscuns, que Proserpine pour ceste cause a esté appellée *Epænen*, pour ce que c'est une deesse qui est à rejecter.

Proserpine, son surnom.

Laquelle difference et diversité de significa-

tion des vocables il convient observer premierement es plus grandes choses, et qui sont de plus grande consequence, comme ès noms des dieux: et pour ce commencerons nous à enseigner aux jeunes gens, que les poëtes usent des noms des dieux, entendants aucunesfois leur essence mesme, et auscunesfois les forces et puissances que ces dieux là donnent, ou ausquelles ils president, appellants ces deux choses par un seul mesme mot: comme, pour exemple, quand Archilochus faisant sa priere dict,

Il faut prévenir les jeunes gens de la maniere dont les poëtes en usent avec les dieux.

Sire Vulcain, escoute ma demande,
En m'octroyant ce que je te demande
A deux genous: et me donnent les biens
Que, quand tu veulx, tu peux donner aux tiens.

il est tout esvident qu'il invoque là le dieu propre: mais là où parlant du mary de sa sœur, qui avoit esté noyé en la mer, il dict qu'il eust porté plus patiemment sa calamité,

Si Vulcain eust son chef et corps aymé
Dedans ses beaulx vestements consumé.

il entend du feu, et non pas de l'essence du dieu. Pareillement Euripides disant en son jurement,

Par Jupiter les astres regissant,
Et Mars de sang espandu rougissant,

il est bien certain qu'il parle des dieux: mais quand Sophocles dict,

Mars est aveugle, ô dames, et sans yeulx
Rompant tout comme un sanglier furieux,

il faust entendre là de la guerre : ne plus ne moins qu'il le faust prendre pour le fer en ce lieu d'Homere,

Dont Mars trenchant au long du clair Scamandre,
Iliad. liv. 7. A maintenant le noir sang faict espandre.

Comme ainsy soit doncques, qu'il y a plusieurs termes et vocables doubles, ayants plusieurs diverses significations : il faust entendre et retenir, que par ces mots *Dios* et *Zenos*, qui signifient Jupiter, les poëtes entendent auscunesfois le dieu en son essence, et quelquesfois la fortune, et quelquesfois la fatale destinée, car quand ils disent,

O Jupiter regnant sur le mont Ide :

Et ailleurs,

Iliad. liv. 3. O Jupiter, qui est plus que toy sage ?

ils parlent en ces lieux là, et austres semblables, du dieu : mais quand en discourant des causes des choses qui se font, il vient à les nommer, en disant,

D'hommes vaillants elle jecta grand nombre,
Avant leur temps, en la tenebreuse umbre
Des creux enfers. Le vouloir tel estoit
Iliad. liv. 1. De Jupiter, qui cela promettoit.

en ce lieu là il entend par Jupiter la fatale destinée. Car il n'est pas vraysemblable que le poëte

pensast que Dieu austrement machinast du mal aux hommes, mais bien veult-il en passant donner à entendre, que la necessité des choses humaines est telle, qu'il est fatalement predestiné à toutes villes, toutes armées, et tous capitaines, s'ils sont bien sages, que leurs affaires aussy necessairement prospereront, et qu'ils viendront en fin au dessuz de leurs ennemys : mais si au contraire, se laissants aller à leurs passions, et tombants en erreurs, ils viennent à avoir des differents, et à entrer en querelles les uns contre les autres (comme feirent ceulx-cy), il est force qu'il en sourde tout trouble, tout desordre, et que finalement l'issue n'en vaille rien :

Les poëtes dans leurs images donnent souvent des conseils.

Conseils qui sont à mal faire obstinez,
A porter fruicts tels sont predestinez.

Et toutesfois quand Hesiode faict que Prometheus conseille à Epimetheus son frere,

Ne reçoips dons que Jupiter t'envoye
Du ciel en terre, ainçois les luy renvoye.

il use là du nom de Jupiter, voulant signifier la puissance de fortune : car il appelle tous les biens de fortune dons de Jupiter, comme richesse, mariages, estats, et tous austres biens extérieurs, dont la possession est inutile à ceulx qui n'en sçavent pas bien user : et pourtant estimoit-il que Epimetheus estant homme de nulle valeur, et sans entendement, debvoit craindre et esviter toutes telles prosperitez de

la fortune, comme voyant bien qu'il estoit pour en recepvoir honte, perte et dommage, plus-tost qu'austrement. Et semblablement quand il dict,

N'ayes le cœur de jamais, à personne,
La pauvreté reprocher, que Dieu donne.

La pauvreté ne doit jamais être reprochée comme vice.

il appelle là manifestement, don de Dieu, une chose fortuite n'estimant pas que ce soit reproche, que l'on doibve mettre devant le nez à un homme, qu'il soit par cas de fortune pauvre : mais bien que la pauvreté qui procede de paresse, de lascheté, d'oisifveté, ou bien de folle despense, et de superfluité, soit reprochable et honteuse. Car n'ayants pas encores lors ce mot de fortune en usage, et neantmoins cognoissants desià bien que la puissance de celle cause variante, inconstamment et incertainement ne se pouvoit pas esviter par discours d'entendement humain, ils exposoyent cela, et le declaroyent comme ils pouvoyent par les noms des dieux, ne plus ne moins que nous en commun language appellons quelquefois des affaires, *des mœurs*, et natures des personnes, *des propos*, et des hommes mesmes, *celestes et divins.*

Sous l'emblême des dieux, les poëtes entendoient quelquesfois la destinée.

Voylà un expedient et moyen pour souldre et corriger plusieurs sentences, qui semblent de prime face impertinemment et importunement dictes de Jupiter, comme sont celles-cy:

Jupiter a sur le seuil de sa porte
Deux tonneaux pleins de l'une et l'austre sorte

De sorts, dont l'un est remply des heureux;
L'austre contient ceulx qui sont malheureux. *Iliad. liv. 24.*

Et ceste-cy,

Le hault tonnant ne voulut pas conduire
A bonne fin leurs serments; mais pour nuire
Austant aux uns qu'aux austres, leur transmeit
Signes du ciel, dont en erreur les meit. *Iliad. liv. 7.*

Et,

De là sourdit aux Troyens et aux Grecs
Le mal qui tant leur causa de regrets:
Pource qu'ainsy à Jupiter plaisoit,
Qui tellement fourvoyer les faisoit. *Odiss. liv. 8.*

Car tout cela se doibt entendre de la destinée fatale, ou de la Fortune, les causes desquelles sont incomprehensibles à nostre entendement, et ne sont du tout point en nostre puissance. Mais là où il y a chose conforme à la raison et à la semblance de verité, là estimons-nous que proprement il entende Dieu quand il nomme Jupiter, comme en ces passages icy,

Par les squadrons des austres il alloit,
Mais rencontrer Ajax il ne vouloit,
Car Jupiter a en hayne celuy,
Lequel s'attache à un plus fort que luy. *Iliad. liv. 10.*

Et ailleurs,

Jupiter est des grands cas soucieux,
Mais les petits il laisse aux demy-dieux.

Aussy faust-il avoir bien soigneusement l'œil aux austres dictions, qui se tournent et transferent à signifier plusieurs choses diverses, et

Il faut faire attention aux fictions poëticques

qui renferment plusieurs sens.

qui se prennent diversement par les poëtes, comme est entre austres ce mot *Areté*, c'est-à-dire vertu : car pour ce que non-seulement elle rend les hommes sages, prudents, justes et bons, tant en faicts qu'en dicts, mais aussy ordinairement leur acquiert honneur, gloire et aucthorité, à ceste cause ils appellent souvent *Areté* glorieuse renommée et puissance, ne plus ne moins qu'ils appellent *Elæa*, c'est-à-dire l'olive, et *Phegos* la fouïne, du mesme nom que les arbres qui les portent : et pourtant quand le jeune homme trouvera en lisant les poëtes ces passages,

Les dieux ont mis la sueur au-devant
De la vertu.

Et,

Lors les Gregeois rompirent par vertu
Des ennemys le squadron combattu.

Et,

S'il faust mourir, honorable est la mort
Quand par vertu du monde ainsy l'on sort.

Qu'il pense incontinent que cela est dict de la meilleure, plus excellente, et plus divine habitude qui puisse estre en nous, laquelle nous entendons que ce soit droicture de raison et de jugement, la cyme de nature raisonnable, et une disposition de l'ame consentant et s'accordant avec soy-mesme. Mais quand au contraire il viendra à lire ces austres lieux icy,

C'est Jupiter qui faict la vertu croistre,
Comme il luy plaist, ès hommes, et decroistre.

Et

Et cestuy-cy,

Gloire et vertu vont après la richesse. *Iliad. 20.*

Qu'il ne demoure pas pour cela esblouy d'esbahissement de l'heur des riches, et s'en esmerveillant comme s'ils avoyent incontinent avecques leur richesse la vertu acheptée à prix d'argent, ny ne se persuade pas qu'il soit en la puissance de fortune, augmenter, ou raccourcir et diminuer sa prudence, ains estime que le poete aura là usé du nom de vertu pour signifier honneur, aucthorité, prosperité, ou quelque austre chose semblable : ne plus ne moins que ce mot κακρότης, c'est-à-dire, malice, se prend auscunesfois par eulx en sa propre signification, pour la maulvaistié ou meschanceté de l'ame, comme quand Hesiode escript, Les riches n'achetent pas le droit d'être vertueux.

De la malice on en trouve à foison. *Odiss. l. 19.*

auscunesfois il se prend pour quelque austre mal ou malheur, comme quand Homere dict,

Les hommes tous vieillissent en malice.

Car celuy s'abuseroit grandement qui se persuaderoit, que les poëtes prinssent beatitude et l'entendissent precisement, comme font les philosophes pour une habitude parfaicte, et une possession entiere de tous biens, ou bien pour une perfection de vie coulante heureusement selon nature, pource que bien souvent ils en abusent en appellant l'homme opu-

lent en biens, *heureux;* et en nommant puissance, *honneur*, et aucthorité, *beatitude* et *felicité.* Homere a bien usé proprement de ces termes en ces vers,

Odiss. 4.

Pour posseder une grande chevance;
Je n'ay point plus au cœur d'esjouissance.

Aussy faict Menander, quand il dict,

De tout avoir j'ay chez moy grande somme,
Et pour cela chascun riche me nomme;
Mais bien-heureux pas un seul ne m'appelle.

Et Euripides faict un grand trouble, et une grande confusion, quand il dict ainsy,

Ja ne me soit donnée vie heureuse,
Pour estre aussy ensemble douloureuse.

Et en austre lieu,

En la trag. de Médée.

Pourquoy vas-tu honorant tyrannie;
Qui est heureuse injustice, et benie.

Si ce n'est que l'on prenne les termes par translation, en austre signifiance qu'en leur propre. Mais à tant c'est assez parlé de ce propos.

Rappeller aux jeunes gens que la poésie enrichit toujours de fictions les objets qu'elle décrit.

Au reste, il ne faust pas recorder une fois seulement, mais plusieurs, aux jeunes gens, et leur remettre souvent devant les yeulx, que la poesie ayant pour son propre subject l'imitation, use d'ornement et d'enrichissement, en escripvant les choses qui se presentent à elle, et les mœurs et naturels des personnes, mais toutesfois elle n'abandonne point la semblance de verité, pource que l'imitation delecte le

lisant, d'austant qu'elle tient du vraysemblable : et pourtant l'imitation qui ne veult pas de tout poinct se despartir de la verité, exprime les signes de vice et de vertu, qui sont meslez parmy les actions : comme faict celle d'Homere, laquelle ne s'arrestant auscunement aux estranges opinions des Stoïques, qui disent qu'il ne peust avoir rien qui soit de mal conjoinct avecques la vertu, ny aussy de bien avecques le vice, ains que du tout en tout et par tout l'ignorant fault et peche tousiours, et au contraire aussy, que le sage faict tousiours et en toutes choses bien. Car ce sont les opinions des Stoïques, que l'on dispute par les escholes : mais aux affaires de ce monde, et que en la vie des hommes, ainsy que dict Euripides,

Possible n'est que le mal de tout poinct,
D'avec le bien, non meslé, soit disjoinct :

Ains y a tousiours meslange de l'un avecques l'austre.

La variété et la diversité de la poésie causent les plus grands plaisirs.

Mais sans verité la poesie use fort de varieté et de diversité : car les diverses mutations sont celles qui donnent aux fables la force de passionner les lisants, et qui font les estranges esvenements, et contre l'opinion de ceulx qui les lisent, en quoy consiste le plus grand esbahissement, et dont procede le plus de plaisir : au contraire, ce qui est simple et uniforme n'apporte point de passion, et n'y a point de fiction : d'où vient que les poëtes ne font jamais que mesmes hommes guaignent tousiours,

ne qu'ils soyent tousiours heureux, ne que tousiours ils facent bien : qui plus est, quand ils feignent que les dieux mesmes s'entremettent des affaires des hommes, ils ne les font pas sans passion, ny exempts d'erreur et de fauste, de paour que ce qui passionne, et qui tient suspendus en admiration les cœurs des hommes en la poesie, ne demoure oisif et amorty, s'il n'y avoit auscun dangier, ny auscun adversaire. Cela estant ainsy, meinons le jeune homme à lire les œuvres des poëtes : non estant prevenu de telles opinions touchant ces grands et magnificques noms là des anciens, comme s'ils avoyent esté sages, justes et vertueux roys en toute perfection, et par maniere de dire, la reigle de toute vertu et de toute droicture : car austrement, il en rapportera grand dommage, s'il y va avecques ceste opinion de trouver tout bon ce qu'ils diront, et de l'admirer, et non pas d'en haïr auscuns, et approuver celuy qui blasme ceulx qui font ou qui disent de telles choses :

O Jupiter, Apollo, et Minerve,
Que nul des Grecs sa vie ne preserve,
Ny des Troyens ; mais que nous eschappions
La mort, affin que tous seuls nous sappions
Iliad. liv. 16. Les haultes tours et murailles de Troye.

Et,

J'ay entendu la voix très-pitoyable
De Cassandra la fille miserable,
Au roy Priam, que ma femme traistresse,
Clytemnestra, en cruelle destresse,

A faict mourir pour une jalousie
D'elle et de moy, dont elle estoit saisie. *Odiss. liv. 18.*

Et,

De me mesler avec la concubine
A mon vieil pere, affin que la mastine
En eust après en haine le vieillard :
Ce que je creus, et feus lasche paillard. *Iliad. liv. 9.*

Et,

Jupiter pere, il n'y a dieu aux cieulx
Qui soit austant que toy pernicieux. *Iliad. liv. 3.*

Le jeune homme ne s'accoustume point à jamais louër auscun propos semblable, ny n'aille point cherchant auscunes couvertures pour l'excuser, ny ne s'estudie point à inventer des desguisements coulorez pour masquer des choses infames et vilaines, à fin de monstrer la subtilité et vivacité de son esprit : mais plus-tost, qu'il estime que la poesie est une imitation d'hommes, de mœurs, et de vies non entierement parfaictes, ou du tout irreprehensibles, ains meslées de passions, de faulses opinions, et d'ignorance, mais qui bien souvent par la dexterité et bonté de leur nature reviennent à ce qui est le meilleur. Quand le jeune homme se sera ainsy preparé, et aura ainsy informé et instruict son entendement, de maniere que les choses bien faictes et bien dictes luy esmouveront le cœur, et l'affectionneront : et au contraire, les maulvaises luy desplairont, et le fascheront : ceste instruction de son jugement fera, que sans auscun dangier il pourra lire et ouyr toutes sortes de livres

Les jeunes gens doivent savoir que la poésie est une imitation de bonnes et de mauvaises choses.

poeticques. Mais celuy qui admire tout, qui s'apprivoise à tout, et qui a desja le jugement asservy par la magnificence de ces grands noms heroïcques, ne plus ne moins que ceulx des disciples de Platon, qui contrefaisoyent les haultes espaules de leur maistre, et le beguoyement d'Aristote, ne se donnera guarde qu'il se laissera trop aysement aller à des choses maulvaises. De l'austre costé aussy ne faust-il pas faire comme les superstitieux, qui, quand ils sont en un temple, craignent effroyeement tout et adorent tout: ains faust hardiment prononcer austant ce qui est dict importunement et meschamment, que ce qui l'est bien et sagement. Comme, pour exemple, Achilles voyant les gens de guerre tous les jours tomber malades, se faschant de veoir la guerre aller ainsy en longueur, luy principalement qui avoit si grand renom et si grande reputation en la guerre, assemble le conseil : mais davantage estant homme sçavant en la medecine, et voyant après le neufviesme jour, *qui est criticque*, c'est-à-dire, auquel se faict la judication de la convalescence, ou de la mort, que ce n'estoit point une maladie ordinaire, ny contractée des causes accoustumées et communes, il se dresse en pieds pour parler, non pas au commun peuple, ains pour donner conseil au roy, en disant,

Fils d'Atreus, il sera necessaire
Iliad. liv. 1. De retourner, ce croy-je, sans rien faire.

Il dict cela sagement et modestement, et luy

seoit bien de le dire : mais là où le devin dict, qu'il redoubte le courroux du plus puissant de tous les Grecs, Achilles luy respond alors, non plus sagement ny modestement, en jurant, *que nul*, tant comme il seroit vivant, *ne luy mettroit la main sur le collet :* et y adjoustant davantage, *non pas si tu disois Agamemnon mesme :* monstrant en cela un mespris et un contemnement de celuy qui avoit l'aucthorité soubveraine : et passant encores oultre en fureur de cholere, il met la main à l'espée, en volonté de le tuer : ce qui n'eust esté ny sagement, pour son honneur, ny utilement faict à luy : et puis s'en repentant soubdain, Fermeté d'Achilles et son courage.

Dans le fourreau son espée il remeit ;
Minerve au cœur ce bon conseil luy meit.

En quoy il feit bien et honnestement, que n'ayant peu de tout poinct retrencher sa cholere, au moins la modera-il, et la reteint soubz l'obeïssance de la raison, avant que de commettre auscun excès, auquel il n'y eust point eu de remede. Sa modération.

Pareillement aussy Agamemnon, en ce qu'il faict et qu'il dict en l'assemblée du conseil, est digne de mocquerie : mais en ce qu'il ordonne touchant Chryseïs, est plus venerable, et maintient plus sa majesté royale. Car Achilles, cependant que l'on luy enleve la belle Chryseïde,

Loing de ses gens se retirant à part,
S'en va plorer chauldement à l'escart.

Mais Agamemnon conduisant luy-mesme la

sienne jusques dedans la navire, la livrant et la renvoyant à son pere, celle que n'agueres il avoit dict, *qu'il l'aimoit plus cherement qu'il ne faisoit sa propre femme espousée*, il ne feit rien indigne de luy, ne qui sentist son homme passionné d'amour. Et au contraire, Phœnix estant mauldict par son pere, à cause de sa concubine, dict ces propos,

Propos de Phœnix maudit par son pere.

> Je fus en train d'aller tuer mon pere ;
> Mais quelque dieu refrena ma cholere,
> Me remonstrant comme ma renommée
> En demourroit à jamais diffamée
> Entre les Grecs, par lesquels interdict,
> Nommé serois parricide mauldict.

Iliad. 9.

Aristarchus ayant en horreur telle abomination, osta ces vers en Homere. Mais ils ne sont pas mal à propos en ce lieu-là, pource que Phœnix en cest endroict-là enseigne à Achilles, comme la cholere est une violente passion, et comme il n'est chose que les hommes n'osent commettre quand ils sont enflammez de courroux, quand ils ne veulent pas user de raison, ny croire ceulx qui les addoulcissent. Car il introduict Meleager qui se courrouce à ses citoyens, et puis après se rappaise, reprenant en cela et blasmant sagement les passions, mais louant aussy ceulx qui ne s'y laissent point aller, ains y resistent, et les maistrisent, et s'en repentent, comme estant chose honneste et utile.

La colere rend l'homme féroce.

Il est vray qu'en ces passages-là, la difference est toute esvidente et manifeste, mais là où

où il y a quelque obscurité et incertitude de la sentence et intelligence des propos, il faust arrester le jeune homme en cest endroict-là, et luy enseigner à faire une telle distinction : si Nausiçaa voyant Ulysses homme estrangier, s'eschauffa de la mesme passion qu'avoit faict Calypso envers luy, comme celle qui ne demandoit que son plaisir, estant desia en aage de marier, et dict follastrement ces paroles à ses chambrieres,

Il faut éclaircir aux jeunes gens les endroits de la poésie qui sont obscurs.

Nausiçaa enflamme pour Ulysses.

Pleust or à Dieu qu'un tel mary me vinst,
Et qu'avec moy volontiers il se tinst. *Odiss. liv. 6.*

Son audace et son incontinence est à reprendre : mais si par les propos d'Ulysses ayant apperçeu qu'il estoit homme de bon sens et de bon entendement, elle soubhaitte plus-tost estre mariée avecques luy, qu'avecques un de son païs qui ne sçeust que baller, ou voguer sur la mer, en ce cas elle seroit digne de louër.

Au cas pareil quand Penelopé devise gracieulsement et courtoisement avec les poursuyvants qui la demandoyent en mariage, et que eulx à l'encontre luy donnent des habillements, joyaulx d'or, et austres ornements à parer les dames, Ulysses s'en resiouissant,

Pénélope reçoit des présens de tous ses amans.

Il leur tiroit des dons de dessoubz l'aisle,
Et en prenoit son plaisir avec elle. *Odiss. l. 18.*

S'il s'esiouissoit de ce que sa femme recepvoit des dons, et qu'il prenoit plaisir au guain qu'il y avoit, il surpassoit en macquerellage le

Polyager, son maquerellage,

Polyager qui est tant mocqué et picqué par les poëtes comiques,

> Polyager a bon heur qui luy rit;
> C'est pour austant que chez luy il nourrit
> Du ciel la chevre, et par son influence
> Il reçoipt biens mondains en affluence.

Examen de la conduite d'Ulysses vis-à-vis des amans de sa femme.

Mais s'il le faisoit pource qu'il esperoit par ce moyen les avoir mieulx soubz sa main, et moins se doubtants de ce qu'il leur guardoit, en ce cas son esjouissance et son asseurance estoyent fondées en raison. Semblablement aussy au denombrement qu'il faict des biens que les Phæaciens avoyent exposez avecques luy sur le rivage, et puis avoyent faict voile, si veritablement en telle solitude et en telle incertude de l'estat où il se trouve, il a paour de son argent et de ses biens,

> Qu'ils ne s'en soyent ainsy allez d'emblée;
> Pour luy avoir auscune chose emblée:

Odiss. l. 13.

Il est, à l'adventure, plus digne de commiseration que de detestation, pour avarice.

Mais si, comme auscuns pensent, n'estant pas asseuré qu'il feust en l'isle d'Ithace il estime que la conservation de ses biens et de son argent soit une certaine preuve et demonstration de la legualité et saincteté des Phæaciens, pource que austrement ils ne l'eussent pas ainsy transporté en terre estrange sans y avoir prouffit, et ne l'eussent pas laissé là en s'en allant sans toucher à rien du sien, il n'use pas en

cela de maulvais indice, et est sa providence en ce faict digne de louange. Il y en a bien quelques-uns qui blasment mesme ceste exposition de luy sur le rivage, s'il est vray qu'elle feust faicte par les Phæaciens luy dormant : et dict-on que les Tyrrheniens en guardent ne sçay quelle histoire, par laquelle il appert que Ulysses de sa nature aymoit fort à dormir, et que pour ceste cause, bien souvent on ne pouvoit pas parler à luy : mais si le sommeil n'estoit pas veritable, et que ayant honte de renvoyer les Phæaciens qui l'avoyent ameiné, sans les festoyer chez luy, et leur faire des presents, et ne pouvant faire qu'il ne feust descouvert et cogneu par ses ennemys, s'ils demouroyent avecques luy, il usa de ce pretexte pour couvrir et celer sa perplexité de ne sçavoir comment il debvoit faire, en faisant semblant de dormir, en ce cas ils l'approuvent.

La louange que l'on donne aux bonnes choses en donne le goût.

En donnant doncques de tels advertissements aux enfants, nous ne les laisserons point tomber en corruption des mœurs, ains plus tost leur imprimerons un zele et un desir des choses meilleures, en leur louant ainsy les bonnes, et blasmant les maulvaises. Ce que principalement il convient faire ès tragœdies, là où bien souvent il y a des propos affectez, et paroles fines et malicieuses sur des actes vilains et deshonnestes. Car ce que dict Sophocles en un passage n'est pas universellement vray,

Sophocles a souvent pallié les mauvaises actions.

On ne sçauroit parler honnestement
De ce qui est faict deshonnestement.

Car luy-mesme bien souvent en de maulvaises natures, et en faicts reprochables, a accoustumé de les pallier avecques certains propos riants et raisons apparentes: et son compaignon Euripides, tout de mesme: ne voyons-nous pas qu'il faict, que Phædra accuse Theseus de son forfaict d'elle-mesme, disant que c'est à cause de ses meschancetez qu'elle est devenue amoureuse d'Hippolytus: et si donne une semblable audace à Helene en la tragœdie des Troades contre la royne Hecuba, disant que c'estoit celle qui avoit plustost merité d'estre punie, pour ce qu'elle avoit enfanté Alexandre Pâris son adultere.

Le jeune homme doncques ne doibt point prendre coustume de trouver telles inventions galantes ny de bon esprit, et de rire à telles subtilitez et telles arguces de devis, ains de haïr austant ou plus les paroles d'intemperance et de dissolution, que les faicts mesmes.

Caton, sa soumission à son pédagogue.

Parquoy en tous propos il sera tousiours bon d'en rechercher la cause, ne plus ne moins que faisoit Caton quand il estoit encores jeune enfant: car il faisoit tout ce que son pedagogue luy commandoit, mais il luy demandoit tousiours la cause et la raison de chasque commandement: mais aux poëtes il ne faust pas croire tout, comme l'on feroit ou à des pedagogues, ou à des legislateurs, si la matiere subjecte n'est fondée en raison, et elle sera fondée en raison lors qu'elle sera bonne et honneste: mais si elle est mẽschante, alors elle

Il ne faut pas regarder les poëtes comme des législateurs.

debvra sembler folle et vaine. Or y a-il des gens qui demandent et recherchent asprement et curieusement que c'est qu'a voulu dire Hesiode en ces vers,

Ne mets le pot au-dessuz de la tasse.

Et Homere en ceulx-cy,

Le chevalier de son char demonté,
Qui sur celuy d'austre sera monté,
Combatte avec la forte javeline.

Iliad. liv. 4 et 5.

Et des austres choses qui sont bien de plus grande consequence, ils en reçoipvent la creance legerement, sans rien enquerir ny examiner: comme sont ces propos icy,

Qui sent son pere ou sa mere coulpable
De quelque tare ou fauste reprochable,
Cela de cœur bas et petit le rend,
Combien qu'il l'eust de sa nature grand.

Et cestuy-cy,

Celuy qui a la fortune adversaire,
Doibt abbaisser son courage haulsaire.

Euripid. en la tragédie d'Hippolite.

Et austres telles sentences, lesquelles touchent aux mœurs, et troublent la vie des hommes, leur imprimants de maulvais jugements, et des opinions lasches qui n'ont rien de l'homme magnanime, si ce n'est que nous nous accoustumions à leur contredire à chasque poinct, en ceste maniere: pourquoy est-il besoing, que celuy qui a fortune contraire abbaisse son courage, et non plus-tost qu'il s'eleve contre elle, et se maintienne hault, et non subject à

estre rabaissé ny ravallé par les accidents de la fortune ? Et à quelle cause, pour estre né d'un pere fol ou vicieux, faust-il que j'aye le cœur abbatu, si je suis homme de bien et sage ? Est-il plus raisonnable, que l'ignorance et fauste de mon pere me tienne bas et n'osant leiver la teste, que ma propre valeur et vertu me haulse le courage ? Car celuy qui resiste faisant de telles oppositions à l'encontre et ne donne pas le flanc, par maniere de dire, à tout propos, comme à tout vent, ains estime que ceste sentence de Heraclitus soit sagement dicte,

Un homme simple s'estonne de tout ce qu'il oit dire.

Celuy-là, dy-je, reboutera et rejectera plusieurs propos des poëtes, qui ne seront ny prouffitables ny veritables. Ces observations donc feront, que le jeune homme pourra ouïr et lire sans dangier les poëtes.

La poésie comparée aux raisins sous les feuilles de vigne.

Mais pour austant que ne plus ne moins qu'en la vigne le fruict bien souvent est caché dessoubz les pampres et les branches, de sorte que l'on ne le veoit point, à cause qu'il est tout couvert : aussy en la diction poeticque et parmy les fables et fictions des poëtes, il y a beaucoup d'advertissements utiles et prouffitables, que le jeune homme ne peust appercevoir de luy-mesme, et neantmoins il ne faust pas qu'il s'en escarte, ains qu'il s'attache fermement aux matieres qui peuvent servir à le dresser à la vertu, et qui peuvent luy former ses mœurs. Il ne sera pas maulvais de discourir

un peu sur ce propos en peu de paroles, touchant sommairement les choses en passant, laissant les longues narrations, confirmations, et la multitude d'exemples à ceulx qui escripvent plus à l'ostentation. Premierement doncques, le jeune homme cognoissant les bonnes mœurs, et bonnes natures des hommes, et les maulvaises aussy, qu'il prenne bien guarde aux paroles et aux faicts que le poëte leur attribue au plus près de ce qui leur est convenable, comme Achilles dict à Agamemnon, encores qu'il le die en cholere,

Jamais à toy pareille recompense
Je n'ay, non pas quand des Grecs la puissance
Un jour aura la grande Troye prise. *Iliad. liv. 1.*

Mais Thersites tensant le mesme Agamemnon dict,

Du cuyvre à force il y a en ta tente :
Mainte captifve, en beaulté excellente,
De quoy les Grecs un present te feront
Premier de tous, quand prins Troye ils auront. *Ibid. liv. 2.*

Et derechef Achilles,

Si Jupiter tant nos vœux favorise,
Que par nous soit Troye la grande prise. *Ibid. liv. 1.*

Et Thersites,

Que prisonnier j'ameineray lié,
Moy, ou des Grecs quelqu'un austre allié. *Ibid. liv. 2.*

Semblablement en la reveuë de l'armée que faict Agamemnon, passant au long de toutes

les bandes, il tanse Diomedes, lequel ne luy respond rien,

Idem, liv. 4. Du roy portant à la voix reverence.

Mais Sthelenus, dont il ne faisoit point de compte, luy replique,

Fils d'Atreus, ne dis parole vaine,
Veu que tu sçais la verité certaine.
Nous nous vantons de valoir beaucoup mieulx
Que n'ont jamais faict tous nos peres vieulx.

Il est honnête d'être humble et modeste.

La difference qu'il y a entre ces personnages bien remarquée instruira et enseignera le jeune homme, que c'est chose honneste, que d'estre humble et modeste : et au contraire, l'advertira de fuyr l'orgueil et l'outrecuidance, et le parler haultainement de soy, comme chose maulvaise. Aussy sera-il expedient et utile d'observer en ce passage ce que faict Agamemnon, car il passe oultre Sthelenus, sans s'arrester à parler à luy, mais il ne meit pas ainsy à nonchaloir Ulysses qui s'estoit senti picquer.

Ainsy parla et luy rendit response ;
Quand il cogneut que cholere luy fronce
La face : et l'austre après luy repliqua.

Car de respondre à tout le monde, c'est à faire à un poursuivant qui faict la cour, et non pas à un prince qui retient sa dignité : mais aussy de mespriser tout le monde, c'est faict en homme superbe et fol.

Diomedes. Aussy faict très-bien Diomedes, lequel estant

estant reprins et tansé par le roy, se tait en la bataille; mais après la bataille, il parle hardiment à luy: sa réponse au roi.

Tu m'as des Grecs le premier assailly,
Me reprochant d'avoir le cœur failly. *Iliad. liv. 9.*

Ce sera aussy bien faict d'entendre et observer la difference qu'il y a entre un homme prudent et un devin, qui ne veult qu'apparoistre et se monstrer; car Calchas ne choisit point le temps opportun, et ne se soucia point de charger publicquement devant tout le monde le roy Agamemnon, disant que c'estoit luy, et non austre, qui leur ameinoit la pestilence. Calchas ménage le roi Agamemnon.

Mais Nestor, au contraire, voulant mettre en avant le propos de reconciliation avecques Achilles, de paour qu'il ne semblast qu'il voulust devant tout le peuple accuser le roy d'avoir failly, et de s'estre trop laissé transporter à sa cholere, il l'admoneste: Nestor reprend Achilles.

Donne à disner aux seigneurs de grand aage,
Venir t'en peust tout honneur sans dommage.
L'advis adonc de plusieurs tu prendras,
Et au meilleur sagement te tiendras.

Puis, après le soupper, il envoye ses ambassadeurs. L'une de ces deux diverses façons de faire, est dextrement r'habiller une fauste; l'austre est, injurieusement accuser et faire honte à un homme. Davantage il faust aussy noter la diversité qu'il y a entre les nations qui est de telle sorte. Les Troyens courrent suz à leurs ennemys avecques grands cris et

fierté grande, et les Grecs avecques un silence, craignants leurs capitaines : car craindre ses capitaines et ses superieurs lorsque l'on vient aux mains avecques l'ennemy, est signe de vaillance, et ensemble de bonne discipline militaire.

Craindre ses généraux pendant la bataille est signe de valeur.

D'où vient que Platon conseille d'accoustumer les hommes à craindre plustost les reprehensions et les choses laides et vilaines, que non pas les travaulx ny les dangiers ; et Caton disoit qu'il aymoit mieulx ceulx qui rougissoyent, que ceulx qui pallissoyent. Et quand aux promesses, il y a aussy des marques propres pour recognoistre les sages d'avecques les folles ; car Dolon promet :

Platon préfere la crainte des reproches à celle des dangers.

Caton préfere ceux qui rougissent dans la colere à ceux qui pâlissent.

> Tout à travers du camp je passeray,
> Tant qu'à la nef d'Agamemnon seray.

Iliad. liv. 10.

Au contraire, Diomedes ne promet rien de soy, mais il dict qu'il aura moins de paour quand il sera envoyé avecques un austre.

C'est doncques chose honneste et digne d'hommes Grecs, que la prevoyance ; mais c'est chose maulvaise et barbaresque, que la fiere temerité : pourtant faust-il imiter l'une et rejecter l'austre arriere. Il y aura bien aussy quelque prouffitable speculation, en observant ce qui advint aux Troyens et à Hector lorsqu'il s'appresta pour combattre d'homme à homme contre Ajax.

La prévoyance est chose honnête.

La témérité est chose mauvaise.

Æschylus estant un jour à reguarder l'esbattement des jeux Isthmiques, l'un des combat-

Æschylus, son observation sur des combattans.

tants à l'escrime des poings ayant reçeu un grand coup de poing sur le visage, l'assemblée s'en escria tout hault ; et luy se print à dire : *voyez ce que faict l'accoustumance et l'exercitation : ceulx qui reguardent crient, et celuy qui a reçeu le coup ne dict mot.* Aussy le poëte disant que les Grecs se resjouïrent grandement quand ils veirent venir Ajax sur les rangs bien armé à blanc ; mais

Tous les Troyens trembloyent de froide peur ;
Hector en eut un battement de cœur. *Iliad. liv. 7.*

qui est-ce qui avecques plaisir ne remarque ceste difference ? Celuy qui va pour combattre n'a que le cœur qui luy saulte, comme s'il alloit pour luicter seulement, ou pour guaigner le prix d'une course : mais tout le corps tremble et tressault à ses gens qui le reguardent, pour la paour qu'ils ont du dangier de leur roy, et pour la bonne affection qu'ils luy portent. Il faust aussy remarquer icy la difference qu'il y a entre le plus vaillant et le plus lasche de tous les Grecs : car quant à Thersites,

La peur est plutôt pour les regardans que pour les combattans.

Il haïssoit le preulx Achilles fort ;
Et vouloit mal à Ulysses de mort. *Iliad. liv. 2.*

Mais Ajax ayant tousiours cherement aimé Achilles, porte encores tesmoignage de sa vaillance en parlant à Hector :

Ajax, son amitié pour Achilles.

De ce combat d'homme à homme, la preuve
Te monstrera quels champions on treuve

BIBLIOTHECA

En l'ost Grec, oultre Achilles, parangon
Iliad. liv. 7. De la prouësse, ayant cœur de leon.

Cela est une particuliere louange d'Achilles : mais ce qui suit après est dict à la louange de tous universellement, non sans utilité :

Nous sommes tels, que pour teste te faire
On nous verra plusieurs en avant traire.

Car il ne se faict ny seul ny plus vaillant que les austres pour le combattre, ains dict qu'il y en a plusieurs austres suffisants pour luy faire teste.

Cela doncques suffira quant à la diversité des personnes, si nous n'y voulons d'adventure adjouster encores cela davantage, qu'il y eust en ceste guerre plusieurs Troyens qui feurent prins prisonniers vifs, et des Grecs pas un ; et que plusieurs d'iceulx se sont abbaissez jusques à se jecter aux pieds de leurs ennemys, comme Adrastus, les enfants d'Antimachus, Lycaon, Hector luy-mesme, qui pria Achilles pour sa sepulture, mais des austres nul : comme estant chose barbare de s'humilier en bataille devant son ennemy, et le supplier ; et au contraire, valeur grecque de vaincre en combattant, ou bien mourir vertueusement.

Troyens, leur humilité vis-à-vis des Grecs.

Or tout ainsy comme ès pasturages l'abeille cherche pour sa nourriture la fleur, la chesvre la feuille verte, le pourceau la racine, et les austres bestes la semence et le fruict : aussy en la lecture des poëmes, l'un en ceuille la

Le fruit de la lecture comparé à la nourriture que cherchent les animaux.

fleur de l'histoire, l'austre s'attache à la beaulté de la diction et à l'elegance et doulceur du language, ainsy comme Aristophanes parle d'Euripides :

Car la rondeur de son parler me plaist.

Les austres se prennent à ce qui peust servir à former les mœurs, ausquels ce present traicté s'addresse. Rameinons-leur doncques en memoire, que celuy qui aime les fables remarque bien ce qu'il y a de subtilement et ingenieusement inventé ; et semblablement, que celuy qui est studieux d'eloquence y note diligemment ce qu'il y a d'escript purement et artificiellement ; et par ainsy qu'il n'est pas raisonnable que celuy qui aime l'honneur et la vertu, et qui ne prend pas les poëtes en main par maniere de jeu et d'esbattement pour passer son temps, mais pour en tirer utile instruction, escoute negligemment et sans fruict les sentences que l'on y trouve, à la recommandation de la proüesse, de la temperance et de la justice, comme sont celles-cy :

Diomedes, d'où vient ceste foiblesse,
Que nous mettons en oubly la prouësse ?
Approche-toy de moy pour faire teste :
En cest endroict, reproche deshonneste
Ce nous seroit, si, en nostre presence,
Hector prenoit nos vaisseaux sans deffense. *Iliad. liv. II.*

Car de veoir le plus sage et le plus prudent capitaine des Grecs au dangier de mourir, et d'estre perdu avecques toute l'armée, redoubter

La réflexion sur les actions vertueuses conduit à la vertu.

et craindre non la mort, mais la honte et le reproche, cela sans point de doubte debvra rendre le jeune homme grandement affectionné à la vertu. Et ceste-cy :

Odiss. liv. 3.

Minerve avoit plaisir tout esvident
D'un homme juste, et ensemble prudent.

La vertu seule cherche l'homme et le rapproche de la divinité.

Le poëte faict une telle conclusion, que la deesse Pallas ne prend plaisir à un homme ny pour estre beau de corps, ny pour estre riche, ny pour estre fort et robuste, mais seulement pour estre sage et juste ; et en un austre passage, quand elle dict qu'elle ne le delaisse ny ne l'abandonne point pour ce qu'il estoit

Odiss. l. 13.

Sage, rassis, prudent et advisé,

le poëte nous donne clairement à entendre que cela signifie qu'il n'y a en nous que la vertu seule qui soit divine et aimée des Dieux, s'il est ainsy que naturellement chasque chose se resjouit de son semblable.

Maîtriser la colere ou l'éviter est une très-grande vertu.

Et pour ce qu'il semble que ce soit une grande perfection à un homme, comme à la verité elle l'est, pouvoir maistriser sa cholere, c'est encores une plus grande vertu de prevenir et prouveoir à ce que l'on ne tombe point en cholere, et que l'on ne s'en laisse point surprendre. Il faust aussy advertir les lisants de cela bien soigneusement, et non point en passant, comme Achilles, qui, de sa nature, n'estoit point endurant ne patient, commande à Priam qu'il se taise, et qu'il ne l'irrite point en ceste maniere :

Achilles, son impatience contre Priam.

Guarde, vieillard, d'irriter ma cholere,
Car de moy-mesme assez je delibere
De te livrer ton fils : et puis après,
J'en ay du ciel commandement exprès.
Mais guarde-toy que je ne te deschasse
Hors de ma tente, et que je ne trespasse
Ce que mandé m'a Jupiter bruyant,
Quoyque venu tu sois en suppliant. *Iliad. liv. 24.*

Et puis après avoir lavé et ensevely le corps d'Hector, luy-mesme le meit dedans le chariot, devant que le pere le veist ainsy deschiré qu'il estoit : Sa barbarie contre ce vieillard.

De paour qu'estant le pere vieil atteint
D'aspre douleur, son courroux il ne teint,
Voyant le corps de son fils dechiré,
Et que cela n'eust encore empiré
Le cœur felon d'Achilles tellement,
Que sans avoir égard au mandement
De Jupiter, de sa tranchante espée,
Soubdain la teste il ne luy eust coupée.

Car se cognoistre subject à soy courroucer, et de nature aspre et courageux, mais en esviter les occasions et s'en guarder, en prevenant de loing avecques la raison, de sorte que non pas mesme malgré soy il ne tombast en celle passion, cela est acte de merveilleuse providence. Ainsy faust-il que celuy qui se sent aimer le vin, face à l'encontre de l'yvrongnerie, et semblablement à l'encontre de l'amour celuy qui se sent de nature amoureuse : comme Agesilaus ne voulut pas se laisser baiser par un beau jeune fils qui s'approcha de luy pour cest effect ; et Cyrus n'osa pas seulement veoir Cyrus. Les gens sensés fuient tout ce qui les conduit aux passions qui les dominent. Agesilaus.

Les fols cherchent eux-mêmes tout ce qui peut hâter leurs vices.

Panthea : là où, au contraire, les fols et mal apprins vont eulx-mesmes amassant la matiere pour enflammer leurs passions, et se precipitent volontairement eulx-mesmes dedans les vices dont ils se sentent tarez, et ausquels ils sont le plus enclins.

Ulysses modere sa cojere.

Au contraire, Ulysses non seulement arreste et retient sa cholere, mais qui plus est, sentant par les paroles de Telemachus qu'il estoit un peu aspre, et qu'il haïssoit les meschants, il l'addoucit, et le prepare de longue main, luy commandant de ne remuer rien, ains avoir patience :

Si de mespris ils me font demonstrance
En ma maison, passe tout en souffrance
Patiemment, quelque tort qu'on me face
Devant tes yeulx, voire si en la place
Ils me traisnoyent par les pieds attaché,
Ou s'ils avoyent sur moy leur arc lasché,
Endure tout, le voyant sans mot dire.

Odiss. l. 16.

Car tout ainsy, que l'on ne bride pas les chevaulx cependant qu'ils courent, mais devant qu'ils ayent commencé leur course, aussy meine-l'on au combat ceulx qui sont courageux et malaysez à tenir, après les avoir preparez et domptez premierement avecques la raison. Il ne faust pas non plus passer negligemment par dessuz les dictions, non que je veuille que l'on se jouë, comme faict Cleanthes, car il se mocque bien souvent, en faisant semblant d'interpreter ces vers :

Jupiter pere, au mont Ida regnant.

Et

Et *Iliad. liv. 5 et 16.*

Ζεῦ ἄνα Διωδωναῖε.

car il veult que l'on lise ces deux mots d'un tenant, comme si ce n'en estoit qu'un seul qui signifiast les exhalations qui se leivent de la terre. Chrysippus aussy en beaucoup d'endroicts est froid et maigre, non pource qu'il se jouë, mais pource qu'il veult subtiliser impertinemment, en forçant la signifiance des mots; comme quand il veult que Εὐρύοπα Κρονίδης signifie aigu en dispute, et transcendant en force d'eloquence. Il sera donc meilleur laisser ces petites arguces-là aux grammairiens, et considerer de près d'austres observations où il y a plus de verisimilitude et plus d'utilité :

Chrysippus force souvent, par subtilité, la signification des mots.

Odiss. liv. 2.

Mon vouloir mesme y estoit tout contraire,
Car j'ay apprins à bien vivre et bien faire.

Et ceste-cy, *Iliad. liv. 6 et 17.*

Car il sçavoit estre à chascun affable.

Car en declarant que la prouësse estoit chose que l'on peust apprendre, et monstrant qu'il estime que l'estre affable aux hommes, et parler gracieusement à tout le monde, se faict par science et avecques discours de raison, il enhorte les hommes en ce faisant à n'estre point nonchallants d'eulx-mesmes, ains à travailler pour apprendre les choses honnestes, et hanter ceulx qui les enseignent, comme estant la couardise, la sottise et l'incivilité fauste de sçavoir et vraye ignorance.

La sottise et l'incivilité sont preuves d'ignorance.

A cela s'accorde et convient fort proprement ce qu'il dict de Jupiter et de Neptune:

Ils sont tous deux de mesme sang yssuz,
Et d'un païs tous deux, mais le dessuz
Jupiter a, pour estre né devant,
Iliad. liv. 13. Et qu'il est plus que son frere sçavant.

Le savoir et la prudence sont qualités divines.

car en ce disant, il monstre que le sçavoir et la prudence sont qualitez plus divines et plus royales; en quoy il met la plus grande excellence de Jupiter, comme estimant que toutes les austres bonnes parties suivent celle-là: aussy faust-il accoustumer le jeune homme à escouter d'une aureille non endormie ces austres sentences icy:

Jamais pour rien ne dira menterie,
Odiss. liv. 3. Car il a trop la sagesse cherie.

Et,

Antilochus, qui as tousiours esté
Par cy-devant si sage reputé,
Qu'as-tu commis, puisque si peu tu vaulx?
Iliad. liv. 23. Tu m'as faict honte, et guasté mes chevaulx.

Et,

Glaucus, comment as-tu une parole
Dicte (estant tel) si superbe et si folle?
Certainement j'eusse dict, qu'en bon sens
Iliad. liv. 17. Tu emportois le prix entre cinq cents.

Les sages ne mentent jamais.

comme voulant inferer que les sages ne mentent jamais en leurs propos, et ne se monstrent jamais lasches quand ce vient à un bon affaire, ny ne reprennent austruy sans raison.

Et quand il dict aussy que Pandarus par sa

folie se laissa induire à rompre les trefves, il monstre assez qu'il estime que l'homme sage ne commet jamais injustice. Austant leur en peust-on semblablement enseigner touchant la continence, en s'arrestant à considerer ces passages icy :

Les sages ne commettent pas d'injustice.

Antea, femme à Prœtus, amoureuse
De luy, estoit ardemment desireuse
D'estre par luy en secret embrassée :
Mais point ne peust induire ta pensée,
Bellerophon, car sage tu estois,
Et rien que bon en ton cœur ne mettois. *Iliad. liv. 6.*

Et,

Auparavant, Clytæmnestra pudicque,
Faisoit tousiours refus d'acte impudicque ;
Car sagement alors se conduisoit,
Et de bon sens en sa vie elle usoit. *Odiss. liv. 3.*

En ces passages nous voyons que le poëte attribue la cause de continence et de pudicité à la sagesse.

La sagesse mene à la continence et a la pudeur.

Et ès enhortements que font les capitaines à leurs souldards au fort de la bataille :

Où est la honte, ô lasches Lyciens !
Où fuyez-vous si viste comme chiens ? *Iliad. liv. 16.*

Et,

Mettez chascun la honte et la justice
Devant vos yeulx vengeresse de vice :
Car austrement, certes un grand reproche
Et vitupere encontre vous s'approche. *Iliad. liv. 14.*

La continence mene à la valeur.

il semble qu'il faict les temperants et continents preulx et vaillants, pource qu'ils ont honte des

choses laides, et pour austant qu'ils peuvent surmonter les voluptez et soubstenir les dangiers: ce qui emeut aussy Timotheus à dire sagement en preschant les Grecs de bien faire, en son poëme qui est intitulé les Perses:

Honte par vous soit crainte et reverée,
Force de cœur par elle est acerée.

L'amour de la gloire n'est pas signe de sagesse.

Æschylus aussy met en ligne de sagesse le nom appeter d'estre veu, ny passionné de convoitise de gloire, et se soubsleiver par les louanges d'une commune, escripvant de Amphiaraus en ceste sorte:

Tragédie de Thebes.

Il ne veult point sembler juste, mais l'estre,
Aimant vertu en pensée profonde,
Dont nous voyons ordinairement naistre
Sages conseils, où tout honneur abonde.

Se contenter de soi est grande preuve de sagesse.

car se contenter de soy-mesme, et de façon de vivre quand elle est très-bonne, c'est faict en homme sage et de bon entendement.

La vertu s'acquiert par la discipline militaire.

Comme ainsy soit doncques qu'ils reduisent toutes choses bonnes et honnestes à la sagesse, cela demonstre que toute espece de vertu s'acquiert par discipline et apprentissage. Or l'abeille trouve naturellement ès plus aigres fleurs, et parmy les plus aspres espines, le plus parfaict miel et le plus utile: aussy les enfants, s'ils sont bien nourris en la lecture des poëtes, en tireront tousiours quelque bonne et prouffitable doctrine, mesme des passages où il y a de plus maulvaises et plus impor-

tunes suspicions : comme en premier lieu, pour exemple, il semble que le roy Agamemnon se rende fort suspect de concussion et d'avarice, d'avoir exempté d'aller à la guerre ce riche homme qui luy donna la jument Ætha :

Agamemnon soupçonné d'avarice.

> De paour d'aller à Troye la venteuse,
> Mais demourer, loing de guerre doubteuse,
> Chez soy en paix et toute volupté ;
> Car il avoit de tous biens à planté. *Iliad. liv. 23.*

mais toutefois il feit bien et sagement, comme dict Aristote, ayant preferé une bonne jument à un tel homme ; car il ne vault pas un chien, non pas certainement un asne, l'homme qui est ainsy lasche de cœur, et ainsy effeminé par delices et par abondance de richesses.

Un lâche ne vaut pas un chien.

Au cas pareil, il semble que Thetis faict très-deshonnestement d'inciter son fils Achilles aux voluptez, et luy ramentevoir les plaisirs de ses amours ; mais encores là peust-on en passant considerer la continence d'Achilles, que combien qu'il feust amoureux de Briseïde, estant retournée devers luy, et sachant que la fin de sa vie estoit prochaine, neantmoins il ne se haste point, ny ne convoite point de jouir cependant tant qu'il pourra de ses plaisirs, ny ne porte point de deuil de la mort de son amy en oisifveté, comme faict le commun des hommes, en obmettant les choses que requeroit son debvoir : ains s'abstient de volupté pour le regret et la douleur qu'il en sentoit, et neantmoins cependant ne laisse pas de mettre la main à l'œuvre, et d'aller à la guerre.

Contenance d'Achilles étant amoureux de Briseïde, et sa fermeté.

Archilocus cherche à détourner son chagrin par la bonne chere.

Semblablement Archilochus n'est pas estimé de ce qu'estant triste et desplaisant pour la mort du mary de sa sœur, lequel avoit esté noyé en la mer, il veult combattre et vaincre sa douleur par boire et faire bonne chere ; mais neantmoins il allegue une cause là où il y a quelque apparence de raison, car il dict :

Pour lamenter, son mal ne gueriray,
Ny pour jouër je ne l'empireray.

Car si celuy-là à bon droict disoit qu'il n'empireroit rien pour jouër, faire banquets, et se donner du plaisir, comment guasterions-nous quelque chose en nos affaires, pour philosopher, ou pour vacquer au gouvernement de la chose publicque, ou pour aller au palais, ou pour hanter l'academie, ou pour nous mesler du labourage ? Au moyen de quoy les corrections soubdaines d'auscunes sentences poeticques, qui se font en changeant quelques mots, ne sont pas maulvaises, desquelles ont usé Cleanthes et Antisthenes. Car l'un, comme les Atheniens un jour se feussent fort scandalisez et mutinez en plein theatre, à raison de ce vers :

Cleanthes et Antisthenes emploient fort à propos plusieurs sentences poétiques.

Qu'y a-il laid, sinon ce qui le semble ?

les appaisa sur le champ, en leur jectant à l'encontre cest austre vers :

Le laid est laid, quoy qu'il le semble ou non.

Et Cleanthes reforma ces vers, parlant de la richesse.

A ses amys donner, et puis despendre,
Pour la santé au corps malade rendre.

En le rescripvant ainsy :

A des putains donner, et puis despendre,
Pour un malade encore empiré rendre.

Et Zenon, aussy corrigeant ces vers de Sophocles,

Chez un tyran qui entre, il y devient
Serf, quoyque libre il soit quand il y vient :

les rescripvit ainsy :

Qui entre chez un tyran ne devient
Son serf, s'il est libre quand il y vient.

Par l'homme libre, il entend celuy qui n'est point timide, ains magnanime, et qui n'a point le cœur aysé à ravaller.

L'homme libre est celui qui a l'ame magnanime.

Qui empeschera donc que nous ne puissions aussy retirer les jeunes gens du pis au mieulx, en usant de semblables emendations ?

Ce qui est plus à l'homme soubhaictable,
Est quand le traict de son soing delectable
Chet à l'endroict où plus il le demande.

mais plustost,

Ce qui est plus à l'homme soubhaictable,
Est quand le traict de son soing prouffitable
Chet à l'endroict duquel plus il amande.

Car appeter ce qui ne se doibt pas vouloir, et l'obtenir et avoir, est chose miserable, et non pas soubhaictable.

Souhaiter et obtenir ce qui ne se doit pas est chose miserable.

Pas engendré ne t'a le pere tien,
Pour, en ce monde, avoir sans mal tout bien :
Il faust sentir auscunesfois liesse,
Et quelquefois aussy de la tristesse.

Mais bien, dirons-nous, faust-il sentir liesse, et avoir contentement, quand on peust avoir moyennement ce qui est necessaire, pource que

Pas engendré ne t'a le pere tien,
Pour, en ce monde, avoir sans mal tout bien.

Et cest austre,

Las, c'est un mal envoyé des haults dieux,
Quand l'homme sçait et veoit devant ses yeulx
Le bien, et faict neantmoins le contraire.

Ne pas prendre le meilleur quand on le connoît est lâcheté de cœur.

Mais bien est-ce une fauste brutale, desraisonnable et miserable avecques, que sçavoir & cognoistre ce qui est le meilleur, et neantmoins se laisser aller au pire par lascheté de cœur, par paresse, ou par incontinence.

Les mœurs, non pas le parler, persuadent.

Mais bien sont-ce les mœurs et la parole ensemble qui persuadent, ou les mœurs par le moyen du parler, comme le cheval se manie avecques la bride, et le pilote regit sa navire avecques le timon, car la vertu n'a point de si gracieux ne si familier instrument que la parole.

La parole est l'instrument gracieux de la vertu.

L'affection tienne à aimer est-elle
Encline au masle, ou plus à la femelle ?

Response,

Où beaulté est, ambidextre je suis.

Il

Il valoit mieulx dire, où continence est, l'homme est ambidextre veritablement, et n'encline ny en une part ny en l'austre, et au contraire, celuy qui par la volupté et beaulté est tiré tantost cy tantost-là, est gaucher, inconstant et incontinent,

Cognoistre Dieu l'homme prudent espeure.

Mais plustost,

Cognoistre Dieu l'homme prudent asseure.

Et au contraire il n'espeure sinon les fols, les ingrats, et qui n'ont point de jugement, pour austant qu'ils ont suspecte et qu'ils craignent la cause et le principe de tout bien, comme s'il nuisoit et s'il faisoit mal. Voylà la maniere comment l'on peust user de correction.

Chrysippus enseigne à appliquer les sentences.

Il y a une austre sorte d'amplification, quand on estend la sentence plus que les paroles ne portent; comme nous a bien enseigné Chrysippus qu'il faust transporter et appliquer une sentence qui sera utile, à austres especes semblables, comme,

Jamais un bœuf mesme ne se perdroit,
Quand le voisin homme de bien vouldroit.

Austant en faust-il entendre d'un chien, d'un asne, et de tous austres animaulx, qui se peuvent perdre et perir.

Semblablement là où Euripides dict,

Qui est le serf qui n'a crainte de mort?

il faust penser qu'il en a austant voulu dire et du travail et de la maladie.

Comparaison des sentences avec les remedes de la médecine.

Car tout ainsy comme les medecins trouvants une drogue convenable et propre à quelque certaine maladie, et par là cognoissants sa force et vertu naturelle, la transferent puis après, et en usent à toute austre maladie qui a quelque chose de conforme et semblable à celle-là; aussy une sentence qui peust estre commune, et dont l'utilité se peust appliquer à plusieurs diverses matieres, il ne la faust pas laisser attacher et approprier à un tout seul subject, ains la remuer et accommoder à toutes les choses qui seront semblables, en accoustumant les jeunes gens à pouvoir soubdainement cognoistre celle communication, et à transferer promptement ce qu'il y a de propre; les exercitants et disants par plusieurs exemples à estre prompts à le remarquer, affin que quand ils viendront à lire en Menander ce verset,

Heureux qui a biens et entendement,

ils estiment, que cela est austant dict de l'honneur, de l'aucthorité et de l'eloquence.

Et la reprehension que faict Ulysses à Achilles lors qu'il estoit oisif entre des filles en l'isle de Scyros,

Toy qui es fils du plus vaillant guerrier
Qui ceignit onc espée ne bauldrier
En toute Grece, à filer la filasse
Esteindras-tu la gloire de ta race?

Homme dissolu en voluptés, application

Cela mesme se peust dire à un homme dissolu en voluptez, à un avaricieux et à un nonchaland et paresseux, et à un ignorant. Tu yvron-

gnes estant fils du plus homme de bien de la Grece, ou tu jouës aux dez, ou aux cailles, ou tu exerces un mestier vil, tu prestes à usure, n'ayant point le cœur assis en bon lieu, ny digne de la noblesse dont tu es yssu. qu'on peut lui faire.

Ne va disant : Pluto, dieu de chevance,
Je ne sçaurois adorer la puissance
D'un dieu que peust le plus meschant du monde
Facilement acquerir.

Austant doncques en peust-on dire de la gloire, de la beaulté corporelle, d'un manteau de capitaine-general, et d'une mitre de prebstre que nous voyons des plus meschants hommes du monde auscunesfois obtenir.

Les enfants sont fort laids de couardise :

aussy sont-ils certes d'intemperance, de superstition, d'envie, et de tous les austres vices et maladies de l'ame. Et ayant Homere très-bien dict,

Lasche Pâris, de visage très-beau :

Et semblablement,

Hector ayant le visage très-beau : *Iliad. liv. 3 et 17.*

il donne secrettement à entendre, que c'est chose qui tourne à blasme, et à deshonneur à celuy qui n'a rien de meilleur que la beaulté de la face; il faust appliquer ceste reprehension à choses pareilles pour retrancher un peu les aisles à ceulx qui s'esleivent et se glorifient La beauté de la figure, à qui n'a rien de meilleur, est un sujet de blâme.

pour choses de nulle valeur, enseignant aux jeunes hommes, que ce sont reproches que telles louanges, comme quand on dict, *excellent en richesse*, *excellent à tenir bonne table*, ou *en serviteurs*, ou *en montures*, et encores y pouvons-nous bien adjouster, pour parler continuellement; car il faust chercher l'excellence et la preference par-dessuz les austres ès choses honnestes, et à estre le premier et le plus grand ès choses grandes; car la reputation provenant des choses basses et petites n'est point honorable, ny ne sent point son homme de bon cœur.

La réputation provenant de petites choses annonce défaut de cœur.

Cest exemple dernier que nous avons allegué me faict soubvenir de considerer de plus près les blasmes et les louanges qui sont principalement ès poëmes d'Homere; car ils nous donnent une bien expresse instruction de n'estimer pas beaucoup les choses corporelles; ny celles qui dependent de la fortune; car premierement ès tiltres qu'ils se donnent en s'entre-saluant, ou en s'entre-appellant, ils ne se nomment point ny beaulx, ny riches, ny robustes, ains usent de telles louanges,

Homere enseigne à ne pas beaucoup estimer les choses corporelles, ou qui viennent de la fortune.

Esprit divin, sage et ingenieux
Ulysses, fils de Laërtes le vieulx.

Et,

Fils de Priam, Hector, qui, en sagesse,
De Jupiter esguales la haultesse.

Et,

Achilles, fils de Peleus, lumiere
De tous les Grecs, et la gloire premiere.

Et,

O Patroclus, que tant le mien cœur aime!

Et à l'opposite, quand ils veulent aussy injurier quelqu'un, ils ne s'attachent point aux marques exterieures du corps, ny aux choses casuelles de la fortune, ains touchent les faustes et vices de l'ame, qu'ils blasment,

Homme eshonté comme un chien sans vergongne,
Qui as le cœur d'un cerf, couard, yvrongne.

Et,

Injurieux Ajax, qui es le pire
Des destracteurs, et ne vaulx qu'à mesdire.

Et,

Presumptueux Idomæneus, cesse
D'estre arroguant, et hault parler sans cesse.

Et,

Ajax haultain et superbe en paroles,
Qui en dis tant de vaines et de folles.

Comment Ulysses injurie Thersites.

Bref, Ulysses voulant injurier Thersites, ne l'appelle point boitteux, ny bossu, ny chaulve, ny teste poinctue, ainsy lui reproche, qu'il est babillard, indiscret; et au contraire, la mere de Vulcain en le caressant luy dict,

Viens çà, mon fils; viens, mon pauvre boitteux.

Il ne faut pas rougir des défauts du corps.

Ainsy appert-il, que Homere se mocque de ceulx qui ont honte d'estre boitteux ou aveugles, et qu'il n'estimoit n'estre point reprehensible ce qui n'est point deshonneste, ny deshonneste ce qui ne vient point de nous, ny par nous,

mais qui procede de la fortune. Parquoy ces deux grandes utilitez demourent à ceulx qui sont exercitez à ouyr, et à lire les poëtes; l'une c'est, qu'ils en debviennent plus modestes, apprenants à ne reprocher odieusement ny follement à personne sa fortune; l'austre est, qu'ils en sont plus magnanimes, apprenants à ne fleschir point à la fortune, et à ne se troubler point pour quelque meschef qui leur advienne, ains à porter doulcement et patiemment les mocqueries, traicts de picqueure et risées que l'on leur en pourroit bailler, ayants tousiours en memoire prompte, à la main ces vers de Philemon,

Les défauts qui viennent du corps ou de la fortune peuvent contribuer à donner une belle ame.

> Rien n'est plus doulx que se souffrir mocquer
> Patiemment, et point ne s'en picquer.

toutesfois s'il y a auscun de tels mocqueurs qui merite que l'on le repicque, il se faust attacher à ses vices et à ses faustes, ne plus ne moins que Adratus tragicque repliqua à Alcmeon, qui luy reprochoit,

Moqueurs, moyen de les repousser.

> *Alcm.* Frere germain, tu es d'une meschante
> Qui son mary tua de main sanglante.
>
> *Adrast.* Mais toy, tu as, parricide inhumain,
> Ta mere propre occise de ta main.

Car ainsy comme ceulx qui fouettent les habillements, ne touchent point aux corps, aussy ceulx qui reprochent quelque infortune ou quelque tasche ou deffault de la race à leur ennemy, addressent leur coup vainement et

Les reproches sur la fortune ou les défauts corporels sont vains.

follement aux choses exterieures, et cependant ne touchent point à l'ame ; et aux choses qui veritablement meritent d'estre reprinses, corrigées et blasmées. Au surplus ainsy comme cy-dessuz nous avons donné un enseignement, de mettre à l'encontre des maulvais propos et dangereuses paroles qui se rencontrent auscunesfois ès livres des poëtes, les graves et bonnes sentences des grands et renommez personnages, tant en sçavoir, comme en gouvernement, pour divertir et empescher que l'on n'adjouste foy à tels dicts poeticques ; aussy les propos que nous trouverons en eulx bons, et honnestes, et utiles, il les faudra encores confirmer et fortifier par tesmoignages et par demonstrations tirées de la philosophie, en attribuant l'invention premiere de tels propos aux philosophes. Car c'est chose juste et prouffitable, que la foy soit ainsy fortifiée et aucthorisée, quant aux poesies qui se recitent sur l'eschaffault en un theastre, ou qui se chantent sur la lyre, et que l'on faict apprendre aux enfants en une eschole, les devises de Pythagoras s'accordent, et les enseignements de Platon, ou les preceptes de Chilon, et que les reigles de Bias tendent à une mesme sentence, que ce que l'on faict lire aux jeunes enfants ; au moyen dequoy, il ne faust pas leur dire en passant seulement, mais leur declarer par le menu bien deligemment, qu'en ces passages,

Tu n'as, mon fils, esté né sur la terre
Pour manier armes et faire guerre :

Mais va plustost, tant que seras vivant,
Le faict d'amour et des nopces suivant.

Iliad. liv. 5.

Et,

Jupiter mesme a en haine celuy,
Lequel s'attache à un plus fort que luy.

Se connoître soi-même.

cela n'est point different de ce precepte, *cognois toy-mesme*, ains tend à une mesme sentence, ne plus ne moins que ces sentences icy,

Fols sont ceulx-là qui n'entendent au bout
Combien plus est la moitié que le tout.

Et,

Maulvais conseil ne nuyt tant à personne,
Qu'il faict tousiours à celuy qui le donne:

Le mal retombe sur celui qui le fait.

tendent à mesme intelligence que font les discours de Platon en ses livres de Gorgias, et de la chose publicque, c'est à sçavoir, *qu'il est plus dangereux de faire injustice que non pas la souffrir; et plus dommageable mal faire, que mal recepvoir.* Semblablement aussy faudra-il adjouster à ce dire d'Æschylus,

Ayes bon cœur, peine demesurée
Extresmement, n'est de longue durée:

que c'est cela mesme qui tant est repeté ès livres d'Epicurus, et tant loué par ses sectateurs, *que les grands travaulx expedient et despeschent promptement l'homme, et que les longs ne sont pas grands.*

Les grands maux ne sont pas de longue durée.

De laquelle sentence Æschylus a bien esvidemment exprimé une partie, et l'austre luy est si adjacente, qu'elle est aysée à entendre; car

car si le grand et vehement travail ne dure pas, adoncques celuy qui dure n'est pas grand, ne difficile à supporter.

Vois-tu comment le hault tonnant precede
Tous austres dieux, et qu'à nul il ne cede,
Pource qu'en luy n'y a de menterie,
Ny d'orgueil point, ny point de mocquerie
Et de sots ris, et que seul point n'essaye
Jamais que c'est que de volupté gaye?

ces vers de Thespis ne disent-ils pas une mesme chose que faict ce propos de Platon, *la divinité est située loing de douleur et de volupté?* La vertu est la vraie gloire.

De la vertu seule procede gloire
Vraye, et qui point ne sera transitoire:
Mais la richesse avec ceulx mesmes hante,
Qui sont de mœurs et de vie meschante.

Ces carmes de Bacchylides, et ces austres-cy semblables d'Euripides,

On doibt avoir sur tout en reverence,
A mon advis, la sage temperance,
Qui n'est jamais qu'avec les gens de bien.

Et ceulx-cy,

Efforcez-vous d'avoir vertu la belle,
Pource que si vous acquerez sans elle
Des biens mondains, vous semblerez heureux:
Mais cependant vous serez malheureux.

Les biens sans la vertu rendent l'homme malheureux.

ne contiennent-ils pas la preuve et la demonstration de ce que lisent les philosophes touchant la richesse et les biens exterieurs, qu'ils sont inutiles, et ne portent auscun prouffit sans la vertu à ceulx qui les possedent?

La poésie, soutenue de la philosophie, persuade.

Car le conjoindre ainsy et accommoder les passages des poëtes aux preceptes et arrests des philosophes, tire la poesie hors des fables, et luy oste le masque, et donne efficace de persuader et prouffiter à bon escient aux sentences utilement dictes, et davantage ouvre l'esprit d'un jeune garson et l'encline aux discours et raisons de la philosophie, en prenant deja quelque goust, et en ayant ouy ja parler, non point y venant sans jugement, encores tout remply de folles opinions qu'il aura toute sa vie ouyes de sa mere, ou de sa nourrice, et quelque fois aussy de son pere, voire de son pædagogue; ausquels il aura ouy reputer très-heureux, et par maniere de dire, adorer les riches hommes, et redoubter effroyablement la mort avecques horreur, ou le travail; et au contraire, estimer la vertu chose non desirable, et n'en faire compte, non plus que de rien, sans avoir des biens de ce monde, et sans aucthorité. Car quand les jeunes gens viennent de prime face à entendre les decisions et raisons des philosophes toutes contraires à ces opinions-là, ils en demourent tous estonnez, troublez et effarouchez, ne les pouvants recepvoir ny endurer, non plus que ceulx qui ont longuement demouré en tenebres ne peuvent soubdainement supporter ny endurer la lumiere des rayons du soleil, s'ils ne sont premierement accoustumez petit à petit à quelque clarté bastarde, dont la lueur soit moins vifve, tant qu'ils la puissent reguarder sans douleur;

Il faut que les jeunes gens soient disposés à la lecture des philosophes.

ainsy les faust-il peu à peu accoustumer du commencement à une verité, qui soit un peu meslée de fables. Car quand ils auront ouy premierement, ou leu ès livres des poëtes ces sentences,

Plorer convient celuy qui sort du ventre,
Pour tant de maulx ausquels naissant il entre,
Et convoyer au sepulchre le mort,
Qui des travaulx de ceste vie sort,
En faisant tous signes d'ayse et de joye,
En benissant de son depart la voye.

Et,

Pain pour manger, et eau pour boire, en somme
Sont seulement necessaires à l'homme.

Et,

O tyrannie, aimée des barbares!

Et,

Le bien supresme et le comble de l'heur
Des humains, est sentir moins de douleur.

Euripid. en la tragédie de Cresphontes.

ils se troubleront et se fascheront moins quand ils entendront dire chez les philosophes, *que nous ne nous debvons point soucier de la mort; que nature a mis une borne aux richesses; que la beatitude et le soubverain bien de l'homme, ne gist point en quantité grande d'argent, ny en maniement de grands affaires, ny en magistrats, et en credit et aucthorité: ains en ne sentir point de douleur, en avoir les passions addoulcies, et en une disposition de l'ame suivant en toutes choses ce qui est selon nature.* Pour ceste raison, et pour toutes celles que nous avons paravant alleguées et desduictes, le jeune homme a besoing d'estre

La poésie prépare aux grandes vérités annoncées par les philosophes.

bien guidé en la lecture des poëtes, affin que la poesie ne l'envoye point mal edifié, mais plus-tost preparé et rendu amy et familier à l'estude de philosophie.

COMMENT IL FAUST OUYR.

Ce sont preceptes que doibvent observer ceulx qui vont ouyr les leçons, harangues, et disputes publicques, pour sçavoir comment ils s'y doibvent comporter.

Il faut écouter celui qui donne de bonnes raisons.

JE t'envoye, amy Nicander, un petit traicté que j'ay receuilly et composé, *Comment il faust ouyr*, affin que tu sçaches escouter celuy qui te suadera et remonstrera par bonne raison, maintenant que tu es hors de la subjection des maistres qui te souloyent commander, estant, par maniere de dire, sorty hors de page, et ayant prins la robbe virile : car ceste licence effrenée de n'estre subject à personne, que les jeunes gens, à fauste de bien entendre, appellent et estiment faulsement *liberté*, les soubsmet à de plus rudes et de plus aspres maistres, que n'estoyent les precepteurs et les pædagogues qu'ils souloyent avoir en leur enfance ; c'est à sçavoir, *leurs cupiditez* et *appetits desordonnez*, qui sont lors comme desliez et deschaisnez. Et tout ainsy comme Herodote dict que les femmes, en despouillant leur chemise, despouillent aussy leur honte : aussy y a-il des jeunes gens qui, en laissant la robbe puerile, laissent quant et quant la crainte et la honte ; et devestant l'habit qui les tenoit en bonne et honneste conte-

Les cupiditès et appétits désordonnés sont de plus rudes maîtres pour la jeunesse que leurs précepteurs.

Lesfemmes, suivant Hérodote, en quittant la chemise quittent la honte.

nance, ils se remplissent incontinent de toute dissolution.

La sortie de l'enfance n'est qu'une mutation de maître.

Mais toy, qui as souvent entendu que c'est une mesme chose, suivre Dieu et obeïr à la raison, doibs estimer que le sortir hors d'enfance, et entrer au rang des hommes, n'est point une delibvrance de subjection, ains seulement une mutation de commandant, pource que la vie, au lieu d'un maistre mercenaire, loué ou bien achepté à prix d'argent, qui nous souloit gouverner en nostre enfance, prend alors une guide divine, *qui est la raison*, à laquelle ceulx qui obeissent, doibvent estre reputez seuls francs et libres : car ceulx-là seuls, ayant apprins à vouloir ce qu'il faust, vivent comme ils veulent, là où ès actions et affections desordonnées, et non regies par la raison, la franchise de la volonté y est petite, foible et debile, meslée de beaucoup de repentance.

Les étrangers dans une ville blâment toujours ce qui s'y fait.

Mais ainsy comme entre les nouveaulx bourgeois qui sont enrollez de nouveau pour jouïr des droicts et privileges de bourgeoisie de quelque cité, ceulx qui y sont estrangers, ou qui y viennent de loing habiter, blasment, reprennent et trouvent maulvais la plus-part de ce qui s'y faict, là où ceulx qui y estoyent habitants avant qu'en estre faicts bourgeois, ayant esté nourris et estants tous accoustumez aux loyx et coustumes du païs, ne reçoipvent point mal en gré les charges qui leur sont imposées, ains les prennent en patience. Aussy faust-il que le jeune homme, long-temps durant, soit à demy

nourry en la philosophie, et accoustumé dès le commencement à mesler tout ce qu'il apprend et tout ce qu'il oyt avecques propos de la philosophie, pour venir puis après, desia tout apprivoisé et tout dompté, à l'estude d'icelle à bon escient, laquelle seule peust accoustrer et revestir les jeunes gens d'un veritablement digne, viril et parfaict ornement et vestement de la raison.

L'ouïe est des cinq sens celui qui donne le plus de passions à l'ame.

Aussy croy-je que tu seras bien-ayse d'entendre ce que Theophraste escript touchant l'ouyë : *que c'est celuy de tous les cinq sens de nature qui donne plus et de plus grandes passions à l'ame ;* car il n'y a rien de tout ce qui se veoit, ne qui se gouste, ne qui se touche, qui cause de si grands ravissements hors de soy, si grands troubles, ne si grandes frayeurs, comme il en entre en l'ame par le moyen d'auscuns bruicts, sons et voix qui viennent à ferir l'ouyë : mais si elle est bien exposée et bien propre aux passions, encores l'est-elle plus à la raison : car il y a plusieurs endroicts et parties du corps qui donnent aux vices entrée pour se couler au-dedans de l'ame ; mais la vertu n'a qu'une seule prinse sur les jeunes gens, qui est, *les aureilles*, prouveu qu'elles soyent dès le commencement contreguardées pures et nettes de toute flatterie, non amollies ny abbreuvées d'auscuns maulvais propos. Et pourtant, à bonne cause, vouloit Xenocrates que l'on meist aux enfants des aureillettes ou templieres de fer, pour leur couvrir et deffendre les aureilles, plus-tost

Les oreilles sont la seule prise que la vertu ait sur les jeunes gens.

Xenocrates vouloit qu'on bouchât les oreilles des enfans.

qu'aux combattants à l'escrime des poings, pource que ceulx-cy ne sont en dangier que d'avoir les aureilles rompues et deschirées à coups de poing seulement, et ceulx-là les mœurs guastées et corrompues : non qu'il les voulust du tout priver de l'ouyë, ou les rendre totalement sourds, mais bien admonester de ne recepvoir les maulvais propos, et s'en donner bien de guarde, jusques à ce que d'austres bons y estants nourris de longue main par la philosophie, eussent saisy la place des mœurs la plus mobile et la plus aysée à meiner, y estants logez par la raison, comme guardes, pour la preserver et deffendre.

Il ne faut pas entretenir les enfans de mauvais propos.

Aussy l'ancien Bias envoya la langue au roy Amasis, qui luy avoit mandé qu'il luy envoyast la pire et la meilleure partie de la chair d'une hostie, voulant dire que le parler estoit cause de très-grands biens et de très-grands maulx. Et ordinairement ceulx qui baisent les bien petits enfants, les prennent par les aureilles, et leur disent qu'ils leur en facent austant; comme les admonestants couvertement en jeu, qu'il faust aimer ceulx qui leur prouffitent par les aureilles : car il est tout certain que qui vouldroit totalement priver un jeune homme d'ouyr, sans luy faire gouster auscunement la raison, non-seulement il ne produiroit de soy-mesme ne fruict ne fleur quelconque de vertu, mais au contraire il se tourneroit au vice, mettant hors de son ame, ne plus ne moins que d'une terre non labourée et delaissée en friche, plusieurs

Bias regardoit la langue comme la meilleure et la pire chose.

Le goût du plaisir et la fuite du travail sont naturels en nous.

rejectons et germes sauvages. Car l'inclination aux voluptez, et la fuitte du labeur, ne sont point en nous estranges, ne n'y ont point esté introduictes par maulvaises persuasions, ains y sont naturelles et nées avecques nous, qui sont les sources de vices et de maulx infinis; et qui les laisseront aller à bride avallée, là où le naturel les inciteroit, sans rien en retrencher par sages remonstrances, et les destourner pour reigler le deffaut de nature, il n'y auroit beste farouche ne sauvage qui ne feust plus doulce que l'homme.

L'ouïe est le sens le plus utile et le plus dangereux pour les jeunes gens.

Parquoy puisque ainsy est, que l'ouye porte aux jeunes gens si grande utilité avecques non moindre peril, j'estime que ce soit sagement faict de discourir et deviser souvent, et avecques soy-mesme et avecques austruy, *comment c'est qu'il faust ouyr*, attendu mesmement que nous voyons que la plus-part des hommes en abusent, attendu qu'ils s'exercitent à parler devant que s'estre accoustumez à escouter, et qu'ils pensent qu'il y ayt une science de bien parler, et une exercitation pour l'apprendre: et quant à l'escouter, que ceulx qui en usent sans art, comment que ce soit, en reçoipvent du prouffit. Combien que au jeu de la paulme on apprend tout ensemble, et à recepvoir l'esteuf, et à le renvoyer? Mais en l'usage du parler il n'est pas ainsy; car le bien recepvoir precede le rejecter, ne plus ne moins que le concepvoir et retenir la semence precede l'enfanter.

Or,

Or, dict-on que les œufs des oiseaux que l'on appelle vulgairement ὑπηνέμια, c'est-à-dire esventez ou conçeus du vent, sont germes imparfaicts, et commencements de fruicts qui n'ont peu avoir vie ; aussy le parler des jeunes gens qui ne sçavent escouter, et qui ne sont pas accoustumez à recepvoir prouffit par l'ouyë, n'est veritablement que vent ; et comme dict le poëte,

Le parler des jeunes gens qui ne savent pas écouter n'est que du vent.

C'est une vaine, inutile parole
Qui follement dessoubz les nues volent.

car ceulx qui veulent recepvoir auscune chose que l'on verse d'un vase en un austre, enclinent et tournent la bouche de leurs vases devers ce que l'on y verse, affin que l'infusion se face bien dedans, et qu'il ne s'en respande rien au dehors : et eulx ne sçavent pas se rendre attentifs, et par attention accommoder leur ouyë, affin que rien ne leur eschappe de ce qui se dict utilement : ains, ce qui est digne de plus grande mocquerie, s'ils se trouvent presents à ouyr raconter l'ordre de quelque festin, ou d'une monstre, ou un songe, ou un desbat et querelle que le recitant aura eu contre un austre, ils escoutent en grand silence, et s'arrestent à ouyr diligemment ; mais si quelqu'un les tire à part pour leur enseigner chose utile, ou pour les enhorter à quelque poinct de leur debvoir, ou pour les reprendre quand ils faillent, ou appaiser quand ils se courroucent, ils ne le peuvent endurer, et taschent à refuter par arguments, en contestant à l'encontre de ce que

Les jeunes gens écoutent plus volontiers les histoires que les avis qu'on veut leur donner.

l'on leur dict, s'ils peuvent ; et s'ils ne peuvent, ils s'enfuyent pour aller ouyr quelques austres fols propos, comme de meschants vaisseaux pourris, remplissants leurs aureilles de toute austre chose plustost que de ce qui leur est necessaire.

Il faut habituer les enfans à beaucoup ouir, et à parler peu.

Ceulx doncques qui veulent bien dresser les chevaulx, leur enseignent à avoir bonne bouche, et obeir bien au mors ; aussy ceulx qui veulent bien instruire les enfants, les doibvent rendre soupples et obeïssants à la raison, en leur enseignant à beaucoup ouyr, et à ne gueres parler. Car Spintharus, louant Epaminondas, disoit qu'il n'avoit jamais trouvé homme qui sçeust tant comme luy, ne qui parlast moins : aussy dict-on que nature, pour ceste cause, a donné à chascun de nous une langue seule et deux aureilles, *pource qu'il faust plus ouyr que parler.*

Le silence est admirable dans un jeune homme.

Or est-ce par-tout un grand et seur ornement à un jeune homme, que le silence ; mais encores principalement quand, en escoutant parler un austre, il ne se trouble point, ny n'abbaye point à chasque propos ; ains encores que le propos ne luy plaise gueres, il a patience neantmoins, et attend jusques à ce que celuy qui parle ayt achevé : et encores, après qu'il a achevé, il ne va pas soubdainement luy jecter au devant une contradiction ; ains, comme dict Æschines, il laisse passer entredeux quelque petite intervalle de temps, pour veoir si celuy qui a dict vouldra point encores

adjouster quelque chose à son dire, ou y changer, ou en oster. Mais ceulx qui, tout soubdain, contredisent, n'estants escoutez ny n'escoutants, ains parlants tousiours à l'encontre de ceulx qui parlent, font une fauste malseante et de maulvaise grace : là où celuy qui est accoustumé d'ouyr patiemment, avecques honneste contenance, en receuille mieulx le propos qu'on luy tient, s'il est utile et bon ; et s'il est inutile ou faulx, il a meilleur loisir de le discerner et de le juger, et si se monstre amateur de vérité, non de querelle, ni temeraire en contention et aigre : au moyen de quoy ne parlent point mal ceulx qui disent qu'il faust plustost vuider la folle opinion et presumption que les jeunes gens prennent d'eulx-mesmes, qu'il ne faust l'air de quoy sont enflez les oultres et peaulx de chevres, quand on y veult mettre dedans quelque chose de bon ; car austrement, estants pleins du vent d'oultrecuidance, ils ne reçoipvent rien de ce que l'on y cuide verser.

C'est une très-grande faute que d'interrompre ceux qui parlent.

Or, l'envie conjoincte avecques une malveuillance et malignité, n'est bonne à œuvre quelconque, ains est nuysante à toute chose honneste et louable : mais sur tout elle est maulvaise assistante et conseillere de celuy qui veult bien ouyr, rendant les propos qui luy seroyent utiles, ennuyeux, mal plaisants, et fascheux à ouyr, pource que les envieux prennent plaisir à toute austre chose plustost qu'à ce qui est bien dict : et neantmoins celuy qui

L'envie nuit a tout ce qui est honnête et louable.

est marry de veoir à un austre, richesse, aucthorité ou beaulté, est seulement ennuyeux, pource qu'il est marry de veoir un austre avoir quelque bien. Mais celuy à qui il desplaist d'ouyr bien dire, est marry de son bien propre ; car tout ainsy comme la clarté est le bien de ceulx qui voyent, aussy la parole est le bien de ceulx qui escoutent, s'ils la veulent recepvoir. Et quant aux austres especes d'envies, ce sont certaines austres maulvaises et vicieuses passions et conditions de l'ame qui les engendrent. Mais l'envie contre les bien-disants procede d'une ambition importune, et une convoitise injuste d'honneur, qui alterent tellement celuy qui en est atteinct, qu'elle ne le laisse pas seulement prester l'aureille à ce qui se dict, ains luy trouble et luy distraict la pensée à considerer en un mesme temps sa souffisance, pour veoir si elle est moindre que de celuy qui parle, et à reguarder la contenance des austres qui escoutent, pour sçavoir s'ils y prennent plaisir, et s'ils ont en estime celuy qui discourt : car si on le louë, il luy est advis qu'on luy donne austant de coups de baston, et s'en courrouce à l'encontre des assistants, s'ils le trouvent bien-disant ; et neantmoins, quant aux propos il les laisse là, et rejecte arriere les precedents, pource qu'il luy faict mal de s'en soubvenir, et tremble et ne sçait qu'il faict, de paour qu'il a des succedents, craignant qu'ils ne soyent trouvez encores meilleurs que les premiers : au moyen de quoy il

C'est être ennemi de son bien que de ne pas se plaire à entendre bien dire.

L'envie rend malheureux celui qui est atteint de cette passion.

faict tout ce qu'il peust pour rompre le propos le plustost qu'il est posssible, mesmement quand il veoit que le discourant parle le mieulx; puis quand l'audience est faillie, il ne s'attache à pas un des discours qui auront esté faicts, ains va sondant et receuillant les voix et opinions des assistants; et s'il en trouve qui le louënt, il s'oste de là vistement, et s'enfuit arriere comme s'il estoit fol. Mais s'il y en a quelques-uns qui les blasment ou qui les tordent en maulvaise part, ce seront ceulx-là ausquels il courra, et avecques lesquels il se joindra: et si d'adventure il n'y a personne qui les destorde, alors il luy comparera d'austres plus jeunes, qui auront mieulx discouru (ce dira-il) et avecques plus grande force d'eloquence, sur un mesme subject, et ne cessera d'interpreter tout en maulvaise part, jusques à tant qu'ayant corrompu et guasté toute la harangue qui aura esté faicte, il se la rendra inutile et sans auscun prouffit à luy-mesme.

Il faut que l'ambition s'accorde avec le désir d'ouïr.

Et pourtant faust-il, en tel cas, que l'ambition soit d'accord avecques le desir d'ouyr, affin que l'on escoute patiemment et doulcement celuy qui haranguera, ne plus ne moins que si l'on estoit convié au banquet de quelque sainct sacrifice, en louant son eloquence, là où il aura bien dict, et prenant en gré la bonne volonté de celuy qui aura mis en avant ce qu'il sçait, et qui aura voulu persuader les austres par les arguments et raisons dont il s'est luy-mesme persuadé. Ainsy, quand il luy sera bien

succedé, il y fauldra, pour conclusion, adjouster, *que ce n'a point esté par fortune ny par cas d'adventure qu'il luy sera advenu de bien dire, ains par soing, par diligence et par art;* et pour le moins, faudra-il contrefaire ceulx qui louënt et qui estiment fort quelque chose; et là où il aura failly, il fauldra là arrester son entendement à considerer dont et pour quelles causes sera venue la fauste. Car ainsy comme Xenophon dict, *que les bons mesnagers font leur prouffit de tout, et de leurs ennemys et de leurs amys.* Aussy ceulx qui sont esveillez et attentifs à ouyr diligemment, reçoipvent prouffit non-seulement de ceulx qui disent bien, mais aussy de ceulx qui faillent à bien dire.

L'attention à ouir fait recevoir profit de ceux qui parlent bien et de ceux qui parlent mal.

Car une maigre invention, une impropre locution, un maulvais languaige, une laide contenance, un esblouissement de sotte joye, quand on s'entend louër, et toutes austres telles impertinences qui adviennent souvent à ceulx qui font les harangues en public, nous apparoissent beaucoup plustost en austruy, quand nous escoutons, qu'ils ne font en nous-mesmes quand nous haranguons. Et pour ce faust-il transferer l'examen et la correction de celuy qui aura harangué en nous-mesmes, en examinant si nous commettons point par mesguarde de telles faustes en orant. Car il n'est rien au monde si facile que de reprendre son voisin; mais ceste reprehension-là est vaine et inutile, si on ne la rapporte à une instruction de corriger ou esviter semblables erreurs en soy-mesme.

Nous approuvons plutôt ce qui se passe chez les autres que chez nous.

Et ne faust pas, en tel endroict, oublier l'advertissement du sage Platon, *quand on a veu quelqu'un faillant, de descendre tousiours en soy-mesme, et dire à par soy : ne suis-je point tel ?* Car tout ainsy que nous voyons nos yeulx reluisants dedans les prunelles de ceulx de nos prochains, aussy faust-il que en la maniere de dire des austres, nous nous representions la nostre, affin que nous ne soyons pas legers ny temeraires à reprendre les austres ; et aussy que quand nous viendrons nous-mesmes à haranguer, nous soyons plus soigneux de prendre guarde à telles choses. A cest effect, aussy servira grandement la comparaison, quand nous serons retirez à part de retour du lieu où aura esté faicte la harangue, que nous prendrons quelque poinct qui nous semblera n'avoir pas esté bien ou suffisamment deduict, et nous essayerons et tirerons en avant nous-mesmes pour le remplir ou pour le corriger, ou bien pour austrement le dire, ou qui plus est encores, pour tascher à ameiner des raisons et arguments tous austres sur le mesme subject, et les deduire tous austrement : ce que Platon mesme a austrefois faict sur les oraisons de Lysias.

Dans les défauts des autres, il faut voir les siens pour s'en corriger.

Car ce n'est pas chose difficile, ains très-facile, que de contredire une oraison prononcée ; mais en prononcer et dire une austre sur le mesme subject, qui soit mieulx faicte et meilleure, c'est cela qui est bien difficile à faire, comme dict un Lacedæmonien quand il enten-

Il est très-aisé de critiquer un discours, et très mal-aisé d'en faire un semblable.

dit que Philippus, roy de Macedoine, avoit desmoly et rasé la ville d'Olynthe : *mais il n'en sçauroit*, dict-il, *faire une telle.* Quand doncques nous verrons que, en discourant sur un mesme subject et argument, il n'y aura pas grande différence entre ce que nous dirons, et ce que l'austre paravant aura dict, alors nous retrencherons beaucoup de nostre mespris, et incontinent les aisles tomberont à nostre presumption et amour de nous-mesmes, quand nous viendrons à nous esprouver par telles comparaisons.

Les présomptueux tirent peu de profit de ce qu'ils entendent.

Or est, l'esmerveiller et admirer contraire au mespriser, signe d'une plus doulce et plus equitable nature ; mais il n'a pas besoing non plus de peu de soing, et à l'adventure de plus grand et plus reservé que le mespriser, pource que ceulx qui sont ainsy mesprisants et presumptueux, reçoipvent moins de prouffit d'ouyr ceulx qui haranguent ; mais ceulx qui sont simples et subjects à tout admirer, en reçoipvent dommage, et ne desmentent point ce que dict Heraclitus :

Les simples en retirent dommage.

Un homme simple s'estonne de tout ce qu'il oyt dire.

Il faut examiner avant de louer.

Pourtant faust-il simplement laisser eschapper de la bouche les louanges du disant ; mais quant à adjouster foy à ce qu'il aura dict, il y faust aller bien retenu : et quant au language et à la prononciation de ceulx qui s'exercent à bien dire, il en faust estre simple et gracieux spectateur et auditeur, mais bien aspre et severe

severe examinateur et contreroolleur de ce qui aura esté dict, quant à l'usage et à la verité, affin que ceulx qui auront ouy, ne hayssent point, et que ceulx qui auront dict ne nuisent point. Car bien souvent nous ne nous donnons guarde que nous recepvons des faulses et maulvaises doctrines pour la foy que nous adjoustons, et la bonne affection que nous portons à ceulx qui les mettent en avant. A ce propos les seigneurs du conseil de Lacedæmone, trouvant l'opinion bonne d'un personnage qui avoit très-mal vescu, la feirent proposer par un austre de bonne vie et de bonne reputation, faisant en cela sagement et prudemment, d'accoustumer leur peuple à s'esmouvoir plustost par les mœurs que par la parole du proposant.

Les Lacédémoniens avoient un grand respect pour les bonnes mœurs.

Mais en philosophie il faust mettre à part la reputation de celuy qui met en avant un propos, et examiner le propos à part, pource que, comme l'on dict, qu'en la guerre il y a beaucoup de faulses alarmes; aussy y a-il en un auditoire : car la barbe blanche du disant, le geste, le grave sourcil, le parler de soy-mesme, et principalement les cris, les battements de mains, les tressaillements des assistants à ouyr une harangue, estonnent quelquefois un auditeur qui n'est pas bien rusé, comme un torrent qui l'emporte malgré luy; et si y a encores quelque tromperie au style et au language, quand il est doulx et coulant, et qu'avecques quelque gravité, force et impetuosité artificielles, il vient à discourir des choses. Car

Il faut être en garde contre les applaudissemens.

ainsy comme ceulx qui chantent soubz une fluste, font beaucoup de faustes dont les escoutants ne s'apperçoivent point, aussy un language exquis et brave esblouit les aureilles de l'escoutant, qu'il ne puisse sainement juger de ce qu'il signifie, comme dict Melanthius, interrogué qui luy sembloit de la tragœdie de Dionysius. *Je ne l'ay*, dict-il, *peu veoir, tant elle estoit offusquée de languag*e.

Les harangues entortillées ou fardées entraînent les auditeurs.

Mais les devis, leçons et harangues de ces sophistes, faisants monstre de leur eloquence, ont non-seulement la couverture des paroles fardées qui cachent la sentence, mais qui plus est, ils addoulcissent leurs voix par je ne sçay quels amollissements, ne sçay quels entonnements et accents de chansons qu'ils donnent à leur prononciation, qui ravissent les escoutants hors d'eulx-mesmes, et les tirent là où ils veulent, en leur donnant une vaine volupté, et en recepvant une plus vaine gloire, tellement qu'il leur advient proprement ce que respondict une fois Dionysius, lequel ayant promis, au theatre, à quelque joueur de cythre qui avoit excellentement joué devant luy, qu'il luy donneroit de grands presents, depuis il ne luy donna rien : *car austant que tu m'as*, ce dict-il, *donné de plaisir en chantant, austant en as-tu reçeu de moy en esperant.* En semblable monnoye payent les auditeurs qui escoutent de tels harangueurs; car ils sont admirez pour austant de temps comme ils demourent en la chaire à haranguer; mais finie la harangue, aussy-tost est escoulé le

plaisir des uns, et plustost encores la gloire des austres : de maniere que ceulx-là ont despendu en vain austant de temps comme ils ont demouré à escouter, et ceulx-cy toute leur vie qu'ils ont employée pour apprendre à ainsy parler.

Il faut qu'un auditeur prudent juge le discours séparement de la maniere affectée avec laquelle il aura été prononcé.

A ceste cause faust-il oster ce qu'il y a de trop et de superflu au language, et s'arrester à chercher le fruict mesme, et suivre en cela l'exemple non des bouquetieres qui font les bouquets et les chappeaux de fleurs, mais les abeilles : car ces femmes-là choisissant à l'œil les belles et odorantes fleurs et herbes, en tissent et composent un ouvrage qui est bien souëf à sentir, mais qui au demourant ne porte point de fruict, et ne dure qu'un seul jour : mais les abeilles bien souvent volants à travers, et par-dessuz des prairies pleines de roses, de violettes, et de hyacinthes, se poseront sur du très-fort et très-acre thym, et s'arresteront dessuz, preparants dequoy faire le roux miel, et y ayant ceuilly quelque chose qui y puisse servir s'en revolent à leur besongne : aussy faust-il que le sage auditeur, et qui a l'entendement pur et net de passion, laisse-là le language affeté et fardé, et semblablement aussy les propos et gestes qui tiendront du triacleur ou du basteleur, qui se veult monstrer, en jugeant que ce sont mouches guespes qui sophistiquent et corrompent l'herbe : mais que avecques une profonde attention il descende au fond de la sentence, et de

l'intention du disant, pour en retirer ce qu'il y aura d'utile et de prouffitable, se soubvenant qu'il n'est pas là venu pour ouyr jouër des farces ou chanter des musiciens en un theatre, mais en une eschole, et en un auditoire pour apprendre à emender et corriger sa vie par la raison : et pour ceste cause faust-il faire jugement et examen de la lecture et harangue par soy-mesme et par la disposition en laquelle on se trouve, en considerant s'il y aura auscune des passions de l'ame qui en soit devenue plus doulce, ou si elle nous aura rendu quelque ennuy plus leger, si le courage et l'asseurance en est plus ferme, si l'on se sent plus enflammé envers l'honnesteté et la vertu.

Il faut sonder son ame pour savoir si on a profité.

Car il n'est pas raisonnable que quand on se leive de la chaire d'un barbier, on se presente devant un mirouër, et que l'on taste sa teste et son menton, pour veoir s'il aura bien rongné les cheveulx, et s'il aura bien accoustré la barbe : et qu'au sortir d'une leçon et d'une eschole l'on ne se retire pas incontinent à part pour considerer son ame, si ayant laissé quelque chose de ce qui luy poisoit, et dont elle avoit trop auparavant, elle en sera point devenue plus legere, plus aysée, et plus doulce : car, comme dict Ariston, *ny une estuve, ny un sermon ne sert de rien, s'il ne nettoye.*

Un jeune homme doit être satisfait s'il a profité d'une bonne leçon.

Soit doncques le jeune homme joyeux, que le discours d'une leçon qu'il aura ouyë, luy ayt prouffité : non que je veuille que le plaisir soit la fin finale qu'il se proposera pour l'aller

ouyr, ne qu'il estime qu'il faille sortir de l'eschole d'un philosophe, en chantant à demy-voix avec une chere guaye qui se lise en la face, ou qu'il cherche à estre perfumé de souëfves senteurs, là où il aura besoing d'estre graissé de cataplasmes, et frotté d'huyles, et de fomentations plus medecinales que bien odorantes : mais bien qu'il ayt à gré, si avecques une parole poignante et piquante on luy nettoye et purifie son ame pleine de brouillas espais, et d'obscurité grande, ne plus ne moins qu'avecques la fumée on nettoye les ruches des abeilles. Car, si bien celuy qui presche et qui harangue ne doibt pas du tout estre negligent de son style, qu'il n'y ayt quelque plaisir et quelque grace : c'est neantmoins ce dequoy le jeune homme qui escoute se doibt soucier le moins, au moins du commencement : je ne dys pas que puis après il ne s'y puisse bien arrester, ne plus ne moins que ceulx qui boivent, après qu'ils ont estanché leur soif, alors ils tournent les couppes tout à l'entour, pour considerer et reguarder l'ouvrage qui est dessuz : aussy quand le jeune homme auditeur se sera remply de doctrine, et qu'il aura reprins haleine, on luy peust bien permettre de s'amuser à considerer le language, s'il aura rien d'eleguant et de gentil. Mais celuy qui tout au commencement s'attache non aux choses, ny à la substance, ains va requerant que le language soit pur, Atticque et rond, me semble faire tout ainsy, comme si estant empoisonné il ne

Un orateur doit soigner son style.

L'auditeur ne doit pas beaucoup s'arrêter au style.

vouloit point boire de preservatif et d'antidote, si l'on ne luy bailloit le breuvage dedans un vase faict et formé de la terre de Colie en Atticque, ny vestir une robbe au cœur d'hyver, sinon que la laine feust des moutons de l'Atticque, et aimoit mieulx demourer sans se bouger ny rien faire, en une cappe simple et mince, comme est le style de l'oraison de Lysias. Ces erreurs-là sont cause qu'il se trouve grande indigence de sens et de bon jugement, et à l'opposite grande abondance de babil et de caquet ès jeunes gens par les escholes : pour austant qu'ils n'observent, ny la vie, ny les actions, ny les desportements d'un philosophe en l'administration et gouvernement de la chose publicque, ains donnent toute la louange aux beaulx termes, paroles eleguantes, et au bien dire, sans sçavoir, ny vouloir enquerir pour le sçavoir, si ce qu'il dict est utile ou inutile, necessaire, ou bien superflu.

Les jeunes gens donnent plus de mérite aux belles paroles qu'aux bonnes actions.

Après ces preceptes que nous avons baillez, comment on doibt ouyr un philosophe discourant, suit tout d'un tenant la reigle et advertissement des questions que l'on doibt proposer : car il faust que celuy que l'on convie à soupper, se contente de ce que l'on sert sur la table devant luy, sans demander austre chose ny contrerooller ou reprendre ce qui luy est presenté : mais celuy qui est venu à un festin de devis et de discours, par maniere de parler, si c'est sur certain subject et argument

Il faut écouter patiemment ceux qui discourent.

prefix de longue main, il faust qu'il ne face austre chose qu'escouter patiemment sans mot dire : car ceulx qui distrayent le disant à austres subjects et austres arguments, et qui luy entrejectent des interroguations, ou luy font des oppositions à l'encontre de ce qu'il dict, sont fascheux, importuns, qui ne peuvent jamais accorder en un auditoire, et oultre ce qu'ils n'en reçoipvent auscun prouffit, ils troublent le disant, et tout le discours de son oraison quant et quant.

Il ne faut faire que des questions utiles et à propos.

Mais si le disant prie de luy-mesme qu'on l'interrogue, et qu'on luy propose telle question que l'on vouldra, il faust alors luy demander tousiours quelque chose qui soit necessaire ou prouffitable : car Ulysses est mocqué en Homere par les poursuivants de sa femme, pour ce que

> Il ne queroit que de bribes couppées,
> Non des vaisseaux d'honneur, ou des espées. *Odiss. l. 17.*

par ce qu'ils reputoyent un signe de magnanimité, demander, tout ainsy que donner, quelque chose de grand prix : mais plus seroit digne d'estre mocqué celuy qui proposeroit au discourant des questions frivoles et sans fruict quelconque, comme font auscunesfois des jeunes gens qui ont envie de babiller, ou bien de monstrer qu'ils sont sçavants en dialecticque ou ès mathematicques, et ont accoustumé de proposer au discourant, comme il faust diviser les choses indivisibles, ou que c'est le

mouvement selon la coste, et selon le diametre : ausquels se peust dire la response que feit le medecin Philotimus à un, qui estant phthisicque et pourry dedans le corps, luy demandoit quelque medecine pour guarir un petit ulcere qu'il avoit au bout de l'ongle : car le medecin cognoissant bien à sa couleur et son haleine, qu'il estoit guasté au dedans, luy respondict : *mon amy tu n'es pas en dangier pour l'ulcere de ton ongle, il n'est pas temps d'en parler maintenant.* Aussy n'est-il pas heure maintenant de disputer de telles questions que tu me proposes, jeune fils mon amy, mais plustost, comme tu te pourras delibvrer de la folle opinion et presomption de toy-mesme, qui te tient, ou de l'amour et de la sottie dont tu es empestré, pour te rendre en un estat de vie saine, et sans vanité quelconque.

Dans ses interrogations il faut examiner la capacité du sujet qu'on interroge.

Qui plus est, encore faust-il bien avoir l'œil à reguarder, en quoy le discourant a plus de souffisance ou naturelle ou acquise, pour luy faire les interroguations de ce en quoy il est le plus excellent, non pas forcer celuy qui aura mieulx estudié en la philosophie morale, de respondre à des questions de physicque ou des mathematicques : ou celuy qui sera mieulx entendu en la naturelle et physicque, le tirer à juger des propositions conjoinctes, ou à souldre les sophismes ou syllogismes fallacieux, que l'on appelle *les menteurs.* Car tout ainsy comme qui vouldroit fendre du bois avecques une clef, ou ouvrir une porte avecques une coignée,

coignée, il ne feroit point d'injure à la clef, ny à la coignée, mais il se priveroit soy-mesme de l'usage propre, et de ce que peust faire l'un et l'austre : aussy ceulx qui demandent au discourant ce à quoy il n'est pas propre de nature, ou en quoy il ne s'est pas exercité, et qui ne veulent pas ceuillir ne prendre ce qu'il a et qu'il peust fournir, ils ne font pas seulement ceste perte-là, mais davantage acquierent la reputation de la maulvaistié et de malignité.

Il se faust aussy guarder de demander beaucoup de questions et souvent, car cela est encore signe d'homme qui se veult monstrer : mais prester l'aureille attentifvement avecques doulceur, quand quelque austre propose, est faict en homme studieux, et qui se sçait bien accommoder à la compaignie, et si d'adventure il n'y a quelque cas propre et particulier qui l'empesche, ou s'il n'y a quelque passion, ayant besoing d'estre arrestée, ou quelque imperfection requerant remede qui nous presse : car comme dict Heraclitus, *peut estre vauldroit-il mieulx ne cacher point son ignorance, ains la mettre en esvidence, pour la faire guarir.*

Il faut être discret dans ses demandes et dans leur nombre.

Mais si quelque cholere ou quelque assault de superstition, ou quelque violente querelle à l'encontre de nos domesticques et parents, ou quelque furieuse concupiscence d'amour,

Touchant du cœur les chordes plus cachées,
Qui ne debvroyent pour rien estre touchées,

Commande en nostre entendement, il ne faust pas fuyr en rompant le propos à en estre re-

Il faut aimer à être corrigé de ses défauts et en chercher les moyens.

prins, ains faust chercher à en ouyr discourir aux escholes mesmes : et après les leçons faillies prendre à part le philosophe, et luy en conferer, et l'en interroguer : non pas comme font plusieurs, qui sont bien ayses d'ouyr un philosophe parler des austres, et l'en estiment : et si d'adventure le philosophe laissant les austres, s'addresse à part à eulx, pour leur remonstrer franchement ce qu'ils ont de besoing, et qu'il les en face soubvenir, ils s'en courroucent, et l'en estiment envieux et fascheux : car ils pensent proprement qu'il faille ouyr les philosophes en leurs escholes par maniere de passetemps, comme les joueurs de tragœdies en un theatre, et cuident que hors de là il n'y a point de difference entre les philosophes et eulx : et ont bien raison de le cuider ainsy quant aux sophistes : car depuis qu'ils sont hors de leurs chaires où ils haranguent, et qu'ils laissent leurs livres, et leurs petites introductions, ès austres actions et vrayes parties de la vie humaine, on les trouve petits, et de moindre esprit que les plus bas et plus vulgaires hommes du monde : mais ils n'entendent pas aussy que de ceulx qui sont vrayement dignes de ce nom de philosophes, soit qu'ils se jouent, ou qu'ils facent à bon escient un clin d'œil, un signe de la teste, un froncement de visage, et principalement les paroles qu'ils disent à part à chascun, portent tousiours quelque utilité et quelque fruict à ceulx qui ont la patience de les laisser dire et de leur prester l'aureille.

Les sophistes sont bien inférieurs aux philosophes.

Dans la vraie philosophie, tout, jusqu'à un geste, peut servir d'instruction.

Au demourant quant aux louanges que l'on donne au bien disant, il est besoing d'y user de moyen et de prudence retenue, pource que ny le peu, ny le trop, en telle chose n'est louable ny honneste : car l'auditeur qui se maintient si dur et si roide qu'il ne s'amollit ny ne s'esmeut pour chose qu'il oye, est fascheux et insupportable, estant remply d'une presomptueuse opinion de soy-mesme qu'il cache leans, et secrettement en soy-mesme se vante qu'il diroit bien quelque chose de meilleur, que ce qu'il oyt, ne remuant les sourcils à propos, ny ne rejectant auscune voix qui porte tesmoignage qu'il oye volontiers, ains par un silence, une gravité feincte, et une contenance affectée, va prochassant la reputation d'homme constant et de gravité grande, pensant que les louanges soyent comme de l'argent, qu'austant comme l'on en donne à un austre, austant on en oste à soy-mesme. Car il y en a plusieurs qui prennent mal et à contre-poil un dire de Pythagoras, qui disoit, que de l'estude de la philosophie il luy estoit demouré ce fruict, *qu'il n'avoit rien en admiration :* et ceulx-cy pensent que pour non louër ny honorer les austres, il les faille mespriser, et veulent qu'on les estime venerables par dedaigner tous les austres.

Il faut louer prudemment, et avec réflexion.

Mais la raison philosophicque oste bien l'esbahissement et l'estonnement qui procede de doubte, ou d'ignorance, pource qu'elle sçait et cognoist la cause d'une chascune chose, mais

La philosophie diminue bien l'étonnement qui vient de doute ou d'ignorance.

pour cela elle ne perd pas la facilité, la grandeur et l'humanité : car à ceulx qui veritablement et certainement sont bons, c'est un très-bel honneur que d'honorer ceulx qui le meritent, et orner austruy est un ornement très-digne qui vient d'une superabondance de gloire et d'honneur qui est en celuy qui le donne : mais ceulx qui sont chiches ès louanges d'austruy, semblent estre pauvres et affamez des leurs propres : comme aussy au contraire, celuy qui sans jugement à chasque mot et à chasque syllabe presque s'eleve et s'escrie, est par trop leger et volage, et bien souvent desplaist à ceulx mesmes qui font les harangues, mais bien fasche-il tousiours les austres assistants, en les faisant sourdre et leiver contre leur volonté, comme les tirants quasy par force à ce faire, et à crier comme luy de honte qu'ils ont : et puis n'ayant receuilly auscun prouffit de l'oraison ouyë, pour avoir esté trop estourdy et trop turbulent après ses louanges, il s'en retourne de l'auditoire avecques l'une de ces trois reputations qu'il en rapporte, qu'il est mocqueur, ou qu'il est flatteur, ou qu'il est ignorant.

L'applaudissement donné légérement déplaît à celui même à qui on l'accorde.

Or faust-il quand on est en siege de justice pour juger un procès, ouyr les parties sans haine ny faveur, ains de sens rassis, pour rendre le droict à qui il appartient : mais ès auditoires des gens de lettres, il n'y a ny loy ny serment qui nous empesche que nous n'escoutions avecques faveur et benevolence celuy qui faict la harangue : ains au contraire, les an-

Un juge doit être exempt de haine ou de faveur.

Dans les sociétés de gens de lettres il faut pencher du côté de la faveur.

ciens ont mis et colloqué les Graces auprès de Mercure, voulants par cela donner à entendre, que le parler requiert grace, benevolence et amitié : car il n'est pas possible que le disant soit si fort rejectable, ne si deffaillant en toutes choses, qu'il n'y ayt ny sens auscun digne de louange inventé par luy-mesme, ou renouvelé des anciens, ny le subject de sa harangue, ny son but et intention, ny au moins le language et le style, ou la disposition des parties de l'oraison : car, comme dict l'ancien proverbe,

Parmy chardons et espineux halliers
Naïssent les fleurs des tendres violiers.

Car si auscuns, pour monstrer leur esprit, ont prins à louer le vomissement, austres la fiebvre, et quelques-uns la marmite, et n'ont point eu fauste de grace, comme est-il possible qu'une oraison composée par un personnage, qui quoy que ce soit semble, ou pour le moins est appellé *philosophe*, ne donne aux auditeurs gracieux et equitables quelque respit et quelque temps à propos pour la louer ? Tous les beaulx en fleur d'aage, ce dict Platon, comment que ce soit, donnent tousiours des atteinctes d'amour à celuy qui est d'amoureuse nature ; car s'ils sont blancs, il les appelle *enfants des Dieux :* ceulx qui sont bruns, *magnanimes :* celuy qui a le nez aquilin, *royal :* celuy qui est camus, *gentil et plaisant et agreable :* celuy qui est pasle, en couvrant un peu ceste maulvaise couleur, *il le saluera teinct de miel :*

Platon trouvoit toujours occasion de louer.

car l'amour a cela, qu'il s'attache et se lie à tout ce qu'il trouve, comme faict le lierre. Mais celuy qui prendra plaisir à ouyr, s'il est homme de lettres, sera bien plus inventif à trouver tousiours dequoy louër un chascun de ceulx qui monteront en chaire pour declamer. Car Platon, qui en l'oraison de Lysias ne louoit point l'invention, et reprenoit grandement la disposition, encores toutesfois en louoit-il le style et l'elocution, pource que toutes les paroles y sont claires et rondement tournées.

Il y a toujours quelque chose à reprendre dans les ecrivains et les orateurs.

Aussy pourroit-on avec raison reprendre le subject dequoy a escript Archilochus, la composition des vers de Parmenides, la bassesse de Phocylides, le trop de language d'Euripides, l'inesgualité de Sophocles : comme semblablement aussy des orateurs, l'un n'a point de nerfs à experimenter un naturel, l'austre est mol ès affections, l'austre a fauste de graces, et neantmoins est loué pour quelque particuliere force qu'il a d'esmouvoir et de delecter : au moyen dequoy les auditeurs ne se sçauroyent excuser, qu'ils n'ayent tousiours assez matiere de gratifier, s'ils veulent, à ceulx qui font des leçons ou des harangues publicques : car il y en a, à qui il suffit encores que l'on ne porte point tesmoignage de vifve voix à leur louange, que l'on leur monstre un bon œil, un visage ouvert, une chere joyeuse, et une disposition et contenance favorable, et non point fascheuse ne chagrine.

Façon modeste de se tenir vis-à-

Au demourant ces choses cy sont toutes vulgaires et communes envers ceulx-mesmes qui

ne disent du tout rien qui vaille ; une assiette modeste en son siege, sans apparence de dedain, avecques un port de la personne droict, sans pancher ne çà ne là, un œil fiché sur celuy qui parle, un geste d'homme qui escoute attentifvement, et une composition de visage toute nette sans demonstration quelconque, non de mespris ou d'estre difficile à contenter seulement, mais aussy de toutes austres cures et de tous austres pensements, d'austant qu'en toutes choses la beaulté se compose comme par une consonance, et convenance mesurée de plusieurs bienseances concurrentes ensemble en un mesme temps; mais la laideur s'engendre incontinent par la moindre du monde qui y deffaille, ou qui y soit de plus qu'il ne faust mal à propos, comme notamment en cest acte d'ouyr, non-seulement un froncis de sourcils, ou une triste chere de visage, un reguard de travers, une torse de corps, un croisement de cuisses l'une sur l'austre mal honneste, mais seulement un clin d'œil ou de teste, un parler bas en l'aureille d'un austre, un ris, un baillement, comme quand on a envie de dormir, une morne tristesse, et toute austre chose semblable, est reprehensible, et requiert que l'on y prenne bien soigneusement guarde.

vis d'un mauvais orateur.

La beauté se compose par une consonance.

La laideur s'engendre de peu de chose.

Et puis ceulx-cy cuident que tout l'affaire soit en celuy qui dict, et rien en celuy qui escoute; ains veulent que celuy qui a à haranguer vienne bien preparé, et ayant bien et diligemment pensé à ce qu'il doibt dire, et

L'auditeur est pour beaucoup avec l'orateur.

eulx sans avoir rien propensé, et sans se soucier de leur debvoir, se vont seoir là, tout ne plus ne moins que s'ils estoyent venus pour soupper à leur ayse, pendant que les austres travailleroyent; et toutesfois encores celuy qui va soupper avecques un austre a quelques choses à faire et observer, s'il s'y veult porter honnestement; par plus forte raison doncques, beaucoup plus en a l'auditeur; car il est à moitié de la parole avecques celuy qui dict, et luy doibt ayder, non pas examiner rigoureusement les faustes du disant, et poiser en severe balance chascun de ses mots, et chascun de ses propos, et luy cependant sans crainte d'estre de rien recherché, faire mille insolences, mille impertinences et incongruitez en escoutant. Mais tout ainsy comme en jouant à la paulme, il faust que celuy qui reçoipt la balle se remue dextrement, au prix qu'il veoit remuer celuy qui luy renvoye; aussy au parler y a-il quelque convenance de mouvement entre l'escoutant et le disant, si l'un et l'austre veult observer ce qu'il doibt.

Epicurus se plaignoit que ses amis lui rompoient la tête a force de louanges.

Mais aussy ne faust-il pas inconsiderement user de toutes sortes d'acclamations à la louange du disant; car mesme Epicurus est fascheux quand il dict, que ses amys par leurs missifves luy rompoyent la teste à force de clameurs de louanges qu'ils luy donnoyent; mais ceulx aussy qui maintenant introduisent ès auditoires des mots estranges, en voulant louer ceulx qui haranguent, disants avecques une clameur: *voylà*

divinement

divinement parlé ; c'est quelque Dieu qui parle par sa bouche ; il n'est possible d'en approcher ; comme si ce n'estoit pas assez de dire simplement, voylà bien dict, ou sagement parlé, ou il a dict la pure verité, qui sont les marques de louanges dont usoyent anciennement Platon, Socrates et Hyperides; ceulx-là font une bien laide fauste, et si font tort au disant, par ce qu'ils font estimer qu'il appete telles excessifves et superbes louanges. Aussy sont fort fascheux ceulx qui avecques serment, comme si c'estoit en jugement, portent tesmoignage à l'honneur des disants, et ne le sont gueres moins ceulx qui faillent à accommoder leurs louanges aux qualitez des personnages ; comme quand à un philosophe enseignant et discourant, ils escrient, *subtilement*, ou à un vieillard, *gentilment ou joliement*, en transferant ou appliquant à des philosophes les voix et paroles que l'on a accoustumé d'attribuer aux jeunes gens qui se jouent, ou qui s'exercent et se monstrent en leurs declamations scholasticques, et donnants à une oraison sobre et pudicque une louange de courtisane, qui est austant comme si à un champion victorieux, ils mettoyent sur la teste une couronne de lys ou de roses, non pas de laurier ou d'olivier sauvage.

Maniere de louer de Platon, Socrates et Hyperides.

Il faut savoir peser ses louanges.

Euripides le poëte tragicque instruisoit un jour les joueurs d'une danse, et leur enseignoit à chanter une chanson faicte en musicque harmonicque; quelqu'un qui l'escoutoit,

Euripides, sa réponse à un mauvais plaisant.

s'en print à rire, auquel il dict, *si tu n'estois homme sans jugement et ignorant, tu ne rirois pas, veu que je chante en harmonie Mixolydiene**; mais aussy un homme philosophe et exercité au maniement des affaires, pourroit à mon advis retrancher l'insolence d'un auditeur trop licentieux, en luy disant, *tu me semble homme ecervellé, et mal apprins, car austrement, cependant que j'enseigne ou que je presche, et que je discours touchant l'administration de la chose publicque, ou de la nature des Dieux, ou de l'office d'un magistrat, tu ne danserois ny ne chanterois pas.* Car, à dire vray, reguardez quel desordre c'est, quand un philosophe discourt en son eschole, que les assistants crient et bruyent si hault et si fort au dedans, que ceulx qui passent ou qui escoutent au dehors, ne sçavent si c'est à la louange d'un joueur de flustes, ou d'un joueur de cithre, ou d'un baladin, que ce bruict se faict.

* C'est-à-dire, pesante et grave.

La louange ne doit pas être bruyante.

Davantage il ne faust pas escouter negligemment les reprehensions et corrections des philosophes sans poincture auscune de desplaisir; car ceulx qui supportent si facilement et negligemment l'estre reprins et blasmez par les philosophes, qu'ils en rient quand ils les reprennent, et louent ceulx qui leur disent leurs faustes, ne plus ne moins que les flatteurs et bouffons poursuivants de repuë franche louent ceulx qui les nourrissent, encores quand ils leur disent des injures; ceulx-là, dy-je, sont de tout point eshontez et effrontez, don-

Ne pas être sensible aux reproches, c'est la preuve d'un mauvais cœur.

nants une maulvaise et deshonneste preuve et demonstration de la force de leur cœur, que l'impudence. Car de supporter un traict de risée sans injure, dict en jeu plaisamment, et ne s'en point courroucer ny fascher, cela n'est point ne fauste de cœur ne fauste d'entendement, ains est chose gentile et conforme à la coustume des Lacedæmoniens. Mais d'ouyr une vifve touche, et une reprehension qui pour reformer les mœurs use de parole poignante, ne plus ne moins que d'une drogue et medecine mordante, sans estre resserré, ny plein de sueur et d'esblouissement pour la honte qui faict monter la chaleur au visage, ains en demourer inflexible, se soubsriant et se mocquant, c'est le faict d'un jeune homme de très-lasche nature, et qui n'a honte de rien, tant il est de longue main accoustumé et confirmé à mal faire ; de sorte que son ame en a deja faict un cal endurcy, qui ne peust non plus qu'une chair dure, recepvoir marque de macheure.

Ce qui est dit en plaisantant ne doit pas choquer.

Se moquer des avis sérieux que l'on reçoit est une preuve de lâcheté.

Mais ceulx-là estants tels, il y en a d'austres de nature toute contraire ; car si une fois seulement on les a reprins, ils s'enfuyent sans jamais tourner visage, et quittent là toute la philosophie, combien qu'ils ayent un beau commencement de salut, que nature leur a baillé, qui est, avoir honte d'estre reprins, lequel ils perdent par leur trop lasche et trop molle delicatesse, ne pouvants endurer que l'on leur remonstre leurs faustes, et ne recep-

Ne pas vouloir entendre aux avis, par trop de sensibilité, est une preuve de mollesse.

vants pas genereusement les corrections, ains destournants leurs aureilles à ouyr plustost de doulces et molles paroles de flatteurs ou de sophistes, qui leur chantent des plaisanteries bien agreables à leurs aureilles, mais au demourant sans fruict ny prouffit quelconque.

La philosophie, par les paroles, guérit les cœurs, comme la médecine guérit les corps par les remedes.

Tout ainsy doncques comme celuy qui après l'incision faicte fuyt le chirurgien, et ne peust endurer qu'on luy lie sa bleçeure, a reçeu ce qui estoit douloureux en la medecine, et non pas ce qui estoit prouffitable; aussy celuy qui ne donne pas à la parole du philosophe, qui luy a ulceré et bleçé sa bestise, le loisir d'appaiser la douleur et faire reprendre la playe, il s'en va avecques morsure et douloureuse poincture de la philosophie, sans utilité quelconque; car non-seulement la playe de Telephus, comme dict Euripides,

> Se guarissoit avecques la limeure
> Du fer de lance ayant faict la bleçeure.

mais aussy la morsure de la philosophie, qui poingt les cœurs des jeunes hommes, se guarit par la parole mesme qui l'a faicte.

Et pourtant faust-il, que celuy qui se sent reprins et blasmé, en souffre bien et ressente quelque regret, mais non pas qu'il en demoure confus, ne qu'il s'en descourage, ains faust que quand la philosophie a commencé à le manier et toucher au vif, comme un sacrifice de purgation, après en avoir patiemment supporté les premieres purifications et premiers

rabrouements, il en espere au bout de cela veoir quelque belle et doulce consolation, au lieu du present trouble et espouvantement. Car encores que la reprehension du philosophe à l'advanture se face à tort, il est neantmoins honneste de le laisser dire et avoir patience, et puis quand il aura achevé de parler, alors s'addresser à luy pour se justifier, et le prier de reserver ceste franchise et vehemence de parler à l'encontre de quelque austre fauste qui aura au vray esté commise.

La philosophie est semblable aux instrumens; c'est dans le commencement une étude laborieuse.

Davantage tout ainsy qu'en l'estude des lettres, en la musicque, quand on apprend à jouer de la lyre, ou à luicter, les commencements sont fort laborieux, bien embrouillez et pleins de difficulté; mais puis après, en continuant petit à petit, il s'engendre à la journée une familiarité et cognoissance grande; ainsy qu'il se faict envers les hommes, laquelle rend toutes choses faciles, aysées à la main et agreables, tant à faire, comme à dire; ainsy est-il de la philosophie, laquelle du commencement semble avoir ne sçay quoy de maigre et d'estrange, tant ès choses, comme ès termes et paroles; mais pour cela il ne faust pas, à fauste de cœur, s'estonner à l'entrée ny laschement se descourager, ains faust essayer tout en perseverant et desirant tousiours de tirer oultre et passer en avant, en attendant que le temps ameine celle familiere cognoissance et accoustumance, qui rend à la fin doulx tout ce qui de soy-mesme est beau et honneste;

car elle viendra en peu de temps, apportant quand et elle une clarté et lumiere grande à ce que l'on apprend, et engendrera un ardent amour de la vertu, sans lequel l'homme est bien lasche et miserable, qui se peust addonner et mettre à suyvre austre vie en se despartant, à fauste de cœur de l'estude de la philosophie; bien peust-il à l'advanture, que les jeunes non encores experimentez trouvent au commencement des difficultez qu'ils ne peuvent comprendre ès choses; mais si est-ce pourtant que la pluspart de l'obscurité et de l'ignorance leur vient d'eulx-mesmes, et par façons de faire toutes diverses commettent une mesme fauste.

Sans l'amour de la vertu, l'homme est lâche et miserable.

Car les uns, pour une reverence respectueuse qu'ils portent au disant, ou pource qu'ils le veulent espargner, ne l'osent interroguer et se faire entierement declarer son discours, et font signe de l'approuver par signe de la teste, comme s'ils l'entendoyent bien; les austres à l'opposite, par une importune ambition et vaine emulation de monstrer la promptitude de leur esprit contre d'austres, devant qu'ils l'ayent compris, disent qu'ils l'entendent, et ainsy jamais ne le conçoipvent. Dont il advient à ces premiers honteux, et qui de vergongne n'osent demander ce qu'ils n'entendent pas, que quand ils s'en retournent de l'auditoire ils se faschent eulx-mesmes et demourent en doubte et perplexité, et que finalement ils sont une austrefois contraincts, avecques plus grande

Souvent on ne sait rien par trop de timidité ou de présomption.

vergongne de fascher ceulx qui ont ja discouru, en recourant après, et leur redemandant ce qu'ils ont dict, et à ces ambitieux, temeraires et presumptueux, qu'ils sont contraincts de pallier, desguiser et couvrir l'ignorance qui demoure tousiours avecques eulx.

Il faut tâcher d'entendre et d'approfondir les discours des philosophes.

Parquoy rejectants arriere de nous toute telle lascheté et vanité, mettons peine, comment que ce soit, d'apprendre et comprendre en nostre entendement les prouffitables discours que nous oyrons faire aux philosophes ; et pour ce faire, supportons doulcement les risées des austres qui seront ou penseront estre plus vifs et plus aigus d'entendement que nous; comme Cleanthes et Xenocrates estants un peu plus grossier d'esprit que leurs compaignons d'eschole, ne fuyoyent pas à apprendre pour cela, ny ne s'en descourageoyent pas, ains se rioyent et se mocquoyent les premiers d'eulx-mesmes, disant *qu'ils ressembloyent aux vases qui ont le goulet estroict, et aux tables de cuyvre, pource qu'ils comprenoyent difficilement ce qu'on leur enseignoit, mais aussy qu'ils le retenoyent seurement et fermement ;* car il ne faust pas seulement, ce que dict Phocylides,

Au poëme touchant les mœurs.

Souvent se doibt laisser circonvenir
Celuy qui veult bon enfin devenir.

Il faut bien essuyer des railleries pour combattre l'ignorance.

ains faust aussy se laisser mocquer, endurer des hontes, des picqueures, des traicts de gaudisserie, pour repoulser de tout son effort et combattre l'ignorance. Toutesfois si ne faust-il

pas aussy passer en nonchaloir la fauste que font au contraire ceulx qui, pour estre d'apprehension tardifve en sont importuns, fascheux et changeants, car ils ne veulent pas quelquefois, quand ils sont à part en leur privé, se travailler pour entendre ce qu'ils ont ouy, ains donnent le travail au docteur qui list, en luy demandant et l'enquerant souvent d'une mesme chose, ressemblants aux petits oyselets qui ne peuvent encores voler, et qui baillent tousiours attendants la becquée d'austruy, et voulants que l'on leur baille ja tout masché et tout prest.

Pour profiter de ce que l'on a entendu, il faut le méditer chez soi.

Il y en a d'austres qui cherchants hors de propos la reputation d'estre vifs d'entendement et attentifs à ouyr, rompent la teste aux docteurs lisants, à force de caqueter et les interrompre, en leur demandant tousiours quelque chose qui n'est point necessaire, et cherchants des demonstrations là où il n'en est point de besoing, et par ainsy,

Le chemin court de soy en devient long.

comme dict Sophocles, non-seulement pour eulx, mais aussy pour les austres assistants. Car en arrestant ainsy à tous coups le philosophe enseignant avecques leurs vaines et superflues questions, et le faisant demourer et sejourner, ne plus ne moins que quand on va par les champs ensemble, ils empeschent la continuation de l'enseignement et de la doctrine, qui en est ainsy souvent rompue et arrestée.

Ceulx-là doncques, ainsy comme dict Hieronymus,

nymus, font ne plus ne moins que les couards et chetifs chiens, qui mordent bien les peaulx des bestes sauvages, quand ils sont à la maison, et leur arrachent bien les poils, mais ils ne touchent point à elles aux champs. Au reste, je conseilleroy à ces austres-là qui sont d'entendement tardif, que retenants les principaulx poincts du discours, ils composassent eulxmesmes à part le reste, et qu'ils exerceassent leur memoire à trouver le demourant, et que prenants en leur esprit les paroles d'austruy, ne plus ne moins qu'une semence et un principe, ils le nourrissent et l'accreussent, pource que l'esprit n'est pas comme un vaisseau qui ayt besoing d'estre remply seulement, ains plustost a besoing d'estre eschauffé par quelque matiere qui luy engendre une emotion inventifve, et une affection de trouver la verité.

Hieronymus compare les gens qui veulent paroitre vifs d'entendement aux chiens de chasse.

L'esprit a besoin d'être échauffé.

C'est tout ainsy comme si quelqu'un ayant affaire de feu en alloit chercher chez ses voisins, et là y en trouvant un beau et grand, il s'y arrestoit pour tousiours à se chauffer, sans plus se soucier d'en porter chez soy; aussy si quelqu'un allant devers un austre pour l'ouyr discourir et apprendre de luy, n'estime point qu'il faille allumer son feu ny son esprit propre, ains prenant plaisir à ouyr seulement, s'arreste à jouyr de ce contentement, il tire des paroles de l'austre l'opinion seulement, ne plus ne moins que l'on faict une rougeur et une lueur de visage quand on s'approche du feu; mais à la moisissure et au reland du dedans

Il faut, pour ainsi dire, l'enflammer aux discours des philosophes.

de son ame, il ne l'eschauffe ny ne l'esclarcit point par la philosophie. Si doncques il est besoing d'austre precepte quelconque pour achever l'office d'un bon auditeur, c'est qu'il faust qu'en se soubvenant de celuy que je viens de dire, il exerce son entendement à inventer de soy-mesme, aussy-bien comme à comprendre ce qu'il entend des austres, affin qu'il se forme au dedans de soy une habitude, non point sophisticque, c'est-à-dire apparente, pour sçavoir reciter ce qu'il aura entendu d'ailleurs, mais interieure et de vray philosophe, faisant son compte que le commencement de bien vivre, c'est estre blasmé et reprins.

Un bon auditeur doit exercer son entendement à inventer de lui-même.

De la vertu morale.

Nostre intention est d'escrire et traicter de la Vertu que l'on appelle et que l'on estime *Morale*, en quoy principalement elle differe de la contemplatifve, pour ce que elle a pour sa matiere les passions de l'ame, et pour sa forme la raison : quelle substance elle a, et comment elle subsiste. A sçavoir si la partie de l'ame qui la recoipt, est nantie et ornée de raison qui luy soit propre à elle, ou si elle en emprunte l'usage et la participation d'ailleurs : et la recepvant d'ailleurs, si c'est comme les choses qui sont meslées avec d'austres meilleures : ou bien si c'est pource que ce qui est soubz le gouvernement et soubz la domination d'austruy, semble participer de la puis-

La vertu subsiste et demeure en être sans aucune matiere ni mêlange.

sance de ce qui luy commande et qui le gouverne: car qu'il soit bien possible que la vertu subsiste et demoure en estre sans auscune matiere ny meslange, j'estime qu'il soit assez manifeste.

Opinions des philosophes sur la vertu.

Mais premierement je croy qu'il vauldra mieulx reciter sommairement en passant les opinions des austres philosophes, non par maniere de narration historiale seulement, ains plus-tost à fin que les opinions des austres exposées, la nostre en soit plus claire à entendre, et plus certaine à tenir. Menedemus doncques natif de la ville d'Eretrie, ostoit toute pluralité et toute difference de vertus, pour ce qu'il tenoit qu'il n'y en avoit qu'une toute seule, laquelle s'appelloit de divers noms, disant que c'estoit une mesme chose qui s'appelloit, *temperance*, *force*, *justice*, comme c'est tout un que *homme*, et *mortel*, ou *animal raisonnable*. Ariston natif de Chio tenoit aussy, qu'en substance il n'y avoit qu'une seule vertu, laquelle il appelloit *Santé*, mais selon divers respects il y en avoit plusieurs differentes l'une de l'austre, comme qui appelleroit nostre veuë quand elle s'applique à reguarder du blanc, *Leucothée :* et à reguarder du noir, *Melanthée :* et ainsy des austres choses semblables. Car la vertu (disoit-il) qui concerne ce qu'il faust faire ou laisser, s'appelle *Prudence*, et celle qui reigle la concupiscence, et qui limite ce qui est moderé et opportun ès voluptez, se nomme *Temperance :* et celle qui concerne les affaires, et contraux que les hommes ont les uns avecques les austres, est

Menedemus croyoit qu'il n'y avoit qu'une vertu sous divers noms.

Ariston appelloit la santé vertu; elle varioit suivant les circonstances.

justice : ne plus ne moins qu'un cousteau est tousiours le mesme, mais il couppe tantost une chose et tantost une austre : et le feu agit bien en diverses et differentes matieres, mais c'est tousiours par une mesme nature.

Zenon regardoit la prudence comme la séule vertu.

Et semble que Zenon mesme le Citieïen panche un petit en ceste opinion-là, quand il definit que la prudence qui distribue à chascun ce qui luy appartient, est la *Justice :* celle qui choisit ce qu'il faust eslire ou fuyr, *Temperance :* ce qu'il faust supporter et souffrir, *Force :* et ceulx qui le deffendent en telle opinion, disent que par la prudence il entendoit la science.

Chrysippus estimoit que chaque qualité a sa vertu propre.

Mais Chrysippus estimant que chascune qualité a sa vertu propre, sans y penser introduisit en la philosophie un essaim, comme disoit Platon, et toute une ruchée, par maniere de dire, de vertus : car comme de fort se derive *force*, de juste *justice*, de clement *clemence :* aussy faict de gracieux *grace*, de bon *bonté*, de grand *grandeur*, de beau *beaulté*, et toutes austres telles gualanteries, gentillesses, courtoisies, et joyeulsetez, qu'il mettoit au nombre des vertus, remplissant la philosophie de nouveaulx termes, sans qu'il en feust besoing.

Les philosophes regardent comme certain, que la vertu est une disposition et une puissance de l'ame.

Mais tous ces philosophes là ont cela de commun entre eulx, qu'ils tiennent que la vertu est une disposition et une puissance de la principale partie de l'ame, qui est la raison, et supposent cela comme chose toute confessée, toute certaine et irrefraguable : et n'esti-

ment point qu'il y ayt en l'ame de partie sensuelle et irraisonnable, qui soit de nature differente de la raison, ains pensent que ce soit tousiours une mesme partie et substance de l'ame, celle qu'ils appellent principale, ou la raison et l'entendement qui se tourne et se change en tout, tant ès passions, comme ès habitudes et dispositions, selon la mutation desquelles il debvient ou vice ou vertu, et qui n'a en soy rien qui soit irraisonnable, mais que l'on l'appelle irraisonnable quand le mouvement de l'appetit est si puissant qu'il demoure le maistre, et poulse l'homme à quelque chose deshonneste, contre le jugement de la raison : car ils veulent que la passion mesme soit raison, mais maulvaise, prenant sa force et vehemence d'un faulx et pervers jugement.

L'homme est double et composé.

Tous ceulx-là me semblent avoir ignoré, que chascun de nous est veritablement double et composé, au moins n'ont-ils cogneu, que ceste premiere composition de l'ame et du corps, qui est manifeste à tous, mais l'austre composition et mixtion de l'ame, ils ne l'ont point entendue : toutesfois qu'il y ayt encores quelque duplicité et meslange en l'ame mesme, et quelque diversité de nature et difference entre la partie raisonnable et l'irraisonnable, comme si c'estoit presque un austre second corps par necessité naturelle meslé et attaché à la raison : il est bien vray-semblable, que Pythagoras ne l'a pas ignoré, à ce que l'on

Pythagoras appliquoit la musique à l'ame pour l'adoucir.

peust conjecturer par la diligence grande qu'il a employée en la musicque, l'appliquant à l'ame pour l'addoulcir, dompter et apprivoiser, comme s'apperçevant bien, que toutes les parties d'icelle n'estoyent pas obeïssantes ne subjectes à doctrine, ny aux sciences, de maniere que par la seule raison on les peust retirer de vice, et qu'elles avoyent besoing de quelque austre maniere d'apprivoisement et de persuasion, austrement qu'il seroit impossible à la philosophie de venir à bout de sa rebellion.

Platon entendoit que l'ame n'est point simple.

Mais bien est-il tout esvident et tout certain, que Platon a très-bien entendu, que l'ame ou la partie animée de ce monde, n'est point simple, ains est meslée de la puissance du mesme et de l'austre, par ce que d'une part elle se regit et tourne tousiours par un mesme ordre, qui est le plus puissant mouvement, et de l'austre part elle est divisée en cercles, sphæres, et mouvements à demy contraires au premier vaguabons et errants, en quoy est le principe des diversitez des generations qui se font en la terre.

L'ame de l'homme fait une portion de l'univers.

Aussy l'ame de l'homme estant part et portion de celle de l'univers, et composée sur les nombres et proportions d'icelle, n'est point simple ny d'une seule nature, ains a une partie qui est spirituelle et intelligente, où est le discours de la raison, à laquelle appartient, selon nature, de commander et dominer en l'homme: l'austre est brutale, sensuelle, errante et de-

sordonnée d'elle mesme, si elle n'est regie et conduicte d'ailleurs. Et ceste-cy derechef se soubz-divise en deux austres parties, dont l'une s'appelle corporelle ou vegetatifve, l'austre irascible ou concupiscible, adherente tantost à la corporelle et tantost à la spirituelle, et au discours de la raison, à qui elle donne force et vigueur. Or cognoist-on la difference de l'une et de l'austre en ce principalement que la partie intelligente resiste bien souvent à la concupiscible et irascible : et faust bien dire qu'elles soyent diverses et differentes de la raison, attendu que bien souvent elles desobeissent et repugnent à ce qui est très-bon.

Aristote a supposé ces principes-là bien longuement plus que nul austre, comme il appert par ses escripts, mais depuis il attribua la partie irascible à la concupiscible, les confondant toutes deux en une, comme estant l'ire une convoitise et appetit de vengeance : mais tousiours a-il tenu, que la partie sensuelle et brutale estoit totalement distincte et divisée de l'intellectuelle et raisonnable, non qu'elle soit du tout privée de raison, comme l'est la vegetatifve et nutritifve, qui est celle des plantes, par ce que celle-là estant du tout sourde, ne peust ouyr la raison, et est un germe qui procede de la chair, et tient tousiours au corps : mais la sensuelle ou concupiscible, encores qu'elle soit destituée de raison propre à elle, si est-ce neantmoins, qu'elle est apte et idoine à ouyr et obeir à la partie intelligente et dis-

Aristote a confondu la partie irascible et concupiscible.

courante, à se retourner vers elle, et à se renger à ses preceptes, pourveu qu'elle ne soit point guastée à faict, et corrompue par une volupté ignorante, et une habitude de vie dissoluë.

Comment une partie peut être irraisonnable et obéissante à la raison.

Et s'il y en a qui s'esmerveillent et qui trouvent estrange, comment une partie peust estre irraisonnable, et neantmoins obeissante à la raison : ceulx-là ne me semblent pas bien comprendre la force et la puissance de la raison, combien elle est grande, et jusques où elle passe et penetre à commander, conduire, et guider, non par dures ny violentes contraintes, mais par molles et doulces inductions et persuasions, qui ont plus d'efficace que toutes les forces du monde. Qu'il soit ainsy, les esprits, les nerfs et les os sont parties irraisonnables du corps, mais aussi-tost qu'il y a en l'esprit un mouvement de volonté, comme ayant la raison tant soit peu secoué la bride, tous s'estendent, tous s'esveillent et se rendent prests à obeir : si l'homme veult courir, les pieds sont dispos : s'il veult prendre ou jecter quelque chose, les mains sont incontinent prestes à mettre en œuvre. Le poëte Homere mesme nous donne bien clairement à cognoistre la convenance et intelligence qu'il y a entre la raison, et les parties privées du discours de raison, par ces vers,

La raison, et les parties qui en sont privées, sont d'intelligence.

Ainsi baignoit de larmes son visage
Penelopé, en plorant le veufvage.
De son espoux tout joignant d'elle assis :
Mais Ulysses en son esprit rassis

Se

Se sentoit bien atteinct de pitié tendre,
Voyant ainsi tant de larmes espandre
Celle que plus il aimoit cherement :
Et toutesfois il tenoit sagement
Ses pleurs cachez, et dessoubz les paupieres
Fermes estoyent de ses yeulx les lumieres,
Sans plus siller, que si leur dureté
De roide fer ou de corne eust esté.

Tant il avoit rendu obeissants au jugement de la raison et les esprits, et le sang, et les larmes. *Odiss. l. 19.*

La raison, ou la loi, modere bien les passions.

Cela mesme monstre aussy clairement les parties naturelles, qui se retirent et par maniere de dire, s'enfuyent, sans se bouger ny esmouvoir, quand nous approchons des belles personnes que la raison ou la loy nous deffendent de toucher. Ce qui advient encores plus esvidemment à ceulx, qui estants devenus amoureux de quelques filles ou femmes, sans les cognoistre, recognoissent puis après que ce sont ou leurs sœurs, ou leurs propres filles : car alors tout soubdain la concupiscence cede et faict joug, quand la raison s'y est interposée, et le corps contient toutes ses parties honestetement, en debvoir d'obeir au jugement de la raison. Et advient aussy bien souvent, que l'on mange quelques viandes de bon appetit sans sçavoir que c'est, mais aussy-tost que l'on s'apperçoit, ou que par austre on est adverty, que c'est quelque viande impure, maulvaise et deffendue, non-seulement on s'en repent, et en est-on fasché en son entendement, mais aussy les facultez corporelles s'accordant avec

Les facultés corporelles s'accordent avec l'opinion.

l'opinion, on en prend des vomissements et des maulx de cœur, qui renversent l'estomach sans dessuz dessoubz. Et si ce n'estoit que j'aurois paour qu'il ne semblast que j'allasse industrieusement ramasser de toutes parts des inductions plaisantes, pour aggréer aux jeunes gens, je m'eslargirois à desduire les psalterions, les lyres, les espinettes, les flustes, et austres tels instruments de musicque, que l'on a inventez pour accorder et consoner avec les passions humaines, encores que ce soyent choses sans ames, elles ne laissent pas toutesfois de s'esjouyr ou se plaindre et lamenter avec eulx ains chantent, s'esguayent, voire font l'amour quand et eulx, representants les affections, les volontez, et les mœurs de ceulx qui en jouënt.

Les différens instrumens de musique s'accordent et consonent avec les passions humaines.

Auquel propos on dict que Zenon mesme allant un jour au theatre pour ouyr le musicien Amœbeus, qui chantoit sur la lyre, dict à ses disciples : *allons-y pour ouyr et apprendre quelle harmonie et resonance rendent les entrailles des bestes, les nerfs, les ossements, et les bois, quand on les sçait disposer par nombres, par proportions, et par ordre.* Mais laissant ces exemples-là, je leur demanderois volontiers, si quand les chevaulx, les chiens, et les oyseaux, que nous nourrissons en nos maisons, par accoustumance, nourriture et enseignement, apprennent à rendre des voix intelligibles, et à faire des mouvements, des gestes, et des tours qui nous sont et plaisants et utiles : et sembla-

Propos de Zenon à ses disciples sur la musique.

Les chevaux, les chiens, et les oiseaux apprennent des tours plaisans.

blement quand ils lisent dedans Homere, que Achilles excitoit à combattre et les hommes et les chevaulx, ils s'esbahissent encores, et doubtent si la partie qui se courrouce, qui appete, qui se deult, qui s'esjouyt en nous, peust bien obeir à la raison, et peust estre affectionnée et disposée par elle, attendu mesmement qu'elle n'est point logée dehors, ny divisée et distincte d'avecques nous, et qu'il n'y a rien au dehors qui la forme, ne qui la moule, ou qui la taille par force à coups de marteau ny de ciseau, ains que elle est tousiours attachée à elle, tousiours conversant avecques elle, nourrie et duicte par longue accoustumance.

Achilles excitoit au combat les hommes et les chevaux.

Voylà pourquoy les anciens l'ont bien proprement appellée *Ethos*, qui est à dire, les mœurs, pour nous donner grossement à entendre, que les mœurs ne sont austre chose, qu'une qualité imprimée de longue main en celle partie de l'ame qui est irraisonnable, et est ainsy nommée par ce qu'elle prend celle qualité de la demoure longue et longue accoustumance, estant formée par la raison, laquelle n'en veult pas du tout oster ny desraciner la passion, par ce qu'il n'est ny possible, ny utile, ains seulement luy trace et limite quelques bornes, et luy establit quelque ordre, faisant en sorte que les vertus morales ne sont pas impassibilitez, mais plustost reiglements et moderations des passions et affections de nostre ame : ce qu'elle faict par le moyen de

Les anciens appelloient l'ame *mœurs*.

Les vertus morales font la règle et la modération des passions.

la prudence, laquelle reduict la puissance de la partie sensuelle et passible à une habitude honneste et louable. Par ce que l'on tient que ces trois choses sont en nostre ame, *la puissance naturelle*, *la passion*, *et l'habitude*. La puissance naturelle est le commencement, et par maniere de dire, la matiere de la passion, comme la puissance de se courroucer, la puissance de se vergongner, la puissance de s'asseurer. La passion après est le mouvement actuel d'icelle puissance, comme le courroux, la vergongne, l'asseurance. Et l'habitude est une fermeté establie en la partie irraisonnable par longue accoustumance, et une qualité confirmée, laquelle devient vice quand la passion est mal gouvernée, et vertu quand elle est bien conduicte et meinée par la raison.

Puissance naturelle.

Passion.

Habitude.

Mais pour austant que l'on ne trouve pas que toute vertu soit une mediocrité, ny ne l'appelle-on pas toute morale, à fin de mieulx en monstrer et declarer la difference, il faust commencer un peu de plus hault. Toutes les choses sont ou absoluëment et simplement en leur estre, ou relativement eu esguard à nous. Absoluëment sont en leur estre, comme *la terre*, *le ciel*, *les estoilles*, et *la mer :* relatifvement au reguard de nous, comme *bon*, *maulvais*, *prouffitable*, *nuisible*, *plaisant*, *desplaisant*. La raison contemple l'un et l'austre, mais le premier genre des choses qui sont absoluëment appartient à science, et à contemplation, comme son object : le second, des choses qui

Toute vertu n'est pas médiocrité ni morale.

sont relatifvement eu esguard à nous, appartient à consultation et action : et la vertu de celuy-là est *sapience*, la vertu de cestuy-cy, *prudence* : et y a difference entre prudence et sapience, d'austant que prudence consiste en une relation, et application de la partie contemplatifve de l'ame à l'action, et au regime de la sensuelle et passible selon raison : tellement que prudence a besoing de la fortune, là où sapience n'en a que faire, pour atteindre et parvenir à sa propre fin, ny aussy de consultation, par ce qu'elle concerne les choses qui sont tousiours unes et tousiours de mesme sorte. Et comme le geometrien ne consulte pas touchant le triangle, à sçavoir s'il a trois angles esgaulx à deux droicts, ains le sçait certainement : et la consultation se faict des choses qui sont et adviennent tantost d'une sorte, et tantost d'une austre, non pas de celles qui sont fermes et stables tousiours en un estre immuable : aussy l'entendement et ame speculatifve exerceant ses functions sur les choses premieres et permanentes qui ont tousiours une mesme nature, et qui ne reçoipvent point de changement, est exempte de toute consultation.

Différence qui existe entre prudence et sapience.

Mais la prudence descendant aux choses pleines de variation, de troubles et de confusion, il est force qu'elle se mesle souvent des choses fortuites et casuelles, et qu'elle use de consultation en choses si doubteuses et si incertaines, et après avoir consulté, qu'elle vienne lors à mettre la main à l'œuvre et à

La prudence est forcée de parer aux choses fortuites et casuelles.

l'action, assistée de la partie raisonnable, laquelle elle tire quand et soy aux actions, car elles ont besoing d'un instinct et esbranlement que faict l'habitude morale en chasque passion: mais cest instinct-là a besoing de raison qui le limite, à fin qu'il soit moderé, à fin qu'il ne passe point oultre, ny ne demoure point deçà le milieu, parce que la partie brutale et passible a des mouvements qui sont les uns trop vehements et trop soubdains, les austres trop tardifs et plus lasches qu'il n'appartient.

Nos actions ne peuvent être bonnes qu'en une chose, et mauvaise en plusieurs.

C'est pourquoy nos actions ne peuvent estre bonnes qu'en une sorte, et maulvaises en plusieurs, comme l'on ne peust assener au but que par une sorte seulement, mais bien le peust-on faillir en plusieurs, en donnant ou plus hault ou plus bas qu'il ne faust. L'office doncques de la raison actifve selon nature est, d'oster et retrancher tous excès et toutes defectuositez aux passions, par ce que quelquefois l'instinct et esbranslement, soit par infirmité, ou par delicatesse, ou par crainte, ou par paresse, se lasche et demoure court au debvoir, et là se trouve la raison actifve, qui le resveille et l'excite. Et quelquefois aussy au contraire, se laisse aller à la desbordée, estant dissolu et desordonné, et la raison luy oste ce qu'il a de trop vehement, reiglant ainsy et moderant ce mouvement actif, elle imprime en la partie irraisonnable les vertus morales, qui sont mediocritez entre le peu et le trop: car il ne faust pas estimer que toute vertu consiste

La raison imprime les vertus morales dans la partie irraisonnable.

en mediocrité, d'austant que la sapience et prudence, qui n'ont besoing auscun de la partie brutale et irraisonnable gissent seulement au pur et sincere entendement et discours du pensement, non subjectes aux passions, n'estants austre chose que sensuelle, en laquelle raison se forme et engendre la très-divine et très-heureuse science, mais la vertu morale tenant de la terre à cause du corps, a besoing des passions, comme d'outils et de ministres, pour agir et faire ses operations, n'estant pas corruption ou abolition de la partie irraisonnable de l'ame, ains plus-tost le reiglement et l'embellissement d'icelle, et est bien extremité quant à la qualité et à la perfection, mais non pas quant à la quantité, selon laquelle elle est mediocrité, ostant d'un costé ce qui est excessif, et de l'austre ce qui est deffectueux.

La vertu morale a besoin de passions.

Mais pource qu'il y a milieu et mediocrité de plusieurs sortes, il nous faust definir quel milieu et quelle mediocrité est la vertu morale. Premierement doncques, il y a un milieu qui est composé des deux extremitez, comme le gris ou le tanné, composé du blanc et du noir. Et ce qui contient ou qui est contenu est moyen et milieu entre ce qui contient et ce qui est contenu seulement, comme le nombre de huict entre le douze et le quatre. Ce qui ne participe et ne tient de nulle des extremitez s'appelle aussy *moyen et milieu*, comme ce qui est indifferent entre le bien et le mal : mais vertu ne peust estre milieu ne moyen selon

Milieu et médiocrité de la vertu morale.

La vertu morale ne peut être un mêlange de deux vices.

pas une de ces interpretations-là, par ce qu'elle ne peust estre composition ny meslange de deux vices, ny ne peust contenir ce qui est moins, ny estre contenu de ce qui est plus que le debvoir, et si n'est point du tout exempté des passibles esmotions subjectes au trop et au peu, et au plus et au moins.

Mais plus-tost elle est et s'appelle milieu et moyen, selon la mediocrité qui est aux sons et aux accords des voix : car il y a en la musicque une note et une voix qui s'appelle *moyenne*, pource qu'elle est au milieu de la basse et de la haulte que l'on appelle *Hypate* et *Neté*, se retirant de la haultesse de l'une qui est trop aiguë, et de la bassesse de l'austre qui est trop grosse : aussy la vertu morale est un certain mouvement et puissance en la partie irraisonnable de l'ame qui tempere le relaschement ou roidissement, et le plus et moins qui y peuvent estre, reduisant chascune passion à temperature moderée pour la guarder de faillir.

La vertu morale tempere le roidissement irraisonnable de l'ame.

En premier lieu doncques ils disent, que force ou prouësse et vaillance est le moyen et le milieu entre couardise et temerité, desquelles deux extremitez l'une est excès et l'austre deffault de la passion d'ire. La liberalité est un moyen entre chicheté et prodigualité : clemence entre indolence et cruauté : justice moyen entre le distribuer plus et moins de ce qu'il faust ès contraux et affaires des hommes les uns avecques les austres : temperance milieu entre l'impassibilité insensible, et la dissolution desbordée

La force.

La libéralité.

La clémence.

La justice.

La tempérance.

dée ès voluptez : en quoy principalement et plus clairement se donne à cognoistre la difference qu'il y a de la partie brutale à la partie raisonnable de l'ame : et veoit-on esvidemment, qu'austre chose est la passion, et austre chose la raison : parce qu'austrement il n'y auroit point de difference entre la temperance et la continence, et entre l'intemperance et l'incontinence ès voluptez et cupiditez, si c'estoit une mesme partie de l'ame qui jugeast, et qui convoitast : mais maintenant la temperance est quand la raison gouverne et manie la partie sensuelle et passionnée, ne plus ne moins qu'un animal bien dompté et bien faict à la bride, le trouvant obeïssant en toutes cupiditez, et recepvant volontairement le mors. Et la continence est quand la raison demoure bien la plus forte, et emmeine la concupiscence, mais c'est avec douleur et regret, parce qu'elle n'obeit pas volontiers, ains va de travers à coups de baston, forcée par le mors de bride, faisant toute la resistance qu'elle peust à la raison, et luy donne beaucoup de travail et de trouble : comme Platon, pour le mieulx donner à entendre par similitude, faict qu'il y a deux bestes de voiture qui tirent le chariot de l'ame, dont la pire combat, estrive et regibbe contre la meilleure, et donne beaucoup d'affaire et de peine au cocher qui les conduict, estant contrainct de tirer à l'encontre, et tenir roide, de paour que les resnes purpurées, comme dict Simonides, ne luy eschappent des mains.

La passion est autre chose que la raison.

Différence entre la continence et la tempérance.

Platon fait tirer le chariot de l'ame par deux bêtes de voiture.

Voylà pourquoy ils ne tiennent point que continence soit vertu entiere et parfaicte, ains quelque chose moindre, parce que ce n'est point une mediocrité de consonante harmonie et accord du pire avec le meilleur, ne qui resecque ce qu'il y a de trop en la passion, ny l'appetit n'obeit point volontairement de gré à gré à la raison de l'ame, ains luy faict de la peine, et en reçoipt aussy, et finalement est rengé soubz le joug par force, comme en une sedition civile, là où les deux parties discordantes se voulants mal, et se faisants la guerre l'une à l'austre, habitent dedans une une mesme closture de ville, comme dict Sophocles,

Tragédie d'Œdipus le tyran.

La cité est pleine d'encensements,
Pleine de chants, et de gemissements.

Telle est l'ame du continent, pour le combat et le discord qu'il y a entre la raison et l'appetit. C'est pourquoy ils tiennent aussy, que l'incontinence n'est pas du tout vice, ains quelque chose de moins, mais que l'intemperance est le vice tout entier, pour ce qu'elle a l'affection maulvaise et la raison guastée et corrompue, estant par l'une poulsée à appéter ce qui est deshonneste, et par l'austre induicte à mal juger et consentir à la cupidité deshonneste : de maniere qu'elle perd tout sentiment des faustes et pechez qu'elle commet, là où l'incontinence retient bien le jugement sain et droict par la raison, mais par la vehemence

L'incontinence n'est pas du tout un vice, mais l'intempérance est un vice entier.

de la passion plus puissante que la raison, elle est emportée contre son propre jugement : aussy est-elle differente de l'intemperance, d'austant qu'en l'une la raison est vaincue par la passion, et en l'austre elle ne combat pas seulement. L'incontinent en combattant quelque peu, se laisse à la fin aller à sa concupiscence : l'intemperant, en consentant, approuvant et louant, suyt son appetit. L'intemperant est bien ayse et se resjouyt d'avoir peché, l'incontinent en a douleur et regret : l'intemperant va guayement et affectueusement après sa vilanie : l'incontinent envis et mal volontiers abandonne l'honnesteté : et s'il y a difference entre leurs faicts et actions, il n'y en a pas moins entre leurs paroles : car les propos de l'intemperant sont tels.

L'incontinent combat d'abord ; l'intempérant suit son appétit.

Grace il n'y a ny plaisir en ce monde,
Sinon avec dame Venus la blonde :
Puissent mes yeulx par mort esvanouyr
Alors que plus je n'en pourray jouyr.

Un austre dict, *boire*, *manger* et *paillarder*, c'est le principal ; tout le reste je l'estime accessoire, quant à moy. Celuy-là est de tout son cœur enclin aux voluptez, et miné par dessoubz, aussy ne l'est pas moins celuy qui dict,

Boire, manger et paillarder, regardés comme le principal objet de la vie.

Laissez moy perdre, il me plaist de perir.

Car il a le jugement avecques l'appetit guasté et corrompu, depuis qu'il parle ainsy. Mais les propos et paroles de l'incontinent sont austres et differentes,

J'ai le sens bon, mais nature me force.

Et cest austre,

Helas, helas, c'est divine vengeance,
Que l'homme ayant du bien la cognoissance,
N'en use pas, ains faict tout le contraire.

Et cest austre,

Là le courroux ne peust non plus durer
Ferme, que l'anchre en tourmente asseurer
La nave estant fichée dans du sable,
Qui ne tient coup, et ne demoure stable.

La tenue de la raison comparée à l'ancre fichée dans le sable.

Il ne dict pas mal, ny de maulvaise grace, l'anchre fichée dedans le sable, pour signifier la foible tenue de la raison, qui ne demoure pas fichée et ferme, ains par la lascheté et molle delicatesse de l'ame, laisse aller son jugement, et n'est pas loing aussy de celle comparaison, ce que dict un austre,

Comme une nave attachée au rivage,
Venu le vent, rompt tout chable et cordage.

Car il appelle chable et cordage le jugement de la raison qui resiste à l'acte deshonneste, lequel vient à se rompre par l'impetuosité de la passion, comme d'un vent violent; car, à dire la verité, l'intemperance est poulsée par cupiditez à pleines voiles dedans les voluptez, et luy-mesme s'y dresse et s'y accommode; mais l'incontinent y va, par maniere de dire, à la boulingue de travers, desirant s'en retirer, et repoulser la passion qui l'attire, mais à la fin il se laisse couler et tomber en l'acte

deshonneste ; ainsy que Timon le donne à entendre par ces vers dont il picquoit Anaxarchus,

Timon reproche à Anaxarchus sa lâcheté à céder a sa passion.

D'Anaxarchus hardie et permanente
La force estoit comme un chien impudente,
Où qui ce feust qu'il se voulust jecter :
Mais malheureux, comme j'oy raconter,
Il se jugeoit, pource que sa nature
A volupté encline oultre mesure
(Dont la pluspart de ces sages ont paour)
Le retiroit arriere de son cœur.

Le sage n'est pas incontinent mais temperant ; le fol est aussi intempérant.

Car ny le sage n'est continent, mais temperant ny le fol incontinent, mais intemperant, par ce que le temperant se plaist et delecte des choses belles et honnestes, et l'intemperant ne se fasche et desplaist pas des deshonnestes, parquoy l'incontinence convient proprement et ressemble à une ame sophisticque, qui a bien l'usage de la raison, mais si imbecille, qu'elle ne peust pas perseverer et demourer ferme en ce qu'elle a une fois jugé estre le debvoir. Voylà doncques les differences qu'il y a entre l'intemperance et l'incontinence, et aussy entre la temperance et la continence ; car le remors, le regret et le contre-cœur n'ont point encores abandonné la continence, là où en l'ame temperante tout est applany ; il n'y a rien esmeu qui batte, tout y est sain ; de sorte que qui verroit l'obeissance grande, et la tranquillité merveilleuse, dont la partie irraisonnable est unie et incorporée avecques la raisonnable, il pourroit dire,

Alors le vent avoit du tout cedé,
Et luy estoit le calme succedé

Sans nulle haleine, ayant des mers profondes
Odiss. l. 5. Dieu appaisé totalement les ondes.

Ayant la raison assopy les excessifs, furieux et forcenez mouvements des cupiditez et passions, et celles dont la nature a necessairement besoing, les ayant rendues tellement soupples et obeissantes, amies et secondantes toutes les intentions et toutes les volontez de la raison, que ny elles ne courent devant, ny ne demourent derriere, ny ne font desordre quelconque par auscune desobeissance,

Comme un poulain suyt la jument qu'il tette.

Xenocrates dit que le philosophe fait volontairement ce que d'autres font par la crainte des loix.

Ce qui confirme le dire de Xenocrates touchant ceulx qui prennent à bon escient l'estude de la philosophie, *que seuls ils font volontairement ce que les austres font malgré eulx pour la crainte des loyx, s'abstenants de satisfaire à leurs appetits desordonnez pour le doubte des peines, comme lés chiens pour la paour des coups de baston, et le chat pour le bruict, ne reguardants seulement qu'au dangier de la peine.* Or, qu'il y ayt en l'ame sentiment d'une telle fermeté et resistance à l'encontre des cupiditez, comme s'il y avoit quelque chose qui les combattist et qui leur feist teste, il est bien esvident; toutesfois il y en a qui maintiennent, que la passion n'est point chose differente ny diverse de la raison, et que cela qui se sent n'est point un combat de deux diverses choses, ains changement d'une seule, qui est la raison, mais que nous ne nous appercevons pas

Il y a dans l'ame une fermeté qui s'oppose aux cupidités.

de ce changement, à cause de sa soubdaineté, ne considerants pas cependant que c'est un mesme subject de l'ame, laquelle de sa nature sçait convoiter et se repentir, se courroucer et avoir paour, qui tend à faire chose deshonneste attirée par la volupté, et à l'opposite aussy s'en retient par crainte de la peine; car il est certain que cupidité, crainte et austres semblables passions, sont opinions perverses et maulvais jugements qui s'impriment non en diverses parties de l'ame, ains en celle qui est la principale, c'est à sçavoir le discours de la raison, de laquelle les passions sont inclinations, consentements, appetitions, mouvements et operations, bref qui se changent legerement en peu d'heure, et dont l'impetuosité et vehemence violente est fort dangereuse, à cause de l'imbecillité et inconstance de la raison, ne plus ne moins que les courses des petits enfants.

L'amant aïme toujours quoique sa raison lui montre qu'il faut qu'il cesse son amour.

Mais le discours de ces oppositions-là premierement est contraire à l'esvidence notoire, et au sens commun, car il n'y a personne qui en soy-mesme ne sente une mutation de concupiscence en jugement et à l'opposite aussy, de jugement en concupiscence, et voyons que l'amant ne cesse point d'aimer, encores qu'en son entendement il discoure et juge, qu'il se faille despartir de l'amour, et luy resister, ny derechef aussy ne sort-il point du discours et du jugement, quand il se lasche et se laisse aller à sa cupidité, ains lors que par la raison

il combat à l'encontre de sa passion, il est encores actuellement en la passion, et semblablement à l'heure mesme qu'il se laisse vaincre de la passion, il veoit et cognoist par le discours de la raison, le peché qu'il commet, de maniere que ny par la passion il ne perd point la raison, ny par la raison il n'est point delibvré de la passion, ains branslant tantost en un costé et tantost en l'austre, il demoure neutre, mestoyen et commun entre les deux.

L'ame et la cupidité sont deux objets différens.

Mais ceulx qui estiment, que la principale partie de l'ame soit maintenant la cupidité, maintenant le discours qui s'oppose à la cupidité, ressemblent proprement à ceulx qui vouldroyent dire, que le veneur et la beste sauvage ne feussent pas deux, ains un tout seul corps qui se changeast tantost en une beste et tantost en un veneur; car et ceulx-là en chose toute esvidente ne verroyent goutte, et ceulx-cy parlent contre leur propre sentiment, attendu qu'ils sentent realement et de faict en eulx-mesmes, non une mutation d'un en deux, mais un estrif et combat de deux l'un contre l'austre. Pourquoy doncques (disent-ils) ce qui delibere et qui consulte en nous, n'est-il aussy bien double, ains est simple et seul? C'est bien allegué, respondrons-nous, mais l'esvenement et l'effect en est tout different; car ce n'est pas la prudence de l'homme qui combat contre soy-mesme, ains se servant d'une mesme puissance, et faculté de ratiociner, elle touche divers arguments; ou plustost,

La prudence de l'homme ne combat pas contre lui, mais elle touche différens arguмens.

tost, dirons-nous, c'est un mesme discours employé en divers subjects et matieres differentes; et pourtant n'y a-il point de douleur, ny de regret aux discours qui sont sans passion, ny ne sont point les consultants forcez de tenir une des parties contraires, contre leur propre volonté, si ce n'est que d'adventure il n'y ayt secrettement quelque passion attachée à l'une des parties, comme qui adjousteroit soubz main quelque chose à l'un des bassins de la balance; ce qui advient bien souvent, et lors ce n'est pas le discours de la ratiocination qui se contrarie à soy-mesme, ains est quelque passion secrette qui repugne à la ratiocination, comme quelque ambition, quelque emulation, quelque faveur, quelque jalousie, ou quelque crainte contrevenant au discours de la raison, et il semble que ce soyent deux discours qui de paroles se combattent l'un contre l'austre, ainsy qu'il appert clairement par la sentence de ces vers d'Homere,

Honte ils avoyent du combat rejecter
Le refusant, et paour de l'accepter.

Et de ces austres,

Souffrir la mort est chose douloureuse;
Mais renommée on acquiert glorieuse:
Craindre la mort est une lascheté,
Mais il y a à vivre volupté.

Iliad. liv. 7.

Voylà pourquoy au jugement des procès, les passions qui s'y coulent, sont ce qui les faict longuement durer, et au conseil des

Les différentes passions font durer les procès.

princes et des roys, ceulx qui parlent en faveur de quelque partie, ne le font pas, ny ne deffendent pas l'une des sentences pour la raison, ains se laissent traverser à quelque passion contre le discours de l'utilité. C'est pourquoy ès citez qui sont gouvernées par un senat, les magistrats qui seient en jugement ne permettent pas aux orateurs et advocats d'esmouvoir les affections ; car le discours de la raison n'estant empesché d'auscune passion, tend directement à ce qui est bon et juste; mais s'il s'y met quelque passion à la traverse, alors le plaisir ou desplaisir y engendre combat et dissention à l'encontre de ce que l'on juge estre bon. Qu'il soit ainsy, pourquoy est-ce, qu'aux disputes de la philosophie on ne veoit point que les uns soyent ameinez avecques douleur et regret par les austres en leurs opinions ? Ains Aristote mesme, Democritus et Chrysippus ont depuis reprouvé quelques advis qu'ils avoyent approuvez, sans regret ne fascherie quelconque, mais plustost avecques plaisir, pour ce qu'en la partie speculatifve de l'ame, il n'y a auscune contrarieté de passions, à cause que la partie irraisonnable de l'ame se repose et demoure coy sans curieusement s'ingerer de s'en entremesler.

Il étoit défendu aux orateurs et avocats d'émouvoir les passions.

Ainsy les discours de la ratiocination, aussytost que la verité luy apparoist, encline volontiers en celle part, et abandonne le mensonge, d'austant qu'en luy est, non ailleurs, la faculté de croire ou descroire, là où les

La ratiocination abandonne le mensonge dès que la vérité lui apparoît.

conseils et deliberations d'affaires, les jugements et arbitrages, pour la pluspart estant pleins de passions, rendent le chemin mal aysé, et donnent bien de la peine à la raison, qui est arrestée et empeschée par la partie irraisonnable de l'ame qui luy resiste, en luy mettant au devant quelque plaisir, ou quelque crainte ou quelque douleur ou cupidité, dequoy le sentiment est le juge, touchant à l'une et à l'austre partie ; car si bien l'une surmonte, elle ne deffaict pas pour cela l'austre, ains la tire à soy malgré elle par force, comme celuy qui se tanse et se reprend soy-mesme pour estre amoureux, use du discours de sa raison contre sa passion, estants tous les deux ensemble actuellement dedans son ame, ne plus ne moins que si avecques la main il reprimoit et repoulsoit l'austre partie enflamée d'une fiebvre de passion, sentant les deux parties realement se battants l'une contre l'austre dedans soy-mesme ; là où ès disputes et inquisitions non passionnées, telles que sont celles de l'ame speculatifve et contemplatifve, si deux parties se trouvent esguales, il ne se faict point de jugement, ains y a une irresolution, qui est comme une pause et un arrest de l'entendement, ne pouvant passer oultre, ains demourant suspendu entre deux contraires opinions, et s'il advient qu'il encline en l'une des opinions, la plus forte dissoult l'austre, sans qu'elle en debvienne marrie, ny qu'elle en conteste obstinéement contre l'opinion.

Celui qui use de sa raison contre sa passion, la repousse comme avec la main.

Bref, là où il y a un discours et une ratiocination qui semble contrarier à l'austre, ce n'est pas que l'on sente deux divers subjects, mais un seul en diverses apprehensions et imaginations. Mais quand la partie brutale combat à l'encontre de la raisonnable, estant telle qu'elle ne peust ny vaincre ny estre vaincue, sans regret et douleur, incontinent ceste bataille divise l'ame en deux, et rend ceste diversité toute esvidente et manifeste. Si ne cognoit-on pas seulement à ce combat, qu'il y a difference entre la source de la passion et celle de la raison, mais aussy à ce qui s'en ensuit, par ce que l'on peust aimer un gentil enfant et bien né à la vertu, et en aimer aussy un maulvais et dissolu. Et se peust faire que l'on use de courroux injustement à l'encontre de ses propres enfants ou de ses peres et meres, et que l'on en use aussy justement pour ses enfants, et pour ses peres et meres à l'encontre des ennemys et des tyrans, et comme là se sent manifestement le combat et la difference de la passion d'avecques le discours de la raison; aussy là sent-on icy de l'obeissance et de la suitte de la passion qui se laisse conduire et meiner à la raison.

Par le combat de la ratiocination et de la passion on voit la différence qu'il y a dans la source de celle-ci.

Comme pour exemple, il advient souvent qu'un homme de bien espouse une femme selon les loyx, en intention de l'honorer et de vivre avecques elle justement et honnestement; mais puis après, la longue conservation par laps de temps y ayant imprimé la passion d'amour,

Un homme de bien peut par la suite aimer et chérir plus tendrement sa femme.

il apperçoit en son entendement, qu'il la cherit et l'aime plus tendrement qu'il n'avoit proposé du commencement. Et les jeunes gens qui rencontrent des maistres et precepteurs gentils, les suyvent et les caressent du commencement pour l'utilité qu'ils en reçoipvent, mais par traict de temps puis après, ils les aiment cordialement, et au lieu qu'il leur estoyent familiers et assidus disciples seulement, ils en debviennent amoureux. Austant en advient-il envers les magistrats, envers les voisins et envers les alliez; car du commencement nous hatons avecques eulx civilement et par obligation de quelque honnesteté; mais puis après nous ne nous donnons guarde, que nous les aimons cherement, venant la raison à persuader et y attirer la partie de l'ame qui est le subject des passions. Et celuy qui a dict le premier ce propos,

Les jeunes gens peuvent devenir amoureux de leurs précepteurs.

> Il y a deux hontes, l'une louable,
> L'austre fardeau qui les maisons accable.

ne monstre-il pas manifestement, qu'il avoit en soy-mesme souvent experimenté que ceste passion luy avoit paru dilayer contre raison, et differer de jour à austre, ruiné ses affaires et faict perdre de belles occasions? Ausquelles preuves ces Stoïques icy se rendants pour l'esvidence manifeste qu'il y a, appellent honte, *vergongne*, et volupté, *joye*, et paour, *circonspection*; en quoy on ne les sçauroit pas justement reprendre de ces desguisements-là de noms hon-

Noms que les Stoïques donnent à quelques passions.

nestes, prouveu qu'ils appellassent les mesmes passions, quand elles se rengent à la raison de ces honnestes-là, et quand elles y repugnent et la forcent, de ces fascheux icy. Mais quand estants convaincus par les larmes qu'ils espendent, par tremblements de leurs membres, par changement de couleur, ils appellent au lieu de douleur et de paour, je ne sçay quelles *morsures* et *contractions*, et qu'ils disent au lieu de cupidité, *promptitude*, pour cuider diminuer l'imperfection de leurs passions, il semble qu'ils inventent et mettent en avant des justifications plus apparentes que vrayes et sophisticques, non pas philosophicques, cuidants pour neant s'exempter et esloigner des choses par les changements et desguisements des noms, et toutesfois eulx-mesmes appellent encores ces joyes-là, ces promptitudes de volonté, ces circonspections retenues, *eupathies*, c'est-à-dire, bonnes affections ou droictes passions, et non pas impassibilitez; usants en cest endroict des noms ainsy comme il appartient. Car il se faict alors une droicture de passions, quand le discours de la raison vient non à abolir et oster du tout les passions, mais à les reigler et bien ordonner en ceulx qui sont sages; mais les vicieux et incontinents, que leur advient-il quand ils ont jugé qu'il leur faust aimer pere et mere, et au lieu d'une amye ou d'un amy? ils ne peuvent venir à bout de le faire, et au contraire, s'ils ont jugé qu'il leur faille aimer une courtisane

Les vicieux ne peuvent jamais aimer ce qu'il conviendroit qu'ils aimassent.

ou un flatteur bouffon, ils les aiment incontinent.

La passion et le jugement different.

Or, si c'estoit une mesme chose que la passion et le jugement, il faudroit que aussy-tost comme l'on auroit jugé qu'il seroit besoing d'aimer ou de hayr, que l'aimer ou le hayr s'en ensuivist incontinent : mais au contraire, tout au rebours advient, parce que la passion s'accorde bien avecques quelques jugements, et à d'austres elle repugne ; parquoy eulx-mesmes, forcez par la verité des choses, disent bien que toute passion n'est pas jugement, ains seulement celle qui esmeut l'appetition forte et vehemente, confessants par-là que ce sont choses diverses en nous, celle qui juge, et celle qui souffre, c'est-à-dire, qui reçoipt les passions, comme ce qui remue et ce qui est remué.

Chrysippus appelle la patience et continence habitudes à suivre la raison.

Chrysippus mesme, en plusieurs passages, definissant que c'est patience et continence, il dict, que ce sont habitudes aptes et idoines à suivre l'eslection de la raison : par où il monstre esvidemment, qu'il est contrainct de confesser et advouer que c'est austre chose en nous, ce qui suit en obtemperant, ou qui repugne en n'obtemperant pas, que ce qui est suivy ou non suivy. Et quant à ce qu'ils tiennent que tous pechez sont esgaulx, et toutes fautes esguales, il n'est pas maintenant temps ne lieu à propos pour le refuter : mais bien diray-je en passant, que en la plus-part des choses ils se trouveront repugner et resister à la raison, contre l'apparence et esvidence toute manifeste ;

car toute passion, selon eulx, est fauste, et tous ceulx qui se deulent, ou qui craignent, ou qui appetent, faillent.

Grande différence entre les passions.

Or, y a-il certainement de grandes differences entre les passions, selon plus et moins : car qui diroit que la paour de Dolon feust esguale à celle d'Ajax, qui reguardoit tousiours derriere luy, et se retiroit au petit pas d'entre les ennemys,

Iliad. liv. 10. L'un des genoulx avanceant de peu l'austre,

comme dict Homere : et entre la douleur de Platon pour la mort de Socrates, et celle d'Alexandre pour la mort de Clytus, qui s'en voulut tuer luy-mesme ? Car les douleurs et regrets croissent infiniement quand c'est contre toute apparence de raison, et l'accident est bien plus grief et plus angoisseux quand il advient tout au rebours de l'esperance : comme, pour exemple, si un pere, qui s'attendoit de veoir son fils advancé en honneur et credit, entend dire qu'il est en prison, là où on luy donne la gehenne fort estroict, ainsy que Parmenion entendit de son fils Philotas. Et qui diroit que le courroux de Nicocreon à l'encontre de Anaxarchus, ayt esté pareil à celuy de Magas à l'encontre de Philemon, tous deux ayant esté injuriez et oultraigez de paroles par eulx ? Car Nicocreon feit piler et briser Anaxarchus avecques des pilons de fer dedans un mortier ; et Magas commanda au bourreau d'appliquer le trenchant de l'espée nue sur le col

La douleur augmente, quand l'accident est contre toute apparence de raison.

Anaxarchus pilé dans un mortier.

de

de Philemon, sans luy faire austre mal, et puis le laisser aller.

C'est pourquoy Platon appelle l'ire et le courroux, les nerfs de l'ame, pour donner à entendre qu'ils se peuvent lascher et roidir. Pour repoulser ces objections-là, et austres semblables, ils disent que ces tensions et roidissements-là des passions, ne se font pas par jugement, attendu qu'il y a fauste en toutes, mais que ce sont certaines poinctures d'aiguillons, et certaines contractions et dilatations qui reçoipvent plus ou moins par raison : et toutesfois encores y a-il difference quant aux jugements, parce que les uns jugent que la pauvreté n'est pas mal, et les austres tiennent que c'est un bien grand mal, et les austres encores plus, jusques à se jecter du hault des rochers dedans la mer pour en eschapper. Les uns tiennent que la mort est mal, en ce qu'elle nous prive de la fruiction du bien : les austres disent qu'il y a soubz la terre des maulx eternels et des punitions horribles. Et la santé auscuns l'aiment comme chose utile, et qui est selon nature : aux austres il semble que c'est le soubverain des biens, tellement que sans elle les richesses ne servent de rien, ny les enfants, ny les estats, non pas

Platon appelle le courroux le nerf de l'ame.

La pauvreté considérée par les uns comme mal, et par les autres comme bien.

De la mort.

De la santé.

La royaulté, qui l'homme esguale à Dieu.

voire jusques à dire que les vertus mesmes ne servent de rien, et sont inutiles si elles ne sont accompaignées de la santé : de sorte qu'il appert

Quelques-uns regardent les vertus comme inutiles sans la santé.

que, aux jugements mesmes, on erre plus et moins. Mais il n'est pas maintenant à propos de refuter cela, seulement faust-il de-là prendre ce qu'ils confessent eulx-mesmes, qu'il y a une partie du jugement qui est irraisonnable, en laquelle ils tiennent que se forme la passion plus grande et plus vehemente, contestants de voix et de parole, et cependant confessants de faict la chose à ceulx qui maintiennent que la partie qui reçoipt les passions de l'ame, est differente de celle qui juge et qui discerne.

Chrysippus dit que la colere empêche de voir les choses les plus apparentes.

Et Chrysippus, en son livre, qu'il a intitulé *Anomologie*, après qu'il a dict que la cholere est aveugle, et qu'elle nous empesche de veoir bien souvent ce qui est tout esvident, et qu'elle offusque et se met au-devant de ce que l'on sçait parfaictement, un peu après il dict : *car les passions qui surviennent chassent du tout hors le discours de la raison ; et comme si l'on estoit d'austre advis, ils poulsent l'homme à faire de contraires actions.* Puis il allegue le tesmoignage de Menander :

O moy chetif helas, en ce temps là
Que je choisy non cecy, mais cela ?
En quel endroict de toute ma personne
Estoit logé ce qui en moy raisonne ?

Et passant encores plus oultre : *comme ainsy soit*, dict-il, *que l'animal raisonnable soit né pour, en toutes choses, user de la raison, et se gouverner par icelle, nous la rejectons neantmoins en arriere par une austre plus violente force ;* confessant bien clairement en ces termes, ce qui advient du

desbat de la passion à l'encontre de la raison : car ce seroit une mocquerie, comme dict Platon, de dire qu'un feust meilleur, et puis après pire que soy-mesme ; ou qu'il feust maistre et maistrisé tout ensemble de soy-mesme, si ce n'estoit pource que naturellement un chascun de nous est double, et qu'il a en soy une partie meilleure et une austre pire. Ainsy celuy qui rend la pire partie subjecte et obeissante à la meilleure, est continent et meilleur que soy-mesme ; mais celuy qui souffre que la partie brutale et irraisonnable de son ame commande et aille devant celle qui est plus noble et meilleure, celuy-là est incontinent et pire que soy-mesme, faisant contre nature, d'austant que, selon nature, il est raisonnable que la raison, qui est divine, marche devant, et commande à la partie sensuelle et brutale, qui prend sa naissance du corps mesme, et auquel elle ressemble, de sa proprieté participant, ou pour mieulx dire, estant pleine des passions du corps mesme, auquel elle est adjoincte, ainsy que tesmoignent et declarent tous ses mouvements, qui ne tendent qu'à toutes choses materielles et corporelles, et qui prennent leurs roydissements ou relaschements des mutations du corps.

Platon dit qu'il ne faudroit pas dire qu'un fût meilleur, et ensuite pire que lui-même, si nous n'étions doubles.

Voylà pourquoy les jeunes hommes sont prompts, hardis, et en leurs appetits bouillants, jusques à en estre presque furieux, pour la quantité et chaleur de leur sang : et des vieulx, au contraire, la source de concupiscence, qui est au foye, s'esteinct, et devient

Les jeunes hommes sont prompts, hardis, bouillans jusqu'à la fureur, par la chaleur du sang.

Les vieux hommes sont au contraire foibles et imbécilles, et la raison prend vigueur.

foible et imbecille ; et à l'opposite, la raison vient en force et vigueur, d'austant que la partie sensuelle et passionnée vient à s'amortir avecques le corps ; et c'est cela mesme qui dispose la nature des bestes sauvages à diverses passions. Car ce n'est point pour droictes ou perverses, bonnes ou maulvaises opinions qu'elles ayent, que les unes sont incitées à faire effort, et se mettre en deffense contre quelque peril qui se presente, et les austres sont si esprinses de paour et de frayeur, que l'on ne les sçauroit jamais asseurer ; ains les forces, qui sont au sang, aux esprits et en tout le corps, font les diversitez et differences des passions qui sourdent et germent de la chair, comme de leur source et racine.

On voit dans l'homme les différentes passions dont il est agité, par les différentes couleurs.

Mais en l'homme, que le corps se meuve et souffre quand et les eslans des passions, on l'apperçoit esvidemment par la couleur pasle en frayeur, par la rougeur de visage, par le tremblement des jambes, le battement de cœur en cholere : et au contraire aussy, par les espanouïssements et eslargissements du visage, quand l'homme est en esperance de quelques voluptez ; là où, quand l'esprit et l'entendement se meut seul sans passion, alors le corps se repose et demoure coy, n'ayant communication ny participation quelconque avecques la partie qui entend et qui discourt : ou s'il se met à penser quelque proposition de mathematicque ou d'austre science speculatifve, il n'y appelle pas seulement pour adjoinct la partie irraison-

nable, tellement que par-là mesme il appert clairement que ce sont deux parties differentes en facultez et en puissance. En somme, de toutes les choses qui sont au monde, comme eulx-mesmes le disent, et comme il est aussy tout esvident, les unes sont regies et gouvernées par habitude, les austres par nature; les unes par l'ame sensuelle et irraisonnable, les austres par celle qui a la raison et l'entendement, de quoy l'homme est en tout participant et né avecques toutes ces differences. Car il est contenu par habitude, et nourry par nature, et use de raison et d'entendement; ainsy a-il sa part de ce qui est irraisonnable : et est née avecques luy, non venue ny introducte d'ailleurs, la source et cause primitifve des passions, laquelle par consequent luy est necessaire; et pour ce ne la faust pas oster ny desraciner.

Tout ce qui est au monde est régi, partie par habitude, partie par nature.

Pourtant ne faust-il pas que la raison face comme jadis feit Lycurgus, le roy de Thrace, qui feit coupper les vignes, pour austant que le vin enyvroit : ny ne faust pas qu'elle retranche tout ce qu'il y peust avoir de prouffitable en la passion, avecques ce qu'il y a de dommageable; ains faust qu'elle face comme le bon Dieu, qui nous a enseigné l'usage des bonnes plantes et arbres fruictiers : c'est de resequer ce qu'il y a de sauvage, et oster ce qu'il y a de trop; et au demourant, cultiver ce qu'il y a d'utile. Car ceulx qui craignent de s'enyvrer, ne respandent pas le vin en terre; ny ceulx qui

Il faut que la raison ait des bornes.

craignent la violence de la passion, ne l'ostent pas du tout, ains la temperent, comme l'on dompte bien la fierté des bœufs et des chevaulx, pour les guarder de regibber et de saulter. Aussy le discours de la raison se sert des passions quand elles sont bien domptées et bien duictes à la main, sans enerver ny du tout coupper à la racine la partie de l'ame qui est née pour seconder et servir,

> Le cheval est pour servir à la guerre:
> Pour la charrue à labourer la terre
> Il faust le bœuf. Le daulphin cour volant
> Jouxte la nef en pleine mer cinglant.
> Au fier sanglier, qui de tuer menace,
> Faust un levrier hardy qui le terrace.

L'entretenement des passions sert à roidir les vertus.

ce dict Pindare. Mais l'entretenement des passions est encores bien plus utile que toutes ces bestes-là, quand elles secondent la raison, et servent à roydir les vertus, comme l'ire moderée sert à la vaillance, la haine des mechants sert à la justice, l'indignation à l'encontre de ceulx qui indignement sont heureux : car leur cœur eslevé de folle arroguance et insolence, à cause de leur prosperité, a besoing d'estre reprimé, et n'y a personne qui voulust, encores qu'il se peust faire, separer l'indulgence de la vraye amitié ou l'humanité, de la misericorde, ny le participer aux joyes et aux douleurs de la vraye bien-veuillance et dilection.

Il faut distinguer la passion vicieuse d'a-

Et s'il est ainsy, comme il est, que ceulx qui vouldroyent chasser amour du tout, à cause du fol amour, erreroyent grandement; aussy

peu feroyent bien ceulx qui, pour l'avarice, qui est convoitise d'avoir, vouldroyent estraindre, et blasmeroyent toute cupidité, et feroyent ne plus ne moins que ceulx qui vouldroyent empescher que l'on ne courust, pour ce que l'on choppe quelquefois en courant, et que l'on ne tirast jamais de l'arc, pource que l'on fault auscunefois à donner au blanc; et comme si quelqu'un ne vouloit jamais ouyr chanter, pour austant que le discorder luy desplairoit: car ainsy comme la musicque ne faict pas l'harmonie de l'accord, en ostant le bas et le hault de la voix; ny la medecine ne rameine pas la santé ès corps, en ostant le chauld et le froid, mais en les temperant et meslant ensemble par bonne proportion. Ains est-il, quant à ce qui est louable ès mœurs, quand par la raison il y a une mediocrité et moderation empreincte ès facultez et mouvements des passions, parce que l'excessifve joye, l'excessifve douleur et tristesse, ressemblent à la fiebvre et inflammation du corps, non pas la joye ny la tristesse simplement. Voylà pourquoy Homere dict sagement,

vec celle qui paroît raisonnable

Les passions excessives ressemblent à la fievre et inflammation du corps.

L'homme de bien n'a jamais trop de peur,
Ny pour effroy ne change de couleur.

Iliad. liv. 12.

Car il n'oste pas la paour simplement, mais l'excessifve paour, affin que l'on ne pense pas que la vaillance soit une folie desesperée, ny que l'asseurance soit temerité.

Ainsy faust-il aux voluptez retrancher la trop

Il faut retrancher des passions ce qui emporte trop fortement.

vehemente cupidité, et ès vengeances la trop grande haine des meschants ; et qui le fera ainsy, se trouvera, non point indolent, mais temperant et juste, non point cruel : là ou si l'on oste de tout poinct entierement les passions, encores qu'il feust possible de le faire,

La raison sans passion est lâche et molle.

on trouvera que la raison, en plusieurs choses, demourera trop lasche et trop molle, sans action, ne plus ne moins qu'un vaisseau branslant en mer quand le vent luy deffault. Ce que

Dans les villes on entretient l'émulation entre les citoyens, et à l'armée le courage par les instrumens.

bien entendants les legislateurs ès establissements de leurs loyx et polices, y meslent des emulations et jalousies des citoyens, les uns sur les austres ; et contre les ennemys, ils aiguisent la force du courage, et la vertu militaire, avecques des tabourins et trompettes ; les austres avecques des flustes et semblables instruments de musicque. Car non-seulement en la poesie, comme dict Platon, celuy qui sera espris et ravy de l'inspiration des Muses, fera trouver tout austre ouvrier, quelque laborieux, exquis et diligent qu'il soit, digne d'estre mocqué : mais aussy, ès combats, l'ardeur affectionnée et divinement inspirée, est invincible, et n'y a homme qui la peust soubstenir ; c'est une fureur martiale que Homere dict que les dieux inspirent aux hommes belliqueux :

Parlé qu'il eust, de grand force il enfla
Le cœur du roy, que dedans il souffla.

Et cest austre,

Il faust qu'il soit assisté d'un des dieux,
Qu'il est si fort au combat furieux.

adjoustant

adjoustant au discours de la raison comme un aiguillon et une victoire de la passion qui la poulse et qui la porte.

Effets du plaisir et du déplaisir.

Et nous voyons que ces Stoïques icy, qui rejectent tant les passions, incitent bien souvent les jeunes gens avecques louanges, et bien souvent les tansent de bien severes paroles et aigres reprehensions, à l'un desquels est adjoinct le plaisir, et à l'austre le desplaisir, parce que la reprehension apporte repentance et vergongne, dont l'une est comprinse soubz le genre de douleur, et l'austre soubz le genre de crainte : aussy usent-ils de ceulx-là principalement aux corrections et reprehensions. C'est pourquoy Diogenes, un jour que l'on louoit haultement Platon : *et que trouvez-vous*, dict-il, *de si grand et si digne en ce personnage, veu qu'en si long-temps qu'il y a qu'il enseigne la philosophie, il n'a encores fasché personne ?* Car les sciences mathematiques ne sont pas si proprement les anses de la philosophie, comme souloit dire Xenocrates, comme le sont les passions des jeunes gens; c'est à sçavoir, la honte, la cupidité, la repentance, la volupté, la douleur, l'ambition, ausquelles passions la raison et la loy, venants à toucher avecques une touche discrette et salutaire, remet promptement et efficacement le jeune homme en la droicte voye : tellement que le pædagogue Laconien respondict très-bien quand il dict, *qu'il feroit que l'enfant qu'on luy bailloit à gouverner, se resjouiroit des choses honnestes, et se facheroit des deshon-*

Les passions sont plutôt les anses de la philosophie que les mathématiques.

Belle réponse d'un pédagogue.

nestes, qui est la plus belle et la plus magnificque fin qui sçauroit estre de la nourriture et education d'un enfant de bonne et noble maison.

DU VICE ET DE LA VERTU.

Ce ne sont pas les vêtemens qui échauffent l'homme.

IL semble que ce soyent les habillements qui eschauffent l'homme, et toutesfois ce ne sont-ils pas eulx qui l'eschauffent ne qui luy donnent la chaleur, parce que chascun d'iceulx vestements à par soy est froid; de maniere que, quand on est en fiebvre et en chauld mal, on aime à changer souvent de draps et de couverture pour se refreschir : mais l'habillement enveloppant le corps, et le tenant joinct et serré, arreste et contient la chaleur au-dedans, que l'homme rend de soy-mesme, et empesche qu'elle ne se respande parmy l'air. Cela mesme estant ès choses humaines, trompe beaucoup de gens, lesquels pensent s'ils sont logez en belles et grandes maisons, s'ils possedent grand nombre d'esclaves, et qu'ils amassent grosse somme d'or et d'argent, qu'ils en vivront joyeusement; là où le vivre doulcement et joyeusement, ne procede point du dehors de l'homme, ains au contraire l'homme despart, et donne à toutes choses qui sont autour de luy joye et plaisir, quand son naturel et ses mœurs, au-dedans, sont bien composez, parce que c'est la fontaine et source vifve dont tout ce contentement procede.

Le vêtement tient la chaleur au dedans du corps.

Tout contentement provient d'un bon naturel et des bonnes mœurs.

La maison est à veoir plus honorable,
Où il y a tousiours feu perdurable.

aussy les richesses sont plus agreables, la gloire a plus de lustre et de splendeur, et l'aucthorité apporte plus de contentement si la joye interieure de l'ame y est conjoincte, attendu que l'homme supporte et la pauvreté et le bannissement de son païs, et la vieillesse plus patiemment et plus aysement, si de luy-mesme il a les mœurs doulces et le naturel debonnaire. Car tout ainsy comme les senteurs des espiceries et des parfums rendent les haillons, mesmes tous deschirez, bien odorants; et au contraire, l'ulcere du duc Anchise rendoit une bouë de très-maulvaise odeur, ainsy que dict le poëte Sophocles :

La joie de l'ame augmente toutes les jouissances.

Son dos estant ulceré du tonnerre,
Bouë d'odeur maulvaise desgouttoit
Sur son habit qui de fin crespe estoit.

Aussy avecques la vertu toute façon de vivre est doulce et aysée; au contraire, le vice rend les choses qui sembloyent austrement grandes, honorables et magnificques, fascheuses et desplaisantes, quand il est meslé parmy, comme tesmoignent ces vers :

La vertu rend aisée toute façon de vivre, le vice fait le contraire.

Tel au-dehors en public semble heureux,
Qui, porte ouverte, au-dedans malheureux
Se trouve : en tout sa femme est la maistresse,
Elle commande, elle tanse sans cesse.
Il a plusieurs causes de se douloir;
Je n'en ay point qui force mon vouloir.

Et toutesfois encores, est-il plus aysé de se

On se défait plus aisément d'une mauvaise femme que d'un vice habituel.

deffaire d'une maulvaise femme, pourveu que l'on soit homme et non pas esclave. Mais il n'y a point de divorce avecques son propre vice, ny moyen d'en estre exempt, delibvré de toutes fascheries, pour demourer en repos à par soy, en luy escripvant un petit libelle de repudiation : ains adhere tousiours aux entrailles de celuy qui s'en est une fois emparé, luy demourant attaché jour et nuict :

> Sans torche ardente en cendres le reduict,
> Et à vieillesse avant le temps le conduict.

Le vice est un mauvais compagnon.

C'est un fascheux compaignon par les champs, parce qu'il est presumptueux, et ne faict que mentir : maulvais à table, parce qu'il est friand et gourmand : ennuyeux au lict, pource que de soucy, d'ennuy et de jalousie il rompt le sommeil et enguarde de dormir. Car le sommeil est le repos du corps à ceulx qui dorment ; et à l'opposite, ce n'est que frayeur et trouble de l'ame pour les songes espouventables qu'ont ceulx qui sont espris de superstition :

L'ennui trouble l'ame et produit de mauvais songes.

> Si je m'endors quand mes ennuys me tiennent,
> Je suis perdu des songes qui me viennent.

ce dict quelqu'un. Austant en font les austres vices, comme l'envie, la paour, la cholere, l'amour et l'incontinence : car tant que le jour dure, le vice reguardant au-dehors, et se composant au gré des austres, a quelque honte, et couvre ses passions, ne se laissant pas du tout aller à ses appetits desordonnez, ains y resistant et contestant quelquefois : mais en

Le vice se contraint en public, mais dans le particulier il donne carriere à toute sa malignité.

dormant, estant eschappé de la crainte des loyx et de l'opinion du monde, et se trouvant arriere de toute crainte et de toute honte, alors il remue toute cupidité ; il resveille sa malignité ; il desploye son intemperance ; il s'efforce d'habiter charnellement avecques sa propre mere, comme dict Platon ; il mange des viandes abominables, et n'y a chose vilaine dont il s'abstienne : employant et executant sa maulvaise volonté en tout ce qui luy est possible, par illusions et imaginations de songes, qui se terminent, non en auscune volupté ny jouissance de sa mal-heureuse cupidité, ains seulement à esmouvoir, exciter et irriter davantage ses passions et maladies secrettes.

En quoy doncques gist et consiste le plaisir du vice, s'il est ainsy qu'il ne soit jamais sans ennuy, sans paour et sans soucy ; s'il n'est jamais content, s'il est tousiours en trouble et jamais en repos ? Car il faust que la bonne complexion et saine disposition du corps, donnent lieu et naissance aux voluptez de la chair ; et au reguard de l'ame, il n'y peust avoir joye certaine ny contentement, si tranquillité d'esprit, constance et asseurance, n'en ont posé le fondement, et n'y ont apporté un calme, sans auscune apparence de tempeste ny de tourmente : ains, s'il y a quelque esperance qui luy rie, ou quelque delectation qui le chatouille, incontinent soing et sollicitude perce, qui, comme une nuée, vient à brouiller et troubler toute la serenité du beau temps.

En quoi consiste le plaisir du vice.

La santé du corps donne les voluptés de la chair.

La tranquillité de l'esprit donne le contentement.

[Il faut pour sentir les jouissances véritables maîtriser les passions de son ame.

Amasse force or, assemble de l'argent, edifie de belles gualeries, emply toute une maison d'esclaves, et toute une ville de tes debteurs; si tu n'applanis les passions de ton ame, si tu n'appaises ta cupidité insatiable, et que tu ne te delibvres toy-mesme de toute crainte et toute sollicitude, c'est tout austant comme si tu versois du vin à un qui auroit la fiebvre, ou si tu donnois du miel à un qui auroit un flon, ou la maladie qui s'appelle cholere, et si tu apprestois force viande et bien à manger à qui auroit un grand flux de ventre, et une dyssenterie telle qu'il ne pourroit rien digerer, ny retenir viande auscune, et à qui la viande mesme apporteroit corruption encores plus grande.

La santé du corps fait trouver les alimens bons.

Ne vois-tu pas que les malades ont à contrecœur, et rejectent les plus delicates et plus exquises viandes qu'on leur sçauroit presenter, et qu'on s'efforce de leur faire prendre, puis quand la bonne temperature du corps leur est retournée, les esprits nets, le sang doulx et la chaleur moderée et familiere, ils sont bien ayses, et ont à plaisir de manger du pain tout sec avecques un peu de fourmage ou un peu de cresson ? La raison apporte une telle disposition à l'ame : et seras alors content de ta fortune quand tu auras bien apprins que c'est que la vraye honnesteté, et que c'est que la bonté. Tu auras pauvreté en delices, et seras veritablement roy, n'aymant pas moins la vie privée et retirée loing de charges et d'affaires, que celle de ceulx qui ont les grandes armées et les

La raison dispose l'ame à toutes les jouissances.

grands estats à gouverner ; et quand tu auras prouffité en la philosophie, tu vivras par-tout sans desplaisir, et sçauras vivre joyeusement en tout estat. La richesse te resjouira, d'austant que tu auras plus de moyen de faire du bien à plusieurs : la pauvreté, d'austant que tu auras moins de soucy : la gloire, d'austant que tu te verras honoré : la basse condition, d'austant que tu en en seras moins envié.

QUE LA VERTU SE PEUST ENSEIGNER ET APPRENDRE.

NOUS mettons la vertu en dispute, et doubtons si la prudence, la justice et la preud'hommie se peuvent enseigner : et cependant nous admirons les œuvres des orateurs, des mariniers, des architectes, des laboureurs, et austres infinis semblables : et de gens de bien il n'y aura que le nom tout simple, et que la parole toute nue seulement, comme si c'estoyent hippocentaures, geans ou cyclopes : et cependant d'action vertueuse où il n'y ayt rien à redire, qui soit entiere et parfaicte, il ne s'en pourra point trouver, ny de mœurs tellement composées à tout debvoir, qu'il n'y ayt meslange auscun de passion, ains si par fortune la nature d'elle-mesme en produict quelques-unes qui soyent belles et bonnes, elles sont incontinent offusquées et obscurcies par austres mixtions estrangieres, ne plus ne moins qu'un fruict franc, qui seroit alteré par adjonction de matiere et nourriture sauvage ? Les hom-

La justice et la preud-hommie se peuvent-elles enseigner ?

Il n'y a pas d'action vertueuse où il n'y ait quelque mêlange de passions.

mes apprennent à chanter, à baller, à lire et à escrire, à labourer la terre, à picquer chevaulx : ils apprennent à se chausser, à se vestir, à donner à boire, à cuysiner : et n'y a rien de tout cela qu'ils sçachent bien faire, s'ils ne l'ont apprins : et ce, pourquoy toutes ces choses et austres s'apprennent, qui est la preud'hommie et la bonne vie, sera chose casuelle et fortuicte, qui ne se pourra ny enseigner ny apprendre ? O bonnes gens, pourquoy est-ce qu'en niant que la bonté se puisse enseigner, nous nions quand et quand qu'elle puisse estre ! car s'il est vray que son apprentissage soit sa generation, en niant qu'elle se puisse apprendre, nous affermons aussy qu'elle ne peust doncques estre.

On ne peut réellement bien sçavoir que ce qu'on a appris.

Et toutesfois, comme dict Platon, pour estre le manche d'une lyre disproportionné et desmesuré d'avecques le corps, jamais il n'y eust frere qui en feist la guerre à son frere, ny amy qui en prinst querelle à son amy, ny ville qui entrast en inimitié avecques austre ville sa voisine, jusques à faire et à souffrir les maulx et miseres extremes que telles guerres ont accoustumé d'apporter : et ne sçauroit-on dire que pour occasion d'un accent, s'il faust prononcer *Telchinas* l'accent sur la premiere syllabe, ou sur la seconde, il se soit emeu jamais sedition en auscune cité, ny desbat en une maison entre le mary et la femme à raison de la trame et de l'estaim : et neantmoins jamais homme ne se mettra à vouloir tixtre un drap, ou ourdir une

une toile, ny à manier un livre, ou une lyre, qu'il ne l'ayt auparavant apprins : non qu'il feust austrement pour en recepvoir quelque dommage notable, quand il le feroit, ains seulement pour ce qu'il se feroit mocquer de luy, par ce qu'il vault mieulx, comme disoit Heraclitus, cacher son ignorance : et cependant il presume de pouvoir bien gouverner et administrer une maison, un mariage, un magistrat, une chose publicque, sans l'avoir apprins.

Diogenes attribuoit aux maitres les fautes des disciples.

Diogenes voyant un jeune garson qui mangeoit gouluëment, donna un soufflet à son pedagogue : et eut raison de ce faire, attribuant la fauste plustost à celuy qui ne luy avoit pas enseigné, qu'à celuy qui ne l'avoit pas apprins. Ainsy on ne pourra mettre la main au plat honnestement, ny prendre la coupe de bonne grace, qui ne l'aura apprins de jeunesse, ny se guarder

D'estre goulu, ou friand, ou gourmand,
Ny d'esclater de rire vehement,
Ny mettre un pied en crôix par dessuz l'austre.

Comme dict Aristophanes. Et cependant il sera bien possible qu'une personne sçache comment il se faust gouverner en mariage, au maniement des affaires de la chose publicque, vivre parmy les hommes, exercer un magistrat, sans avoir premierement apprins comment il s'y faust comporter, les uns envers les austres ? Quelqu'un dict un jour en disputant à

Aristippus, *Es-tu doncques par-tout ? Je perdrois*, repondict-il, *le naulage que je paye au marinier, si j'estois par-tout.* Ne pourroit on pas aussy dire; on perd doncques le salaire que l'on donne aux maistres et pedagogues, si les enfants par apprentissage ne deviennent point meilleurs ? Mais au contraire il se veoit que, comme les nourrices forment et dressent les membres de leurs enfants avec les mains, aussy les gouverneurs et pedagogues les prenants au partir des nourrices, les addressent par accoustumance au chemin de la vertu. Auquel propos un Laconien respondict sagement à celuy qui luy demandoit, quel prouffit il faisoit à l'enfant qu'il gouvernoit : *je fais*, dict-il, *que les choses bonnes et honnestes luy plaisent.* Ils leur enseignent à ne se pancher pas en avant quand ils cheminent, ne toucher à la saulse que d'un doigt, de deux au pain et à la viande, se frotter ainsy, trousser ainsy sa rôbbe. Que diroit-on doncques à celuy qui vouldroit dire, qu'il y auroit art de medecine pour guarir une dartre, et un panaris, ou mal au bout du doigt, et qu'il n'y en auroit point à guarir une pleuresie, une fiebvre chaulde, ou une frenesie ? ne seroit-ce pas tout austant comme qui diroit, que raisonnablement il y auroit escholes, maistres, et preceptes de petites et pueriles choses, mais que des grandes et parfaictes il n'y auroit qu'une routine, ou une rencontre fortuitte, et cas d'adventure seulement ? car ainsy que celuy meriteroit d'es-

Le pédagogue doit former son disciple à la vertu.

tre mocqué qui diroit, que nul ne doibt mettre la main à la rame pour voguer, qu'il ne l'ayt apprins, mais bien au timon pour gouverner : aussy en seroit digne celuy qui maintiendroit, qu'il y eust apprentissage ès austres sciences inferieures, et en la vertu qu'il n'y en eust point : et si feroit le contraire des Scythes, lesquels ainsy comme escript Herodote, crevent les yeulx à leurs esclaves, affin qu'ils leur tournent et remuent leur laict : et celuy-là donnant l'œil de l'art et de la raison aux arts inferieurs l'osteroit à la vertu.

On peut faire apprentissage de vertu comme de toute autre connoissance.

Là où, au contraire, Iphicrates respondict à Callias, fils de Chabrias, qui luy demandoit par une façon de mespris, *Qu'es-tu toy ? archer, picquier, homme d'armes, ou cheval leger ? — Je ne suis pas un de tous ceux-là ? mais bien celuy qui leur commande à tous.* Digne doncques de mocquerie et impertinent seroit celuy, qui diroit qu'il y auroit de l'art à tirer de l'arc, à escrimer, à ruer de la fonde, et à picquer chevaulx, mais qu'à conduire une armée il n'y en auroit point, et que c'est chose qui se rencontre par cas d'adventure : et encores plus impertinent seroit, qui vouldroit dire, que la prudence ne se peust enseigner, sans laquelle tous les austres arts seroyent de nulle utilité, et ne serviroyent de rien. Et qu'il soit ainsy, que ce soit la guide qui meine, conduict, et rend utiles et honorables toutes les austres sciences et vertus, on le peust

La prudence est le guide qui rend utile et honorable toutes les autres sciences.

cognoistre à ce qu'il n'y auroit auscune grace en un festin, encores qu'il y eust de bons et friands cuysiniers, de bons escuyers trenchants, et de bien adroicts eschansons, s'il n'y avoit un bon ordre et belle disposition parmy eulx.

COMMENT ON POURRA DISCERNER LE FLATTEUR D'AVECQUES L'AMY.

Il y a une grande distance entre la flatterie et l'amitié.

PLATON escript, que chascun pardonne à celuy qui dict qu'il s'ayme bien soy-mesme, amy Antiochus Philopappus, mais neantmoins que de cela il s'engendre dedans nous un vice oultre plusieurs austres, qui est très-grand : c'est, que *nul ne peust estre juste et non-favorable juge de soy-mesme :* car l'amant est ordinairement aveugle à l'endroict de ce qu'il aime, si ce n'est qu'il ayt apprins et accoustumé de longue-main à aimer et estimer plus-tost les choses honestes, que ses propres, et celles qui sont nées avecques luy : cela donne au flatteur la large campaigne qu'il y a entre flatterie et amitié, où il y a un fort assis bien à propos pour nous endommager, qui s'appelle *l'amour de soy-mesme*, moyennant laquelle chascun estant le premier et le plus grand flatteur de soy-mesme, n'est pas difficile à recepvoir et admettre près de soy un flatteur estrangier, lequel il pense et veult luy estre tesmoing et confirmateur de l'opinion qu'il a de soy-mesme : car celuy, auquel l'on reproche à bon droict, qu'il aime

La bonne opinion qu'on a de soi-même donne accès au flatteur.

les flatteurs, s'ayme aussy bien fort soy-mesme, et pour l'affection qu'il se porte, veult et se persuade, que toutes choses soyent en luy, desquelles la volonté n'est point illicite ny maulvaise, mais la persuasion en est dangereuse, et a besoing d'estre bien retenue.

Le flatteur est ennemi des dieux.

Or si c'est chose divine que la verité, et la source de tous biens aux dieux et aux hommes, ainsy que dict Platon, il faust estimer, que le flatteur doncques est ennemy des Dieux, et principalement d'Apollo, pour ce qu'il est tousiours contraire à cestuy sien precepte, *cognoy toy toy-mesme:* faisant que chascun de nous s'abuse en son propre faict, tellement qu'il ignore les biens et les maulx qui sont en soy, luy donnant à entendre, que les maulx sont à demy, et imparfaicts, et les biens si accomplis, que l'on n'y sçauroit rien adjouster pour les emender. Si doncques le flatteur, comme la pluspart des austres vices, s'attachoit seulement ou principalement aux petites et basses personnes, à l'adventure ne seroit-il pas si mal-faisant, ne si difficile à s'en guarder, comme il est : mais pour austant que ne plus ne moins que les artisons s'engendrent et se mettent principalement ès bois tendres et doulx : aussy les gentilles, ambitieuses, et amiables natures, sont celles qui plus-tost recoipvent et nourrissent le flatteur, qui s'attache à elle : et encores, tout ainsy comme Simonides souloit dire, *que l'entretenir escuirie ne*

Le flatteur s'attache à l'ambitieux.

suyt point la lampe, ains les champs à bled : c'est-à-dire, que ce n'est point à faire à pauvres gens à entretenir grands chevaulx, ains à ceulx qui ont beaucoup de revenus : aussy voyons-nous ordinairement, que la flatterie ne suyt point les pauvres ou petites personnes, et qui n'ont auscune puissance, ains qu'elle est ordinairement la peste et la ruine des grandes maisons et des grands estats, et que bien souvent elle renverse sans dessuz dessoubz les royaulmes mesmes, et les principaultez et grandes seigneuries. Parquoy ce n'est pas peu de chose, ne qui requiere peu de soing et de solicitude, que de bien rechercher et considerer la nature d'icelle, à fin qu'estant bien descouverte et entierement cogneuë, elle n'endommage ny ne descrie point l'amitié.

Flatterie très-pernicieuse.

Les flatteurs ressemblent aux poux, car les poux s'en vont incontinent d'avecques les morts, et abandonnent leurs corps aussy-tost que le sang, duquel ils se souloyent nourrir, en est esteinct : aussy ne verrez-vous jamais, que les flatteurs s'approchent seulement de personne dont les affaires commencent à se mal porter, et dont le credit s'aille passant ou refroidissant : ains s'attachent tousiours à gens d'aucthorité et de puissance grande, et les font encores plus grands qu'ils ne sont : mais soubdain qu'il leur advient quelque changement de fortune, ils s'escoulent et se tirent arriere. Voyla pourquoy il ne faust pas attendre ceste preuve-là, qui est inutile, ou plus tost dom-

Le flatteur ressemble aux poux.

mageable et dangereuse : car c'est une dure chose d'experimenter en temps qui a besoing d'amys, ceulx qui ne sont pas amys, mesmement quand l'on n'en a pas un vray et loyal pour opposer à un faulx et desloyal : à raison dequoy il faust avoir esprouvé l'amy, ne plus ne moins que la monnoye, avant que le besoing soit venu de l'employer, non pas de l'essayer au besoing et à la necessité, pource qu'il ne faust pas l'esprouver à son dommage, ains au contraire trouver moyen de sçavoir que c'est, de paour d'en recepvoir dommage : austrement il nous en prendra tout ainsy, comme à ceulx qui pour cognoistre la force des poisons mortels, en font eulx-mesmes l'essay les premiers : car ils en ont la cognoissance, mais c'est aux despends de leur vie, et avecques leur mort.

Il faut éprouver ses amis, comme de la monnoie, avant d'en avoir besoin.

Et comme je ne louë pas ceulx-là, aussy ne fay-je ceulx qui estiment, que l'estre amy soit seulement estre honneste et prouffitable, et pour ceste cause pensent que ceulx dont la compaignie et frequentation est plaisante et joyeuse, soyent aussy-tost atteincts et convaincus d'estre flatteurs : car l'amy ne doibt point estre fascheulx ne desplaisant, et tel qu'il n'ayt rien que l'affection toute simple : ny n'est pas l'amitié venerable pour estre aspre ou austere, ains au contraire son honnesteté mesme et sa gravité est doulce et desirable, et comme dict le poëte,

L'ami véritable ne doit être fâcheux ni déplaisant.

Grace et Amour auprès d'elle demourent.

Et si n'est pas seulement vray ce que dict Euripides,

L'homme affligé grandement se soulage,
Quand il peust veoir son amy au visage.

L'amitié ajoute aux plaisirs, et console dans les malheurs.

Pource que l'amitié n'adjouste pas moins de grace et de plaisir aux prosperitez, qu'elle oste de douleur et de fascherie aux adversitez. Et tout ainsy comme Evenus disoit, *que la meilleure saulce du monde estoit le feu :* aussy Dieu ayant meslé l'amitié parmy la vie humaine, a rendu toutes choses joyeuses, doulces et plaisantes, là où elle est presente et jouyssante de partie du plaisir : car austrement, en quelle sorte se couleroit en grace le flatteur par le moyen de volupté, s'il voyoit que l'amitié de sa nature ne reçeust et n'admist jamais auscun plaisir? cela ne se sçauroit dire ne maintenir.

Le flatteur est différent de l'ami.

Mais ainsy comme les escus faulx, et qui ne sont pas de bon aloy, representent seulement le lustre et la splendeur de l'or : aussy le flatteur contrefaisant seulement la doulceur et l'agreable façon de l'amy, se monstre tousiours guay, joyeux, et plaisant, sans jamais resister ny contredire. Pourtant ne faust pas souspçonner universellement, que tous ceulx qui louënt austruy soyent incontinent flatteurs : car le louër quelquefois, en temps et lieu, ne convient pas moins à l'amitié, que le reprendre et le blasmer : et à l'opposite, il n'y a rien si contraire à l'amitié, ne si mal accointable, que l'estre fascheux, chagrin, tousiours reprenant, et tousiours se plaignant : là où quand on

on cognoist une benevolence preste à louër volontiers et largement les choses bien faictes, on en porte plus patiemment et plus doulcement une libre reprehension et correction ès choses mal-faictes, d'austant que l'on le prend en bonne part, et croit-on que, *qui louë volontiers, il blasme à regret.* C'est doncques chose bien fort mal-aysée, dira quelqu'un, que de discerner un flatteur d'avecques un amy, puis qu'il n'y a difference entre eulx, ny quant à donner plaisir, ny quant à donner louange : car au demourant, quant aux menus services et entremises de faire plaisir, on veoit bien souvent que la flatterie passe devant l'amitié.

Le flatteur n'est pas aisé à distinguer.

Nous respondrons, que c'est chose très-difficile voirement de les discerner, si nous prenons le vray flatteur qui sçache bien avec artifice et dexterité grande meiner le mestier, et que nous n'estimions pas, comme faict le rude et commun populaire, que ces plaisants de table et poursuyvants de repeuës franches, qui n'ont jamais audience qu'après qu'on a lavé les mains à table, ce disoit un ancien, soyent flatteurs, qui n'ont rien d'honneste, et dont la villanie se manifeste à un seul plat de viande et un verre de vin, avec toute truanderie et meschanceté : car il n'y auroit pas grande affaire à descouvrir un tel truant escornifleur qu'estoit Melanthius, le plaisant d'Alexandre tyran de Pheres, lequel respondict un jour à ceulx qui luy demandoyent comment son maistre Alexandre avoit esté tué : *d'un coup d'espée,*

dict-il, *qui luy donnant au costé, a percé jusques à mon ventre :* ny ceulx qui ne bougent jamais d'alentour des tables plantureuses et friandes, qui ne cherchent que le broust, comme l'on dict : de sorte qu'il n'y a feu, ny fer, ny cuyvre, qui les peust arrester ny enguarder de se trouver-là où l'on disne : ny de telles femmes qu'estoyent jadis en Cypre celles que l'on surnommoit *les Colacides*, c'est-à-dire les flatteresses, qui depuis, après qu'elles feurent passées en la terre ferme de la Syrie, feurent appellées *Climacides*, comme qui diroit eschelieres, pour austant qu'elles se courboyent à quatre pieds, et faisoyent escheles de leur dos aux femmes des princes et des roys, quand elles vouloyent monter dedans leurs coches.

Quel flatteur est difficile à connoitre, et dont il est nécessaire de se garder.

De quel flatteur doncques est-il difficile, et neantmoins necessaire de se guarder ? De celuy qui ne semble pas flatter, et ne confesse pas estre flatteur, que l'on ne trouve jamais à l'entour d'une cuisine, que l'on ne surprend jamais mesurant l'ombre, pour sçavoir combien il y a encores jusques au soupper, que l'on ne veoit jamais yvre couché par terre tout de son long, ains qui est le plus du temps sobre, qui est curieux d'entendre et rechercher toutes choses, qui veult se mesler d'affaires, qui pense qu'on luy doibve communiquer des secrets : et bref qui est un *tragicque*, c'est-à-dire, serieux et grave, non pas *satyricque*, ny *comicque*, c'est-à-dire joyeux contrefaiseur d'amitié.

Car tout ainsy que Platon escript, *que c'est une extresme injustice, faire semblant d'estre juste quand on ne l'est pas :* aussy faust-il estimer que la flatterie la pire qui soit, est celle qui est couverte, et qui ne se confesse pas estre telle, qui ne se jouë pas, ains faict à bon escient : tellement qu'elle faict bien souvent mescroire la vraye amitié mesme, d'austant qu'elle a ne sçay quoy de commun avecques elle, si l'on n'y prend guarde de bien près. Il est vray que Gobrias s'estant jecté dedans une petite chambre obscure après l'un des tyrans de Perse, qui s'appelloyent *Mages*, comme qui diroit les Sages, et se trouvant aux prinses bien à l'estroict avecques luy, cria à Darius (qui y survint l'espée nue au poing, et qui doubtoit de frapper le Mage, de paour qu'il n'assenast quand et quand Gobrias) qu'il donnast hardiment, quand il debvroit donner à travers tous les deux : mais nous, qui ne pouvons en sorte ne maniere du monde trouver bon ce mot ancien, *perisse l'amy quant et l'ennemy :* et qui cherchons à separer le flatteur d'avecques l'amy, avec lequel il est entrelassé par plusieurs grandes similitudes : nous, dys-je, debvons grandement craindre, que nous ne chassions, avecques ce qui est maulvais, ce qui est bon et utile, ou qu'en pardonnant à ce qui nous est agreable et familier, nous ne tombions en ce qui est nuisible et dommageable.

La flatterie la plus dangereuse est celle qui se fait sans qu'il y paroisse.

Courage de Gobrias.

Car tout ainsy qu'entre les grains et semences sauvages, celles qui sont de mesme forme

en grandeur et grosseur, que le froument, se trouvants meslées parmy, sont bien mal-aysées à trier, et separer d'ensemble avecques le crible, d'austant qu'elles ne passent pas à travers les trous du crible, s'ils sont trop petits, non plus que les grains du froument, ou bien y passent ensemble, si les trous sont larges: aussy est l'amitié très-difficile à cribler et discerner d'avecques la flatterie, d'austant qu'elle se mesle en tous accidents, en tous mouvements, en tous affaires, et en toute conversation avecques elle: car pource que le flatteur veoit qu'il n'y a rien si doulx, ne qui donne plus de plaisir et de contentement à l'homme, que faict l'amitié, il s'insinue en grace à force de donner plaisir, et est tout après à chercher moyen de plaire et de resjouir. Et d'austant que grace et utilité accompaignent tousiours l'amitié, suyvant l'ancien proverbe qui dict, *que l'amy est plus necessaire que ne sont les elements de l'eau et du feu:* pour ceste cause le flatteur s'entremet à tout propos de faire service, et travaille à se monstrer tousiours homme d'affaires, diligent et prompt: et d'austant que ce qui lie et qui estrainct principalement l'amitié à son commencement, c'est la similitude de mœurs, d'estudes, d'exercices et d'inclinations: et bref, s'esjouir et recepvoir plaisir ou desplaisir de mesmes choses, c'est ce qui assemble et conjoinct les hommes en amitié les uns avecques les austres, par une similitude et correspondance de naturelles af-

L'amitié est très-difficile à distinguer de la flatterie.

L'ami est plus necessaire que l'eau et le feu.

fections : le flatteur se compose comme une matiere propre à recepvoir toutes sortes d'impressions, s'estudiant à se conformer et s'accommoder à tout ce qu'il entreprend de ressembler par imitation, estant soupple et dextre à se transmuer en toutes similitudes : tellement que l'on pourroit dire de luy,

Ce n'est le fils d'Achilles, mais luy-mesme.

Le flatteur est d'autant moins aisé à connoître qu'il prend part à la joie et à la peine.

Et ce qui est la plus grande ruze, et plus fine malice qui soit en luy, c'est que voyant comme à la verité, et selon le dire de tout le monde, la franchise de parler librement est la propre voix et parole de l'amitié : et que là où il n'y a celle liberté de parler franchement, il n'y a point d'amitié ny de generosité, il n'est pas celle-là qu'il ne contreface : ains comme les bons cuysiniers usent quelquefois de jus aigres, et de saulses aspres, pour diversifier, et enguarder qu'on ne se saoule, et que l'on ne s'ennuye des doulces : aussy les flatteurs usent d'une certaine franchise de parler, qui n'est ny veritable ny prouffitable, ains qui par maniere de dire guigne de l'œil en se mocquant, et sans nulle doubte ne touche pas au vif, et ne faict que chatouiller par dessuz. C'est pourquoy le flatteur veritablement est très-difficile à descouvrir et surprendre, ne plus ne moins que les animaulx qui de nature ont ceste proprieté de muer de couleur, et de ressembler en teincture à tous lieux, à tous corps où ils touchent : mais puis qu'ainsy est, qu'il de-

ceoit les personnes, et se cache dessoubz tant de similitudes qu'il a avecques l'amy, c'est nostre office en touchant les differences qu'il y a, de descouvrir et despouiller ce masque qui se vest et se pare des couleurs et habits d'austruy, ainsy que dict Platon, à fauste d'en avoir de propres à luy. Or commenceons doncques à entrer de ce pas en matiere.

L'amitié commence par un rapport de nature et d'inclination.

Nous avons desia dict, que le commencement de l'amitié en la plus part des hommes est une conformité de nature et d'inclination, qui aime tous mesmes exercices, et se delecte de mesmes et semblables occupations : suyvant lequel propos on dict en commun proverbe,

Au vieillard plaist d'un vieillard le language,
Et de l'enfant à l'enfant de bas aage.
La femme avec l'austre femme convient,
Et le malade au malade survient.
Le malheureux tout de mesme lamente
Avec celuy que fortune tourmente.

Moyens que le flatteur emploie pour surprendre l'amitié.

Parquoy le flatteur entendant très-bien, que c'est chose née avecques nous que prendre plaisir à estre avecques nos semblables, à communiquer avecques eulx, et à les aimer, il essaye premierement à s'approcher de chascun qu'il veult envelopper, à se loger près de luy et à l'accoster, ne plus ne moins que l'on faict ès pasturages une beste sauvage que l'on veult apprivoiser : se coulant petit-à-petit près de luy, et s'incorporant avecques luy par mesmes affections, mesmes occupations à choses semblables, et mesme façon de vivre, jusques à ce

que l'austre luy ayt donné prinse sur luy, et qu'il se soit rendu familier et privé, jusques à se laisser manier et toucher, blasmant les choses, les personnes et les mœurs, qu'il verra que l'austre aura en haine, et louant ceulx qu'il sentira luy plaire, non simplement, mais excessifvement avecques admiration et esbahissement, le confirmant par ce moyen en son amour ou en sa haine, comme n'ayant point reçeu ces impressions là par passion, mais par jugement.

Comment peut-on convaincre un homme de flatterie.

Comment doncques, et par quelles differences le peust-on adverer, et convaincre qu'il n'est pas semblable, ne qu'il ne le devient pas, mais qu'il le contrefaict ? Premierement il faust considerer s'il y a esgualité uniforme en ses intentions et actions, s'il continue de prendre plaisir à mesmes choses, et s'il les louë de mesme en tout temps, s'il dresse et compose sa vie à un mesme moule, ainsy comme il convient à homme libre amateur de semblables mœurs et semblables conditions à la sienne : car tel est le vray amy : là où le flatteur au contraire, comme celuy qui n'a pas un seul domicile en ses mœurs, et qui ne vit pas d'une vie qu'il ayt esleuë à son gré, mais qui se forme et compose au moulé d'austruy, n'est jamais simple, uniforme, ne semblable à soy-mesme, ains variable et changeant tousiours d'une forme en une austre, comme l'eau que l'on transvase, qui tousiours coule, et s'accommode à la façon et figure des vases et lieux

Le caractere du flatteur n'est jamais semblable à lui-même.

qui la reçoipvent : de maniere qu'il est en cela du tout contraire au singe, car le singe en cuydant contrefaire l'homme, en se remuant et dansant quand et luy, se prend : mais le flatteur à l'opposite attire et surprend les austres à la pippée, en les contrefaisant, non pas tout d'une sorte, mais l'un en dansant, l'austre en chantant, un austre en luictant et se pouldrant pour luicter comme luy, et un austre en se promeinant avecques luy. Car s'il s'attache à un qui aime la chasse et la venerie, il sera tousiours après luy, cryant presque à haulte voix les paroles que dict Phædra en la tragœdie du poëte Euripide, qui se nomme *Hippolyte*,

Mon deduict est à pleine voix
Appeller chiens parmy les bois,
En suivant les cerfs à la trace ;
Ainsy des dieux j'aye la grace.

et si ne luy chault pas de beste qui soit ès forests, car c'est le veneur mesme qu'il veult prendre et enfermer dedans ses toiles.

Le flatteur prend toutes les formes pour arriver à son but.

Et si d'adventure il se met à chasser un jeune homme studieux, aimant les lettres et desireux d'apprendre, au rebours il sera du tout après les livres, il laissera croistre sa barbe longue jusques aux pieds, par maniere de dire, se vestira d'une robbe d'estude à la Grecque, sans faire compte de sa personne, il aura tousiours en la bouche les nombres, les angles droicts et les triangles de Platon ; mais s'il luy vient par les mains quelque faictneant, homme riche,

riche, aimant à boire d'austant et à faire grande chere,

Adonc le sage Ulysses vistement
Met bas le sien deschiré vestement. *Odiss. l. 22.*

il jecte arriere la robbe longue d'estude, il vous faict raser sa barbe comme une moisson sterile, il ne parle plus que de flascons et bouteilles, de refreschissoirs pour boire froid, et dire mots plaisants pour rire en se promeinant, donner des attainctes et traicts de mocquerie à l'encontre de ceulx qui se travaillent après l'estude de la philosophie. Ainsy que l'on dict qu'en la ville de Syracuse quand Platon y arriva, et que Dionysius tout à coup feut espris d'un furieux amour de la philosophie, le chasteau du tyran feut plein de poussiere, pour la multitude d'estudiants qui traçoyent les figures de la geometrie. Mais depuis que Platon se feut courroucé à luy, et que Dionysius eut abandonné la philosophie, se remettant de rechef à faire grande chere à l'amour, à follastrer et se laisser aller à toute dissolution, il sembla qu'ils eussent esté ensorcellez et transformez par une Circé, tant ils feurent incontinent esprins d'une haine des lettres, oubliance de toute honnesteté, et saisine de toute sottie.

Alcibiades étoit un grand flatteur.

Auquel propos se rapporte le tesmoignage des façons de faire des grands flatteurs, et de ceulx qui ont gouverné les peuples, entre lesquels le plus grand qui feut oncques a esté Alcibiades, lequel estant à Athenes jouoit,

disoit le mot, entretenoit grands chevaulx, et vivoit en toute gualanterie et toute joyeuseté; quand il estoit en Lacedæmone, il faisoit sa barbe au rasouër, il portoit une meschante cappe de gros bureau, se lavoit en eau froide, puis quand il estoit en Thrace, il faisoit la guerre et beuvoit; depuis qu'il feut arrivé devers Tissaphernes en Asie, ce n'estoit que delices, superfluité et volupté, que toute sa vie; guaignant ainsy et prenant un chascun, en se transformant et s'accommodant aux mœurs de tous ceulx qu'il hantoit.

Epaminondas et Agesilaus avoient un caractère décidé.

Mais ainsy ne faisoit pas Epaminondas ny Agesilaus, car combien qu'ils ayent hanté en plusieurs villes, avecques plusieurs hommes et plusieurs sortes de vies, ils ne changerent jamais pourtant, ains reteindrent tousiours, et par-tout, ce qui estoit digne d'eulx en habillements, en façon de vivre, en paroles et tous leurs desportements. Et Platon tout de mesme, estoit tel à Syracuse comme en l'academie, et tel auprès de Dionysius comme auprès de Dion. Mais qui vouldra prendre guarde de près, il appercevra facilement les mutations et changements du flatteur, comme du poulpe, et verra qu'il se transforme en plusieurs façons, blasmant tantost une vie qu'il avoit louée n'agueres, et approuvant une affaire, une façon de vivre et une parole qu'il rejectoit auparavant; car il ne cognoistra jamais constant en une chose, ne qui ayt rien de peculier à soy, ne qui aime ou qui haysse, qui s'attriste ou

Platon n'étoit pas flatteur.

qui s'esjouisse d'une sienne propre affection, parce qu'il reçoipt tousiours comme un mirouër, les images des passions, des vies, des mouvements et affections d'austruy; tellement que si vous venez à blasmer quelqu'un de vos amys devant luy, il dira incontinent, *vous avez demouré longuement à le cognoistre, car quant à moy, il y a ja long temps qu'il ne me plaisoit point.* Et si au contraire, vous venez de rechef à changer d'opinion et à le louër; *certainement*, dira-il aussy-tost, *j'en suis bien ayse, et vous en remercie pour l'amour de luy.* Si vous dictes que vous voulez changer de façon de vivre, comme vous retirer du maniement des affaires de la chose publicque, pour vivre en paix et en repos; *il y a ja long-temps*, dira-il, *qu'il le falloit faire, et se tirer hors de ces troubles et envies*, et si au contraire, il vous prend envie de laisser le repos et vous entremettre d'affaires et de parler en public, il respondra incontinent, *vous entreprenez chose digne de vous, car à ne rien faire, encores qu'il y ayt quelque ayse, si est-ce vivre trop bassement et sans honneur.* Parquoy il luy faust incontinent mettre devant le nez,

Caractère du flatteur.

> Tu es soubdain tout austre devenu;
> Que tu n'estois par cy-devant tenu.

Odiss. l. 16.

Je n'ay que faire d'amy qui se change ainsy quant et moy, et qui s'encline en mesme part que moy, cela est le propre d'une umbre; j'ay plus-tost besoing d'un amy, qui avecques moy

Un ami qui change comme nous, ressemble à une ombre.

Maniere de distinguer le vrai ami d'avec le faux.

juge la verité et qui la die franchement. Voylà l'une des manieres qu'il y a pour esprouver et discerner le vray d'avecques le faulx amy. Mais il faust observer une austre difference qu'il y a entre leurs similitudes, car le vray amy n'imite point toutes les conditions, ny ne louë point toutes les actions de celuy qu'il aime, ains seulement tasche à imiter les meilleures, et comme dict Sophocles,

Il veult aimer, non haïr, avec luy.

c'est-à-dire, qu'il veult bien faire et honnestement vivre, non pas errer ne pescher quand et luy; si ce n'est d'advanture que pour la grande frequentation et conversation ordinaire qu'il a avecques luy, il ne se remplisse, malgré qu'il en ayt, sans y penser, de quelque qualité et condition vicieuse, par la longue accoustumance, ne plus ne moins que par contagion se prend la chassie et le mal des yeulx, ainsy comme l'on escript, que les familiers de Platon contrefaisoyent ses haultes espaules, et ceulx d'Aristote son beguayement, ceulx du roy Alexandre son ply du col, et l'aspreté de sa voix; car ainsy prennent la pluspart des hommes l'impression de leurs mœurs et de leurs conditions. Mais le flatteur faict tout à la mesme sorte que le chameleon, lequel se rend semblable et prend toute couleur, fors que la blanche, aussy le flatteur ès choses bonnes et importantes ne se pouvant rendre semblable, ne laisse rien de maulvais et de laid à imiter,

Le flatteur prend toutes les couleurs, excepté la blanche.

comme les maulvais peinctres ne pouvant par leur insuffisance en l'art contrefaire les beaulx visages, en representent quelque semblance en des rides, des lentilles et des cicatrices; aussy luy se rend imitateur d'une intemperance, et d'une superstition, d'une soubdaineté de cholere, d'une aigreur envers ses serviteurs et de deffiance envers ses domesticques et ses parents pour ce qu'il est de sa nature tousiours enclin à ce qui est le pire, et semble estre bien loing de vouloir blasmer le vice, puis qu'il le prend à imiter.

Le flatteur se plaint de sentir les maux qu'il voit dans les autres.

Car ceulx qui cherchent amandement de vie et de mœurs sont suspects, et qui monstrent de se fascher et courroucer des faustes de leurs amys; ce qui meit en male-grace de Dionysius Dion, Samien de Philippus, et Cleomenes de Ptolomeus, et feut à la fin cause de leur totale ruine; mais le flatteur veult estre estimé ensemble austant loyal et fidele, comme plaisant et agreable, de maniere que pour la vehemence de son amitié, il ne s'offense pas mesme des choses maulvaises, ains est en tout et par tout de mesme inclination et de mesme affection, ensorte que des choses fortuites et casuelles, qui adviennent sans nostre volonté et conseil, il en veult avoir sa part, tellement que s'il vient à flatter un qui soit maladif, il faict semblant d'estre subject à mesmes maladies, et dira que la veuë luy baisse fort, et qu'il a l'ouye dure, s'il frequente avecques gens qui soyent à demy aveugles ou à demy

sourds; comme les flatteurs de Dionysius qui ne voyoit presque goutte, s'entreheurtoyent les uns les austres, et faisoyent tomber les plats de dessuz la table, pour dire qu'ils avoyent maulvaise veuë. Les austres penetrants encores davantage au dedans, meslent leurs conformitez jusques aux plus secrettes passions. Car s'ils peuvent sentir que ceulx qui les flattent soyent mal fortunez en femmes, ou qu'ils soyent en quelque deffiance de leurs propres enfants, ou de leurs domesticques, eulx-mesmes ne s'espargneront pas, et commenceront à se plaindre de leurs femmes, de leurs propres enfants, de leurs parents ou de leurs domesticques, et si en allegueront quelques occasions qui vauldroyent mieulx tenues que dictes; car ceste semblance les rend plus affectionnez l'un à l'austre par compassion; ainsy les flattez cuydants avoir reçeu d'eulx comme un guage de loyaulté, leur laissent aussy aller de leur bouche quelque chose de secret, et l'ayant ainsy laissé eschapper, ils sont puis après contraincts de se servir d'eulx, et craignent de là en avant leur donner à cognoistre qu'ils se deffient auscunement de leur foy jusques-là, que j'en ay cogneu un qui repudia sa femme, pour ce que celuy qu'il flattoit avoit faict divorce avecques la sienne, et feut trouvé qu'il alloit secrettement et envoyoit devers elle; ce qui feut apperçeu par la femme mesme de son amy, tant peu cognoissoit la nature du vray flatteur celuy qui estimoit que ces

Danger de se confier à un flatteur.

vers iambicques convinssent plus à la description du cancre que du flatteur,

> Tout son corps n'est austre chose que ventre ;
> Son œil perçant par-tout penetre et entre ;
> Un animal qui marche de ses dents.

Car ceste figuration est celle *d'un escornifleur poursuyvant de repeuë franche, et de ces amys de fricassée et de nappe mise*, comme dict Eupolis ; mais quant à cela remettons le à son lieu propre pour en parler plus amplement.

Ruse du flatteur dans ses imitations ; sa difference avec l'ami.

Et pour ceste heure, ne laissons pas derriere une grande ruze du flatteur en ses imitations, c'est que s'il contrefaict quelque bonne qualité qui soit en celuy qu'il flatte, il luy en cede tousiours le dessuz ; car entre ceulx qui sont vrays amys, il n'y a jamais emulation de jalousie, ny jamais envie, ains soit qu'ils se trouvent esgaulx en bien faisant ou inferieurs, ils le portent doulcement et moderéement. Mais le flatteur ayant tousiours en memoire et singuliere recommandation le seconder, cede tousiours en son imitation l'esgualité, confessant estre vaincu et demourer tousiours derriere, excepté ès choses maulvaises ; car ès maulvaises il ne cede jamais la victoire à son amy, ains s'il est difficile, il dira de soy-mesme qu'il est melancholicque ; si l'austre est superstitieux, luy sera tout transporté et esperdu de la crainte des Dieux ; si l'austre est amoureux, luy sera furieux d'amour ; si l'austre dict *je ris à pleine bouche*, luy, *je cuide mourir*

de rire. Mais aux choses louables et honnestes au contraire de luy il dira, *je cours bien assez viste, mais vous, vous volez; je suis*, dira-il, *assez bien à cheval, mais ce n'est rien au prix, de ce centaure icy, je ne suis pas trop maulvais poëte, et fais assez bien un carme, mais tonner n'est pas à faire à moy, c'est à ce Jupiter icy;* en quoy il faict deux choses ensemble, l'une qu'il declare l'entreprinse de l'austre honneste en ce qu'il l'imite, et sa suffisance non pareille en ce qu'il confesse en estre vaincu. Voylà doncques quant aux ressemblances, les marques de difference qu'il y a entre le flatteur et l'amy.

Moyens de distinguer l'ami du flatteur.

Et pour austant que la delectation, ainsy que nous avons dict paravant, est aussy commune entre eulx, pource que l'homme de bien ne prend pas moins de plaisir à ses amys, que l'homme de neant à ses flatteurs, considerons un peu la difference, qu'il y a en cela; le moyen de les distinguer, sera de remarquer la fin à laquelle l'un et l'austre dirige la delectation qu'il donne, ce qui se pourra plus clairement entendre par cest exemple. Une huyle de parfum a bonne odeur, aussy a quelque drogue de medecine; mais il y a difference en ce, que l'huyle de parfum se faict seulement pour donner le plaisir de la senteur et rien plus; mais en la drogue medicinale, oultre le plaisir de la doulce odeur, il y a une force qui purge le corps, ou qui le rechauffe, ou qui faict naistre la chair. Davantage,

tage, les peinctres broyent des couleurs plaisantes et recreatifves, et aussy y a-il des drogues medicinales qui ont des couleurs et teinctures qui sont belles et agreables à l'œil, quelle difference doncques y a-il? Il est tout esvident qu'il ne faust que reguarder pour les sçavoir discerner, à quelle fin l'usage d'icelle est destiné. Au cas pareil aussy les graces des amys, parmy l'honnesteté et l'utilité qu'elles ont, apportent je ne sçay quoy qui delecte, ne plus ne moins qu'une fleur qui paroist par dessuz; et quelquesfois ils usent d'un jeu, d'un boire et manger ensemble, d'une risée, d'une facetie l'une avecques l'austre, comme de saulses pour assaisonner des affaires de poids et de grande consequence, auquel propos est dict,

L'ami est honnête et utile.

Joyeusement ensemble ils s'entretiennent
De maints propos plaisants qu'entr'eulx ils tiennent.

Et,

Rien n'a jamais disjoinct nostre amitié,
Ny nos plaisirs, partis par la moitié.

Mais la seule besongne du flatteur, et le but où il vise, est de tousiours inventer, apprester et confire quelque jeu, quelque faict et quelque parole à plaisir et pour donner plaisir; bref, pour comprendre le tout en peu de paroles, le flatteur estime qu'il faille tout faire pour estre plaisant, et le vray amy faisant tousiours et par-tout ce que le debvoir requiert bien souvent plaist et quelquefois aussy desplaist: non que son intention soit de des-

Le flatteur ne cherche qu'à donner du plaisir.

plaire, comme aussy ne le fuyt-il pas, s'il veoit que meilleur soit de le faire. Ne plus ne moins que le medecin, s'il veoit qu'il soit expedient, jectera du saffran ou de la lavande dedans ses compositions de medecine, voire que bien souvent il baignera delicatement, et nourrira friandement son patient, et quelquesfois aussy laissant ces doulces odeurs là, il y ruera du Castorium, ou

Du Polium, de qui la senteur forte,
Puante au nez est d'une estrange sorte.

ou bien il broyera de l'hellebore, qu'il le contraindra de boire, ne se proposant pour sa fin ne là le plaire, ny icy le desplaire, ains conduisant son malade par diverses voyes à un mesme but, c'est à sçavoir ce qui est expedient pour sa santé, aussy le vray amy auscunesfois pour complaire et hault louer son amy, en le resjouissant le conduict à faire ce qu'il doibt, comme celuy qui dict en Homere,

Amy Teucer de Telamon extraict,
Fleur des Grejois, tire ainsy de ton traict:

Et ailleurs,

Comment mettrois-je Ulysses en oubly,
Qui de vertu divine est ennobly?

Iliad. liv. 8 et 10.

L'ami doit être doux dans ses conseils.

A l'opposite aussy, là où il est besoing de correction, il le vous tanse avecques une parole mordante, et une liberté aucthorisée d'une affection soigneuse de son bien,

Menelaüs, né de divin lignage,
Je t'adverts que tu n'es pas bien sage :
De ta folie aussy mal te prendra. *Iliad. liv. 7.*

Quelquefois il conjoinct le faict avecques la parole, comme Menedemus faisant fermer sa porte au fils d'Asclepiades son amy, qui estoit desbauché et meinoit une vie dissoluë, et ne le daignant pas saluer, le retira de son maulvais gouvernement ; et Arcesilaus deffendit l'entrée de son eschole à Battus, pource qu'en une comædie qu'il avoit composée, il avoit mis un vers qui poignoit Cleanthes ; mais depuis, en ayant faict satisfaction à Cleanthes et s'en estant repenty, il luy pardonna, et le reçeut en sa grace comme devant.

Les conseils de l'amitié sont des médecines préservatives.

Car il faust contrister son amy en intention de luy prouffiter, non pas de rompre l'amitié, ains user de reprehension picquante, comme d'une medecine preservatifve, qui saulve la vie à son patient ; ainsy faict le bon amy comme le sçavant musicien, qui pour accorder son instrument, tend auscunes de ses cordes et en lasche les austres, aussy concede-il auscunes choses et en refuse d'austres, changeant selon que l'honnesté ou l'utilité le requierent, et est par ce moyen auscunesfois agreable, et par tout utile ; mais le flatteur ayant accoustumé de tousiours sonner une seule note, qui est de complaire, et de faire et dire toutes choses au gré de celuy qu'il flatte, ne sçait que c'est ny de resister de faict ny de fascher de parole, ains va tousiours après ce que l'on veult, s'ac-

La flatterie plonge dans l'écart.

cordant tousiours, et disant tousiours *ad idem.*

Or, ainsy comme Xenophon escript qu'Agesilaus estoit bien ayse de se sentir louër de ceulx qui l'eussent bien voulu blasmer, aussy faust-il estimer que celuy-là resjouit et complaist en amy, qui peust aussy quelquefois contrister et contredire, et avoir pour suspecte la conversation de ceulx qui ne font jamais que donner plaisir, en accordant tout sans auscune poincture de reprehension et de contradiction, et avoir tousiours à main le dire d'un ancien Laconien, lequel oyant que l'on louoit haultement le roy Charilaus : *et comment seroit-il bon*, dict-il, *quand il n'est pas aspre aux meschants?*

Ce n'est pas être bon que de l'être vis-à-vis des méchants.

On dict que le tahon qui tourmente les taureaux, se fische auprès de leurs aureilles, et aussy faict la ticque aux chiens : tout ainsy le flatteur, attachant les hommes ambitieux par les aureilles à force de leur chanter leurs louanges, est bien mal aysé à secouer et chasser depuis qu'il y est une fois fisché : et pourtant faust-il avoir le jugement bien esveillé en cest endroict, à observer diligemment si ces louanges seront attribuées à la chose ou à la personne. Elles seront attribuées à la chose s'il louë les absents plustost que les presents, si luy-mesme veult et desire en luy ce qu'il louë en austruy, et s'il ne louë pas seuls mais tous austres semblables qualitez, et s'il ne varie point en disant et faisant tantot d'un, tantost d'austre, mais tousiours d'une sorte. Et ce qui est le principal à considerer, c'est si nous-mesmes,

Comment distinguer si les louanges sont données à la chose ou à la personne.

en nostre secret, ne nous repentons point ou n'avons point de honte de ce dont il nous louë, et si nous ne vouldrions point plustost avoir faict et dict le contraire : car le jugement de nostre conscience nous portant tesmoignage au contraire, empeschera que telles louanges ne nous affectionneront, ny ne nous atteindront point au vif, et consequemment le flatteur ne nous en pourra surprendre.

Pourquoi les hommes écoutent moins les réprimandes que les louanges.

Mais je ne sçay comment il advient que la plus-part des hommes ne reçoipvent point les consolations que l'on leur baille en leurs adversitez, ains plustost se laissent meiner à ceulx qui plorent et lamentent avecques eulx; et quand ils ont offensé et failly, si quelqu'un les en reprend, et les en blasment si vifvement qu'il leur en imprime au cœur un remors et une repentance, ils estiment celuy-là leur accusateur et leur ennemy ; et au contraire ils embrassent et reputent leur bien-vouillant et amy celuy qui louëra et magnifiera ce qu'ils auront faict.

Or ceulx qui louent et prinsent avecques un applaudissement de mains ce que l'on aura faict ou dict, soit à bon escient, ou soit en jouant, ceulx-là encores ne sont dommageables que pour le present, et pour cela que l'on a à l'heure en main : mais ceulx qui, avecques leurs louanges, penetrent jusques aux mœurs, et par leurs flatteries atteignent jusques à corrompre les conditions, ceulx-là font comme les maulvais esclaves et serfs, qui ne desrobbent pas seulement du bled de leur maistre, ce qui

est en monceau au grenier, mais aussy ce qui est preparé pour la semence. Car les conditions de l'homme sont la source de toutes ses actions, et les mœurs sont le principe et la fontaine dont descoule toute nostre vie, laquelle ils detordent en donnant au vice les noms des vertus.

Le flatteur perd les mœurs en appellant les vices du nom de vertu.

Thucydides escript qu'ès seditions et guerres civiles, l'on transferoit la signification accoustumée des mots aux actes que l'on faisoit, pour les justifier : car une temerité desesperée estoit reputée *vaillance aymant ses amys ;* une dilation providente, *honneste couardise ;* une temperence, *couverture de lascheté ;* une sagesse pensant à tout, *une totale paresse.* Aussy faust-il bien prendre guarde ès flatteurs, là où l'on verra qu'ils appelleront prodigalité, *liberalité*, timidité, *seureté ;* teste ecervelée, *promptitude ;* chicheté mechanicque, *temperance* et *frugalité :* un qui sera subject à folles amourettes, *gracieux* et *homme de bonne compaignie :* un cholere ou superbe, *vaillant* et *magnanime :* et au contraire, un de cœur bas et lasche, *doulx* et *humain.* Ainsy, comme Platon escript en quelque passage, que l'amoureux est flatteur de ce qu'il ayme : car s'il est camus, il l'appellera *agreable ;* s'il a le nez aquilin, *face royale ;* s'il est noiraut, *viril ;* s'il est blanc, *enfant des dieux.* Et quant à ce nom μελίχροις basané et couleur de miel, il dict *que c'est une feincte d'amoureux, qui diminue pour apprendre à supporter plus ayséement une couleur pasle et morte de son amy :* combien que celuy

L'amoureux est le flatteur de ce qu'il aime.

qui se donne à entendre qu'il soit beau quand il est laid, ou grand quand il est petit, ne demoure pas longuement en son erreur; et si n'en reçoipt perte, sinon bien fort legere et non pas irremediable.

La louange qui autorise l'homme dans ses défauts le perd.

Mais les louanges qui accoustument l'homme à cuider que vice soit vertu, tellement qu'il ne se desplaist pas en son mal, mais plustost qu'il s'y plaist, et qui ostent toute honte de pecher et de faillir, ce feurent celles qui ameinerent la ruine des Siciliens, en donnant occasion aux flatteurs d'appeller la cruauté de Dionysius et de Phalaris, *haine des meschants* et *bonne justice*: ce feurent celles qui perdirent l'Ægypte, en appellant la lascheté effeminée du roy Ptolomæus, sa furieuse superstition, ses lamentables chansons, ses sonnements de tabourins, et ses danses bacchanales, *devotion*, *religion*, et *le service des Dieux*. Ce feurent celles aussy qui cuiderent guaster et corrompre du tout les mœurs et façons romaines, qui, par avant, tenoyent tant du grand, en surnommant les delices, les dissolutions, les jeux et festes d'Antonius, *joyeusetez*, *gentillesses* et *humanitez*, en desguisant et diminuant ainsy la fauste d'Antonius, qui abusoit excessifvement de sa fortune et grandeur de sa puissance.

La flatterie a causé la perte de beaucoup de rois.

Que feust-ce austre chose qui attacha à Ptolomæus la museliere à jouër des flustes? Qui feit monter Neron sur l'eschafauld avecques un masque sur le visage, et des brodequins aux jambes, qui estoit l'accoustrement des

joueurs de farces ? Ne feurent-ce pas les louanges des flatteurs ? Et la plus-part des roys ne sont-ils pas attirez en toute vergongne et tout deshonneur par les flatteries de ceulx qui les appellent *Apollons*, pour peu qu'ils sçachent mionner, et *Bacchus* quand ils s'enyvrent, et *Hercules* quand ils luictent, et qu'ils prennent plaisir à telles gualanteries de surnoms ? Et pourtant se faust-il principalement donner de guarde du flatteur en ses louanges : ce que luy-mesme n'ignore pas ; mais estant cault et subtil à se guarder de se rendre suspect, si d'adventure il rencontre quelque mignon glorieux, bien paré, ou bien quelque lourdaut qui ayt un peu le cuir gros, et comme l'on dict vulgairement, *qui soit un peu de grosse paste ;* il se mocque et gaudit d'eulx à gorge desployée, comme faict Struthias en la comœdie, foulant aux pieds et ballant sur le ventre de la sottise de Bias, en maniere de dire, par les louanges qu'il luy donne sans que l'austre le sente ; *tu as plus beu que ne feit oncques le roy Alexandre le grand :* et cependant il se pasme et fond à force de rire, en se tournant vers le Cyprien.

Le flatteur se défie des personnes qui l'observent.

Mais s'il a affaire à quelques habiles et gualants hommes, qui ayent l'œil sur luy principalement en cest endroict, et qui soyent au guet pour bien guarder ceste place et ce lieu-là, il ne leur addresse pas des louanges de droict fil, ains vient de loing, tournant tout à l'entour, et puis faict ses approches petit-à-petit, sans faire bruict ; tant, qu'il vient à les manier comme

comme l'on faict une beste que l'on veult apprivoiser, et à les taster. Car tantost il viendra rapporter à son amy des louanges qu'il aura ouy dire à quelques-uns de luy, faisant comme les rhetoriciens, qui quelques-fois, en leurs harangues, parlent en tierce personne : *j'ay prins grand plaisir*, dira-il, *n'agueres, estant en la place, à ouyr certains estrangiers, ou bien de bons vieillards, qui racontoyent tous les biens du monde de vous, et vous louoyent à merveilles.* Tantost il controuvera quelques legeres faustes à l'encontre de luy, disant qu'il les aura entendues d'austres qui les disoyent de luy, et qu'il s'en est venu en diligence incontinent vers luy pour luy demander là où il auroit dict cela, ou faict un telle chose. L'austre luy niera, comme il est vray-semblable, et de là adoncques il prendra son commencement pour entrer en ses louanges : *aussy m'esbahissois-je bien comment vous eussiez mesdict de quelqu'un de vos familiers, veu que vous ne medictes pas de vos ennemys mesmes ; et comment vous eussiez attenté à usurper de l'austruy, veu que vous donnez si largement et si liberalement le vostre.*

Flatteurs comparés aux peintres.

Les austres font comme les peinctres, qui, pour releiver et faire plus apparoistre les choses luisantes et claires, les renforcent avecques les obscures et ombrageuses qu'ils mettent auprès. Car en blasmant, detractant, mocquant et injuriant les choses contraires, tacitement ils louënt et approuvent les vices et imperfections qui sont en ceulx qu'ils flattent, et en les louant

ils les nourrissent : car ils vous blasmeront la temperance et abstinence, en l'appellant *rusticité*, s'ils se trouvent parmy des hommes luxurieux, avaricieux, gens de maulvais affaire, qui acquierent des biens par tous moyens deshonnestes et meschants. La justice et bonne conscience, qui se contente du sien sans rien vouloir avoir de l'austruy, ils l'appelleront *lascheté* et *fauste de cœur de n'oser entreprendre*. Et quand ils seront avecques des paresseux, gens oisifs, qui fuyent les affaires, ils n'auront point de honte de blasmer l'entremise du gouvernement de la chose publicque, et de dire *que c'est faire les affaires d'austruy à grand travail sans prouffit*. Un desir d'estre en magistrat, ils l'appelleront *vaine gloire, qui ne sert à rien*. Pour flatter un orateur, ils blasmeront en sa presence le philosophe.

Le flatteur réussit toujours, parce qu'il ne cesse de louer aux dépens des autres.

Parmy des femmes lascifves et impudicques, ils seront les bien venus en appellant les honnestes, qui n'ayment que leurs marys, *sottes, mal-apprinses, et sans grace quelconque*. Et y a encores une plus grande meschanceté, c'est que ces flatteurs ne s'espargnent pas eulx-mesmes ; car ainsy comme les luicteurs baissent auscunesfois leurs corps pour renverser par terre leurs compaignons, aussy quelquefois, pour se blasmer eulx-mesmes, ils se coulent secrettement à louër austruy. *Je suis*, diront-ils, *plus couard qu'un esclave sur la mer ; je ne puis durer au travail : j'enrage de cholere quand j'entends que l'on a mesdict de moy ; mais à cestuy-cy*,

Aux dépens de lui-même.

ce luy est tout un, il ne trouve rien de maulvais, c'est un homme tout austre que les austres, il ne se courrouce de rien, il porte tout patiemment. Et si d'adventure il se trouve quelqu'un qui ayt grande opinion de sa suffisance et de son entendement, qui veuille faire de l'austere et du roide, et entier, disant à tout propos,

Diomedes, ne me va trop prisant,
Ny au contraire aussy trop mesprisant: *Iliad. liv. 10.*

le flatteur, bon ouvrier de son mestier, ne l'assauldra pas par ceste voye, ains usera d'un austre artifice à l'endroict de celuy-là : c'est qu'il viendra devers luy pour avoir conseil en ses propres affaires, comme de celuy qu'il estime plus sage et mieulx advisé que luy, et dira qu'il y a bien d'austres avecques lesquels il aura plus grande familiarité, mais neantmoins qu'il est contrainct de l'importuner. Car à qui aurons-nous recours nous austres qui avons besoing de conseil, et à qui nous fierons-nous ? Et puis après avoir ouy ce que l'austre luy aura dict, quoy que ce soit, il s'en ira disant qu'*il aura eu un oracle, et non pas un conseil.* Et si d'adventure il veoit que l'austre s'attribue quelque suffisance en la cognoissance des lettres, il luy apportera quelques siennes compositions, le priant de les lire et de les corriger.

Les flatteurs de Mithridates lui donnoient leurs membres à inciser.

Le roy Mithridates aymoit l'art de medecine, au moyen de quoy il y eut quelques-uns de ses familiers qui luy baillerent de leurs membres à inciser et brusler avecques des cauteres, qui

estoit le flatter de faict, non pas de paroles ; car il sembloit qu'ils luy portassent tesmoignage de sa suffisance, puisqu'ils se fioyent de leur vie à luy.

Les cas divins sont de beaucoup de formes :

Mais ceste espece de louanges dissimulées ayant besoing de plus grande circonspection pour s'en guarder, merite d'estre diligemment averée et esprouvée ; et pourtant faudra-il que celuy qui sera tenté par telle sorte de flatterie, tout expressement luy mette en avant des advis où il n'y aura point d'apparence quand le flatteur luy demandera conseil, et des advertissements tout de mesme, et aussy des corrections sans propos quand il luy apportera ses compositions à reveoir et corriger : car quand il verra que le flatteur ne luy contredira en rien, ains luy consentira en tout et par-tout, et recepvra tout ; et qui plus est encores, qu'à chasque poinct il s'escriera : *ho, voylà bien dict ; il n'est possible de mieulx :* il est tout manifeste qu'il faict comme dict le commun proverbe :

Le flatteur, comment le démasquer.

Le mot du guet il nous va demandant,
Mais austre chose il cherche cependant.

C'est qu'en nous louant, il nous veult enfler de vaine oultrecuidance. Davantage ainsy comme auscuns ont definy la peincture estre une poesie muette, aussy y a-il des louanges que donne une flatterie muette : car ne plus ne moins que les chasseurs deçoipvent mieulx les

La peinture, poésie muette.

bestes qu'ils chassent, quand il ne semble pas qu'ils chassent, mais bien qu'ils passent leur chemin, ou qu'ils guardent leurs troupeaux, ou qu'ils labourent la terre : aussy est-ce lors que les flatteurs touchent mieulx au vif en louant, quand il ne semble pas qu'ils louent, ains qu'ils facent austre chose. Car celuy qui cede une chaire ou un lieu à table, à un survenant, ou qui, ayant accoustumé de haranguer devant le peuple ou devant le senat, s'il sent que l'un des riches veuillent parler, entrerompt son parler pour se taire, et quitter la place et le rang de parler ; celuy-là, dy-je, en se taisant, declare plus que s'il crioit à haulte voix qu'il repute l'austre plus suffisant et plus prudent que luy. De-là est que l'on veoit ceste maniere de gens, qui font profession de flatterie, se saisir ordinairement des premiers sieges, tant ès sermons, harangues publicques que l'on va ouyr, comme ès theatres, non qu'ils s'en reputent dignes, mais affin qu'en les cedant aux plus riches, ils les flattent d'austant : et ès assemblées et compaignies, ils seront les premiers à entamer les propos ; mais c'est pour puis après les quitter aux plus puissants, voire pour passer facilement à une opinion toute contraire à la leur premiere, si le contredisant sera homme puissant ou riche, ou personne d'aucthorité ; c'est pourquoy il se faust de tant plus esvertuer pour les convaincre, et averer qu'ils ne font point ces cessions et ces reculements-là pour reverence qu'ils portent ou à la suffisance

Le flatteur est plus dangereux quand il loue sans paroître le faire.

plus grande, ou à la vertu, ou à l'aage, mais seulement aux biens, aux richesses, et au crédit.

Apelles ne flatte point Megabyzus, seigneur de Perse.

Megabyzus, un des plus grands seigneurs de la cour du roy de Perse, vint un jour visiter Apelles jusques en sa bouticque; et s'estant assis auprès de luy à le reguarder besongner, commença à vouloir discourir de la ligne et des umbres. Apelles ne se peust tenir de luy dire : *vois-tu ces jeunes garsons qui broyent l'ochre, pendant que tu ne disois mot te reguardoyent fort attentifvement, et s'esbahissoyent de veoir tes beaulx habits de pourpre, et tes chaisnes et joyaux d'or; mais depuis que tu as commencé à parler, ils se sont prins à rire, en se mocquant de toy, d'austant que tu te mets à discourir des choses que tu n'as pas apprinses.* Et Solon estant interrogé par le roy de Lydie, Crœsus, quels hommes il avoit veus qu'il reputast les plus heureux de ce monde, *luy nomma Tellus*, un simple citoyen d'Athenes; et *un Cleobis et Biton*, qu'il dict avoir cogneus pour les mieulx fortunez. Mais les flatteurs ne disent pas seulement que les roys, les riches hommes, et les personnes de grande auctho-

Les flatteurs regardent les rois comme les plus prudens et les plus savans de leurs sujets.

rité, soyent bien fortunez et heureux, mais aussy les declarent les premiers hommes du monde en prudence, en science et en vertu. Et puis il y en a qui ne peuvent pas seulement endurer les stoïques, qui appellent le sage tel qu'ils le depeignent, *riche*, *beau*, *noble* et *roy tout ensemble :* là où les flatteurs vous rendent le riche qu'ils flattent, *orateur*, *poëte*, voire et s'il veult encores, *peinctre et bon joueur de*

flustes, leger du pied et roide de corps, se laissant tomber dessoubz luy en luictant, et demourant derriere en courant. Ainsy comme Crisson Himerien demoura derriere en courant à l'encontre d'Alexandre, de quoy Alexandre feut fort courroucé quand il le sçeut.

Carneades souloit dire que les enfants des roys et des riches n'apprenoyent rien adroict qu'à picquer et manier les chevaulx, et rien austre chose, pource que le maistre les flatte aux escholes en les louant. A l'exercice de la luicte, celuy qui luicte avecques eulx se laisse volontairement tomber dessoubz eulx : mais le cheval ne cognoissant pas qui est fils d'un homme privé ou d'un prince, qui est pauvre ou riche, jecte par terre ceulx qui ne se sçavent pas bien tenir. Parquoy le dire de Bion est sot et lourd ; car il disoit ainsy : *si à force de louër je pouvois rendre une terre bonne, grasse et fertile, je ne ferois point de fauste de la louër, plustost que de me travailler le cœur et le corps à la labourer et cultiver : celuy doncques ne peche point aussy qui louë un homme, si en le louant il le rend utile et fertile à celuy qui le louë.* Car on luy peust renverser sa raison, en luy alleguant que la terre ne devient pas pire pour estre louée ; là où ceulx qui louënt faulsement, et oultre le merite et le debvoir, un homme, l'emplissent de vent, et sont cause de sa ruine. Mais à tant avons-nous assez discouru sur cest article des louanges ; il suyt après de traicter de la franchise de librement parler.

Carneades disoit que les enfans des rois n'apprenoient rien mieux qu'à monter à cheval.

Bion se trompoit dans le but de la louange.

Franchise du parler libre, appartient à l'amitié.

Or estoit-il bien raisonnable, que comme Patroclus se vestant des armes d'Achilles, et meinant ses chevaulx à la guerre, n'osa toucher à sa javeline, ains la laissa seule; aussy que le flatteur se masquant et desguisant des marques et enseignes d'un amy, laissast la seule franchise de parler librement, sans y toucher ne la contrefaire, comme estant le baston propre, poisant, grand et fort, qu'il appartient de porter à l'amitié seule, et non à austre : mais pour austant qu'ils se donnent bien guarde d'estre descouverts en riant, ny en beuvant, ny en gaudissant ou jouant, ains elevent ja leur pipperie jusques à une monstre de sourcil severe, et flattent avecques un visage renfrongné, meslants parmy leur flatterie ne sçay quoy de reprehension et de correction, ne laissons point passer cela sans le toucher et examiner.

Le flatteur n'est pas ferme dans ses paroles.

Quant à moy, j'estime que comme en la comœdie de Menander, Hercules contrefaict vient en avant avecques une massue sur l'espaule, qui n'est ny poisante, ny massifve, ne forte, ains une vaine, feincte, legere, où il n'y a rien dedans : aussy que la liberté de parler dont usera le flatteur, se trouvera molle et legere, et qui n'aura point de coup à ceulx qui l'esprouveront, ains qu'elle fera ne plus ne moins que les aureillers des femmes, qui, au lieu qu'ils semblent repoulser et resister aux testes que l'on couche dessuz, plient plustost dessoubz, et leur cedent : aussy ceste faulse liberté de parler, pleine de vent, s'eleve et s'enfle bien d'une enflure

flure vaine et tromperesse, affin que se resserrant et s'abbaissant, elle reçoipve et attire avecques soy celuy qui se laisse aller dessuz. Car la vraye et amie liberté de parler, s'attache à ceulx qui faillent et qui pechent, apportant une douleur bien-faisante et salutaire, ne plus ne moins que le miel qui mord les parties ulcerées, mais il les nettoye : estant au demourant prouffitable et doulce, de laquelle nous parlerons à part en son lieu. Mais le flatteur monstre premierement d'estre aspre, violent et inexorable envers les austres : car à ses serviteurs il est fascheux à servir, aigre à reprendre les faustes de ses domesticques et parents : il n'estime ny ne prise personne, hors luy, ains mesprise tout le monde, ne pardonne à homme qui vive, accuse un chascun, s'estudiant à acquerir la reputation d'homme hayssant le vice, en provoquant les austres à courroux, comme celuy qui, pour rien, ne laisseroit volontairement à leur dire leur verité, et qui ne feroit ny ne diroit jamais rien pour complaire à austruy. Et puis il fera semblant de ne veoir ny ne cognoistre pas un des vrays et gros pechez ; mais s'il y a d'adventure quelque legere et extérieure fauste, il fera merveille de crier hault à bon esciant, et de la reprendre avecques une voix forte et une vehemence de parole : comme pour exemple, s'il apperçoit quelque chose qui traisne parmy la maison, si l'on est mal logé, si l'on a la barbe mal faicte, ou un vestement qui seïe mal, ou un chien et un cheval

L'ami, par ses paroles, ressemble au miel qui nettoie les parties ulcérées.

Le flatteur cherche à passer pour haïr le vice.

qui ne soyent pas traictez comme il appartient.

Le flatteur est mauvais fils, mauvais pere, mauvais mari.

Mais au demourant, une oubliance de ses pere et mere, fauste de soing de ses propres enfants, ne faire cas ne compte de sa femme, mespris de ses parents, ruine et perte de biens, toutes ces choses-là ne luy touchent en rien, ains est muet et couard en tout cela, ne plus ne moins qu'un maistre du jeu de la luicte, qui laisse enyvrer et paillarder son escholier et champion de luicte, et puis le tanse s'il trouve fauste à la burette à l'huile et à l'estrille; ou comme un grammairien qui reprend son escholier s'il fault à avoir son escriptoire et sa plume, et puis ne faict pas semblant de l'ouyr quand il commet une incongruité en parlant, ou qu'il use de quelque mot barbare. Car le flatteur est tel, que d'un maulvais orateur et digne d'estre mocqué, il ne dira rien quant à sa harangue; mais bien le reprendra-il de sa voix, et l'accusera griefvement de ce qu'il guastera le gosier et la voix par boire trop froid; et si on luy baille à lire une epigramme qui ne vaille rien, il s'attachera à blasmer le papier qui sera trop gros, ou bien l'escripvain, qui aura esté trop negligent ou ignorant.

Le flatteur se connoît dans ses observations.

Flatteurs du roi Ptolomeus.

En ceste sorte, les flatteurs qui estoyent à l'entour du roy Ptolomeus, lequel sembloit aimer les lettres, et estre desireux de sçavoir, estendoyent ordinairement leurs disputes jusqu'à la mi-nuict, à desbattre de la proprieté d'un mot ou d'un verset, ou touchant une histoire; et cependant il n'y en avoit pas un, de tant

qu'ils estoyent, qui luy remonstrast rien touchant la cruauté dont il usoit, ny de l'insolence en laquelle il se debordoit, ny quand il jouoit du tabourin, ou qu'il faisoit d'austres indignitez soubz couleur de religion. C'est tout ne plus ne moins que si, à un qui auroit quelque grosse apostume ou quelque ulcere fistuleux, on venoit avecques la lancette à luy raire les cheveulx, ou à luy rongner les ongles : car ainsy les flatteurs appliquent leur liberté de parler aux parties qui ne sont point dolentes, et qui ne font point de mal.

Flatterie d'une autre espèce.

Il y en a d'austres qui sont encores plus caults et plus rusez que tous ceulx-là ; car ils usent de ceste liberté de parler, et de reprendre et blasmer, pour complaire ; comme Agis, natif de la ville d'Argos, voyant qu'Alexandre donnoit de grands dons à ne sçay quel plaisant ; s'escria, d'envie et de douleur qu'il en avoit : *ô le grand abus !* Alexandre l'ayant ouy, se tourna devers luy en courroux, et luy demanda que c'estoit qu'il vouloit dire. *Je confesse*, dict-il, *qu'il me faict mal, et que j'ay grand despit de veoir que tous vous austres, qui estes nez de la semence de Jupiter, prenez plaisir d'avoir autour de vous des flatteurs et des plaisants pour vous faire rire. Car Hercules avoit ainsy en sa compaignie les Cercopes, et Bacchus les Silenes ; et autour de vous aussy, tout de mesme ces bouffons icy sont en credit.* Et un jour, comme l'empereur Tiberius Cæsar feut entré au senat, il y eut un des senateurs flatteur qui se dressa en pieds, et dict tout hault, *qu'il falloit, puisqu'ils estoyent libres, qu'ils*

Reproche flatteur fait à Tiberius Cæsar.

parlassent aussy librement, et qu'ils ne s'en feignissent point, ny ne teussent ce qu'ils sçavoyent estre utile. Il feit dresser les aureilles à tout le monde par ces paroles, et se feit un grand silence. Tiberius mesme prestoit l'aureille fort attentifvement pour ouyr ce qu'il vouldroit dire; et lors il se print à dire : *escoute, Cæsar, en quoy nous nous plaignons tous de toy, et n'y a personne qui te l'ose dire ouvertement : c'est que tu ne fais compte de toy, ains abandonne ta personne, et affliges ton corps de soucis et de travaulx que tu prends pour nous, sans te donner repos ne jour ne nuict.* Et comme il continua une longue traisnée de tels propos, on dict que l'orateur Cassius Severus dict : *la liberté de parler dont use cest homme le fera mourir.*

Quelle espece de flatterie est la plus dangereuse.

Telles flatteries sont legeres, et ne nuysent pas beaucoup; mais celles-cy sont dangereuses, et corrompent les mœurs des mal-advisez, quand les flatteurs accusent et blasment ceulx qu'ils flattent des vices et crimes contraires à ceulx dont ils sont entachez : comme Himerius, un flatteur Athenien, tansoit et injurioit un vieil usurier, le plus chiche et le plus avaricieux de toute la ville, l'appellant *prodigue, negligent de son prouffit*, et *qu'il en mourroit de male-faim, luy et ses enfants.* Ou au contraire, un prodigue despensier, qui consumera tout, ils luy reprocheront qu'il sera *un taquin, mechanicque*, ainsy comme Titus Petronius faisoit à Neron. Ou si ce sont princes et seigneurs qui traictent durement et cruellement leurs subjects, ils leur

diront *qu'il faudra oster ceste trop grande doulceur, et ceste importune grace et misericorde inutile.* Tout pareil à ceulx-là est celuy qui faict semblant de redoubter et se donner de guarde d'un lourdault et gros sot, comme si c'estoit quelque habile homme, cault et rusé ; et celuy qui tanse et reprend un envieux et mesdisant, qui prend ordinairement plaisir à detracter et mesdire de tout le monde, si d'adventure il luy eschappe quelquefois de louër auscun excellent personnage. C'est un vice que vous avez de louër ainsy toutes sortes de gens, voire jusques à ceulx qui ne valent à chose qui soit. Car quel homme est cestuy-cy, que vous louez si fort ? Qu'a-il jamais ne faict ne dict qui meritast d'estre si haultement prisé ?

Les flatteurs portent leurs grands coups dans les amours.

Mais c'est principalement aux amours que les flatteurs ruent leurs grands coups, et qu'ils enflamment plus ceulx qu'ils flattent : car s'ils voyent qu'ils ayent quelque different à l'encontre de leurs freres, ou qu'ils ne facent compte de leurs parents, ou qu'ils soyent en quelque souspeçon et deffiance de leurs femmes, ils ne les en reprennent ny ne les en corrigent point, ains au contraire augmentent leur mescontentement : *c'est bien employé, car vous ne vous sentez pas vous-mesme : vous estes cause de tout cecy, en monstrant trop de les rechercher et caresser, et vous humiliant trop envers eulx.* Et si d'adventure il sourd quelque demangeaison d'amour, ou quelque courroux de jalousie envers quelque concubine ou quelque amye mariée, alors

la flatterie se tirera en avant avecques une liberté et franchise de parler tout ouverte, apportant du feu en la flamme : accusant et faisant le procès à l'amoureux, comme ayant faict et dict beaucoup de choses mal seantes à l'amour, mal gracieulses, et pour faire hayr plus-tost qu'aimer une personne :

O homme ingrat de tant de doulx baisers !

Les flatteurs d'Antonius lui faisoient accroire que c'étoit Cléopatre qui brûloit pour lui.

En ceste sorte les familiers d'Antonius qui brusloit de l'amour de Cleopatre l'Ægiptienne, luy faisoyent accroire, que c'estoit elle qui estoit amoureuse de luy, et le tansant l'appelloyent homme sans affection et superbe : *ceste dame*, disoyent-ils, *laissant un si grand et si opulent royaulme, et tant de belles et plaisantes maisons, se consume le cœur et le corps à tracasser ça et là après ton camp, ayant pour tout honneur le tiltre de concubine d'Antonius :*

Tu as un cœur bien dur et inflexible.

Odiss. l. 10.

De la laisser ainsy se consumer d'ennuy : et luy estant bien ayse d'estre ainsy convaincu de luy faire tort, et prenant plaisir à se veoir ainsy accuser, plus qu'il n'eust faict à s'ouyr louër, ne se donna guarde que ce qui sembloit l'admonester de son debvoir, le desbauchoit encores plus qu'il ne l'estoit. Car ceste liberté simulée de parler franchement ressemble aux morsures des femmes impudicques, qui chatouillent et provoquent le plaisir par ce qui semble debvoir faire douleur.

Et tout ainsy comme le vin pur, qui autrement est un certain remede contre la poison de la ciguë, si vous le meslez avecques le jus de la ciguë, rend la force de la poison irremediable, d'austant que par le moyen de sa chaleur il la porte promptement au cœur : aussy les meschants entendants très-bien que la franchise de parler est un grand secours contre la flatterie, flattent par elle-mesme. Et pourtant semble-il que Bias ne respondict pas du tout bien à celuy qui luy demandoit, qui estoit la plus maulvaise beste de toutes : *des sauvages*, dict-il, *c'est le tyran, et des privez, le flatteur :* car il pouvoit dire plus veritablement qu'entre les flatteurs les privez sont ces poursuyvants de repeuës franches, et ces amys de table et d'estuves : mais celuy qui estend sa curiosité, sa calomnie, et sa malignité, comme le poulpe faict ses branches, jusques ès chambres secrettes et cabinets des femmes, celuy-là, dis-je, est sauvage, farouche, et dangereux à approcher.

Le vin pur est un remede contre la ciguë, mêlé avec, il devient un poison irremédiable.

Les flatteurs privés sont les amis de table.

Or l'un des moyens pour s'en donner de guarde est, d'entendre et se soubvenir tousiours, que nostre ame a deux parties, l'une qui est plus veritable, aimant l'honnesteté et la raison : l'austre irraisonnable de sa nature, aimant passion et mensonge. Le vray amy assiste tousiours et donne confort et conseil à la meilleure partie, comme le bon medecin, qui vise tousiours à augmenter et entretenir la santé : mais le flatteur se sied tousiours auprès de celle qui est privée de raison et pleine de passion, la

L'ame a deux parties, la raisonnable et l'irraisonnable.

gratte et la chatouille continuellement, en la maniant de sorte qu'il la destourne du discours de la raison, luy inventant et preparant tousiours quelques vicieuses et deshonnes voluptez. Tout ainsy comme entre les viandes que l'homme mange, il y en a qui ne servent ny à augmenter le sang ny les esprits, ny à adjouster force ne vigueur auscune aux nerfs ny aux mouëlles, ains seulement excitent les parties naturelles, laschent le ventre, et engendrent une chair mollace et demy pourrie : aussy qui y prendra de près guarde, on ne fauldra jamais à veoir que tout le parler du flatteur n'adjouste rien de bon à l'homme prudent et sage, qui se gouverne par raison, ains facilite à un fol quelque volupté d'amour, ou luy enflamme une cholere follement conçeuë, ou irrite une envie, ou l'emplit d'une odieuse et vaine presumption de soy-mesme, ou de douleur, en lamentant avecques luy, ou luy rend la malignité qu'il aura en luy, ou une deffiance, ou une timidité servile, tousiours de plus en plus aiguë à mal penser, plus tremblante de paour, et plus souspeçonneuse par quelques faulses accusations, ou faulx indices et conjectures qu'il luy mettra en avant : car il est tousiours rangé au long de quelque vice et maladie de l'ame, laquelle il nourrit et engraisse, et comparoist incontinent qu'il y a quelque partie mal saine de l'ame, ne plus ne moins que faict la bosse ès parties enflammées et pourrissantes du corps. Estes-vous en courroux

Le flatteur, par son parler, n'ajoute rien à l'honneur du sage, et perd le fol.

roux contre quelqu'un ? *Punissez*, dira-il. Convoitez-vous ? *Jouissez*. Avez-vous paour ? *fuyons-nous en*. Souspeçonnez-vous ? *croyez le fermement*. Et si d'adventure il est mal-aysé à descouvrir et surprendre en ces passions-là, parce qu'elles sont si violentes et si fortes, que bien souvent elles chassent de nostre entendement tout usage de raison, il nous donnera aiséement prinse en d'austres qui seront moins vehementes, là où nous le trouverons tout semblable.

L'ami veille à notre santé.

Car si l'homme se trouve en quelque doubte d'avoir trop beu ou trop mangé, et pour ceste occasion qu'il face difficulté d'entrer en un baing, ou bien de bancquetter, le vray amy le retiendra, l'admonestant de se guarder, et d'avoir soing de sa santé : mais le flatteur le tirera luy-mesme dedans le baing, et commandera qu'on apporte sur table quelque nouvelle viande, non pas offenser son corps par le trop adjeuner. Et s'il veoit son homme mal affectionné à entreprendre quelque voyage par terre ou par mer, ou à faire chose que ce soit, il dira que le temps ne presse point, et qu'il n'y est pas propre, et que l'on le pourra bien remettre à un austre temps, ou bien y envoyer quelque austre. S'il veoit qu'il ayt promis à quelque sien familier de luy prester ou donner de l'argent, et puis qu'il s'en repente, mais neantmoins qu'il ayt honte de faillir de promesse en cest endroict, le flatteur s'adjoustant au pire plat de la balance, la

Le flatteur travaille à notre perte.

fera pancher du costé de la bourse, et chassera la vergongne de refuser, luy conseillant d'espargner son argent, attendu la grande despense qu'il faict, et le nombre de gens ausquels il a à fournir : de sorte que si nous ne nous mescognoissons nous-mesmes, et que nous ne voulions ignorer que nous soyons ou convoiteux, ou deshontez, ou pusillanimes, jamais le flatteur ne nous pourra decepvoir : car ce sera tousiours celuy qui deffendra ces passions-là, et qui parlera franchement en faveur d'elles, quand on les vouldra oultrepasser. Mais à tant est-ce assez parlé de ceste matiere.

Venons maintenant aux services, et aux entremises de faire plaisir, car en tels offices le flatteur confond et obscurcit fort la difference qu'il y a entre luy et le vray amy, se monstrant tousiours en apparence prompt et diligent en toutes occurrences, sans chercher occasion de restituer ou refuser : car le naturel du vray amy, ne plus ne moins que la parole de la verité, comme dict Euripides, est simple, naif, et sans fard ne feinctise quelconque : mais celuy du flatteur, estant certainement mal-sain en soy-mesme, a besoing de plusieurs exquises et rusées medecines pour s'entretenir. Ainsy doncques comme quand on s'entrerencontre par la ville, le vray amy quelquefois sans mot dire ny saluër, et aussy sans qu'on luy en die, n'y qu'on le resaluë austrement que des yeulx, passe oultre, de-

L'ami véritable est simple et naïf dans son parler.

L'ami, par un souris, prouve son amitié.

clarant seulement avecques un doulx reguard et un soubz-ris la bienveuillance et l'affection qu'il a imprimée dedans son cœur : et au contraire le flatteur court au devant, et va après, et estend les bras pour embrasser de tout loing, et si d'adventure on l'a saluë devant, pour l'avoir apperçeu le premier, il en faict ses excuses, avecques tesmoings et avecques grands serments. Bien souvent aussy aux affaires et negoces, les amys omettent plusieurs choses petites et legeres, sans se monstrer trop exactement serviable, ny trop curieux, et sans s'ingerer à toute sorte de service : mais le flatteur est en cela assidu, continuel, sans jamais se lasser, ne jamais donner lieu ne place à austre de faire auscun service, ains voulant estre commandé, et estant marry si on ne luy commande, voire s'en desesperant, et appellant les Dieux à tesmoings, comme si on luy faisoit grand tort. Ces signes là monstrent à ceulx qui ont bon entendement, une amitié, qui n'est point vraye ne pudicque, mais plus-tost qui sent son amour de putain, embrassant plus chauldement et plus volontiers que l'on ne demande : toutesfois pour les examiner plus par le menu, il faust premierement considerer ès offres et promesses la difference qu'il y a entre l'amy et le flatteur : car ceulx qui ont escript par avant nous, disent bien, que ceste sorte de promesse est promesse d'amy,

Le flatteur prouve son amitié par tous les dehors.

L'ami oublie bien des petites choses.

Le flatteur est d'une assiduité fatigante.

Si je le puis, et si faire se peust.

Promesse d'ami.

mais que ceste-cy est l'offre d'un flatteur,

Promesse du flatteur.

Demande-moy tout ce que tu vouldras.

Car les poëtes comicques introduisent de tels prometteurs en leurs comœdies,

Nicomachus, mettez-moy à l'encontre
De ce souldard, qui si brave se monstre,
Et vous verrez si, à coups de baston,
Je ne le rends souple comme un poupon,
Et ne luy fais toute la face molle
Comme une esponge, avec sa chaulde cholle.

L'ami ne s'informe que de ce dont on veut l'instruire.

Le flatteur vole au devant de tout.

Davantage les amys ne s'ingerent pas de donner confort et ayde en auscun affaire, si premierement ils n'ont esté appellez au conseil de l'entreprinse, et qu'ils ne l'ayent approuvée ou comme honneste, ou comme utile : mais le flatteur encores que devant que faire l'entreprinse on luy demande son advis, et qu'on se remette en luy de l'approuver ou reprouver, non-seulement il desire ceder et gratifier, mais il craint que l'on ne le souspeçonne de vouloir reculer ou de fuyr à mettre la main à l'œuvre, et pour ceste cause s'accommode à ce qu'il veoit où l'austre encline, et qui plus est l'aiguillonne et l'incite encores à le faire, car il se trouve bien peu, ou point du tout, de riches hommes ou de roys qui dient ces paroles,

Pleust or à Dieu qu'un mendiant sa vie,
Et pis encor qu'un pauvre qui mendie,
M'estant amy, vint devers moy, sans peur,
Me declarer ce qu'il a sur le cœur.

Mais au contraire ils font comme les compo-

seurs de tragœdies, qui veulent avoir une danse de leurs amys pour chanter avecques eulx, et un theatre d'hommes qui leur applaudissent : d'où vient que Meropé en une tragœdie donne ces sages advertissements,

Les faiseurs de tragédies veulent des applaudissemens.

> Prends pour amys ceulx qui point ne fleschissent
> En leurs propos, mais ceulx qui obeyssent
> A ton vouloir, pour te gratifier ;
> Fais-leur fermer ton huys, sans t'y fier.

Et les seigneurs font tout au rebours, car ceulx qui ne chalent et ne flechissent à leurs devis, ains y resistent, en leur remonstrant ce qui est plus utile, ils les hayssent : et ne les daignent pas reguarder : et au contraire les meschants hommes de lasche cœur et trompeurs, qui sçavent bien leur complaire, non-seulement ils leurs ouvrent leurs huys, et les reçoipvent en leurs maisons, mais les admettent jusques à la communication de leurs plus interieures affections et leurs plus secrettes pensées : entre lesquels celuy qui sera un peu plus simple dira, *qu'il ne luy appartient pas, et qu'il ne s'estime pas digne d'estre appellé en deliberation de si grands affaires, et qu'il se sentira bien heureux de faire comme simple ministre et serviteur, ce qui luy sera enjoinct et commandé :* mais celuy qui sera plus fin, et plus malicieux, s'arrestera bien à la consultation, oyant les doubtes que l'on fera, froncera bien ses sourcils, fera signe des yeulx et de la teste, mais il ne dira rien, sinon que si l'austre declare ce qui luy en semble, il s'escriera incontinent, *ô Hercules*,

Les seigneurs ne se confient qu'à ceux qui ne résistent pas à leurs caprices.

Le flatteur simple.

Le flatteur rusé.

vous me l'avez osté de la bouche, car si vous ne m'eussiez prevenu, je m'en allois dire le mesme. Et ainsy comme les mathematiciens tiennent, que les superfices et les lignes ne se courbent ny ne s'estendent, et ne se meuvent point d'elles-mesmes, d'austant qu'elles sont intellectuelles et incorporelles, mais qu'elles se plient, qu'elles s'estendent, et qu'elles se remuent quand et les corps, dont elles sont les extremitez, aussy vous trouverez tousiours, que le flatteur ne dira jamais, ny n'asseurera ny ne sentira, ny ne se courroucera de luy-mesme, ains dira, asseurera, sentira, et se courroucera tousiours avecques un austre : de sorte qu'en cela sera très-facile à apperçevoir la difference qu'il y a entre l'amy et le flatteur, et encores plus en la maniere de faire service et bons offices pour l'amy : car le service ou office qui procedera de l'amy, aura, comme un œuf, le meilleur au fond du dedans, et rien de monstre ny de parade en front : ains bien souvent comme le sage medecin guarit son patient sans qu'il en sache rien, aussy le bon amy porte quelque bonne parole qui luy prouffite, ou luy appoincte quelque querelle, et faict ses affaires sans qu'il en sache rien. Tel a esté le philosophe Arcesilaus tant en austres offices, qu'en cestuy-cy qu'il feit à l'endroict d'un sien amy nommé Apelles, natif de l'isle de Chio : un jour qu'il estoit malade l'estant allé veoir, et ayant cogneu qu'il estoit pauvre, il y retourna un peu après, portant

Le flatteur ne dit, n'assure, et ne sent rien tout seul.

L'ami, par ses bonnes paroles, guérit, comme le médecin, sans qu'on s'en doute.

Arcesilaus secourt Apelles d'une maniere très-délicate.

en sa main vingt drachmes d'argent, qui sont environ trois francs et demy, et se seant auprès de luy qui estoit en son lict : *il n'y a rien icy*, luy dict-il, *sinon les elements d'Empedocles*,

L'eau et *le feu*, *la terre* et *l'air mobile.*

Et si tu n'es pas bien couché à ton ayse : et quant et quant en luy remuant son aureiller, secrettement il luy meit ce peu d'argent dessoubz. La vieille qui le servoit, en refaisant son lict le trouva, dont elle feut bien esbahie, et le dict sur l'heure à Apelles : lequel en se soubz-riant luy respondict, *c'est un larcin d'Arcesilaus.* Et pource qu'en la philosophie les enfants naissent semblables à leurs parents, Lacydes un des disciples d'Arcesilaus, assistoit en jugement avec plusieurs austres à un sien amy nommé Cephisocrates accusé de quelque grand crime : en plaidant laquelle cause l'accusateur requit qu'il eust à exhiber son anneau, lequel il avoit tout bellement laissé tomber à terre, dequoy Lacydes s'estant apperçeu, meit aussy-tost le pied dessuz, et le cacha pource que toute la preuve du faict, dont il estoit question, despendoit de cest anneau : après la sentence donnée Cephisocrates absoubz à pur et à plein, alla remercier et caresser les juges, de la bonne justice qu'ils luy avoyent faicte : entre lesquels il y en eut un qui avoit veu le faict, qui luy dict, *remerciez en Lacydes :* et luy conta comme le cas estoit allé sans que Lacydes en eust dict mot à personne.

Lacydes sauve Cephisocrates son ami.

Les Dieux secourent les hommes sans paroître.

Ainsy estimé-je, que les Dieux font beaucoup de biens et de graces aux hommes, sans que les hommes le cognoissent, ayants telle nature, qu'ils prennent plaisir et s'esjouïssent de gratifier et bien faire. Au contraire, l'office que faict le flatteur n'a rien de juste, rien de veritable, rien de simple, ne de liberal : ains une sueur au visage, un courir çà et là, une face chagrine et pensifve, tous signes qui donnent apparence et opinion d'œuvre laborieuse, et faicte avecques une grande peine et grand soing : ne plus ne moins qu'une peincture affetée, qui avecques couleurs renforcées, avecques plis rompus, et avecques rides et angles, chercheroit de se monstrer bien vifvement apparente : de sorte qu'il ennuye et fasche à force de conter comment il a faict les allées et venues, les soucis qu'il en a eus en luy-mesme, les malveuillances qu'il en a encourues envers les austres, et puis dix mille austres empeschements, dangiers et grands accidents qu'il recite, tellement que l'on pourroit dire, *cecy ne meritoit pas tant de travaulx et de peines : car tout plaisir et tout bienfaict que l'on reproche, devient odieux, desagreable, et du tout insupportable.* Et en tous ceulx que faict le flatteur, le reproche, et la honte, qui faict rougir, y sont conjoincts, non-seulement après qu'il les a faicts, mais aussy à l'instant mesme qu'il les faict : là où le vray amy si d'adventure il eschet, qu'il luy faille par force reciter le faict, il s'exposera nuement, mais de soy-mesme il ne

Le flatteur n'oblige jamais sans éclat.

Plaisirs et bienfaits reprochés sont odieux.

ne dira jamais un mot : ainsy que feirent jadis les Lacedæmoniens après qu'ils eurent envoyé du bled à ceulx de la ville de Smyrne, qui en leur extresme necessité leur en avoyent demandé : car comme les Smyrneïens magnifiassent et louassent fort haultement ceste liberalité envers eulx, ils leur respondirent, *ce n'est pas si grande chose qu'il la faille tant louër : car nous avons assemblé cela en faisant commandement, que tous hommes et bestes s'absteinssent pour un jour de disner.* Ceste grace et beneficence ainsy faicte non-seulement est liberale, mais aussy plus agreable à ceulx qui la reçoipvent, d'austant qu'ils estiment qu'elle n'a pas porté grand dommage à ceulx qui la leur ont faicte.

Les Lacédémoniens obligerent en veritables amis les Smyrneïens.

Or n'est-ce pas à la façon odieuse de faire service fascheusement, ny à la promptitude de les offrir et promettre facilement, que le flatteur donne principalement à cognoistre sa nature, mais beaucoup plus en ce que l'amy faict office en chose honneste, le flatteur en chose honteuse : et à diverse fin, l'un pour prouffiter, et l'austre pour complaire. Car l'amy ne requerra jamais, ainsy que disoit Gorgias, que son amy luy face plaisir en choses justes, et luy cependant luy en fera en choses injustes :

Le flatteur oblige fâcheusement et promet facilement.

Car à tout bien il doibt estre conjoint
Avecques luy, mais à mal faire point.

Et pourtant le divertira-il plus-tost des choses

mal-seantes et mal-honnestes, et si d'adventure l'austre ne le veult croire, la response que feit Phocion à Antipater sera bien à propos en cest endroict, *tu ne sçaurois m'avoir pour amy et pour flatteur ensemble :* c'est-à-dire, pour amy et pour non amy. Car il faust bien estre du costé de son amy à faire, non pas à meffaire, et à deliberer, non pas à conjurer : à porter tesmoignage de verité, non pas à opprimer auscun par faulseté : voire jusques à luy ayder à porter une adversité patiemment, non pas à rien commettre meschamment : car il ne faust pas seulement sçavoir auscune chose honteuse et reprochable de son amy, tant s'en faust qu'il soit loysible de la faire, et de pecher avecques luy.

On ne peut être ami et flatteur.

Tout ainsy doncques comme les Lacedæmoniens ayants esté deffaicts en bataille par Antipater, et traictants de paix avecques luy, le prioyent de leur commander tant qu'il vouldroit de charges dommageables, mais de honteuses nulle : aussy le vray amy est tel, que si d'adventure il survient à son amy quelque affaire qui requiere de se mettre en despense, en dangier ou en peine pour luy, il veult estre le premier appellé, et en veult alaigrement porter sa part, sans alleguer excuse quelconque : mais s'il y a tant soit peu de honte et de deshonneur, il s'excusera, et priera qu'on le laisse en paix, et qu'on luy pardonne.

Le véritable ami ne prête son secours que dans les choses honnêtes.

Mais le flatteur faict tout au contraire, car ès dangereuses et laborieuses entremises de

Le flatteur s'emploie dans les choses les plus basses.

faire plaisir il se tire arriere, et si pour le sonder vous le touchez, il vous sonnera je ne sçay quel son cas et bas de quelque excuse qu'il forgera : mais au contraire en services et offices deshonnestes, vils, bas et honteux, *je suis à vous*, dira-il, *faictes de moy ce que vous vouldrez : mettez-moy soubz vos pieds.* Rien ne luy est indigne, ny ignominieux. Voyez le singe, il n'est pas propre à guarder la maison des larrons comme le chien, ny à porter sur son dos comme le cheval, ny à labourer la terre comme le bœuf, et pourtant faust-il qu'il supporte toutes les nazardes, toutes les injures, et tous les jeux mal-faisants du monde, servant d'un instrument de mocquerie, et de faire rire les gens : ainsy est-il du flatteur, qui n'est bon ny à plaider en jugement pour son amy, ny à mettre la main à la bourse, ny à combattre, comme celuy qui ne sçait ne travailler, ne faire rien qui soit de bon : mais aux affaires qui se font soubz l'aixelle, c'est-à dire, à cachette, aux ministrées de sales et secrettes voluptez, il ne cherchera point d'excuse, il sera fidele courtier et ministre de quelques folles amourettes, pour tirer quelque guarses de la main d'un maquereau, exquis à merveille, pour mettre au net le compte de la despense d'un festin, diligent, non paresseux à faire apprester un banquet, bien advenant à entretenir des concubines : si on luy commande de parler des grosses dents à un fascheux beau-pere, ou de chasser la femme

Le flatteur est semblable au singe.

Le flatteur ne s'épargne pas pour complaire.

espousée et legitime, il est sans honte et sans mercy, tellement qu'il n'est pas malaysé à descouvrir en cest endroict : car commandez-luy ce que vous vouldrez de vilain et de deshoneste, il est tout prest de ne s'espargner point pour complaire à celuy qui luy commande.

Le flatteur est jaloux de tous ceux qui entourent l'objet de sa flatterie.

Encores y a-il un austre grand moyen de le cognoistre, par la disposition qu'il aura envers les austres amys, là où l'on trouvera qu'il sera bien different du vray amy, lequel n'a rien plus agreable que d'aimer avecques beaucoup d'austres, et aussy d'estre aimé de plusieurs, et va tousiours procurant cela à son amy, qu'il soit aimé et honoré de plusieurs austres : car estimant que tous biens sont communs entre amys, il pense qu'il n'y doibt avoir rien plus commun que les amys : mais le supposé, faulx, et contrefaict, comme celuy qui cognoist très-bien en soy-mesme, qu'il tient grand tort à l'amitié, en la contrefaisant ainsy qu'une faulse monnoye, et est bien de sa nature envieux, et exerce son envie à l'encontre de ses semblables, s'efforçant de les surpasser en gaudisserie et en babil, mais il redoubte et tremble devant celuy qu'il sçait estre plus homme de bien que luy, ne comparoissant pas certes auprès luy plus qu'un homme de pied auprès d'un chariot de Lydie, comme l'on dict en commun proverbe, ou comme dict Simonides,

Le flatteur tremble devant un homme de bien.

Plus que du plomb noir auprès du fin or.

Se sentant doncques leger, non naturel, ains

falsifié, quand on le vient à conferer de près avecques une vraye, solide, et grave amitié, qui endure le marteau, il ne la peust endurer, pource qu'il sçait bien qu'il sera descouvert pour tel qu'il est : au moyen dequoy, il faict ne plus ne moins qu'un maulvais peinctre, qui avoit fort mal peinct des cocqs, car il commandoit à son valet de chasser bien loing de sa peincture les cocqs naturels : aussy cestuy-cy chasse les vrays amys, et ne les souffre pas approcher : ou s'il ne le peust faire en public et ouvertement, il fera semblant de les caresser, honorer et admirer, comme gens de plus grande valeur que luy, mais soubz main, et en derriere, il vous jectera et semera des calomnies : et si ses clandestins et secrets rapports poignants en derriere n'engendrent pas soubdainement un ulcere, il retient en sa memoire ce que disoit anciennement Medius.

Le flatteur ne peut supporter la comparaison avec l'ami.

Ce Medius estoit comme le maistre et le chef du trouppeau de tous les flatteurs qui estoyent en la cour d'Alexandre, bandé à l'encontre de tous les plus gens de bien de la cour : celuy-là donnoit un enseignement que l'on ne feignist point de picquer hardiment, et de mordre avecques force calomnies : *car encores*, disoit-il, *que celuy qui aura esté mordu guarisse de la playe, la cicatrice pour le moins en demoure.* Par telles cicatrices de faulses accusations, ou, pour les mieulx appeller par telles gangraines et tels chancres Alexandre estant rongé, feit

Médius, chef des flatteurs d'Alexandre.

mourrir Callisthenes, Parmenion et Philotas, et s'abandonna à renverser et donner le croc en jambe, à leur volonté, à un Agnon, un Bogoas, un Agesias, et un Demetrius, estant vestu, paré, diapré et adoré par eulx, comme une statue barbaresque : tant à le complaire grande force et efficace, mais je dys très-grande, mesmement envers ceulx qui en ce monde sont estimez les très-grands : car d'autant qu'ils se persuadent, et qu'ils desirent les meilleures choses du monde estre en eulx, cela donne foy et hardiesse tout ensemble au flatteur, au contraire des places qui sont situées en haults lieux, lesquelles en sont inaccessibles et impossibles à approcher à ceulx qui les cuydent surprendre d'emblée, là où un cœur eslevé pour la haultesse de sa fortune, ou pour l'excellence de sa nature, en une ame où il n'y a point de sain jugement de raison, est facile à prendre, voire à fouler aux pieds, aux plus basses et plus viles personnes.

Le flatteur est hardi avec les grands qui s'imaginent avoir en eux les meilleures choses.

C'est pourquoy dès l'entrée de ce discours nous avons admonesté, et encores admonestons en cest endroict les lisants, de chasser arriere d'eulx l'amour et l'opinion de soy-mesme : car ceste presumption là nous flattant premierement nous-mesmes au-dedans, nous rend plus tendres et plus faciles aux flatteurs de dehors, comme y estants ja tous disposez : là où si obeyssants au dieu Apollo, et recognoissants combien en toutes choses faict à estimer son oracle, qui nous commande de nous

L'amour et la bonne opinion qu'on a de soi-même nous rend abordables aux flatteurs.

cognoistre nous-mesmes, nous allions rechercher nostre nature, nostre institution, et nostre nourriture, quand nous y trouverions infinies deffectuositez de ce qui y deust estre, et tant de choses malement, ou temerairement meslées, qui ne deussent pas estre en nos actions, en nos propos, et en nos passions, nous ne nous abandonnerions pas ainsy facilement aux flatteurs à nous fouler aux pieds, et faire ainsy, par maniere de dire, lictiere de nous à leur plaisir.

La connoissance de soi garantit des flatteurs.

Le roy Alexandre souloit dire, que deux choses principalement le destournoyent d'adjouster foy à ceulx qui le saluoyent et l'appelloyent Dieu; *l'une estoit le dormir*, et *l'austre le jouyr d'une femme*, comme se sentant plus imparfaict, et plus deffectueux en ces deux poincts là, qu'en nuls austres; mais si nous considerions, chascun en son privé, plusieurs choses laides, fascheuses, imparfaictes et maulvaises que nous avons, nous trouverions que nous aurions besoing, non d'un amy qui nous louast, et qui dist bien de nous, mais plustost qui nous parlast à nous librement, qui nous reprist et blasmast des faustes que nous commettons en nostre particulier. Car il y en a bien peu entre plusieurs, qui osent librement et franchement parler à leurs amys, et entre ces peu là encores y en a-il moins qui le sachent bien faire; car ils pensent que dire injure et blasmer soit librement parler, et neantmoins ceste liberté de parler, comme toute austre

Alexandre disoit que le dormir et la jouissance d'une femme l'empêchoit de croire ceux qui l'appelloient Dieu.

medecine qui n'est pas donnée à propos, en temps et en lieu, a cela qu'elle offense, fasche, et trouble sans auscun prouffit, et qu'elle produict auscunement le mesme effect avecques douleur que le flatter faict avecques plaisir; car les hommes reçoipvent dommage, non-seulement pour estre louez, mais aussy pour estre blasmez importunement, et hors de temps et de saison, et est cela qui les rend plus faciles à prendre, et leur faict plus monstrer le costé aux flatteurs, se laissants facilement aller et couler, ne plus ne moins que l'eau qui coule tousiours d'un hault en un fond et contre bas.

Blâmer importunément cause dommage.

Parquoy il faust que ceste liberté de reprendre soit temperée d'une affection amiable et accompaignée d'un jugement de raison, comme d'une lumiere, retranchant ce qu'il y pourroit avoir de trop vehement et de trop crud, de paour que se voyants ainsy reprins de toutes choses et blasmez à tout propos, ils ne s'en faschent et ne se despitent, de sorte qu'ils se jectent à l'ombre et à l'abry de quelque flatteur, et se tournent devers ce qui ne les faschera point.

Maniere de donner des avis.

Car il faust fuyr, amy Philopappus, tout vice par le moyen de la vertu, et non pas par le vice contraire, comme auscuns font, qui pour fuyr la honte sotte tombent en impudence, et pour esviter incivilité tombent en plaisanterie, et cuidants esloigner leurs mœurs bien loing de lascheté et de couardise, ils s'approchent d'audace et de braverie, et y en a qui pour se justifier de n'estre point superstitieux deviennent

Il faut fuir le vice par la vertu, et non par le vice contraire.

nent atheïstes, et pour ne sembler et estre tenus pour lourdaults, se rendent fins et malicieux, faisant des mœurs comme d'un bois courbé d'un costé, à fauste de le sçavoir bien redresser, ils le courbent de l'austre.

Or est-ce une bien laide façon de monstrer que l'on ne soit point flatteur, que de se rendre fascheux sans prouffit, et une conversation bien rusticque et ignorante de se faire aimer, que de se rendre mal-plaisant et ennuieux, affin de ne sembler point servir ne valeter en amitié, ne plus ne moins que le serf affranchy en une comœdie, qui pense que la licence d'accuser austruy, soit jouissance de la liberté de parler de pair à pair. Puisque doncques c'est chose laide que de tomber en flatterie, en cherchant de complaire, et aussy que de corrompre par immoderée liberté de parler toute la grace de l'amitié, et le prouffit de remedier aux maulx en cuidant esviter flatterie, et que l'on ne doibt faire ne l'un ne l'austre, ains que comme en toute austre chose, il faust que la liberté de parler prenne sa perfection et bonté de la mediocrité en n'en usant ne trop ne peu, il semble que le fil mesme et la desduction de ce propos requiert, que le subject du reste de ce traicté soit discourir de ce poinct-là.

La licence d'accuser autruy n'est pas jouissance de la liberté de parler.

Liberté de parler doit être bien dirigée.

Voyants doncques, que ceste liberté de franchement parler et reprendre à plusieurs vices qui luy nuisent, essayons de les luy oster l'un après l'austre, et premierement delibvrons-la de l'amour de soy-mesme, nous donnant

Moyens de diriger la liberté de parler.

fort bien de guarde qu'il ne semble que ce soit pour nostre interest, comme pour auscun tort que nous ayons reçeu, ou pour quelque despit que l'on nous ayt faict, que nous tansions et reprochions ; car ils n'estiment point que ce soit pour bienveuillance que nous leur portions, mais pour un maltalent que nous ayons dedans le cœur, quand ils voyent que nous avons interest à ce que nous disons, ny ne reputent pas que ce soit un admonestement, ains une plainte; car la liberté de reprendre, soigneuse du bien de son amy, est venerable, là où la plainte sent son homme qui s'aime soy-mesme, et qui est de cœur bas. De là est que l'on revere, honore et admire ceulx qui parlent librement, et au contraire on accuse reciproquement et mesprise-l'on ceulx qui se plaignent : ainsy comme nous voyons en Homere, que le roy Agamemnon ne peust supporter Achilles, qui avoit assez moderement usé de ceste franchise de parler endroict luy, là ou il donne guaigné, et supporte doulcement Ulysses qui le poingt fort aigrement, et luy dict,

Différence entre la maniere dont Achilles et Ulysses conseillent Agamemnon.

> Que pleust à Dieu (malheureux) que d'une austre
> Tu feusses chef, non de l'armée nostre.

Iliad. liv. 1.

se rendant à la parole aigre d'un homme sage, de bon conseil et soigneux du bien public; car Ulysses n'avoit auscune occasion particuliere de courroux contre luy, et parloit franchement pour l'interest public de toute la Grece, là où Achilles se courrouceoit et tour-

mentoit principalement pour son interest privé. Et luy-mesme, encores qu'il ne feust pas gueres

Doulx en son ire, et de leger courroux, *Iliad. liv. 11.*

ains tel qu'il eust bien accusé celuy qui n'eust point esté coupable, endura neantmoins patiemment et sans mot dire, que Patroclus luy dist plusieurs paroles de telle sorte,

Patroclus reprend vivement Achilles.

Cœur sans mercy, Thetis n'est point ta mere,
Ny Peleus ne feust oncques ton pere:
Celle qui t'a enfanté, c'est la mer,
Et les rochers qui la font escumer,
Puis que tu es à pitié inflexible. *Iliad. liv. 16.*

Car ainsy comme Hyperides l'orateur disoit aux Atheniens, qui se plaignoyent de luy qu'il estoit trop aspre et trop rude, qu'ils considerassent non-seulement s'il estoit aspre, mais s'il estoit sans rien prendre : aussy la reprehension d'un amy estant pure et nette de toute passion particuliere, se faict reverer et rougir de honte, de sorte que l'on n'oseroit leiver les yeulx à l'encontre : tellement que s'il appert que celuy qui tanse librement rejecte loing les faustes que son amy aura commises à l'encontre de luy, et n'en face mention quelconque, mais qu'il arguë et reprenne d'austres erreurs et faustes qu'il aura commises contre d'austres, sans se feindre ny l'espargner, la vehemence de ceste franchise de parler est invincible, d'austant que la doulceur et bienveuillance du reprenant fortifie l'aigreur et l'austerité de la reprehension. Et pourtant,

L'ami, dans sa réprimande est exempt de passion particuliere.

a-il esté bien dict anciennement, *que quand on est en courroux ou en different avecques ses amys, c'est lors que plus on doibt estudier à faire quelque chose, qui leur soit ou prouffitable ou honorable:* et ne sent pas moins que cela son affection amiable, quand on se veoit soy-mesme contemné et mesprisé, parler franchement pour d'austres qui seront mesprisez aussy, et les ramentevoir.

Platon donne une excellente leçon à Dionysius.

Comme feit Platon envers Dionysius du temps qu'il le mesprisoit, et qu'il avoit quelque mescontentement de luy. Il luy feit demander audience pour pouvoir à part parler à luy; Dionysius luy donna assignation, pensant qu'il luy deust faire quelque plainte pour luy-mesme, et luy en reduire les occasions : mais Platon luy parla en ceste maniere : *si tu estois bien adverty, seigneur* Dionysius, *qu'il y eust quelqu'un de tes mal-veuillants, qui feust de propos deliberé venu en la Sicile pour te faire desplaisir, et qu'il ne differast à executer sa maulvaise volonté, que pource qu'il n'en auroit point de moyen, le laisserois-tu partir de la Sicile? et souffrirois-tu qu'il s'en allast sans peine quelconque? Je m'en enguarderois bien, Platon*, respondict Dionysius; *car il ne faust pas seulement chastier les faicts de ses ennemys, mais aussy hayr et punir leur maulvaise intention. Si doncques, à l'opposite*, ce dict Platon, *quelque austre estant expressement venu pour amitié qu'il te porte, et pour l'envie qu'il a de te faire quelque plaisir, et que tu ne luy en donnes point le temps ny l'opportunité, est-il*

raisonnable de ne luy en sçavoir point de gré et n'en faire compte, ains le mespriser? Dionysius adoncques luy demanda qui estoit celuy-là: *c'est*, luy respondict-il, *Æschines, homme aussy bien conditionné et aussy honneste, qu'il y en eust point en toute l'eschole et compaignie de Socrates, et qui pourroit aussy bien par son eloquence reformer les mœurs de ceulx avecques lesquels il hanteroit, et ayant faict un si long voyage par mer pour cuider conferer et communiquer avecques toy, est là demouré sans que personne en face compte.* Ces paroles toucherent si vifvement Dionysius, qu'il remercia sur l'heure et embrassa Platon, louant grandement sa desbonnaireté et magnanimité, et depuis traicta honorablement et magnificquement Æschines.

La franchise du parler doit être exempte de paroles injurieuses.

Secondement, il faust repurger et nettoyer la franchise de parler de toute parole injurieuse, de toute risée, de toute mocquerie et de toute plaisanterie, car ce sont de maulvaises saulses pour l'en cuider assaisonner : pource que tout ainsy comme quand le chirurgien incise la chair d'un homme, il faust qu'il y use d'une grande dexterité, netteté et propreté en son faict, mais non pas que la main luy danse, ne qu'il affecte auscun geste superflu pour monstrer l'habilité de sa main : aussy la franchise de parler librement à son amy, reçoipt bien quelque rencontre bien à propos, prouveu que la grace n'en guaste point la gravité, mais pour peu qu'il y ayt de braverie, d'insolence, d'aigreur picquante, ou d'injure, elle perd toute son auc-

Musicien qui ferme la bouche au roi Philippus.

thorité. Et pourtant un musicien jadis fort gentilment et de bonne grace ferma la bouche au roy Philippus, qui disputoit et contestoit à l'encontre de luy de la maniere de toucher des chordes d'un instrument de musicque, en luy disant, *Dieu te guard*, sire, *d'un si grand mal, que d'entendre cela mieulx que moy.* Et au contraire Epicharmus ne parla pas sagement, car comme le roy Hieron, ayant peu de temps auparavant faict mourir auscuns de ses familiers, l'eust envoyé convier quelques jours après à soupper avecques luy; *mais nagueres*, dict-il, *quand tu sacrifias tes amys, tu ne m'y appellas pas.* Aussy mal feit Antiphon chez le tyran Dionysius, car s'estant esmeu propos entre eulx, quel estoit le meilleur cuyvre, il respondict promptement, celuy duquel les Atheniens fondirent des statues à Armodius et Aristogiton.

Epicharmus et Antiphon irritent le roi Hieron par leurs réponses.

Les paroles dures et piquantes ne profitent point.

Car ny l'aigreur et aspreté de telles paroles picquantes, ne prouffite, ny la joyeuseté et plaisanterie ne delecte, ains est une espece d'incontinence de langue meslée avecques une malignité, une volonté de faire injure; portant declaration d'inimitié, de laquelle ceulx qui usent ne servent à rien, et se perdent eulxmesmes, dansant, comme l'on dict en commun proverbe, *la danse d'alentour du puits.* Car Dionysius en feit mourir Antiphon, et Timagenes en feut privé de la familiarité d'Auguste Cæsar, non qu'il eust jamais parlé trop franchement, mais pour ce qu'en toutes tables,

César éloigne de lui Timagenes, qui tournoit sa faveur en ridicule.

en tous promeinements, où l'empereur l'appelloit, sans propos il alleguoit tousiours ces vers,

Il ne venoit seulement que pour dire
Ce qui sembloit les Gregeois faire rire.

tournant la cause de la faveur qu'on luy faisoit en arguce d'un traict de mocquerie : car mesme les poëtes comicques anciennement en leurs comœdies mettoyent bien quelques remonstrances serieuses appartenantes au gouvernement de la chose publicque, mais pour austant qu'il y avoit de la risée et de la gaudisserie parmy, comme une saulse de maulvais goust parmy de bonnes viandes, tout cela rendoit inutile et vaine leur franchise de parler, et n'en demouroit sinon la reputation de malignité et de dangereuse et maulvaise langue à ceulx qui les disoyent, et nul prouffit à ceulx qui les escoutoyent.

La parole, dans les remontrances, doit être suivant les affaires.

Ce sera doncques ailleurs qu'il faudra user de risée et de jeu envers ses amys; mais la franchise de parler en faisant remonstrance, soit toute serieuse, et monstrant toute bonne intention et toute doulce nature : mais si c'est touchant affaires de grand poids, la parole soit telle, et en affection, et en geste, et en vehemence de la voix, qu'elle se face croire et qu'elle esmeuve celuy à qui elle sera addressée. Au demourant le poinct de l'occa ion en toutes choses estant oublié et obmis, apporte grande nuisance, mais sur tout oste-il toute l'utilité et l'efficace de la remonstrance. Or

Les remontrances sont inutiles à table.

est-il tout manifeste, qu'il se faust bien guarder d'en user à table où l'on est ensemble pour faire bonne chere, car il ameine en temps serein des nuées celuy qui, entre les joyeux et plaisants devis de table, met en avant des propos qui font froncer les sourcils et rider le visage, comme se voulant opposer au Dieu qui est à bon droict appellé *Lycus*, pour austant qu'il deslie les fascheux liens des soucis et ennuis, comme dict Pindare, et puis ceste importunité porte quand et soy un grand peril,

L'ame echauffée est facile à irriter.

pour ce que nos ames eschauffées de vin sont fort faciles à s'allumer de cholere, et advient souvent que quand après boire on se cuide mesler de faire remonstrance, on engendre des inimitiez très-grandes. Bref, ce n'est point faict en homme genereux et de courage asseuré, ains craintif et paoureux, de n'oser hors de table franchement parler, et après boire s'entremettre de librement remonstrer, comme les chiens couards, qui ne grongnent jamais sinon tandis que l'on est à table, pourtant n'est-il ja besoing d'allonger ce propos davantage.

De ceux qui craignent de donner des conseils à leurs amis pendant qu'ils sont en fortune.

Mais pour austant que plusieurs ne veulent ny n'osent redresser leurs amys quand ils faillent, pendant qu'ils sont en prosperité, et estiment que la remonstrance ne doibt approcher ny ne peust atteindre à la felicité, et puis quand ils ont bronché, ou qu'ils sont tombez, alors ils leur courent suz, et les foulent aux pieds, par maniere de dire, les tenant

tenant soubz leur main prosternez en terre, en laissant aller tout à un coup leur liberté de tanser, comme une eau retenue par force contre nature, et sont bien ayses de jouyr de ceste occasion de changement de fortune pour l'arroguance de leurs amys, qui par avant les mesprisoyent, et pour leur imbecillité aussy. Il ne sera pas impertinent d'en discourir un petit, et respondre à Euripides, qui dict:

Quand l'on est bien, qu'a-l'on besoing d'amys ?

Car c'est principalement à ceulx qui ont fortune à leur commandement, que les amys parlants librement sont necessaires, pour leur rabattre un peu la haultaineté de cœur que la prosperité leur apporte; pour ce qu'il y en a bien peu qui en felicité retiennent le bon sens, et la pluspart ont besoing de sagesse empruntée, et de raison venant d'ailleurs pour les abbaisser et affermir quand ils sont enflez ou esbranslez par les faveurs de la fortune; car quand la fortune vient à oster la grandeur et l'aucthorité, alors les affaires mesmes apportent quand et eulx un chastiement accompaigné de repentance, et pourtant n'est-il lors point besoing d'amy qui remonstre librement, ny de paroles graves et poignantes, ains en telles mutations certainement,

Les amis sincères sont sur-tout nécessaires dans la prospérité.

Le renversement de fortune apporte le conseil avec lui.

L'homme affligé grandement se soulage;
Quand il peust veoir son amy au visage.

qui le console, et qui le reconforte, comme

La gaieté donne du courage.

Xenophon escript qu'ès batailles, au plus fort des dangiers, quand on voyoit la face riante et guaye de Clearchus, cela donnoit plus grand courage à ceulx qui combattoyent : là où celuy qui faict à un homme affligé de la fortune une remonstrance aspre et mordante, c'est ne plus ne moins que qui appliqueroit à un œil travaillé et enflammé de fluxion une drogue propre à esclaircir la veuë, car il ne le guariroit point, ny ne luy diminueroit ausnement sa douleur, mais il adjousteroit courroux à son mal, et luy rengregeroit son tourment. Quand l'homme est sain ordinairement il n'est pas si hargneux, ny tant impatient qu'il ne veuille auscunement prester l'aureille à un sien amy, qui le reprendra de ce qu'il sera trop subject aux femmes, ou au vin, ou qui le blasmera de paresse, et de ce qu'il ne fera pas assez d'exercice, ou qu'il ira trop souvent aux estuves, ou qu'il mangera trop, et à heures indeues, là où lors que l'on est malade, c'est chose insupportable, et qui engrege le mal, que d'ouyr, *ceste maladie vous est venue de trop boire, ou de paresse, ou de trop manger, ou de trop hanter les femmes.* O la grande importunité ! *He deà mon amy, je fais mon testament, et les medecins me preparent une medecine de castorium ou de scammonée* (qui sont celles que l'on donne à l'extremité, quand il n'y a plus d'austre esperance) *et tu me viens icy ameiner des raisons de philosophie, et me faire des remonstrances ?* Ainsy est-il des affaires de ceulx à qui la fortune

L'homme sain écoute volontiers les avis.

L'homme malade écoute impatiemment les avis.

court suz, car ils ne reçoipvent point d'aspres remonstrances, ny de graves sentences, ains ont besoing d'ayde et de secours, comme les nourrices, quand leurs petits enfants sont tombez, ne courent pas les battre et injurier, ains vont premierement les relever et les laver, nettoyer et raccoustrer, et puis après elles les tansent, et les chastient.

Demetrius craignant les remontrances du philosophe Cratès, vouloit éviter de le voir.

Au quel propos on recite que Demetrius le Phalerien estant banny de son pays, et s'estant retiré en la ville de Thebes, ne veit pas volontiers de prime face le philosophe Cratès, qui l'alla visiter, d'austant qu'il s'attendoit qu'il luy deust dire quelques paroles aspres, fascheuses et picquantes, en usant de la liberté de parler que usurpoyent alors les philosophes cyniques : mais quand il l'eut ouy parler modestement, et discourir doulcement de l'exil, qu'il n'apportoit rien de miserable, ne pourquoy on se deust griefvement tourmenter, et que plustost au contraire, il l'avoit delibvré de la charge et du maniement d'affaires fort muables et fort dangereux, et quant et quant l'admonester de remettre tout son reconfort en soy-mesme et en sa bonne conscience, il en feut tout resjouy, et reprenant courage, il dict en se tournant devers ses amys, *mauldicts soyent les affaires et les fascheuses occupations qui m'ont enguardé de cognoistre et practiquer un tel homme.*

Le doulx parler d'un amy consolant,
A l'homme plaist qui a le cœur dolent;

Mais remonstrer à une teste folle,
C'est perdre temps, sa peine et sa parole.

Le flatteur se montre dans la prospérité.

telle est la façon des amys genereux : mais les austres de cœur bas flattent leurs amys pendant qu'ils ont la fortune propice, et comme dict Demosthenes, que toutes les vieilles rompures et denoueures s'esmeuvent en nostre corps soubdain qu'il luy advient quelque nouveau mal, aussy eulx s'attachent aux changements de la fortune, comme s'ils en estoyent bien ayses, et qu'ils en eussent plaisir; car encore que l'affligé eust auscunement besoing qu'on luy rameinast en memoire sa fauste, pour laquelle il seroit tombé en cest inconvenient pour avoir suyvy maulvais conseil, il suffiroit de luy dire,

Ce n'a jamais esté de mon advis;
Je vous ay faict, contre, plusieurs devis.

Iliad. liv. 9.

Dans quelle occasion l'ami doit être véhément.

En quelles occurences doncques est-ce, que le vray amy doibt estre vehement? et en quel temps doibt-il renforcer la voix de sa remonstrance? C'est quand l'occasion se présente, de retenir une volupté qui se desborde, de reprimer une cholere qui sort hors des gonds, et de refrener une insolence qui se laisse trop aller, ou d'empescher une avarice, ou d'arrester quelque fol mouvement.

Solon parle librement à Crœsus.

Ainsy parla librement Solon à Crœsus, le voyant enflé et enorgueilly pour l'opinion d'une felicité incertaine qu'il avoit, l'advertissant qu'il falloit attendre quelle en seroit la fin. Ainsy

Socrates rogna les aisles à Alcibiades, et luy feit venir les larmes vrayes aux yeulx, en le reprenant, et luy mettant sans dessuz dessoubz l'entendement : telles estoyent les remonstrances de Cyrus à Cyaxares, et celles de Platon à Dion, lors qu'il estoit en la plus grande fleur de ses prosperitez, et que les yeulx de tous les humains estoyent tournez sur luy, pour la grandeur et l'heureux succès de ses affaires, en l'admonestant de se donner guarde de l'arroguance, comme de celle qui demouroit avecques solitude, c'est-à-dire qui enfin estoit abandonnée de tout le monde, aussy luy escript Speusippus, qu'il ne presumast point de soy, pourtant si jusques aux femmes et aux enfants on ne parloit que de luy : mais qu'il reguardast de si bien orner la Sicile de religion et de pieté envers les Dieux, de justice et de bonnes loyx envers les hommes, que l'eschole de l'academie en demourast à jamais honorée.

Socrates fit pleurer Alcibiades.

Platon donne des conseils à Dion.

A l'opposite, Euctus et Eulæus deux familiers amys du roy Perseus, luy ayants tousiours compleu en toutes choses, tandis que la bonne fortune luy avoit duré, et ayants tousiours applaudy et consenty à toutes ses volontez, comme ses austres courtisans, après qu'il eut perdu la bataille près la ville de Pidne contre les Romains, ils se jecterent sur luy à grosses paroles, à le reprendre amerement, en luy reprochant les faustes qu'il avoit faictes, et les hommes qu'il avoit mal traictez ou mesprisez, jusques à ce qu'ils l'irriterent si fort, que

Euctus et Eulæus font des reproches au roi Perseus dans son malheur : il les tue de colere.

transporté de douleur et de courroux, il les tua tous deux sur le champ à coups de poignard.

Il faut saisir l'occasion que nos amis nous présentent de les conseiller.

Voylà le poinct de l'occasion, à le definir universellement : mais au demourant, il ne faust pas rejecter celles qu'eulx-mesmes nous presentent, si nous avons soing de leur bien, ains s'en servir et les embrasser promptement, car bien souvent une interroguation, ou une narration, ou un blasme de semblables choses en austres personnes, ou une louange, nous ouvrent la porte pour entrer en libre remonstrance, comme l'on dict que Demaratus le Corinthien feit un jour, venant de Corinthe en Macedoine, du temps que Philippus estoit en querelle à l'encontre de sa femme et de son fils ; car l'ayant le roy salué et embrassé, il luy demanda incontinent si les Grecs estoyent bien d'accord les uns avecques les austres. Demaratus, qui estoit son amy, et bien privé de luy, luy respondict, *vrayement il te sied bien*, sire, *de t'enquerir de la concorde des Atheniens et des Peloponnesiens, et cependant laisser ta maison ainsy pleine de division et de dissention domesticque.* Aussy feit bien Diogenes, lequel estant allé au camp de Philippus lors qu'il venoit pour faire la guerre aux Grecs, feut surprins et meiné devant luy. Le roy ne le cognoissant pas, luy demanda, *s'il estoit pas une espie, ouy certainement*, luy respondict-il, *je suis espie voirement, qui suis venu pour espionner ton imprudence et ta folie, veu que sans estre contrainct de*

personne, tu viens icy mettre sur le tablier au hazard d'une heure, ton royaulme et ta propre vie avecques. Mais cela feut à l'adventure un peu trop vehement.

Quel est le tems favorable de faire des reproches.

Il y a un austre temps propre pour faire remonstrance, qui est, quand ceulx que nous voulons reprendre, ayants esté reprochez par d'austres des faustes qu'ils commettent, en sont tous ravalez, retirez et rabbaissez : de laquelle occasion l'homme de bon entendement se serviroit bien à propos en reboutant en public, et repoussant ces injurieux-là, et puis après prenant à part son amy, et luy ramentevant que quand nous debvrions prendre guarde à vivre correctement pour austre cause, encores le deussions-nous faire, au moins affin que nos ennemys et mal-veuillants n'eussent point d'occasion de se leiver insolentement encontre nous. Car dequoy pourront-ils ouvrir la bouche pour mesdire de toy, que te pourront-ils reprocher, si tu veulx jecter arriere et laisser ce que maintenant ils t'objectent ? par ce moyen la poincture de ce qui offense est rejectée suz celuy qui a dict injure, et l'utilité de la remonstrance attribuée à celuy qui donne l'advertissement.

Maniere adroite de faire des reproches.

Il y en a d'austres qui le font encores plus gualantement, et en parlant d'austres admonestent leurs familiers : car ils accusent des estrangiers en leur presence des faustes qu'ils sçavent bien qu'eulx commettent. Comme nostre maistre Ammonius, s'appercevant à sa leçon d'après

disner, que quelques-uns de ses disciples et familiers avoyent disné plus amplement qu'il n'estoit convenable à des estudiants, commanda à un sien serviteur affranchy qu'il luy fouettast son propre fils, *il ne sçauroit*, dict-il, *disner sans vinaigre :* en disant cela, il jecta l'œil sur nous, de sorte que ceulx qui en estoyent coupables, sentirent bien que cela s'addressoit à eulx.

Il ne faut pas librement faire ses remontrances devant plusieurs personnes.

Davantage il faust bien prendre guarde de n'user pas de ceste libre façon de remonstrer devant plusieurs personnes, attendu ce qui en advint à Platon : car comme un jour Socrates se feust attaché un peu vehementement à quelqu'un de ses familiers, devant tous ceulx de la maison, en pleine table, Platon ne se peust tenir de luy dire, *ne vauldroit-il pas mieulx que cela eust esté dict à part en privé ?* Socrates luy respondict tout sur l'heure : *mais toy-mesme, n'eusses-tu pas mieulx faict de me dire cela en privé ?* Et Pythagoras, à ce que l'on dict, s'estant attaché de paroles fort asprement à un de sa cognoissance en la presence de beaucoup de gens, le jeune homme en eut si grand regret et si grand'honte, qu'il se pendit. Depuis lequel jour jamais il n'advint à Pythagoras de tanser homme en presence d'un austre : car il faust que d'un peché, comme d'une maladie honteuse, la descouverte et la correction soit secrette, non pas publicque, et n'en faire pas une monstre et un spectacle commun à la veuë de tout un peuple, en y appellant des tesmoings

Effets des remontrances faites devant plusieurs personnes.

moings et des spectateurs : car cela n'est faict en amy, mais en Sophiste, qui ne quiert que l'apparence, et veult chercher sa gloire ès faustes d'austruy, pour en faire ses monstres devant les assistants : comme les chirurgiens qui font les operations de leur art en plein theatre, pour avoir plus de praticque : mais oultre ce qu'il y auroit infamie pour celuy qui seroit ainsy reprins, laquelle ne doibt estre en nulle cure ne guerison, encores faust-il avoir esguard au naturel du vice, lequel de soy-mesme est opiniastre et contentieux à se deffendre : car ce n'est pas simplement l'amour, comme dict Euripides,

Plus on reprend l'amour, et plus il presse.

Un vice reproché en public rend honteux.

Car quelque vice que ce soit, et quelque imperfection, si vous en arguez publicquement et devant tout le monde un homme, sans l'espargner ne luy rien celer, vous le rendrez à la fin eshonté.

Les vieillards qui veulent reprendre les enfans doivent se contenir devant eux.

Tout ainsy doncques comme Platon commande, que les vieillards, qui veulent imprimer la honte aux jeunes enfants, ayent eulx-mesmes les premiers honte devant les enfants : aussy la remonstrance d'un amy qui est elle-mesme honteuse, faict grande honte à son amy : et quand doubteusement, avecques crainte, et peu-à-peu elle vient à approcher et toucher le faillant, elle sappe et mine petit-à-petit son vice, en remplissant de honte et de reverence celuy, qu'elle-mesme doubte d'a-

border de honte : et pourtant sera-il tousiours très-bon, en telles reprehensions, d'observer ce precepte,

Odiss. l. 1. Bas en l'aureille, affin qu'austres ne l'oyent.

Il est cruel d'être repris devant ceux dont on desire l'estime.

Encores est-il beaucoup moins convenable de descouvrir la fauste d'un mary devant sa femme, ou d'un pere devant ses enfants, ou d'un amoureux devant ses amours, ou d'un maistre devant ses disciples : car ils sortent hors d'eulx mesmes, et perdent patience, tant ils sont courroucez et marris de se veoir reprendre devant ceulx, dont ils desirent estre bien estimez. Et m'est advis, que ce ne feut pas tant le vin qui irrita mortellement Alexandre contre Clitus, comme ce qu'il luy sembla qu'en presence de beaucoup de gens il le regentoit. Et Aristomenes precepteur de Ptolomeus, pource que en presence d'un ambassadeur il l'esveilla, qu'il sommeilloit, et le feit estre attentif à ce qui se disoit, il donna prinse sur luy à ses mal-veuillants et flatteurs de cour, qui faisoyent semblant d'estre marris pour le roy, et disoyent, *Si après tant de travaulx que vous supportez, et tant de veilles que vous endurez, le sommeil vous surprent quelquefois, nous vous en debvons bien advertir à part en privé, non pas mettre la main sur vostre personne en presence de tant de gens.* Le roy esmeu de ces paroles, luy envoya une couppe pleine de breuvage empoisonné, avecques commandement de la boire toute. Aristophanes mesme dict, que Cleon luy tournoit cela à crime,

Qu'il mesdisoit de la ville d'Athenes
Devant plusieurs de regions loingtaines.

Et par là taschoit à irriter les Atheniens à l'encontre de luy.

Pour reprendre les autres il faut avoir des mœurs bien pures.

Et pourtant se faust-il diligemment donner guarde de cela, entre austres observations, que l'on ne face ces remonstrances par maniere d'ostentation ne de vaine gloire, ains seulement en intention que elles soyent utiles et prouffitables : mais oultre cela, ce que Thucydides faict dire aux Corinthiens d'eulx-mesmes, qu'à eulx appartenoit de reprendre les austres, n'estant pas mal dict, doibt estre en ceulx qui se meslent de reprendre et corriger les austres. Car comme Lyſander respondict à un Megarien qui s'avançoit de parler haultement et librement pour la liberté de la Grece, en une assemblée de conseil des alliez et confederez, *ces propos-là, mon amy, auroyent besoing d'une puissante cité ;* aussy pourroit-on dire à tout homme qui se mesle de parler librement pour reprendre austruy, qu'il a besoing de mœurs bien reformées. Cela est très-veritable de tous ceulx qui s'entremettent de vouloir chastier et corriger les austres ; ainsy que Platon disoit, qu'il corrigeoit Speusippus par l'exemple de sa vie. Et tout de mesme Xenocrates jectant son œil sur Polemon qui estoit entré en son eschole en habit dissolu, de sa veuë seule le changea et le reforma tout : là où un homme leger ou mal conditionné, qui se vouldroit ingerer de repren-

Le sage corrige d'un coup-d'œil.

dre les austres, oyroit incontinent qu'on luy mettroit devant le nez,

Tout ulceré, il veult guarir les austres.

Ce neantmoins, pour austant que les affaires mesmes nous meinent bien souvent à reprendre les austres, qui ne valent pas mieulx que nous, ny nous aussy gueres mieulx qu'eulx, le plus honneste et le plus dextre moyen de le faire en ce cas, est, quand celuy qui remonstre et reprent s'enveloppe luy-mesme, et se comprent auscunement en ce dont il accuse les austres : comme en Homere,

On peut reprendre les autres en se mêlant dans les remontrances.

Diomedes, d'où nous vient ce desastre,
Que nous avons oublié à combattre?

Et en un austre passage,

Iliad. liv. 3 et 11. Nous ne valons tous pas un seul Hector.

Socrates reprenoit les jeunes gens en s'accusant lui-même d'ignorance.

Et Socrates arguoit ainsy tout bellement les jeunes gens, comme n'estant pas luy-mesme delibvré d'ignorance, ains ayant besoing d'estre avecques eulx instruict de la vertu, et de rechercher la cognoissance de la verité : car on aime, et adjouste-l'on foy à ceulx que l'on estime estre subjects à mesmes faustes, et vouloir corriger ses amys comme soy-mesme, là où celuy qui espanouït ses aisles en rognant celles d'austruy, comme, estant homme net et sincere, sans auscune passion, si ce n'est qu'il soit beaucoup plus aagé que nous, et qu'il n'ayt acquis une aucthorité de vertu et

de gloire toute notoire et confessée de tous, ne guaigne ny ne prouffite austre chose, sinon qu'il se faict reputer importun et fascheux: pourtant n'est-ce pas sans cause que le bon homme Phœnix, en priant Achilles, luy allegue ses infortunes, comme il avoit un jour esté près de tuer son pere par une soubdaine cholere, mais que incontinent il s'en estoit repenty,

Pour n'encourir ce vilain impropere
Entre les Grecs, d'avoir tué mon pere. *Iliad. liv. 9.*

On écoute les remontrances qui se font par compassion.

Ains le faict à fin qu'il ne semble qu'il le reprenne bien à son ayse, n'ayant jamais esprouvé quelle force a la passion de cholere, et comme s'il n'eust jamais esté subject à faillir: car ces façons-là de reprendre nous entrent plus affectueusement dedans le cœur, et nous y rendons-nous plus volontiers, quand il nous semble qu'on nous les faict par compassion, et non pas par mespris. Mais pour ce que ny l'œil enflammé ne recoipt une claire lumiere, ny l'ame passionnée un parler franc, ny une reprehension toute crue, un des plus utiles secours et remedes que l'on y sçauroit trouver, seroit d'y mesler parmy quelque peu de louanges: comme en ces passages d'Homere,

Vous n'avez plus à cœur l'honneur des armes,
Quoyque soyez les plus vaillants gendarmes
De tout le camp: aussy jamais tanser
Je ne vouldrois, pour le combat laisser,
Un que je sçeusse avoir courage lasche:
Mais contre vous à bon droict je m'en fache. *Iliad. liv. 13.*

Et ailleurs,

Où est ton arc, Pandarus, et où sont
Tes traicts aislez, qui l'honneur donné t'ont,
Qu'en ce païs nul n'est qui comparer
Iliad. liv. 5. Se peust à toy, pour justement tirer ?

Aussy certainement retiennent et revocquent merveilleusement ceulx qui se laissent aller, ces obliques manieres de reprendre :

Où est le sage Œdipus à ceste heure ?
Où font ses beaulx enigmes leur demeure ?

Et cest austre,

C'est Hercules, qui tant a enduré,
Un tel propos a-il bien proferé ?

L'émulation donne honte des choses laides.

Car cela n'adoulcit pas seulement l'aspreté de la reprehension et de la jussion, ains engendre une emulation envers soy-mesme, luy faisant avoir honte des choses laides et deshonnestes, par la recordation des belles et honnestes qu'il a austrefois faictes, en prenant de soy-mesme exemple de mieulx faire : car quand nous luy en comparons d'austres de ses citoyens ou de ses compaignons esgaulx en aage, ou mesme de ses parents, alors le vice, qui de soy-mesme est opiniastre, revesche et contentieux, s'en ennuye et s'en courrouce, et respond souvent tout bas entre ses dents, *que ne vous en allez vous doncques à ceulx-là qui valent mieulx que moy, et que vous ne me laissez en paix, sans me plus fascher ?* Pourtant se faust-il bien guarder, quand on reprend, ou que l'on remonstre librement à quelqu'un, que

l'on ne louë d'austres en sa presence, si d'adventure ce ne sont ses peres, comme faict Agamemnon,

Tydeus a engendré de son germe
Un fils qui n'a comme luy le cœur ferme. *Iliad. liv. 5.*

Et Ulysses, en la tragœdie intitulée *les Scyriens* parlant à Achilles,

Toy qui es fils du plus vaillant guerrier
Qui ceignit onc espée ne bauldrier
En toute Grece, à filler la fillace
Esteindras-tu la gloire de ta race ?

Il faut écouter la remontrance sans y répondre.

Ce seroit bien au demourant chose fort malseante quand on se sentiroit admonesté d'un amy, ou remonstré franchement, vouloir user d'admonestement et de remonstrance au contraire envers luy : car cela enflamme soubdain les courages, et engendre bien souvent grande contention : et en effect ce desbat-là ne sentiroit pas sa reciprocation de remonstrance contre remonstrance, mais plus-tost son cœur felon, qui ne pourroit supporter qu'on luy feist auscune remonstrance : et pourtant est-il beaucoup meilleur supporter patiemment un amy qui nous remonstre, car s'il advient puis après qu'il faille luy-mesme, et qu'il ait besoing de remonstrance, cela donne par maniere de dire, liberté à la liberté de remonstrer : car en luy rameinant en memoire, sans auscune picque ny aigreur du passé, que luy-mesme souloit ne mettre pas en nonchaloir ses amys, quand ils s'oublioyent, ains prenoit

Il est agréable de pouvoir se servir vis-à-vis d'un ami des conseils qu'il a donnés.

bien la peine de les redresser, et les instruire et enseigner, il se rendra plus facilement, et recepvra la correction, comme estant une pareille de bien-veuillance et de grace, non pas de plainte ny de courroux.

Thucidides dit que c'est être sage lorsqu'on vous porte envie.

Davantage Thucydides escript, que celuy est sage et bien advisé qui reçoipt envie, et se faict envier pour de très-grandes occasions : aussy faust-il dire, que le sage amy reçoipt la malegrace que l'on acquiert à corriger les austres pour causes de grand poids et de bien grande importance : car si pour toutes choses, et contre tous il se fasche, et qu'il ne se porte pas envers ses familiers comme amy doulcement, ains comme pedagogue et regent imperieusement, il se trouvera puis après mousse, et de nul effect, quand il cuydera remonstrer et corriger ès choses de bien grande consequence, pour avoir usé de sa remonstrance, ne plus ne moins que le medecin qui employroit une drogue de medecine forte et amere, mais necessaire, et qui cousteroit beaucoup, en plusieurs menues maladies et non necessaires : parquoy il se guardera de faire ordinaire de corriger et de monstrer d'estre de trop près reprenant : et si d'adventure il a quelque sien amy hargneux, querellant facilement, et calumniant toutes choses, ce luy sera une anse pour le reprendre luy-mesme, quand il viendra à faillir en plus lourdes faustes.

Le pardon qu'on accorde aux fau-

Le medecin Philotimus dict un jour à quelqu'un qui estoit suppuré, et plein d'apostumes dedans

dedans le corps, et luy monstroit un panaris qu'il avoit à la racine de l'ongle d'un de ses doigts, *mon amy, ton mal n'est pas au bout de ton ongle.* Aussy le temps apportera à un sage amy occasion de dire à l'austre, qui reprendra à tous coups des choses petites et legeres, comme, qu'il sera un peu subject à jouër, ou à faire bonne chere, ou quelques telles brouilleries : *mon amy, trouvons moyen seulement qu'il mette dehors sa guarse, et qu'il ne jouë plus aux dez, car au demourant c'est un homme qui a de belles et grandes parties :* car celuy qui sent qu'on luy pardonne de legeres faustes, endure patiemment que son amy prenne la liberté de le reprendre hardiment des lourdes et grosses : mais celuy qui est pressant partout, aspre et fascheux, qui s'enquiert curieusement, et recherche tout, il n'est pas supportable à ses propres enfants mesmes, ny à ses freres, ains est intolerable jusques à ses serviteurs. Mais pource que, comme dict Euripides,

tes légeres fait supporter les remontrances pour les grandes.

Les maulx ne sont pas tous en la vieillesse :

Aussy ne sont pas tous les vices en nos amys, et les faust observer diligemment, non-seulement quand ils font mal, mais aussy quand ils font bien, et alors les louër affectueusement en premier lieu, et puis faire comme ceulx qui trempent le fer, après qu'ils l'ont amolly et attendry par le feu, ils le baignent en quelque humeur froide, dont il prent sa dureté et sa trempe : aussy quand nous verrons

Il faut savoir mêler adroitement la louange avec la réprimande.

que nos amys seront eschauffez et destrempez des louanges que nous leur aurons données, il leur faust adoncques bailler, comme la trempe, une libre reprimende et remonstrance de leurs faustes. Alors sera-il temps de leur dire, *ces actes-cy sont-ils dignes d'estre comparez à ceulx-là? voyez-vous la vertu quels fruicts elle produict? Voylà que c'est que nous, qui sommes vos amys, demandons de vous. Ces offices-cy sont propres à vous : vous estes né pour cela : mais ces austres là*,

Jecter les faust en un mont solitaire,
Ou en la mer qui ne cesse de braire.

L'ami honnête, le bon maître, préferent louer à blâmer.

Car tout ainsy comme le prudent medecin aimera tousiours mieulx guarir la maladie d'un sien patient par un dormir, ou par une maniere de diete et de nourriture, que par un Castorium ou une Scammonée : aussy un amy honneste, un bon pere, un maistre gracieux sera tousiours plus ayse de louër, que de blasmer, pour reformer les mœurs : car il n'y a rien qui face que celuy qui remonstre offense moins, et qu'il prouffite plus, que sans se courroucer, doulcement avecques affection et bienveuillance s'addresser à ceulx qui faillent. Pourtant ne faust pas asprement les convaincre quand ils nient le faict, ny les empescher quand ils y veulent respondre pour se justifier, ains plus-tost leur subministrer auscunement quelques honnestes couvertures et excuses : et quand on veoit qu'ils se reculent de la cause qui pourroit estre la pire de leur

Il faut écouter les excuses de ceux qui font des fautes.

forfaict, leur ceder aussy plus gracieusement, comme faict Hector à son frere Pâris,

O malheureux! ce ne t'est point d'honneur
Que tu as mis ce courroux en ton cœur. *Iliad. liv. 6.*

Comme si sa retraicte du combat d'homme à homme, contre Menelaus, n'eust pas esté fuitte ny lascheté de cœur, mais seulement un despit: austant en dict le bon vieillard Nestor à Agamemnon,

Tu as cedé à ton cœur magnanime : *Iliad. liv. 9.*

Car il est plus doulx et plus gracieux à mon advis de dire, *tu ny pensois pas :* ou, *tu ne le savois pas :* que de dire, *c'est meschamment faict à toy ;* ou *cela est vilain et deshonneste ;* et, *ne conteste point à l'encontre de ton frere*, est plus doulx, que, *ne porte envie à ton frere :* et plus civil de dire, *fuy ceste femme qui te guaste*, que, *cesse de corrompre ceste femme.* Voylà le moyen dont doibt user la franchise de parler d'un amy pour curer la maladie ja advenuë, mais pour la prevenir, tout au contraire : car quand nous le vouldrons destourner de commettre une fauste, dont il sera tout prest, ou nous opposer à quelque impetuosité de volonté desordonnée qu'il aura, ou le pousser et eschauffer, là où nous le sentirons trop froid et trop mol, il faudra transferer le faict aux plus enormes et plus vilaines causes que nous pourrons, comme faict Ulysses pour aiguillonner Achilles en une tragœdie de Sophocles : car il

Il faut présenter l'effet qui suivra la faute pour en détourner.

dict, *ce n'est pas pour le soupper Achilles, que tu te courrouces*,

Mais tu as paour, comme desia voyant
Les murs de Troye.

Et comme derechef Achilles se courrouceast encores de plus en plus pour ces paroles là, et dist que par despit il ne s'embarqueroit point, et ne feroit point le voyage, Ulysses luy respond,

Je sçay que c'est que tu fuys, ce n'est mie
Que tu ayes paour d'encourir infamie;
Mais c'est qu'Hector n'est gueres loing d'icy:
Du courroucé faict-il bon faire ainsy.

Moyens d'exciter à bien faire.

Par ce moyen celuy qui est vaillant et hardy, en luy mettant au devant la crainte d'estre tenu pour lasche et couard : celuy qui est honneste, et chaste, d'estre reputé paillard et dissolu : celuy qui est liberal et magnificque, d'estre estimé avaricieux et mechanicque : on les incite à bien faire, et les divertit-on de mal faire : aussy faust-il estre moderez quand ce sont choses faictes, où il n'y a point de remede, tellement que la remonstrance monstre que le reprenant ayt plus de desplaisir et de compassion de la fauste de son amy, que non pas d'aigreur à les reprendre : mais où il est question de les guarder qu'ils ne faillent, et de combattre contre leurs violentes passions, il faust là estre vehements, assidus, et inexorables, sans leur rien pardonner : car c'est là proprement le poinct de l'occasion, où se

La faute faite mérite indulgence.

Il faut être inexorable devant les fautes à faire.

doibt monstrer l'amitié non feincte, et la franchise de remonstrer veritable : car de blasmer les choses faictes et passées, nous voyons que les ennemys mesmes en usent les uns contre les austres.

Auquel propos Diogenes souloit dire, *que pour guarder un homme d'estre meschant, il faust qu'il ayt ou de bons amys, ou de vehements et aspres ennemys ; car les uns l'enseignent à bien faire, les austres le syndicquent s'ils les voyent mal faire.* Or vault-il beaucoup mieulx s'abstenir de mal faire en croyant au bon conseil de ses amys, que se repentir d'avoir mal faict pour s'en veoir accusé et blasmé par ses ennemys. Parquoy, ne feust-ce que pour cela, il faust user de grande prudence et de grande circonspection à faire remonstrances et parler librement à ses amys, d'austant que c'est la plus grande et la plus forte medecine, dont puisse user l'amitié, et qui a plus besoing d'estre donnée en temps et en lieu, et plus sagement temperée d'une mesure et mediocrité. Et pour austant, comme nous avons ja dict plusieurs fois, que toute remonstrance et reprehension est douloureuse à celuy qui la reçoipt, il faust imiter en cela les bons medecins et chirurgiens : car quand ils ont incisé quelque membre, ils ne laissent pas la partie dolente en sa douleur et en son tourment, ains usent de quelques fomentations ou infusions lenitifves : aussy celuy qui aura faict la remonstrance dextrement, après avoir donné le

Les amis et les ennemis peuvent empêcher d'être mechant.

La liberté de parler est la plus forte médecine de l'amitié.

Après une remontrance vive il faut user de propos gracieux.

coup de la poincture ou morsure, ne s'en fuyra pas incontinent, ains en changeant d'austres entretenements et d'austres propos gracieux, addoulcira et resjouira celuy qu'il aura contristé : ne plus ne moins que les tailleurs d'images et sculpteurs, quand ils ont rompu ou frappé trop avant quelque partie d'une statuë, ils la polissent et la lustrent puis après : mais celuy qui a esté atteinct au vif, et deschiré d'une remonstrance, si on le laisse ainsy tout brusque enflé et esmeu de cholere, il est puis après difficile à remettre et à reconforter. Pourtant faust-il, que ceulx qui veulent reprendre et admonester leur amys, observent diligemment ce poinct-là sur tous austres, de ne les abandonner pas incontinent après les avoir tansez, ny ne terminer pas tout court leurs propos et leurs devis par l'aigreur de la poincture et picqueure qu'ils leur auront donnée.

L'ami ne doit pas abandonner son ami aussi-tôt après lui avoir fait de vives remontrances.

DE LA MANSUETUDE.

COMMENT IL FAUST REFRENER LA CHOLERE, EN FORME DE DEVIS.

Les personnages devisants, SYLLA et FUNDANUS.

Le peintre doit examiner souvent son ouvrage avant de le dire terminé.

SYLLA. Il me semble, seigneur Fundanus, que les peinctres font sagement, de contempler à plusieurs fois, par intervalles de temps, leurs ouvrages, avant que les tenir pour achevez : pource qu'en esloignant ainsy leurs yeulx

d'iceulx, et puis les rameinant souvent pour en juger, ils les rendent comme nouveaulx juges, et plus aptes à toucher jusques aux moindres et plus particulieres faustes, lesquelles la continuation, et accoustumance de veoir ordinairement une chose, nous couvre et cache.

Chacun est pire juge de soi que des autres.

Mais pour austant qu'il n'est pas possible qu'un homme s'esloigne de soy-mesme, et puis s'en r'approche par intervalles, ne qu'il interrompe la continuation de son sentiment, ains est ce qui faict que chascun est pire juge de soy-mesme que des austres: le second remede qu'il y auroit en cela, seroit de revoir ses amys par intervalles, et aussy se bailler semblablement à visiter à eulx, non-seulement pour reguarder si l'on est tost envieilly, ou si le corps se porte pis ou mieulx que par avant, mais aussy pour considerer les mœurs et les façons de faire, à sçavoir si le temps y auroit point adjousté quelque chose de bon, ou osté quelque chose de maulvais. Quant à moy doncques, y ayant ja deux ans que je suis arrivé en ceste ville de Rome, et cestuy estant le cinquiesme mois que je demoure avecques toy, je ne trouve pas estrange, veu la gentillesse et dexterité de ta nature, que aux bonnes parties qui ja estoyent en toy, il y ayt une accession et accroissement si grand: mais voyant comme celle vehemence et ardente impetuosité de cholere qui estoit en toy, est maintenant addoulcie et rendue obeïssante

Il faut consulter ses amis pour savoir si on a changé en bien ou en mal.

à la raison, il me vient en pensée de dire ce qui est en Homere,

Iliad. liv. 22. O dieux, combien ton ire est amollie !

Mais cest amollissement et addoulcissement là ne procede pas ny d'une paresse, ny d'une resolution de la vigueur du corps, ains comme une terre bien labourée prent du labourage une esgualité et profonde jauge qui prouffite à la fertilité : aussy a ta nature une prudence esguale et profonde, utile à manier affaires, au lieu de l'impetuosité et soubdaineté qu'elle avoit auparavant : dont il appert que ce n'est point par un declinement de la vigueur corporelle qui se passe, à cause de l'aage, ny fortuitement, que ta cholere se soit passée et fenée, ains par auscunes bonnes remonstrances et raisons qu'elle ayt esté guarie : combien que, pour te dire la verité, je ne le pouvois pas du commencement croire à Eros nostre familier amy, qui m'en faisoit le rapport, ayant doubte et souspeçon, qu'il ne prestast ce tesmoignage à l'amitié qu'il te porte, de m'asseurer que les bonnes parties, et qui doibvent estre en toutes gens de bien et d'honneur, feussent en toy, qui n'y estoyent pas : encores que tu saches assez, qu'il n'est pas homme qui en faveur de personne, pour luy complaire, soit pour dire austrement qu'il en pense. Or maintenant le tiens-je pour totalement absouls du crime de faulx tesmoignage : et pource que le cheminer t'en donne le loysir, je te supplie

On croit difficilement le bien que les amis disent, parce qu'ils sont souvent aveuglés.

supplie de nous raconter la maniere de la medecine dont tu as usé à rendre ta cholere ainsy soupple, ainsy doulce, subjecte et obeissante entierement à la raison.

FUNDANUS. Mais ne reguardes-tu pas toymesme, cher amy Sylla, que, à l'occasion de l'amitié et bien-veuillance que tu me portes, tu ne cuydes veoir en moy une chose pour l'austre ; car quant à Eros, qui luy-mesme n'a pas tousiours son courage et sa cholere arrestée au chable de l'anchre que dict Homere, ains quelquefois s'escarmouche assez asprement, pour la haine qu'il a contre les meschants, il est vraysemblable qu'il me trouve plus doulx ; ainsy comme ès muances de la gamme, en la musicque, telle note qui est la plus basse en une octave, est la plus haulte au reguard d'une austre.

Homere disoit la colere arrêtée au cable de l'ancre.

SYLLA. Ce n'est ny l'un ny l'austre : mais fay ce que je te requiers pour l'amour de moy.

FUNDANUS. Puis que ainsy est, Sylla, l'un des meilleurs advertissements du sage Musonius, dont il me soubvienne, est, qu'il souloit dire, *qu'il faust que ceulx qui se veulent saulver, ne facent austre chose toute leur vie, que se curer et nettoyer.* Non pas qu'il faille jecter hors la raison avecques la maladie, après qu'elle a achevé la cure et guarison, comme l'hellebore, ains faust que, demourant en l'ame, elle contreguarde et conserve le jugement, pource que la raison ne ressemble pas aux drogues medeci-

Pour se sauver il faut employer toute sa vie à se nettoyer.

La raison donne à l'ame une bonne complexion.

nales, mais plustost aux viandes salubres, engendrant ès ames de ceulx à qui elle est familiere, une bonne complexion et habitude avecques la santé : là où les advertissements et remonstrances que l'on faict aux passions lors qu'elles sont en la force de leur enflure et inflammation, produisent bien quelqu'effect, mais lentement et à grand peine, ressemblants proprement aux odeurs, lesquelles font bien revenir sur l'heure ceulx qui sont tombez du hault mal ; mais elles ne guarissent pas pour cela la maladie. Encores toutes les austres passions de l'ame, sur le point mesme qu'elles sont en leur plus grande fureur, cedent auscunement, et plient à la raison venant de dehors au secours ; mais la cholere ne faict pas seulement, comme dict Melanthius,

La raison remédie pour quelques instans aux plus violentes passions.

> Maulx infinis, en mettant la raison,
> Pour un temps, hors de sa propre maison :

mais elle la desloge du tout, et la ferme dehors ; et comme font ceulx qui se bruslent eulx-mesmes dedans leur maison, elle remplit tout le dedans de trouble, de fumée et de bruict, de maniere qu'elle n'oyt ny ne veoit rien de ce qui luy peust prouffiter. Et pourtant une navire estant en fortune et tourmente, en haulte mer, abandonnée, recepvroit plustost un pilote de dehors, que ne recepvroit l'homme qui est agité de courroux et de cholere, la raison et remonstrance d'un austre, si de longue main il n'a faict provision chez luy du

L'homme en colere ne reçoit aucune remontrance.

secours de la raison : ains comme ceulx qui s'attendent d'avoir le siege dedans une ville, amassent et serrent tout ce qui leur y peust servir, ne s'attendants point au secours de dehors, aussy faust-il apporter les remedes que l'on a de long-temps auparavant amassez de la philosophie à l'encontre de la cholere, estants bien certains que, quand l'occasion du besoing et de la necessité s'y presentera, mal-aiséement en pourront-ils faire entrer de dehors. Car l'ame n'oyt pas seulement ce qu'on luy dict au dehors pour le trouble qu'elle a au dedans, si elle n'a chez soy sa propre raison, comme un comité, qui promptement reçoipve et entende les commandements et remonstrances qu'on luy faict ; ou bien, si elle l'oyt, elle mesprise ce qu'on luy dict tout doulcement et coyement ; et si on luy faict instance et qu'on la presse un peu plus asprement, elle s'aigrit et s'indigne : car la cholere, de sa nature estant superbe, audacieuse et mal-aysée à manier par austruy, comme une grande et puissante tyrannie doibt avoir en soy-mesme quelque chose domesticque et née avecques elle qui la ruine.

La colere est d'une nature audacieuse.

Or la continuation de courroux et accoustumance de se courroucer souvent, engendre en l'ame une maulvaise habitude, que l'on appelle *cholere*, laquelle finalement devient un feu d'ire soubdaine, une amertume vindicatifve, et une aigreur intraictable, à qui tout desplaist quand le courage devient ulceré, s'offensant de peu de chose, chagrin, hargneux, comme une

L'habitude de se courroucer engendre la colere.

lame de fer tenue et foible, qui se perce à la moindre graveure du monde : mais le jugement qui s'oppose sur le champ promptement au courroux, et le supprime, ne remedie pas seulement au present, ains fortifie et rend l'ame plus roide et plus ferme à l'advenir. Car il m'est advenu à moy, après avoir faict deux ou trois fois teste à la cholere, ce qui advint jadis aux Thebains, lesquels ayants une fois faict teste aux Lacedæmoniens, qui paravant sembloyent invincibles, jamais depuis ne feurent vaincus d'eulx en bataille : car depuis je prins courage de penser que l'on en pouvoit venir à bout par discours de raison, et si voyois que elle s'estanchoit, non-seulement en respandant de l'eau froide sur celuy qui est courroucé, ainsy comme l'escript Aristote, mais aussy qu'elle s'esteinct en luy approchant une paour, voire en luy presentant une soubdaine joye, comme dict Homere, elle se dissoult et se destrempe. Tellement que je feis en moy-mesme ceste resolution, que c'estoit une passion qui n'estoit pas du tout irremediable à ceulx qui y veulent prouvoir, pour austant mesmement qu'elle n'a pas tousiours des commencements qui soyent grands ne puissants, attendu que bien souvent un brocquard, un traict de mocquerie, une risée, un clin d'œil, un hochement de teste, et austres telles et semblables choses, mettent plusieurs en cholere, comme Helene fascha et courroucea sa niepce seulement en luy disant :

Le jugement mis en opposition au courroux prévient la colere.

L'eau froide jettée sur un homme en colere, l'appaise.

La colere dépend souvent de peu de chose.

Fille Electra, de moy pieça non veuë :

jusques à luy respondre :

Il est bien tard d'estre maintenant sage,
Ayant esté par avant si volage,
Que de quitter l'hostel de ton mary.

Semblablement aussy Callisthenes irrita Alexandre, pour luy avoir dict, quand on apporta la grande couppe à boire d'austant à tour de roolle : *je ne veulx pas, pour boire à la santé d'Alexandre, avoir besoing d'un Æsculapius ;* c'est-à-dire, d'un medecin. Ainsy doncques, comme il est facile d'arrester une flamme qui s'est prinse à du poil de connin, ou à des feuilles seiches, ou à de la paille ; mais si une fois elle s'attache à choses solides et où il y ayt du fond, elle embrase incontinent, et consomme, comme dict Æschylus :

Callisthenes irrite Alexandre par une réponse.

Le hault labeur des maistres charpentiers.

Aussy celuy qui veult prendre guarde à la cholere du commencement, en voyant qu'elle commence à fumer et à s'allumer pour quelque parole ou quelque gaudisserie de neant, il n'a pas beaucoup à faire, ains bien souvent pour se taire seulement, ou pour n'en tenir compte, il l'appaise totalement. Car qui ne donne nourriture et entretenement de bois au feu, il l'esteinct ; aussy, qui ne donne sur le commencement nourriture à son ire, et qui ne souffle soy-mesme, il l'esvite ou la dissipe.

La colere n'a pas d'empire sur un homme qui y prend garde.

Et pourtant ne me plaist point le philosophe Hieronymus, combien qu'au demourant il

donne beaucoup de beaulx enseignements, et bonnes instructions, en ce qu'il dict, *que l'on ne sent point la cholere quand elle s'engendre, mais quand elle est engendrée, tant elle est soubdaine :* car il n'y a nulle aultre passion qui face une si manifeste naissance, ne si esvidente croissance, quand elle s'amasse et se remuë, comme faict la cholere ; ainsy comme Homere mesme, en homme bien experimenté, le donne à entendre, quand il faict qu'Achilles est bien atteinct de douleur soubdaine aussy-tost qu'il entend la parole du roy Agamemnon, en disant :

Hieronymus se trompe quand il parle de la colere.

> Ainsy dict-il, et une noire nuë
> D'aigre douleur le couvrit, survenuë.

mais qu'Agamemnon se courrouce lentement, après estre enflambé de plusieurs paroles ouyes et dictes, lesquelles, si quelqu'un se feust entremis de destourner, la querelle ne feust pas veneuë à si grand accroissement comme elle feit.

Socrates éloignoit de lui la passion de la colere.

Voylà pourquoy Socrates, toutes les fois qu'il se sentoit un peu plus asprement esmeu qu'il ne faloit à l'encontre de quelqu'un de ses amys, se rangeant, avant la tourmente, à l'abry de quelque esceuil de mer, il rabbaissoit sa voix, et monstroit une face riante et un reguard plus doulx, se maintenant ainsy droict sur ses pieds, sans tomber ny estre renversé, penchant en l'opposite, et s'opposant au contraire de sa passion. Car le premier moyen d'abbatre la cholere, mon bel amy, comme une domi-

nation tyrannicque, c'est de ne luy obeir, ny ne la croire point, quand elle nous commande de crier hault et reguarder de maulvais œil en travers, et se frapper soy-mesme, ains se tenir coy, et ne renforcer pas sa passion, comme une maladie, à force de braire et de crier hault, et de se demeiner et tourmenter. Car ce que font ordinairement les jeunes gens amoureux, comme d'aller en masque, danser, chanter à la porte de leur maistresse, et la couronner de bouquets et de festons de fleurs, cela au moins apporte quelque gracieux et honneste allegement à leur passion :

La coleer s'abat en ne l'écoutant pas.

Amoureux, soulagement à leur passion.

Arrivé là, je ne demandé mie
Qui, ne de qui estoit fille m'amie ;
Ains la baisé : si cela est peché,
Je librement confesse avoir peché.

Et la permission que l'on donne à ceulx qui sont en deuil de lamenter et de plorer leur perte, avecques les larmes qu'ils espandent, jectent hors aussy une bonne partie de leur douleur : mais la passion de cholere n'est pas ainsy ; car elle s'enflamme et s'allume davantage par les actes que font ceulx qui en sont espris. Et pourtant est-il bien meilleur de se tenir coy, ou s'en fuyr et se cacher, ou retirer en quelque port de seureté, quand on sent comme un accès du hault mal qui nous veult prendre, de paour que nous n'en tombions, ou plustost que nous n'en surtombions : car nous en tombons le plus souvent et le plus asprement sur nos amys, d'austant que nous

Les larmes adoucissent la douleur.

n'aimons pas toutes sortes de choses, ny ne portons pas envie à toutes sortes de gens, ny ne les craignons pas. Mais il n'y a rien à quoy notre cholere ne s'attache ; il n'y a rien à quoy elle ne se prenne : car nous nous courrouceons et à nos amys, et à nos ennemys, et à nos enfants, et à nos peres et meres, voire et aux dieux mesmes, et aux bestes, et aux ustensiles, qui n'ont ne ame ne vie, comme Thamyris,

L'homme en colere ne connoît plus personne.

Rompant son cornet relié
A cercles d'or fin delié,
Et de sa lyre l'harmonie
De chordes tenduë et guarnie.

Et Pandarus, qui se mauldict luy-mesme, s'il ne rompt son arc et ses flesches de ses propres mains, et ne les met dedans le feu. Et Xerxes, qui donna des poinçonnades et des coups de fouët à la mer, et escripvit des lettres missifves à la montaigne *Athos*, qui disoyent : *Athos merveilleux, qui de ta cyme touches au ciel, guarde-toy bien d'avoir des rochers grands, et qui soyent malaysez à quasser, pour empescher mes ouvrages ; austrement, je te denonce que je te coupperay toy-mesme, et te jecteray dedans la mer.* Il y a plusieurs choses formidables et redoubtables en la cholere ; mais aussy y en a-il plusieurs ridicules et mocquables : c'est pourquoy elle est plus haïe et plus mesprisée que nulle austre passion qui soit en l'ame ; et pourtant seroit-il expedient et utile de considerer l'un et l'austre diligemment.

L'homme en colere ne sait plus ce qu'il fait.

La colere est la passion la plus haïssable.

Quant à moy doncques, si j'ay bien ou mal faict,

faict, je ne sçay ; mais j'ay commencé par-là à me guarir de la cholere : comme faisoyent anciennement les Lacedæmoniens, qui, pour enseigner leurs enfants à ne s'enyvrer point, leur monstroyent leurs esclaves, *les Ilotes* yvres ; aussy considerois-je les effects de l'ire ès austres. Premierement, ainsy comme Hippocrates escript que celle maladie est la plus maulvaise et la plus dangereuse, qui defigure le visage de l'homme, et le rend dissemblable à soy-mesme : aussy voyant que ceulx qui sont esprins de cholere sortent plus d'eulx-mesmes, et changent de face, de couleur, de contenance, d'alleure et de voix, j'en imprimai comme une forme en mon ame, et pensai en moy-mesme que je serois bien desplaisant si jamais je me monstrois ainsy espouventable, et ainsy transporté, à mes amys, à ma femme et à mes petites-filles, estant, non-seulement hydeux à veoir, et tout austre que de coustume, mais aussy ayant la voix aspre et rude : comme je m'estois rencontré à en veoir auscuns de mes familiers si esprins et troublez de cholere, qu'ils ne pouvoyent pas retenir ny leurs façons ordinaires, ny la forme de leur visage, ny leur grace à parler, ny leur doulceur en compaignie.

La colere défigure l'homme.

La vue d'un homme en colere peut guérir de cette passion.

On list que Caius Gracchus, l'orateur, qui estoit de nature homme aspre, vehement et violent en sa façon de dire, avoit une petite fleuste accommodée, avecques laquelle les musiciens ont accoustumé de conduire tout

Caius Gracchus, l'orateur, évitoit dans ses paroles le ton de la colere.

doulcement la voix de hault en bas, et de bas en hault, par toutes les notes, pour enseigner à entonner; et ainsy comme il haranguoit, il y avoit l'un de ses serviteurs qui, estant debout derriere luy, comme il sortoit un petit de ton en parlant, luy entonnoit un ton plus doulx et plus gracieux, en le retirant de son hault crier et braire, et luy ostant l'aspreté et l'accent cholericque de sa voix :

Rendant tel son melodieux,
Que le flageolet gracieux,
D'un roseau accoustré de cire,
Faict aux bouviers souëfvement bruire.
Tant qu'il les endort par les champs.

Un miroir présenté à un homme en colere l'appaiseroit.

& ainsy rameinoit-il la vehemence cholericque de l'orateur. Quant à moy, si j'avois un valet adroict, et homme de bon entendement, je ne trouverois point maulvais que, quand il me verroit courroucé, il me presentast soubdain un mirouër, comme nous en voyons qui se le font apporter quand ils sortent du baing, sans auscune utilité; là où ce seroit chose fort prouffitable à plusieurs, de se veoir ainsy troublez et hors de son naturel, pour leur faire à jamais hayr ceste passion de courroux et de cholere.

La flûte enfle désagréablement les joues du souffleur.

On raconte, par maniere de jeu et de passe-temps, qu'un Satyre admonesta un jour Minerve, que ce n'estoit point bien son cas que de jouër des fleustes, mais que sur le champ elle ne feit point austrement compte de son admonestement :

Point ne t'est bien ceste forme seante;
Jecte-moy là toute fleuste bouffante,

Et prends en main les armes, sans enfler
Si laidement tes jouës à souffler.

Mais depuis, quand elle eut contemplé son visage dedans une riviere, elle s'offensa tant de ses grosses jouës, qu'elle en jecta ses fleustes : et toutesfois encores, à cest art de jouër des fleustes, ce reconfort de la laideur et defformité de visage, que le son en est doulx et plaisant.

Marsias inventeur de la hanche.

Et puis Marsias, qui inventa la hanche pour emboucher le aubois, et les fermouërs de la museliere que l'on attache à l'entour de la bouche, reteint la violence du vent enclos à force, et cacha et accoustra un petit la defformité du visage :

D'or reluisant la bouche il orna pleine,
D'impetueuse et vehemente haleine :
Aussy feit-il les jouës de laniere
Double de cuir nouée par derriere.

mais la cholere enflant et estendant le visage villainement, jecte encores une plus villaine et plus mal plaisante voix :

Touchant du cœur les chordes plus cachées,
Qui ne debvroyent pour rien estre touchées.

La colere rend souvent l'homme méprisable.

Car on dict que la mer, quand elle est agitée de vents, et qu'elle jecte hors de l'algue et de la mousse, qu'elle se purge : mais les paroles dissoluës, ameres et folles, que l'ire faict sortir hors de l'ame renversée sans dessuz dessoubz, souillent premierement ceulx qui les disent, et les remplissent d'infamie, pource que elles don-

nent à cognoistre qu'ils les avoyent de tout temps en leurs cœurs, et en estoyent pleins, mais que la cholere les a descouverts : et pourtant payent-ils, pour la plus legere chose qui soit, c'est à sçavoir, la parole, la plus griefve et plus poisante amende : c'est qu'ils en sont tenus et reputez malings et medisants.

Ce que voyant et observant quelquefois, je vins à faire ce discours tout doulcement en moy-mesme, *que c'est bonne chose en fiebvre, mais encores meilleure en cholere, d'avoïr la langue doulce, molle et unie : car celle des febricitants, si elle est telle qu'elle doibt estre par nature, c'est signe, mais non pas cause, de maulvaise disposition au dedans ; mais celle de ceulx qui sont courroucez estant orde ou aspre, et desbridée à proferer paroles indignes, met dehors injure, oultraige et contumelie, mere d'inimitié irreconciliable, et qui monstre une malignité latente et cachée.* Car le vin ne produict rien de si desordonné, ne de si maulvais comme la cholere : encores cela s'attribue à risée et à jeu ; mais cecy est destrempé avecques fiel d'inimitié et de rancune.

La langue douce annonce toujours d'excellentes dispositions.

Le vice produit la colere.

Et en beuvant à la table, celuy qui se tait est ennuyeux à la compaignie, et fascheux ; mais en la cholere, il n'y a rien si venerable, si grave, ne si digne que de se tenir coy, comme Sapho admoneste :

Il est beau d'étouffer la colere.

> L'ire en la poictrine cachée,
> Enguarder sa langue attachée,
> Qu'elle ne parle follement.

Si peust-on non-seulement receuillir cela, en

prenant guarde à ceulx qui sont espris d'ire, mais aussy cognoistre et comprendre au demourant, quelle est toute la nature de la cholere, comment elle n'est ny genereuse, ny magnanime, ny ayant en soy rien de grand ny de viril : combien que au vulgaire il semble que pour estre tempestatifve, elle soit actifve, que ses menaces soyent hardiesse, et son opiniastreté soit force ; et y en a qui pensent que sa cruauté soit disposition à faire grandes choses, que sa dureté implacable soit fermeté, et son estre hargneuse soit haine des vices : en quoy ils s'abusent grandement ; car tous ses actes, ses mouvements et ses contenances arguënt et monstrent grande foiblesse et bassesse, non-seulement parce que nous voyons que les petits enfants, quand ils sont courroucez, deschirent tout, et s'aigrissent à l'encontre des femmes, et veulent que l'on batte et chastie les chiens, les chevaulx et les mulets, comme Ctesiphon l'escrimeur vouloit faire à coups de pied, et regimber à l'encontre de sa mule : mais aussy ès meurtres et homicides que font faire les tyrans, en l'amertume et atrocité desquels on apperçoit leur pusillanimité et foiblesse, et en ce qu'ils font souffrir aux austres ce qu'ils souffrent eulx-mesmes : ne plus ne moins que les morsures des serpents venimeux ; plus elles sont douloureuses et enflammées, plus elles font grande enfleure aux patients : car ainsy comme la tumeur et enfleure est indice de grande bleçeure en la chair, aussy ès ames

La colere n'annonce que foiblesse et bassesse.

La colere procede d'infirmité.

qui plus sont molles, plus elles se laissent aller et succomber à la douleur, plus elles mettent hors grande cholere, procedante de plus grande infirmité.

Les femmes sont plus coleres que les hommes.

Voylà pourquoy les femmes ordinairement sont plus aigres et plus choleres que les hommes, et les malades que les sains, et les vieillards que ceulx qui sont en fleur d'aage, et les bien fortunez que les infortunez : car l'avaricieux est fort cholere à l'encontre de son recepveur, le gourmand à l'encontre de son cuisinier, le jaloux à l'encontre de sa femme, le glorieux et ambitieux contre celuy qui mesdict de luy ; et les plus aspres de tous en leurs choleres, ceulx qui affectent les premiers honneurs en une cité, et qui se font chefs de part, qui est un tourment honorable, comme dict Pindarus. Voylà comment, de la part dolente de l'ame et souffrante à cause de son imbecillité, sourt la cholere, laquelle ne ressemble point à des nerfs de l'ame, comme disoit quelqu'un des anciens ; ains plustost, ou à des extensions, ou des convulsions d'icelle, se dressant et soubs-leivant avecques plus de vehemence quand elle a envie de se venger.

La colere ressemble à des convulsions.

Les exemples de gens qui ont eté en colere sont nécessaires.

Or, les exemples des choses maulvaises ne sont pas plaisants à veoir, ains sont necessaires seulement. Mais quant à moy, estimant que les exemples de ceulx qui se sont doulcement et benignement comportez ès occasions de courroux, sont et très-plaisants à ouyr, et très-beaulx à veoir, je commence à mespriser ceulx qui disent :

Tu as faict tort à un homme, et un homme
Te faust souffrir.

Et semblablement aussy,

Jecte-le moy, jecte-le moy par terre,
Et que du pied la guorge on me luy serre.

et austres telles paroles qui servent à aiguiser la cholere, par lesquelles auscuns taschent à transporter la cholere des cabinets des dames aux logis des hommes. Car la prouësse s'accordant au demourant en toutes austres choses avecques la justice, me semble quereller et desbattre avecques elle de la doulceur et mansuetude seulement, comme à elle plus justement appartenant : car il est bien quelquefois advenu que les pires ont surmonté les meilleurs ; mais en son ame propre dresser un trophée contre la cholere, à laquelle, comme dict Heraclitus, il est bien difficile de pouvoir resister, à cause que ce qu'elle veult, elle l'achepte de sa vie : cela est acte d'une grande et victorieuse puissance, qui sort du jugement de la raison, comme de nerfs et de muscles à l'encontre des passions.

Réponse d'Antigonus à des médisans.

C'est pourquoy je m'estudie à lire et à receuillir les dicts et faicts, non-seulement des gens de lettres et des philosophes, qui n'ont point de fiel, ce disent les sages, mais des princes, capitaines et roys : comme ce que dict un jour Antigonus à quelques-uns qui mesdisoyent de luy tout auprès de sa tente, ne pensants pas qu'il les entendist, en soubsleivant

la toile de sa tente avecques son baston : *deà n'irez-vous point*, dict-il, *plus loing mesdire de moy ?* Et comme un nommé Arcadion, natif d'Achaïe, feist profession de mesdire par-tout de Philippus, et d'admonester un chascun de fuyr,

Philippus corrige Arcadion de mesdire en lui faisant des presens.

Jusques à tant que trouvé lieu on eust
Où Philippus personne ne cogneust.

Et depuis ne sçait comment se feust rencontré en la Macedoine, les courtisans du roy Philippus vouloyent qu'il le feist chastier, et ne le laissast point eschapper, puisqu'il le tenoit entre ses mains : mais au contraire Philippus parla à luy humainement, et luy envoya jusques en son logis des presents, et quelque temps après commanda que l'on s'enquist quels propos il tenoit de luy entre les Grecs : chascun luy rapporta qu'il faisoit merveilles de le louër par-tout ; et Philippus leur respondict adoncques : *je suis doncques meilleur medecin de la medisance, que vous n'estes.*

Et une austre fois, en l'assemblée des jeux olympicques, comme les Grecs eussent mesdict de luy, ses familiers disoyent qu'ils meritoyent d'estre bien asprement chastiez, de mesdire ainsy de celuy qui leur faisoit tant de bien. *Et que feroyent-ils doncques*, leur respondict-il, *si nous leur faisions du mal ?* Aussy feurent bien honnestes et gentils les tours que feirent jadis Pisistratus à Thrasibulus, et Porsena à Mucius, et Magas à Philemon, qui l'avoit publicquement, en plein theatre, farcé et mocqué :

Réponse de Philippus.

Magas

Magas, le roy t'a faict escrire,
Mais tu ne sçais ses lettres lire.

Philemon se contente de punir Magas par la peur.

Et depuis, l'ayant entre ses mains, parce qu'une tourmente de mer le jecta en la ville de Parætonium, dont il estoit gouverneur, il ne luy feit austre mal, sinon qu'il commanda à l'un de ses souldards de luy toucher avecques son espée nue dessuz le col, et puis le laisser aller sain et sauf; et depuis il luy envoya des osselets et des boules à jouër, comme à un enfant qui n'avoit point de jugement.

Ptolomeus se moque d'un grammairien ignorant.

Ptolomæus, se mocquant d'un grammairien ignorant, luy demanda par jeu qui estoit le pere de Peleus; le grammairien luy respondict: *je vouldrois que tu me disses premier qui estoit le pere de Lagus.* Ce traict de mocquerie touchoit au roy Ptolomæus, l'arguant d'estre issu de petite lignée; de sorte que les familiers du roy disoyent que cela estoit indigne, et ne debvoit point estre supporté. Et il leur respondict: *s'il est indigne d'un roy d'estre mocqué, aussy peu est-il digne de se mocquer d'austruy.*

Réponse fiere de Porus à Alexandre.

Alexandre le grand feut par trop aspre et cruel envers Callisthenes et envers Clitus: mais le roy Porus ayant esté prins en bataille son prisonnier, comme Alexandre luy demandast en quelle sorte il le traicteroit: *en Roy*, luy respondict-il. Et comme il luy demandast de rechef, s'il vouloit rien dire davantage: *non*, dict-il, *car tout est compris soubz ce mot là, en Roy.* Voylà pourquoy les Grecs, à mon advis, appellent le roy des dieux *Milichius*, c'est-à-

dire, doulx comme miel : et les Atheniens le nomment *Mæmactas*, c'est-à-dire, secourable : car punir et tourmenter est office de diable et de furie, non pas acte cæleste ne divin. Ainsy doncques comme quelqu'un respondict touchant Philippus qui avoit destruict la ville d'Olynthe, *mais il n'en sçauroit pas edifier une telle ;* aussy peust-on bien dire à la cholere, *tu peux bien renverser, desmolir et destruire : mais relever, saulver, pardonner, supporter, c'est à faire à la clemence, à la doulceur, et nature moderée : c'est l'office d'un Camillus, d'un Metellus, d'un Aristides, et d'un Socrates : mais de pinser, mordre et serrer, c'est à faire à une formis, ou à une souris.*

Punir et tourmenter est acte de diable et non de Dieu.

Qui plus est, si je reguarde à la vengeance, je trouve que le plus souvent, quand on y procede par cholere, on n'en vient jamais à bout, et qu'elle se consume ordinairement en morsures de lebvres, et grincement de dents, en vaines courses ça et là, en injures et menasses qui ne servent de rien : ne plus ne moins que les petits enfants qui pour leur foiblesse en courant se laissent tomber avant que pouvoir parvenir où ils pretendent. Et pourtant respondict, ce me semble, bien à propos un Rhodien à l'huissier d'un præteur Romain qui crioit après luy, et le harceloit, *je ne me soucie pas de chose que tu dies, mais de ce que pense celuy-là qui se taist.* Et Sophocles ayant armé Neoptolemus et Eurypylus, les loua magnifiquement en disant d'eulx,

On se venge rarement étant en colere.

Sophocles loue grandement Neoptolemus et Eurypylus.

D'injurieux language point n'userent,
Ains au milieu des armes se ruerent.

Car il y a quelques nations barbares qui empoisonnent leurs armes, mais la vaillance n'a point besoing de cholere, parce qu'elle est trempée de raison et de jugement, là où l'ire et la fureur sont fragiles, pourries, et aysées à briser : c'est pourquoy les Lacedæmoniens ostent avecques le son des fleustes la cholere à leurs gens, quand ils vont combattre, et devant le combat ils sacrifient aux Muses, à celle fin que la raison leur demoure : et après qu'ils ont tourné leurs ennemys en fuitte, ils ne les poursuyvent plus, ains retiennent leur cholere aysée à rameiner et à manier, comme les espées qui sont de moyenne longueur : là où le courroux en a faict mourir infinis avant qu'ils peussent venir à bout d'executer leur vengeance, comme entre austres Cyrus et Pelopidas le Thebain. Agatocles mesme enduroit patiemment de s'ouyr injurier par ceulx qui estoyent assiegez : et comme quelqu'un luy dict, *Potier, où prendras-tu l'argent pour payer tes gens ?* En se riant il respondict, *en ceste ville, quand je l'auray prinse.* Quelques austres se mocquoyent d'Antigonus de dessuz les murailles, pource qu'il estoit laid : il leur respondict tout doulcement : *comment ? je suis doncques bien trompé, car je pensois estre beau fils.* Mais quand il eut prins la ville, il vendit à l'encan ceulx qui s'estoyent mocquez de luy, en leur protestant, que si de-là en

La vaillance n'a pas besoin de colere, mais de raison.

La colere dans le combat cause la mort de beaucoup.

avant ils se mocquoyent plus de luy, il s'en prendroit à leurs maistres : aussy voy-je que les veneurs et les orateurs commettent de grandes faustes par cholere, comme Aristote recite, que les amys de l'orateur Satyrus, en une cause qu'il avoit à plaider en son nom, luy bouscherent les aureilles avecques de la cire, de paour que oyant ses adversaires, qui luy disoyent des injures en leurs plaidoyers, il ne guastast tout par sa cholere. Et à nous-mesmes, ne nous advient-il pas souvent, que nous faillons à punir un esclave qui nous aura faict quelque fauste, parce qu'il s'enfuyt de paour, pour les menasses, ou pour les propos qu'il nous en aura ouy tenir ? Parquoy nous debvrions dire à nostre cholere, et nous nous en trouverions fort bien, ce que les nourrices ont accoustumé de dire aux petits enfants, *ne plorez pas, et vous l'aurez :* aussy, ne te precipite pas, ne crie pas, ne te haste pas, et ce que tu veulx se fera plus tost et mieulx, qu'en la sorte que tu y vas : car le pere voyant son enfant qui tasche à coupper ou fendre quelque chose avecques un petit cousteau, le prent, et le couppe, ou le fend luy-mesme : aussy la raison ostant à la cholere la vengeance, punit celuy qui le merite plus seurement sans se mettre en dangier, et plus utilement, et non pas soy-mesme, comme faict la cholere bien souvent.

Les veneurs et les orateurs commettent de grandes fautes par colere.

Moyen de refréner la colere.

Et comme ainsy soit, que toutes passions ont besoing d'accoustumance pour dompter et

surmonter par exercitation ce qu'il y a de desobeyssant et de rebelle à la raison, il n'y en a point où il se faille tant exciter envers ses familiers et domesticques, comme la cholere : d'austant que nous n'avons point ordinairement d'ambition, ny d'envie, ny de crainte envers eulx, mais des courroux nous en avons plus que tous les jours, qui engendrent des hargnes et riottes, et nous font broncher et chopper quelquefois bien lourdement, à cause de la licence que nous nous donnons, ne se trouvant là personne qui nous arreste et qui nous soubstienne, comme en un endroict fort glissant, pour nous enguarder de tomber, nous nous y laissons facilement aller.

Les passions ont besoin d'accoutumance pour être domptées.

Car il est bien mal-aysé là où l'on n'est point tenu de rendre compte à personne en telle passion, de se guarder de faillir, si premierement on n'a donné ordre à bien munir et remparer ceste grande licence de doulceur, benignité et clemence, et que l'on ne soit bien accoustumé à supporter beaucoup de paroles et de sa femme, et de ses familiers et amys, qui nous reprennent que nous sommes trop doulx et trop mols : ce qui estoit principalement cause que je m'aigrissoys le plus souvent à l'encontre de mes serviteurs, pensant qu'ils devinssent pires à fauste d'estre bien chastiez : mais je me suis à la fin apperçeu bien tard, premierement qu'il valoit mieulx par patience et indulgence rendre mes valets pires, que de me destordre et

Il est bien difficile de ne pas faillir quand on n'a de compte à rendre à personne.

guaster par aspreté et cholere moy-mesme, en voulant redresser les austres. Secondement je voyois plusieurs, qui parce que l'on ne les chastioit point, bien souvent devenoyent honteux d'estre meschants, et prenoyent le pardon qu'on leur donnoit pour un commencement de mutation de mal en bien, plus-tost qu'ils n'eussent faict la correction, et certainement obeïssoyent plus volontiers et plus affectueusement aux uns avecques un clin d'œil sans mot dire, qu'ils ne faisoyent à d'austres avecques soufflets et coups de baston : tellement que je me suis finalement persuadé, que la raison estoit plus apte et plus digne de commander et de gouverner, que non pas la cholere : car je n'estime pas qu'il soit totalement vray ce que dict le poëte,

La raison gouverne et commande mieux que la colere.

Où est la paour, là mesme est la honte.

Mais au revers, je pense qu'en ceulx qui sont honteux s'imprime la crainte qui les retient de mal faire : là où l'accoustumance ordinaire d'estre battu sans mercy, n'imprime pas une repentance du mal faire, mais une prevoyance de se guarder d'y estre surprins. Tiercement je consideroys en moy-mesme, et me rameinoys en memoire, que celuy qui nous enseigne à tirer de l'arc, ne nous deffend pas de tirer, mais de faillir à tirer : aussy celuy qui nous enseigne à chastier en temps et lieu moderement, opportunement, utilement, et ainsy qu'il appartient, ne nous empesche pas de chas-

Battre les coupables ne les corrige pas, mais les fait garder d'être surpris.

tier : je m'efforce d'en soubstraire et oster entierement toute cholere, principalement par n'oster pas à ceulx qui sont chastiez le moyen de se justifier, et par les ouyr : car le temps apporte cependant à la passion un delay et une remise, qui la dissoult : et cependant le jugement de la raison trouve et le moyen et la mesure de faire la punition convenablement : et puis on ne laisse point de lieu à celuy qui est chastié de resister au chastiement, s'il est puny et chastié, non pas en courroux et par cholere, mais convaincu de l'avoir bien merité, et qui seroit encores plus laid, on ne trouvera point que le valet chastié parle plus justement que le maistre qui le chastie.

Il ne faut jamais châtier en colere.

Tout ainsy doncques, comme Phocion, après la mort d'Alexandre le grand, voulant enguarder les Atheniens de se soubsleiver trop tost avant le temps, et d'adjouster promptement foy aux nouvelles de sa mort : *seigneurs Atheniens*, dict-il, *s'il est mort aujourd'huy, aussy le sera-il demain, et d'icy à trois jours ; aussy, si cestuy-cy a failly aujourd'huy, austant aura-il failly demain, et d'icy à trois jours ;* et si n'y aura point d'inconvenient, quand il en sera puny un peu plus tard qu'il n'eust deu estre, mais bien y en auroit-il, si pour s'estre trop hasté il apparoissoit à tousiours, qu'il eust esté chastié à tort, comme il est advenu souventesfois : car qui est celuy de nous si aspre, qu'il batte ou fouëtte son valet, pour avoir il y a cinq ou six jours bruslé le rost, ou

Il faut bien éviter de châtier à tort.

renversé la table, ou trop tard respondu et obey ? et toutesfois ce sont les causes ordinaires pour lesquelles sur le champ, quand elles sont recentes, nous nous troublons, et nous courrouceons amerement, sans vouloir presque pardonner : car ainsy comme les corps à travers un brouillas apparoissent plus grands, aussy font les faustes à travers la cholere. Et pourtant faust-il sur l'heure conniver en telles faustes, et ne faire pas semblant de les appercevoir, et puis quand on est du tout hors de passion, sans auscun reste de perturbation, considerer le faict en soy meurement, et de sens rassis : et si lors il nous semble maulvais, en faire la correction, et ne la laisser point aller ny eschapper, comme on feroit la viande quand on n'a plus d'appetit.

La colere grossit les fautes.

Il faut examiner les fautes de sang-froid.

Car il n'y a rien qui tant soit cause de faire chastier en cholere, comme de ne chastier pas quand la cholere est passée, et estre tout descousu, et faire comme les paresseux mariniers, qui durant le beau et bon temps demourent en repos dans le port, et puis quand la tourmente se leive ils font voile, et se mettent en dangier : aussy nous reprenants et blasmants la raison de n'estre pas assez roide, ains trop lasche et trop molle en matiere de punition, nous nous hastons de l'executer alors que la cholere est presente, qui est comme un vent impetueux : car naturellement celuy qui a faim use de viande, mais de punition ne doibt user sinon celuy qui n'en a ne faim ne soif : ny ne faust

Il faut châtier après la colere.

faust se servir de la cholere comme d'une saulse à la viande, pour nous mettre en appetit de chastier, ains lors que l'on est le plus esquarté, et que l'on y est contrainct necessairement, y employant le jugement de la raison. Et ne faust pas faire, comme Aristote escript, que de son temps au païs de la Thoscane, on fouëttoit les esclaves au son de fleustes et aubois : aussy prendre plaisir, et se saouller comme d'un agreable passe-temps, de chastier les hommes, et puis après que la punition est faicte, s'en repentir : car l'un est à faire à une beste sauvage, et l'austre à une femme : ains faust que sans douleur et sans plaisir, au temps de raison et de jugement la justice face la punition, sans qu'il demoure derriere auscun reste de cholere.

Les Thoscans se réjouissoient de voir châtier les esclaves.

Voire-mais on me pourra dire, que cela n'est pas proprement donner remede ny guarison à la cholere, ains plus tost une precaution et fuyte des faustes que l'on peust commettre en la cholere : à cela je respond, que l'enfleure de la ratte n'est pas aussy cause efficiente de la fiebvre, ains un accident accessoire : mais toutesfois quand elle est amollie, elle allege grandement la fiebvre, ainsy que dict Hieronymus : mais en considerant comme s'engendre proprement la cholere, je voy que les uns par une cause, les austres par une austre y tombent : mais en tous il y a une opinion conjoincte d'estre mesprisé et contemné : pourtant faust-il donner quelque ayde à ceulx

La colere n'enflamme pas tous les hommes par le même sujet.

qui veulent appaiser un courroux, en esloignant le plus que l'on pourra le faict de toute suspicion de mespris et de contemnement, ou de braverie et d'audace, et la rejectant ou sur la necessité, ou inadvertance, ou accident, ou disgrace et infortune comme faict Sophocles,

Pas ne demoure aux affligez, seigneur,
L'entendement qu'ils avoyent en bon heur;
Ains, quelque grand qu'il feut, il diminue.

Et Agamemnon quoy qu'il referast le ravissement de Briseïde à un fatal malheur,

Iliad. liv. 18.

Si est-il prest du sien en satisfaire,
Et grands presents pour payement en faire.

L'humilité d'un homme qui a offense ne le fait pas mépriser.

Car le prier est signe d'homme qui ne mesprise point, et celuy qui a offensé, s'il s'humilie, dissoult toute l'opinion que l'on pouvoit avoir de contemnement : mais il ne faust pas que celuy qui se sent en cholere attende cela, ains qu'il se serve de la response que feit Diogenes : *ceulx-là se mocquent de toy, Diogenes ; et je ne me sens point mocqué moy*, respondict-il : aussy ne se doibt-il point persuader qu'on le mesprise, ains plus-tost qu'il auroit matiere de mespriser l'austre, et estimer que la fauste qu'il a commise est procedée ou d'infirmité, ou d'erreur, ou de hastifveté, ou de paresse, ou de tacquinerie, ou de vieillesse, ou de jeunesse : et quant aux serviteurs ou aux amys, il les en faust descharger de tout poinct, car ils ne nous mesprisent pas pource qu'ils ayent

opinion que nous leur puissions rien faire, ou que nous ne soyons pas gens d'execution, ains les uns pource qu'ils nous estiment bons et debonnaires, les austres pource qu'ils nous aiment : et maintenant nous ne nous aigrissons pas seulement contre nostre femme, contre nos serviteurs, et nos amys, comme estants mesprisez par eulx, mais aussy nous attachons nous en courroux et aux hosteliers, et aux mariniers, et aux muletiers qui sont yvres, pensants estre mesprisez par eulx : et, qui plus est, nous nous courrouceons encores contre les chiens qui nous abbayent, et contre les asnes qui nous regimbent : comme celuy qui ayant haulsé la main pour battre l'asnier, comme il se feust escrié qu'il estoit Athenien : *Et tu ne l'es pas toy*, dict-il à l'asne : en le frappant, et luy donnant force coups de baston.

L'amour de nous mêmes conduit à la colere.

Mais ce qui plus engendre de frequentes et continuelles hargnes de cholere en nostre ame, qui s'y amassent petit-à-petit, c'est l'amour de nous-mesmes, et une malaysance de mœurs, avecques une mignardise, et une delicatesse, tout cela ensemble nous en produict un exaim comme d'abeilles, et une guespiere : et pourtant n'y a-il point de meilleure provision pour se comporter doulcement et benignement envers sa femme, envers ses serviteurs, et envers ses familiers et amys, que la facilité de mœurs et la simplicité ronde, quand on se sçait contenter de ce que l'on a present à la

Les mœurs faciles et la simplicité garantissent de la colere.

main, et que l'on ne requiert point plusieurs choses, ne trop exquises :

Mais celuy-là qui jamais n'est content
Que son rosty ou bouilly le soit tant,
Ny plus, ny moins, ny de moyenne sorte
Appareillé, si que louange en sorte
Hors de sa bouche, et qu'il en die bien.

Se contenter de ce qu'on a, et de peu, évite l'habitude de la colere.

Celuy qui ne beuroit jamais s'il n'avoit de la neige pour refreschir son vin, qui ne mangeroit jamais pain qui eust esté achepté sur la place, ny ne mangeroit jamais viande en pauvre vaisselle, comme de bois, ou de terre, qui ne coucheroit jamais en lict, sinon qu'il feust mol, et enfondrant comme les undes de la mer quand elle est agitée jusques au fond, qui haste ses valets servants à la table à coups de fouët et de baston, et les faict courir avecques sueur, criant après eulx à pleine teste, comme s'ils portoyent des cataplasmes à mettre sur une apostume fort enflammée, qui s'assubjectit luy-mesme à une façon de vivre fort servile, hargneuse et querelleuse : celuy-là, dy-je, ne se donne de guarde que ne plus ne moins que par une toux continuelle, ou par frequentes concussions, il se contracte en son ame une disposition ulcereuse et catharreuse, qui à la fin luy cause une habitude de cholere.

Il faut accoutumer son corps à se contenter de peu.

Et pourtant faust-il par frugalité accoustumer son corps à se contenter facilement de peu : pource que ceulx qui appettent peu, ne peuvent avoir fauste de beaucoup : et n'y aura point de mal, commençant à la viande, se con-

tenter sans dire mot de ce qu'il y aura, sans se courroucer et tourmenter à la table, et en ce faisant donner un très-fascheux mets et à soy-mesme, et à toute la compaignie, qui est la cholere :

Car presenter on ne nous sçauroit pas
Un plus fascheux et plus maulvais repas.

Que de veoir battre valets, tanser et injurier sa femme, pource que la viande sera bruslée, ou qu'il y aura de la fumée en la sale, fauste de sel sur table, ou que le pain sera trop dur.

Arcesilaus ne se mettoit pas en colere pour ce qui pouvoit aller contre son desir.

Arcesilaus donnoit un jour à soupper à quelques siens hostes estrangiers, et à quelques-uns de ses amys; mais quand la viande feut apportée, il ne se trouva point de pain sur table, parce que les serviteurs n'avoyent pas eu le soing d'en achepter : pour laquelle fauste, qui est celuy de nous qui n'eust rompu les murailles à force de crier ? mais luy ne s'en feit que rire : *voyez*, dict-il, *s'il faust pas estre sage pour bien dresser un banquet.* Et Socrates au sortir de l'exercice de la luicte, ayant meiné Euthydemus soupper chez luy, Xanthippé sa femme se print à le tanser et luy dire injure, tant que finalement elle renversa table et tout. Euthydemus se leiva tout fasché pour s'en aller. Et Socrates luy dict, *et comment, ne te souvient-il pas que devant-hyer, ainsy que nous disnions chez toy, une poulle saulta sur la table, qui nous en feit tout austant, et nous ne nous en courrouceasmes pas pourtant ?* car il faust receuil-

Socrates n'est point irrité par les reproches de sa femme.

Il faut accueillir ses amis avec facilité.

lir ses amys avecques une facilité, avecques caresse, et avecques un visage riant, non pas froncer ses sourcils, pour donner une frayeur et horreur à ses serviteurs. Et se faust semblablement accoustumer à se servir de tous vases et vaisselles indifferemment, et non pas s'astraindre à user de cestuy-cy ou cestuy-là sans austre : comme font auscuns, encores qu'il y ayt grande compaignie, qui ont en particuliere recommandation un certain goubelet ou une couppe : ainsy que l'on escript du vieil Marius, qui beuvoit en un faict en guise d'un gros cornet, et ne beuroyent jamais en d'austre : austant en font-ils des burettes à huyle, et des estrilles, dont on se sert aux estuves : car ils mettent leur affection en quelqu'une entre toutes, et puis si elle vient à estre rompue ou esguarée et perdue, ils en sont extresmement marrys, et en battent leurs valets.

Les personnes enclines à la colere doivent s'abstenir d'avoir des choses rares.

Parquoy ceulx qui se sentent enclins à la cholere, se doibvent abstenir de faire provision de telles choses rares et exquises, comme de vases ou d'anneaux, et de pierres precieuses, pource que tels joyaux exquis et precieux, quand ils viennent à estre perdus, mettent bien les hommes plus hors de sens, par cholere, que si c'estoit chose de peu de prix, et que l'on peust facilement recouvrer : et pource, dict-on, que l'empereur Neron ayant une fois faict faire un pavillon à huict pans, beau, sumptueux, et riche à merveilles, Senecque luy dict, *tu as monstré en ce pavillon que tu es*

pauvre, pource que si une fois tu le perds, jamais plus tu n'en pourras recouvrer de pareil. Comme il advint, parce que la navire, en laquelle estoit ce pavillon, se perdit par naufrage : et Neron se soubvenant de ce que luy en avoit dict Senecque, porta la perte plus patiemment.

L'aisance et la facilité envers les choses, enseigne à être aisé et facile avec les personnes.

Or l'aysance et facilité que l'on prent envers les choses, enseignent à estre facile et aysé envers les serviteurs : et si l'on en devient aysé envers les serviteurs, il est certain qu'encores plus le devient-on envers les amys et envers les subjects.

La colere est le vice le moins supportable.

Et nous voyons que les serfs nouvellement acheptez s'enquierent de celuy qui les a acquis, non pas s'il est superstitieux, ne s'il est envieux, mais s'il est cholere : et bref ny les marys ne peuvent endurer la pudicité de leurs femmes, si elle est conjoincte avecques maulvaise teste et cholere, ny les femmes les amours de leurs marys, ny les amys la conversation des uns avecques les austres, tellement que ny le mariage, ny l'amitié, ne sont point supportables avecques la cholere : mais sans cholere l'yvresse mesme est legere à tolerer : car la ferule du dieu Bacchus, qui est comme une canne, dont on donne sur la main aux enfants qui ont failly, et suffisante punition de l'yvrongne, prouveu que la cholere ne s'y joigne point, qui rende Bacchus, au lieu de *Lyærius*, et de *Chorius*, c'est-à-dire, chasseur d'ennuys, et balleur, *Omestes*, et *Mœnoles*, qui signifie cruel et furieux : encores

Dans le jeu même il faut éviter ce qui meneroit à la colere.

quant à la fureur et manie, l'hellebore qui croist en l'isle d'Anticyre la guarit, quand elle est seule : mais si une fois elle est meslée avecques la cholere, elle produict des tragœdies, et cas si estranges, qu'ils semblent fables : et pourtant ne luy faust-il jamais donner lieu, non pas en jouant mesme, pource qu'elle tourne une caresse en inimytié : ny en devisant et conferant ensemble, pource que d'une conference de lettres elle en faict une opiniastre emulation et contention : ny en jugeant, pource qu'elle adjouste insolence à l'aucthorité : ny en monstrant aux enfants, pource qu'elle les met en desespoir, et leur faict hayr l'estude des lettres : ny en prosperité, pource qu'elle augmente l'envie qui accompaigne la bonne fortune : ny en adversité, pource qu'elle oste la misericorde, quand ceulx qui sont tombez en maulvaise fortune se courroucent, et combattent à l'encontre de ceulx qui ont compassion de leur malheur, comme faict Priam en Homere,

La colere produit des effets dangereux.

> Allez-vous-en arriere de ma vuë,
> Meschants truans, gens de nulle valuë,
> Puisque venez pour mon deuil consoler.

Iliad. liv. 24.

Au contraire, la facilité de mœurs donne secours aux uns, honore les austres, addoulcit l'aigreur, et par sa doulceur vient au-dessuz de toute rudesse et toute asperité de mœurs : comme feit Euclides à l'endroict de son frere, avecques lequel estant entré en quelque contestation,

Les mœurs douces maîtrisent tout.

testation, comme son frere luy eust dict, *je puisse mourir malement, si je ne me venge de toy :* il luy respondict, *mais je puisse mourir moy, si je ne te persuade gracieusement.* Il le guaigna tout sur le champ, et luy changea la maulvaise volonté qu'il avoit. Et Polemon, comme quelquefois un austre qui aimoit fort les pierres precieuses, et estoit fort convoiteux d'avoir de beaulx anneaux, le tansast, et l'injuriast oultraigeusement, il ne luy respondict rien, mais il feit seulement semblant de reguarder affectueusement l'un de ses anneaux, et de le bien considerer : l'austre en estant tout resjouy, luy dict incontinent, *ne le reguarde pas ainsy Polemon, mais à son jour, et il te semblera beaucoup plus beau.* Et Aristippus s'estant mis en cholere à l'encontre d'Æschines, comme quelqu'un qui les oyoit contester luy eust dict, comment Aristippus, et où est vostre amitié ? *Elle dort*, respondict-il, *mais je la resveilleray :* et s'approchant d'Æschines, *te semble-il que je sois si malheureux, et si incurable, que je ne doibve obtenir de toy un seul admonestement ?* Et adoncques Æschines luy respondict, *ce n'est point de merveille, si estant en toute austre chose de plus excellente nature que moy, tu as encores en ce poinct veu et cogneu devant moy ce qui estoit convenable de faire :* car comme dict le poëte,

Æschines, sa réponse à Aristippus en colere.

Non-seulement la femme estant debile,
Mais un enfant de sa main imbecille,
Grattant tout doulx le sanglier herissé,
Le tournera à son vouloir plissé,

Mieulx qu'un luicteur, avec toute sa force,
Ne luy sçauroit donner la moindre entorse.

La douceur apprivoise les animaux les plus féroces.

Mais nous apprivoisons les bestes sauvages, et addoulcissons des petits louveteaux, voire et portons quelquefois entre nos bras de petits leonceaux, et par une fureur de cholere nous chassons arriere de nous et nos enfants, et nos amys, et familiers, et laschons à l'encontre de nos serviteurs domesticques et de nos citoyens la cholere, comme une beste sauvage, furieuse, en la desguisant à faulses enseignes d'un beau nom de *haine des vices* : mais c'est, à mon advis, comme des austres passions et perturbations de l'ame, comme de la timidité que nous surnommons *prudence*, de la prodigualité que nous appellons *liberalité*, de la superstition que nous disons *religion*, et cependant ne nous en pouvons saulver de pas une.

Zenon disoit la semence de l'homme être composée de toutes les puissances de l'ame.

Et neantmoins tout ainsy comme Zenon disoit, que la semence de l'homme estoit une mixtion et composition extraicte de toutes les puissances de l'ame : aussy pourroit-on, à mon advis, dire que la cholere est une meslange composée de toutes les passions de l'ame : car elle est tirée et extraicte de la douleur et de la volupté, et de l'insolence et audace : elle tient de l'envie, à ce qu'elle est bien ayse de veoir mal à austruy : elle a du meurtre et de la violence, car elle combat non pour se deffendre et ne point souffrir, ains pour faire souffrir et ruiner austruy : et de la convoitise elle en a ce qui est le plus mal plaisant et le plus des-

La colere est un mélange de toutes les passions.

honneste, attendu que c'est une envie et appetit de faire mal à austruy. Et pourtant si d'adventure nous approchons de la maison d'un homme voluptueux et luxurieux, nous entendrons dès l'aulbe du jour une menestriere qui sonnera l'aulbade, et verrons à la porte *la lie du vin*, comme disoit quelqu'un, c'est-à-dire, les vomissements de ceulx qui y auront rendu leur guorge, des pieces de festons deschirez, et des pages et lacquais qui yvrongneront. Mais les marques et signes qui descouvrent les hommes aspres et choleres, vous les verrez imprimez sur les visages des serviteurs, des frisures et esgratigneures, et aux fers qu'ils auront aux pieds : car au logis d'une personne subjecte à l'ire et à la cholere, il n'y a qu'une seule musicque, ce sont les lamentations et gemissements ou de despensiers que l'on fouettera leans, ou de servantes que l'on y gehennera : de maniere que vous aurez compassion des douleurs qu'il faust que souffre la cholere ès choses qu'elle convoitte, et là où elle prent plaisir.

A quelles marques on connoît les gens coleres.

Mais encores en ceulx qui veritablement sont surprins de cholere, comme il advient souvent pour la haine qu'ils portent aux vices et aux meschants, si faust-il en oster ce qui est de trop et d'excessif, ensemble avecques le trop de fiance et de creance que nous prenons en ceulx qui conversent avecques nous : car c'est l'une des causes, qui plus engendre et augmente la cholere, quand celuy que nous avons tenu pour homme de bien se descouvre

La colere dont on est animé contre les vices doit être même prudente.

meschant, et que nous avons estimé nostre amy, tombent en quelque different et querelle avecques nous ; car quant à moy, vous cognoissez mon naturel, combien peu d'occasion il me faust à me faire aimer les hommes, et me fier en eulx, et pourtant ne plus ne moins que ceulx qui marchent sur solage faulx et qui n'est pas ferme, tant plus je m'appuye par aimer sur quelqu'un, tant plus bronche-je lourdement, et tant plus suis-je marry, quand je me trouve deçeu. Et quant à l'inclination à l'aimer, il seroit bien desormais mal aysé que j'en peusse retirer ce qui est de trop prompt et de trop volontaire : mais pour me guarder de trop me fier, je pourrois à l'adventure me servir comme d'une bride, de la prudence et circonspection retenue de Platon : car en recommandant le mathematicien Helicon, il dict, *qu'il le louë comme homme*, c'est-à-dire, comme un animal qui de sa nature se mue et se change facilement, et de ceulx qui avoyent esté bien nourris et bien instituez à Athenes, il dict encores *qu'il craint, qu'estants hommes et semence d'austres hommes, ils ne donnent à cognoistre la grande infirmité et imbecillité de la vie humaine:* et Sophocles quand il dict,

Prudence et circonspection nécessaires dans l'amitié.

> Plus des humains les faicts tu chercheras,
> Plus mal que bien caché y trouveras.

il semble qu'il nous abaisse et nous rongne les aisles merveilleusement : toutesfois ceste difficulté à faire jugement des personnes, et

malaysance à nous en contenter, nous rendra plus faciles en nos courroux : car toute chose soubdaine et improuveue nous transporte promptement hors de nous-mesmes.

Réflexions pour modérer la colere.

Et faust aussy, comme Panœtius nous admoneste en quelque lieu, practicquer la constance d'Anaxagoras, et comme luy, quand on luy vint rapporter que son fils estoit mort, respondict, *je sçavois bien que je l'avois engendré mortel* : aussy à chasque fauste que nous aiguisera la cholere, nous pourrons respondre, *je sçavois bien que je n'avois pas achepté un esclave qui feust sage comme un philosophe : je sçavois bien que j'avois acquis un amy, qui pouvoit bien faillir : je sçavois bien que la femme que j'avois espousée estoit femme.* Mais si quelqu'un davantage y vouloit encores adjouster ce refrein de Platon, *ne suis-je point moy-mesme en quelque chose tel?* et destournoit ainsy la discussion de son jugement du dehors au dedans, et entrejectoit un peu parmy le reprendre austruy, la crainte d'estre reprins luy-mesme, il ne seroit à l'adventure pas si aspre à condamner les austres pour leurs vices, quand il verroit que luy-mesme auroit tant besoing de pardon.

On pardonne aux autres quand on songe à sa foiblesse.

Nous punissons nous même dans la colere ce que d'autres ont fait par colere.

Mais à l'opposite chascun de nous estant en cholere et punissant austruy, prononce des sentences d'un Aristides ou d'un Caton, *ne desrobbe plus, ne ments plus, pourquoy es-tu si paresseux?* et qui est plus laid que tout, nous reprenons en cholere ceulx qui se courroucent et cholerent, et les faustes qui ont esté com-

mises par cholere, nous les punissons nous mesmes en cholere, non pas en la sorte que font les medecins,

Qui d'une drogue et medecine amere,
Vont destrempant le fiel de la cholere.

car nous l'augmentons et la brouillons encores davantage. Quand doncques quelquesfois je me mets à par moy en ces discours, je tasche quant et quant à retrancher quelque chose de la curiosité : car de vouloir exquisement rechercher et descouvrir toutes choses, pourquoy un valet aura failly à faire ce qu'on luy aura commandé, ce qu'aura faict un amy, à quoy s'amusera un fils, ce qu'aura dict en l'aureille une femme, tout cela n'engendre que de continuelles riottes journellement, lesquelles enfin se terminent en une aspreté et malaysance de mœurs : car comme dict quelque part Euripides,

Il faut retrancher de sa curiosité pour éviter les occasions de se mettre en colere.

Dieu met la main à toute chose grande,
Mais tout le reste à fortune il commande.

quant à moy je ne cuide pas qu'il faille rien commettre à la fortune, ny moins encores passer en nonchaloir, à un homme de bon sens, mais de quelques choses se fier et s'en rapporter à sa femme, de quelques austres à ses serviteurs, d'austres à ses amys, comme ains soubz eulx des commis, des recepveurs et administrateurs, en se retenant à luy, et à la disposition de son jugement, les principales et de plus grande importance ; car tout

ainsy comme les petites lettres offensent et poignent plus les yeulx, d'austant qu'elles les tendent plus, aussy les petits affaires esmeuvent plus la cholere, qui de là en prent une maulvaise accoustumance pour les plus grands. Puis après tout, j'ay estimé que ce precepte d'Empedocles estoit grand et divin,

Les petites affaires mettent plus souvent en colere.

Maintiens-toy sobre et net de tout peché.

Aussy (*) louois-je grandement ces observations, comme estants honnestes et bien seantes à homme faisant profession de sapience, vouer en ses prieres de s'abstenir un an durant de femmes et de vin; honorant ainsy Dieu de ceste continence, ou bien de s'abstenir un temps certain et limité de toute vaine parole, prenant guarde à soy de ne dire jamais ny en jeu, ny à bon escient, parole qui ne soit veritable, et appliquois mon ame à telles observations, comme n'estants pas moins sainctes, et premierement je m'accoustumois à passer quelque peu de jours sans me courroucer pour quelque occasion que ce feust, comme de m'enyvrer ou de boire du vin, ne plus ne moins que si je sacrifiois à Dieu un sacrifice sans effusion de vin, ains seulement de miel, et puis m'essayant pour un mois ou pour deux, je guaignois ainsy petit à petit en avant du temps, m'exerceant de tout mon pouvoir

(*) Ce reste semble avoir été ajouté par quelque chrétien, et n'est point du style de l'auteur.

à la patience, ou me contreguardant avecques tous bons et honnestes propos gracieux, doulx et paisibles, pur et net de toutes maulvaises paroles, de meschantes actions et d'une passion, qui pour un bien peu de plaisir et iceluy encores peu honneste, apporte de grand troubles, et finalement une repentance très-villaine. Dont avecques la grace de Dieu qui m'y aydoit à mon advis, l'experience m'a donné esvidemment à cognoistre, que ceste mansuetude, clemence, benignité et debonnaireté, n'est à nul des familiers qui vivent et conversent ordinairement ensemble, si doulce, si agreable, ne si plaisante, qu'elle est à ceulx mesmes qui l'ont imprimée en leur ame.

De la Curiosité.

Il ne faut pas habiter les maisons mal aérées, mal percées et mal saines.

Moyens de rendre une maison plus salubre.

Le meilleur seroit à l'adventure, de ne se tenir du tout point en maison qui feust mal aërée, mal percée, obscure, froide et mal saine : mais encores si pour l'avoir de long temps accoustumée auscun y vouloit demourer, il y pourroit en remuant les veues, en changeant la montée, en ouvrant quelques huys et en fermant quelques austres, la rendre plus claire, mieulx à propos exposée au vent et plus salubre : car on a amendé des villes mesmes toutes entieres, par semblables remuement : comme l'on dict que Chæron anciennement tourna la ville de ma naissance, Chæronée, devers le soleil leivant, laquelle auparavant reguardoit vers le Ponant, et recepvoit le couchant

chant du costé du mont de Parnasse, et le philosophe naturel Empedocles ayant faict estoupper une bouche et ouverture de montaigne, de laquelle il sortoit un vent de midy poisant et pestilent à toute la campaigne d'audessoubz, osta l'occasion de la pestilence qui estoit paravant ordinaire en toute la contrée.

Empedocles purifie l'air d'une ville.

Pour austant doncques qu'il y a des passions de l'ame pestilentes et dommageables, comme celles qui luy apportent travail, tourmente et obscurité, le meilleur seroit les chasser de tout poinct et les jecter entierement par terre, pour se donner à soy-mesme une veuë libre, une lumiere claire et un vent salubre, ou pour le moins les rechanger et r'habiller en les changeant ou destournant austrement : comme pour exemple, sans en chercher plus loing, la curiosité est un desir de sçavoir les tares et imperfections d'austruy, qui est un vice ordinairement conjoinct avecques envie et malignité : car « pourquoy est-ce, homme par trop en-
» vieux, que tu vois si clair ès affaires d'austruy,
» et si peu ès tiens propres ? destourne un peu
» du dehors et retourne au dedans ta curiosité,
» si tant est que tu prennes plaisir à sçavoir
» et entendre des maulx, tu trouveras bien chez
» toy-mesme à quoy passer ton temps »,

Il faut chasser les passions de l'ame.

La curiosité est ordinairement accompagnée d'envie et de malice.

» Austant que d'eau autour d'une isle il passe,
» Et qu'en un bois de feuilles il s'amasse.

» austant trouveras-tu de pechez en ta vie,
» de passions en ton ame, et d'obmission en

» ton debvoir. Car comme Xenophon dict;
» que chez les bons mesnagers, il y a lieu
» propre pour les ustensiles destinez à l'usage
» des sacrifices, austre lieu pour la vaisselle
» de table, et qu'ailleurs sont situez les instru-
» ments du labourage, et ailleurs à part ceulx
Les maux procèdent de différentes causes. » qui sont necessaires à la guerre : aussy trou-
» veras-tu en toy des maulx qui procedent
» les uns d'envie, les austres de jalousie, les
» austres de lascheté et les austres de chicheté:
» amuse toy de les revisiter, à les considerer;
» estouppe et bousche toutes les advenues et
» toutes les portes et fenestres qui reguardent
» chez tes voisins, et en ouvre d'austres qui
» respondent à ta chambre, au cabinet de ta
On profite en se considérant soi-même. » femme, au logis de tes serviteurs : là tu
» trouveras à quoy t'amuser avecques prouffit
» et sans malignité; là tu trouveras des occu-
» pations prouffitables et salutaires, si tu aimes
» tant à enquerir et rechercher ce qui est caché,
» pourveu que chascun veuille dire à par soy»,

» Où ay-je esté? qu'ay-je faict ou meffaict?
» Qu'ay-je oublié que je deusse avoir faict?

Mais maintenant, ainsy comme les fables disent que la fée Lamia ne faict que chanter quand elle est en sa maison estant aveugle, d'austant qu'elle a serré ses yeulx en quelque vaisseau à part : mais quand elle sort dehors, elle se les remet et veoit alors, aussy chascun de nous au dehors, et pour contempler les austres, adjouste à la male intention la cu-

riosité, comme un œil, et en nos propres deffaults, et en nos maulx nous avons la barlue par ignorance à tout propos, à fauste d'y employer les yeulx et la clarté de la lumiere. Voylà pourquoy le curieux est plus utile à ses ennemys qu'il n'est à luy-mesme, d'austant qu'il descouvre, met en esvidence et leur monstre, ce dont il se faust guarder, et ce qu'ils doibvent corriger, et cependant il ne veoit pas la pluspart de ce qui est chez luy, tant il est esblouy à reguarder ce qui est au dehors: mais Ulysses homme sage ne voulut pas mesme parler à sa propre mere devant qu'il eust enquis et entendu du prophete, ce pourquoy il estoit descendu aux enfers; et après qu'il l'eut entendu, alors il se tourna à parler et à sa mere et aux austres femmes, demandant *qui estoit Tyro, qui estoit la belle Chloris, et pour quelle occasion Epicaste estoit morte*,

Le curieux est utile à ses ennemis, en ce qu'il leur apprend leurs défauts.

Ulysses n'étoit pas curieux.

S'estant pendue avec un lacs mortel
Aux soliveaux du hault de son hostel. *Odiss. l. 11.*

Mais au contraire, nous mettants à nonchaloir, et ne nous souciants point de sçavoir ce qui nous touche, allons rechercher la genealogie des austres, que le grand pere de nostre voisin estoit venu de la Syrie, que sa nourrice estoit Thracienne, que un tel doibt trois talents et n'en a point encores payé les arrerages, et nous enquerons de telles choses, d'où revenoit la femme d'un tel, et qu'estoit ce qu'un tel et un tel disoyent à part en un coing.

Nous cherchons toujours à savoir ce qui ne nous regarde pas.

Au contraire, Socrates alloit çà et là enquerant de quelles raisons usoit Pythagoras pour persuader les hommes, et Aristippus en la solemnité et assemblée des jeux olympicques se rencontrant en la compaignie d'Ischomachus luy demanda de quelles persuasions usoit Socrates pour rendre les jeunes hommes si fort affectionnez à luy; et comme l'austre luy en eust communiqué quelque petit de semence et de monstre, il en feust si passionné que son corps en devint incontinent tout fondu, pasle et deffaict, jusques à ce que s'en estant allé à Athenes avecques ceste ardente soif, il en puisa à la source mesme, et cogneut le personnage, ouyt ses discours, et sçeut que c'est de la philosophie, de laquelle la fin est cognoistre ses maulx et le moyen de s'en delibvrer; mais il y en a qui pour rien ne veulent veoir leur vie, comme leur estant un très-mal-plaisant spectacle, ny replier et retourner leur raison comme une lumiere sur eulx-mesmes, ains leur ame estant pleine de toute sortes de maulx, et redoubtant et craignant ce qu'elle sent au dedans d'elle-mesme, saulte dehors, et va errant çà et là à rechercher les faicts d'austruy, nourrissant et engraissant ainsy sa malignité : car ainsy que la poule, bien souvent qu'on luy aura mis à manger devant elle, s'en ira neantmoins gratter en un coing; là où elle aura peut estre apperceu en un fumier quelque grain d'orge : semblablement aussy les curieux, passants par dessuz les propos

Aristippus apprend la philosophie par les leçons de Socrates.

Le but de la philosophie est de connoître les maux et d'y remédier.

On s'aveugle sur ses défauts; on cherche à savoir ceux des autres.

exposez à chascun, et les histoires dont chascun parle, et que l'on ne deffend point d'enquerir, ny n'est-on point marry quand on les demande, vont receuillant et amassant les maulx secrets et cachez de toute la maison.

Et toutesfois la response de l'Ægyptien feut gentille et bien à propos à celuy qui luy demandoit, que c'estoit qu'il portoit enveloppé: *c'est affin que tu ne le sçaches pas, qu'il est enveloppé.* Aussy toy curieux pourquoy vas-tu ainsy recherchant ce qui est caché? car si ce n'estoit quelque chose de mal on ne le cacheroit pas, et si y a plus, que l'on n'a pas accoustumé d'entrer de plein vol en la maison d'austruy sans frapper à la porte, et maintenant on use de portier pour mesme occasion : mais anciennement on avoit des marteaux attachez aux portes dont on tabouroit, pour advertir ceulx de dedans, affin qu'un estrangier ne surprist point la maistresse au milieu de la maison, ou la fille à marier, ou un serviteur que l'on fouetteroit, ou des chambrieres qui cryeroyent, mais c'est là où plus volontiers le curieux se glisse : de maniere qu'il ne verroit pas volontiers encores qu'on l'en priast, une maison honneste et bien composée, mais ce pourquoy on use de clef, de verrou et de porte, c'est ce qu'il appete descouvrir, et le mettre en veuë de tout le monde. Et toutesfois, comme disoit Ariston, les vents que nous hayssons le plus, ce sont ceulx qui nous rebrassent nos habillements; mais le curieux ne rebrasse pas

Réponse d'un Egyptien à un curieux.

Les marteaux attaches aux portes étoient affin d'avertir, de peur de surprise.

Le curieux découvre jusqu'aux choses les plus secretes.

seulement les robbes et les sayes de ses voisins, mais il ouvre jusques aux parois, il ouvre tout arriere les portes et penetre mesme à travers le corps de la tendre pucelle, comme un vent enquerant de ses jeux, ses danses et ses veilles, et les calumniant, et comme le poëte comicque se mocquant de Cleon dict, que

Ses deux mains sont au païs d'Ætolie,
Et son esprit est en la Clopidie;

voulant dire qu'il ne faisoit que demander, que prendre et desrobber : aussy l'entendement du curieux est tout ensemble ès palais des riches et maisonnettes des pauvres, ès cours des roys, ès chambres des nouveaulx mariez; il furette toutes choses, et s'enquiert des affaires des passants, des seigneurs et capitaines, et quelquefois non sans dangier, ains comme si quelqu'un, par curiosité d'apprendre la qualité de l'Aconite, en goustoit, se trouveroit mort avant qu'il en sçeust rien cognoistre. Aussy ceulx qui recherchent les maulx des grands, se perdent eulx-mesmes avant que d'en pouvoir rien sçavoir : car ceulx qui ne se contentent pas de la lumiere abondante des rayons du soleil, qui s'espandent si clairement sur toutes choses, ains veulent à plein fond reguarder le cercle mesme de son corps, en osant se promettre qu'ils penetreront sa clarté, et entreront des yeulx à force au beau milieu, ils s'aveuglent.

Le curieux porte indistinctement ses regards sur tout.

Le curieux comparé à ceux qui veulent pénétrer la clarté du soleil.

Et pourtant Philippides, le joueur de comœ-

dies, respondict un jour bien sagement au roy Lysimachus, qui luy disoit, *que veulx-tu que je te communique de mes biens, Philippides ? Ce qu'il vous plaira, sire*, dict-il, *prouveu que ce ne soit point de vos secrets.* Car ce qu'il y a de plus beau et de plus plaisant en l'estat des roys, se monstre au dehors exposé à la veuë d'un chascun : comme sont leurs festins, leurs richesses, leurs festes, leurs liberalitez et magnificences ; mais s'il y a quelque chose de caché et secret, ne vous en approchez pas. La joye d'un roy en prosperité ne se cache point, ny son rire quand il est en ses bonnes, ny quand il se prepare à faire quelque grace et quelque liberalité ; mais s'il y a quelque chose de secret, c'est cela qui est formidable, triste, non approchable, et où il n'y a pas matiere de rire : car ce sera, ou un amas de rancune couverte, ou un project de quelque vengeance, ou une jalousie de femme, ou une deffiance de quelques-uns de ses mignons, ou une suspicion de son fils.

Philippides, sa réponse au roi Lysimachus.

Les rois dans la prospérité ne se cachent point, ils sont tristes dans les choses secretes.

Fuy ceste espesse et noire nuée, tu verras bien quel tonnerre et quel esclair elle jectera, quand ce qui est maintenant caché viendra à se crever. Quel moyen doncques y a-il de la fuyr ? c'est de destourner et tirer ailleurs la curiosité, mesmement à rechercher les choses qui sont et plus belles et plus honnestes. *Recherche ce qui est au ciel, ce qui est en la terre, en l'air, en la mer.* Tu demandes à veoir ou de grandes ou de petites choses ; si tu en aimes à veoir de

La curiosité ne doit avoir d'autre but que d'étudier la nature.

grandes, recherche le soleil, enquiers-toy là où il descend, de là où il monte ; cherche la cause des mutations qui se font en la lune, comme tu ferois les changements d'un homme : comment est-ce qu'elle a perdu une si grande lumiere, d'où est-ce qu'elle l'a depuis recouvrée, et comment est-ce que,

Premierement, de non point apparente,
Elle se monstre un petit esclairante,
Embellissant sa belle face ronde,
Et l'emplissant de lumiere feconde :
Puis derechef se va diminuant,
Et s'en retourne en son premier neant.

et cela sont des secrets de nature ; mais elle n'est pas marrie quand on les recherche. Te deffies-tu de pouvoir trouver les grandes choses ? recherche les petites : comment est-ce que entre les arbres les uns sont tousiours verds, floris, revestus de leurs beaulx habillements, et monstrent leurs richesses en tout temps. Les austres sont auscunesfois semblables à ceulx-là ; mais puis après, ayants, comme un maulvais mesnager, tout à un coup mis hors, et despendu tout leur bien, ils demourent tous nuds et pauvres : et pourquoy est-ce que les uns produisent leurs fruits ronds, les austres longs, et les austres angulaires : car il n'y a mal ny dangier quelconque à toutes ces enquestes-là.

La nature ne se fâche pas que l'on cherche à deviner ses secrets.

Il faut s'instruire et connoître la végétation des arbres.

Mais s'il est force que la curiosité s'applique tousiours à rechercher choses maulvaises, comme un serpent venimeux se nourrit et se tient tousiours en lieux pestilents, meinons-là à la lecture des histoires, et luy presentons abondance

La curiosité peut s'étendre sur la connoissance des maux par la lecture des histoires.

abondance et affluence de tous maulx ; car là elle trouvera des ruines d'hommes, pertes de biens, corruptions de femmes, des serviteurs qui se sont esleivez contre leurs maistres, calomnies d'amys, empoisonnements, envies, jalousies, destructions de maisons, eversions de royaulmes et de seigneuries ; saoule-t'en, remply-t'en, prends-y tant que tu vouldras de plaisir, tu ne fascheras ny ne ennuyras personne de ceulx avecques qui tu converseras : mais il semble que la curiosité ne se delecte pas de maulx qui soyent desia rances et vieulx, ains tous frais et tous recents, et qu'elle prenne plus de plaisir à veoir tousiours de nouvelles tragœdies ; car quant aux comœdies et spectacles de joyeuseté, elle ne s'y arreste pas volontiers.

La curiosité paroit ne se réjouir que du mal récent.

Et pourtant si quelqu'un raconte l'appareil d'une nopce, ou d'un sacrifice, ou d'une monstre, le curieux l'escoutera froidement et negligemment, et dira qu'il l'aura desia entendu d'ailleurs, commandera à celuy qui faict le conte, qu'il passe cela, ou qu'il l'abbrege ; mais si quelqu'un, assis bec à bec, raconte comme une fille aura esté despucellée, ou une femme violée, ou un procez qui se va commencer, ou une querelle dressée entre deux freres, alors il ne sommeille ne il ne vague pas,

Le curieux écoute froidement ce qui ne renferme aucun mal.

Ains pour ouyr le conte il s'appareille,
En approchant soigneusement l'aureille.

Et ceste sentence :

Helas, que l'homme est prompt à escouter
Plustost le mal, que le bien raconter !

cela proprement est dict, à la verité, touchant la curiosité : car ainsy comme les cornets et ventoses attirent du cuir ce qu'il y a de pire, aussy les aureilles des curieux attirent tous les plus maulvais propos qui soyent ; ou pour mieulx dire, comme les villes et citez ont des portes mauldictes et malencontreuses, par lesquelles elles font sortir ceulx que l'on meine executer à la mort, et par où elles jectent hors les ordures, et les hosties d'execration et de malediction, et jamais n'y entre n'y n'en sort chose qui soit nette, saincte, ny sacrée : aussy les aureilles du curieux sont de pareille nature ; car il n'y passe rien qui soit gentil, ny bon, ny honneste, ains tousiours y traversent et hantent paroles sanglantes, apportants quand et elles des contes execrables, pollus et contaminez :

L'oreille du curieux attire les mauvais propos.

L'oreille du curieux est toujours souillée.

> Larmes et pleurs sont en toute saison
> Le rossignol qu'on oyt en ma maison.

Cela est la seule muse, la seule sirene des curieux ; il n'y a rien qu'ils oyent plus volontiers ; car curiosité est une convoitise d'ouyr les choses que l'on tient closes et cachées ; or n'y a-il personne qui cache un bien qu'il possede, veu que bien souvent on simule d'en avoir que l'on n'a pas. Ainsy le curieux convoitant de sçavoir et entendre des maulx, est entaché de ceste malheurté, que les Grecs appellent *Epichærecakia*, qui signifie joye du mal d'austruy, passion qui est sœur-germaine de

Le curieux se réjouit du mal d'autrui.

l'envie, d'austant qu'envie *est douleur du bien d'austruy*, et l'austre perversité *est joye du mal*; toutes lesquelles deux passions procedent d'une perverse racine, et d'une austre passion sauvage et cruelle, qui est la malignité.

Il en coûte toujours beaucoup pour dévoiler son secret, même pour sa propre sante.

Or est-il si fascheux et si moleste à un chascun de descouvrir les maulx secrets qu'il a, que plusieurs ont mieulx aimé se laisser mourir, que de declarer aux medecins les maladies cachées qu'ils enduroyent. Car supposez que Erophilus ou Erasistratus, ou bien Æsculapius mesme, du temps qu'il estoit encores homme, vint en vostre maison vous demander, à un homme s'il auroit une fistule au fondement; ou si c'estoit une femme, si elle auroit point un chancre en la matrice, ayant en sa main les outils de chirurgie, et les drogues qui sont propres à la guarison de tels maulx, qui est celuy qui ne chassast bien au loing un tel medecin, qui, sans attendre que l'on eust affaire de luy, et que l'on l'eust mandé, viendroit de gayeté de cœur, et de son propre mouvement, pour entendre les maulx d'austruy : encores que la curiosité et le soing de bien particulierement enquerir, soit salutaire en cest art-là? Là où les curieux recherchent en austruy ces mesmes maulx-là, et d'austres encores pires : il est vray que ce n'est pas pour les guarir, mais seulement pour les descouvrir; au moyen de quoy ils sont, à bon droict, hays de tout le monde.

Car nous hayssons les guabelleurs, et som-

La curiosité est haissable, même dans ceux qui sont curieux par devoir.

mes marris contre eulx, non quand ils font payer la guabelle pour les hardes que l'on faict entrer à descouvert en la ville, mais quand ils viennent rechercher et fureter les besongnes et hardes d'austruy, encores que l'aucthorité publicque leur donne loy de ce faire, et qu'ils reçoipvent dommage quand ils ne le font pas : mais au contraire les curieux laissent perdre et abandonnent leurs affaires propres pour vacquer à enquerir ceulx d'austruy. Ils ne vont pas souvent aux champs, d'austant qu'ils ne peuvent supporter le requoy ny le silence de la solitude ; mais si d'adventure, après un long espace de temps, il leur advient d'y aller, ils jecteront plustost l'œil sur les vignes de leurs voisins que sur les leurs, et s'enquerront combien de bœufs seront morts à leur voisin, ou combien de muys de vin luy seront aigris, et soubdain après qu'ils se seront emplis de telles curieuses demandes, ils s'en refuyront à la ville.

Le bon laboureur s'embarrasse peu des nouvelles qui ne le regardent pas.

Car le vray et bon laboureur ne se souciera mesme des nouvelles qui, sans s'en enquerir, luy viendront de la ville ; car il dict :

> Puis en marrant il me racontera
> Soubz quelles loyx paix faicte se sera :
> Car le meschant faict mestier de s'enquerre,
> Allant par-tout, et de paix et de guerre.

Le curieux cherche le grand monde.

Mais les curieux fuyants le labourage et l'agriculture comme chose vaine et froide, qui ne produict point de grand cas, se jectent au beau milieu d'un senat, d'une tribune, où les haran-

gues se font au peuple sur la place, au plus frequent lieu du port où abordent les navires : *Et bien, y a-il rien de nouveau ? Comment, n'as-tu pas esté ce matin sur la place ? Penses-tu que la ville se soit changée en trois heures ?* Si quelqu'un d'adventure luy faict ouverture de tels propos, s'il est à cheval, mettant pied à terre, il l'embrassera, il le baisera et dressera les aureilles ; mais si celuy qu'il rencontrera en son chemin luy dict, *qu'il n'y a rien de nouveau*, il luy respondra lors : *que dis-tu ? N'as-tu pas passé par la place ? n'as-tu point esté au palais, et n'as-tu point parlé à ceulx qui sont venus d'Italie ?*

Les magistrats de la ville de Locres condamnoient les curieux à l'amende.

Voylà pourquoy j'estime que les magistrats de la ville de Locres font bien ; car si quelqu'un de leurs bourgeois, revenant des champs en la ville, demande, *et bien y a-il rien de nouveau ?* ils le condamnent à l'amende, parce que, comme les cuisiniers, pour bien ruer en cuisine, ne demandent austre chose que qu'il y ayt force gibier, et les pescheurs force poisson : aussy les curieux ne soubhaictent que qu'il y ayt grande abondance de maulx, et grand nombre d'affaires, grandes nouveaultez, grands changements, à celle fin qu'ils ayent toujours de quoy chasser et que tuer. Aussy feit sagement le legislateur des Thuriens, quand il deffendit de farcer ne mocquer auscuns ès jeux publicques et comœdies, sinon les adulteres et les curieux : car il semble que l'adultere soit une espece de curiosité, de rechercher la volupté d'austruy, et une inquisition et recher-

L'adultere et le curieux moqués chez les Thuriens.

che de ce que l'on guarde caché, et que l'on ne veult pas estre veu de tout le monde. Et la curiosité semble estre un deliement, violement et descouvrement des choses secrettes : or est-il que communement ceulx qui enquierent et sçavent beaucoup, parlent aussy beaucoup ; c'est pourquoy Pythagoras ordonna aux jeunes gens cinq années de silence, qu'il appella *Echemythie*, c'est-à-dire tenir sa langue. Mais il est du tout necessaire que mesdisance soit conjoincte à curiosité ; car ce qu'ils oyent volontiers, ils le redisent aussy volontiers ; et ce qu'ils receuillent soigneusement des austres, ils le despartent encores plus volontiers à d'austres.

Pythagoras ordonne aux jeunes gens cinq ans de silence.

D'où vient qu'oultre les austres maulx que ce vice-là contient, encores y a-il celuy-là, qu'il est contraire à sa propre convoitise : car il convoite sçavoir beaucoup, et chascun le fuyt et se donne guarde de luy. Car on n'a pas à plaisir de faire rien qu'il voye, ne dire rien qu'il oye ; ains s'il est question de consulter quelque affaire, on en remet la deliberation, et en differe-l'on la conclusion jusques à ce que celuy-là tel s'en soit allé ; et si l'on tient quelque propos de secret, ou que l'on face auscune chose de consequence, s'il y survient un curieux, on l'oste incontinent, et la cache-l'on, ne plus ne moins que de la viande qui est en prinse quand on veoit passer un chat : de maniere que le plus souvent ce que l'on dict et que l'on faict devant les austres, on le tait et le cele devant celuy-là seul. Voylà pourquoy

Le curieux est ordinairement grand parleur.

On se méfie de la langue et de l'œil d'un curieux.

consequemment il est privé de toute foy, que nul ne se fie plus en luy, tellement que nous fions plustost des lettres missifves, ou nostre cachet, à des serviteurs ou à des estrangiers, que non pas à des parents, familiers et amys, qui ayent ce vice d'estre curieux.

Bellerophon, son peu de curiosité.

Bien austrement feit le sage Bellerophon, lequel ne voulut pas ouvrir les lettres qu'il portoit, encores qu'il sçeust bien qu'elles estoyent escriptes contre luy, et s'abstint de toucher à la missifve du roy, tout ainsy qu'il n'avoit pas voulu toucher à sa femme, par la mesme vertu de continence : car la curiosité est une incontinence, comme l'adultere. Mais oultre l'intemperance, il y a une folie et une resverie extresme : car c'est bien estre insensé et hors du sens extresmement, que laissant tant de femmes communes et publicques, vouloir penetrer à grands frais et grande despense jusques à une qui sera tenue soubz la clef, et qui bien souvent sera laide. Tout austant en font les curieux; car mettants en arriere plusieurs belles et plaisantes choses à veoir et à ouyr, et plusieurs honnestes passetemps et exercices, ils se mettront à crocheter les lettres missifves d'austruy; ils approcheront l'aureille contre les parois des maisons d'austruy, pour escouter ce qui se dict et se faict au-dedans; ils iront aureiller ce que des valets ou des chambrieres cacquetteront en un coing, quelquefois avec dangier, mais tousiours avecques honte et deshonneur. Pourtant seroit-il très-utile aux curieux, pour

Le curieux est bas dans ses actions.

les divertir de ce vice-là, se ressouvenir des choses qu'ils auroyent auparavant sçeuës et entenduës : car si, comme Simonides souloit dire, que quand, par intervalles de temps, il venoit à ouvrir ses coffres, il trouvoit tousiours celuy des salaires plein, et celuy des graces vuide : aussy, si quelqu'un, après un espace de temps, venoit à ouvrir l'armoire ou l'arriere-boutique de la curiosité, et reguardoit au fond, la trouvant toute pleine de choses inutiles, mal plaisantes et vaines, à l'adventure luy sembleroit cest amas-là bien fascheux, et que celuy qui l'auroit faict, auroit eu bien peu d'affaires.

Simonides trouvoit dans ses coffres celui des salaires plein, celui des graces vuide.

Car voyez, si quelqu'un, feuilletant les escripts des anciens, en alloit eslisant et triant ce qu'il y auroit de pire, et en composoit un livre, comme les vers d'Homere, deffectueux, commenceants par une syllabe brefve, ou des incongruitez que l'on rencontre ès tragœdies, ou des objections villaines et deshonnestes que faict Archilochus à l'encontre du sexe feminin, en se diffamant luy-mesme ; celuy-là ne seroit-il pas digne de ceste tragicque malediction :

> Mauldict sois-tu, qui va faisant receuil
> Des maulx de ceulx qui gisent au cerceuil.

Mais sans ceste malediction, c'est à luy un amas qui ne luy apporte ny honneur, ny prouffit, d'aller ainsy par-tout receuillir les faustes d'austruy : comme on dict que Philippus feit un amas des plus meschants et plus incorrigibles

Philippus bâtit une ville, dans laquelle habiterent les plus méchans hommes.

bles hommes qui feussent de son temps, lesquels il logea ensemble dans une ville qu'il feit bastir, et l'appella *Poneropolis*, c'est-à-dire la ville des meschants : aussy les curieux, en receuillant et amassant de tous costez les faustes et imperfections, non des vers ny des poemes, mais des vies des hommes, font de leur memoire une archive et registre fort malplaisant, et de fort maulvaise grace, qu'ils portent tousiours quand et eulx. Et tout ainsy comme à Rome il y a des personnes qui ne se soucient point d'achepter de belles peinctures ny de belles statues, non pas mesme de beaulx garsons ny de belles filles, de celles que l'on expose en vente ; ains s'addonnent à achepter affectueusement des monstres en nature, comme qui n'ont point de jambes, ou qui ont les bras tournez au contraire, qui ont trois yeulx, ou la teste d'une austruche, prenants plaisir à les reguarder et à rechercher s'il y a point

De corps meslé de diverses especes,
Monstre avorté de l'un et l'austre sexes ;

mais qui nous meineroit ordinairement veoir de tels spectacles, on s'en fascheroit incontinent, et feroyent mal au cœur à les veoir. Aussy ceulx qui, curieusement, vont rechercher les imperfections des austres, les infamies des races, les faustes et erreurs advenues ès maisons d'austruy, ils doibvent rappeller en leur memoire comme les premieres telles observations ne leur ont apporté ny plaisir auscun, ny prouffit.

Moyen d'éloigner de soi le défaut de la curiosité.

Or, l'un des plus grands moyens pour divertir ceste vicieuse passion, c'est l'accoustumance, si, commençants de loing, nous nous exerceons et accoustumons à ceste continence : car l'accroissement se faict par l'accoustumance, guaignant le mal tousiours petit à petit en avant. Mais comment il s'y faust accoustumer, nous le sçaurons et entendrons en parlant de l'exercitation.

Premierement doncques, nous commencerons aux plus petites et plus legeres choses. Car quelle difficulté y a-il, en passant chemin, de ne s'amuser point à lire les inscriptions des sepultures ? ou quelle peine est-ce, qu'en se promeinant passer des yeulx oultre les escripteaux qui s'escripvent contre les murailles, en supposant une maxime, *qu'il n'y a rien qui soit ny pruoffitable, ny plaisant ?* Car ce sera quelqu'un qui fera mention d'un austre en bonne part, ou, celuy-là est le meilleur amy que j'aye, et plusieurs austres escripts pleins de telle badinerie, lesquels semblent n'apporter point de mal pour les lire ; mais ils en apportent secrettement beaucoup, d'austant qu'ils engendrent une coustume de rechercher ce que l'on ne doibt pas enquerir.

Eviter d'enquérir ce qu'on n'a pas besoin de savoir.

Et comme les veneurs n'endurent pas que leurs chiens se devoyent, ne qu'ils poursuyvent toutes odeurs, ains les retiennent et retirent en arriere avecques leurs traicts, pour guarder le nez et le sentiment pur et net à ce qui est propre à leur office, affin qu'ils soyent plus ardents à suivre la trace.

Suivants avec le sentiment du nez
Les animaulx qui seront destournez.

Il ne faut pas employer sa curiosité à savoir des choses mauvaises.

Aussy faust-il oster au curieux ses saillies et ses courses à vouloir tout escouter et tout reguarder, et en le tenant de court, le tirer et destourner à veoir et ouyr seulement ce qui est utile. Car ainsy comme les aigles et les leons, en marchant, reserrent leurs ongles au dedans, de paour qu'ils n'en usent et esmoussent les poinctes : aussy, estimants que la curiosité a quelque partie du desir de beaucoup sçavoir et apprendre, guardons-nous que nous ne l'employons et la rebouchons en choses maulvaises et viles.

L'œil considéré comme une des mains de la curiosité.

Secondement, accoustumons-nous, en passant par-devant la porte d'austruy, de ne reguarder point dedans, et ne toucher point de l'œil à chose qui y soit, comme estant l'œil l'une des mains de la curiosité, ains ayons tousiours devant les yeulx le dire de Xenocrates, qui disoit, *qu'il n'y avoit point de difference entre mettre les yeulx ou les pieds en la maison d'austruy* : car ce n'est chose ny juste, ny honneste, ny plaisante à veoir :

Le dedans est laid à veoir, estrangier.

Il ne faut pas s'embarrasser des affaires d'autrui.

Car qu'est-ce, pour le plus ordinaire, sinon telles choses, des ustensiles de mesnages, qui seront l'un de-çà, l'austre de-là ; des chambrieres assises, et rien d'importance ny de plaisir ? Mais ceste torse de reguard qui tord l'ame quant et quant, et ce destournement en

est laid, et la coustume n'en vault rien qui soit. Diogenes, voyant un jour Dioxippus qui faisoit son entrée sur un chariot triumphal en la ville, pour avoir guaigné le prix ès jeux olympicques, et observant qu'il ne pouvoit retirer ses yeulx de contempler une belle jeune dame qui reguardoit l'entrée, ains la suivoit tousiours de l'œil, et se retournoit vers elle : *Voyez*, dict-il, *nostre champion victorieux et triumphant, qu'une jeune garse emmeine par le collet.*

Observations de Diogenes le jour du triomphe de Dioxippus.

Aussy verriez-vous que les curieux ordinairement sont subjects à tordre le col, et se retourner à tout ce qu'ils voyent et qu'ils oyent, après qu'ils ont faict par accoustumance une habitude de jecter les yeulx partout : car il ne faust pas, à mon advis, que le sentiment exterieur vague et rage à son plaisir, comme une chambriere dissoluë et mal apprinse ; ains faust que quand il est envoyé par la raison devers les choses, après avoir communiqué et traicté avecques elles, qu'il s'en retourne incontinent devers sa maistresse pour en faire son rapport, et puis derechef se rasseoir au-dedans de l'ame, estant tousiours attentif à ce que la raison luy commandera. Mais maintenant il se faict ce que dict Sophocles :

Les curieux ont coutume de jetter les yeux par-tout.

> Comme un poulain qui a la bouche forte,
> Le mords, la bride, à force, et l'homme emporte.

Les sentiments qui n'ont pas esté bien instruicts ne bien exercitez, courants devant le

commandement de la raison, tirent quand et eulx bien souvent, et precipitent l'entendement là où il ne fauldroit point. Pourtant est-ce chose faulse qui se dict communement, que Democritus le philosophe s'estaignit la vuë en fichant et appuyant ses yeulx sur un mirouër ardent, et recepvant la reverberation de la lumiere d'iceluy, affin qu'ils ne luy apportassent auscun destourbier, en evoquant souvent la pensée au dehors, ains la laissant au dedans en la maison, pour vacquer au discours des choses intellectuelles, estants comme fenestres, respondantes sur le chemin, bouchées. Bien est-il vray que ceulx qui besongnent beaucoup de l'entendement, se servent bien peu du sentiment.

Le défaut d'instruction précipite souvent l'entendement.

Les yeux sont les fenêtres du corps.

C'est pourquoy ils bastissoyent anciennement les temples des Muses, lieux destinez à l'estude, qu'ils appelloyent *Musæes*, le plus loing qu'ils pouvoyent des villes : et appelloyent la nuict *Euphroné*, comme qui diroit la sage, estimants que la solitude, le repos, et le n'estre point destourbé, servent beaucoup à la contemplation et invention des choses que l'on cherche de l'entendement. Davantage il n'est pas non plus malaysé ne difficile, quand il y a d'adventure quelques hommes qui tansent et s'injurient les uns les austres sur la place, de ne s'en approcher point, ny quand il se faict un concours de plusieurs personnes, pour quelque occasion, ne s'en bouger point, ains demourer en sa place : et si tu ne t'y peux tenir,

Les Musées, lieux destinés à l'étude, étoient bâtis loin du bruit des villes.

On ne gagne rien à se mêler parmi les curieux.

te leiver et t'en aller ailleurs ; car tu ne guaigneras rien à te mesler parmy les curieux, et recepvras grand prouffit en divertissant à force la curiosité, et la reprimant et contraignant par accoustumance d'obeir à la raison.

Il faût savoir gouverner et maîtriser sa curiosité.

Et pour tendre et roidir encores plus l'exercitation, il sera bon, quand il se jouera quelque jeu dedans le theatre qui retiendra fort les spectateurs, passer oultre, et repoulser tes amys qui te vouldront meiner veoir un excellent baladin, ou un excellent joueur de comœdies, ny se retourner quand on oyra quelque clameur ou quelque bruict procedant de la carriere où l'on faict au jeu de prix courir les chevaulx : car ainsy comme Socrates conseilloit de s'abstenir des viandes qui provocquent les hommes à manger quand ils n'ont point de faim, et les bruvages qui convient à boire, encores que l'on n'ayt point de soif, aussy faust-il que nous fuyons et nous guardions de veoir ny d'ouyr chose, quelle qu'elle soit, qui nous arreste ou retienne quand il n'en est point besoing.

Cyrus s'abstient de voir la belle Panthea.

Le bon Cyrus ne vouloit pas veoir la belle Panthea ; et comme Araspes, l'un de ses mignons, luy dict que sa beaulté estoit bien chose digne de veoir, *voylà pourquoy*, dict-il, *il vault doncques mieulx du tout s'abstenir de l'aller veoir ; car si maintenant, à ta persuasion, je l'allois veoir, à l'adventure que cy-après elle-mesme m'induiroit d'y aller, encores que je n'en eusse pas le loisir, et me seoir auprès d'elle pour contempler sa beaulté, en laissant cependant aller plusieurs affai-*

res de grande importance. Semblablement Alexandre ne voulut point aller veoir la femme de Darius, bien que l'on luy dict que c'estoit une fort belle jeune dame ; ains allant visiter sa mere, qui estoit desia vieille, s'absteint de veoir l'austre qui estoit belle et jeune. Mais nous, jectants les yeulx jusques dedans les lictieres des femmes, et nous pendants à leurs fenestres, ne cuidons pas commettre auscune fauste, en laissant ainsy la curiosité glisser et couler à tout ce qu'elle veult.

Alexandre refusa d'approcher de la femme de Darius.

Aussy est-il expedient, pour s'exercer à la justice, laisser à prendre quelquefois ce que l'on pourroit bien justement faire, affin de s'accoustumer à s'abstenir tant plus de prendre rien injustement. Semblablement aussy, pour s'accoustumer à la temperance, s'abstenir quelquefois d'habiter avecques sa propre femme, affin que jamais on ne soit esmeu de la convoitise de celle d'austruy. Te servant doncques de ceste façon de faire encores contre la curiosité, parforce toy de ne faire pas semblant de veoir ny d'ouyr quelque chose qui t'appartienne ; et si quelqu'un te veult faire quelque rapport de ta maison, de passer oultre, et rejecter arriere quelques propos qui sembleroyent avoir esté dicts de toy, à ton desadvantage. Car, à fauste de cela, la curiosité enveloppa Œdipus en de très-grands maulx, parce que, voulant sçavoir qui il estoit, comme n'estant pas de Corinthe, en allant à l'oracle pour luy demander, il rencontra Laïus par le

S'habituer quelquefois à ne pas savoir, afin de ne rien savoir injustement.

Moyen de s'habituer à la temperance.

Ne pas écouter les rapports qu'on peut nous faire.

Œdippus malheureux par sa curiosité.

chemin, qu'il tua, et espousa sa propre mere, par le moyen de laquelle il obtint le royaulme de Thebes ; et lorsqu'il sembloit estre très-heureux, encores se voulut-il chercher soy-mesme, combien que sa femme l'en destournast le plus qu'elle pouvoit : et plus elle le prioit de ne le faire pas, plus il en pressa un vieillard qui sçavoit toute la verité du faict, en le contraignant par toutes voyes, tant que le discours de l'affaire l'ayant desia mis sur le bord de la suspicion, comme le vieillard se feust escrié :

Helas ! je suis sur le poinct dangereux
De declarer un cas bien malheureux :

Toutesfois estant desia surprins de sa passion de curiosité, et le cœur luy en battant, il respond,

Et moy aussy sur le poinct de l'entendre ;
Mais toutesfois il le me faust apprendre.

La curiosité est difficile à contenir.

Tant est aigre doulx, et mal aysé à contenir le chattouillement de la curiosité, comme un ulcere, qui plus on le gratte et plus s'ensanglante luy-mesme : mais celuy qui est entierement net et delibvré de telle maladie, et qui est de nature paisible, quand il aura ignoré quelque maulvaise nouvelle, il dira,

O saint oubly de passée tristesse,
Tant tu es plein de très-grande sagesse !

Comment on peut s'empêcher d'être curieux.

Et pourtant se faust-il petit-à-petit accoustumer à cecy, quand on nous apportera des lettres de ne les ouvrir pas vistement et à grande haste,

haste, comme font la plus part, que si les mains demourent un peu trop à leur gré à deslier la fiscelle, ils la maschent à belles dents : et s'il arrive un messager de quelque part, ne courir pas incontinent à luy, ny ne se leiver à l'estourdie de sa place, soubdain que quelqu'un viendra dire, *j'ay quelque chose de nouveau à vous conter ; —— mais bien eusses-tu quelque chose de bon et utile à me dire.*

Rusticus montre combien il savoit gouverner sa curiosité.

Un jour que je declamois à Rome, Rusticus, celuy que Domitian depuis feit mourir, pour l'envie qu'il portoit à sa gloire, y estoit, qui m'escoutoit : au milieu de la leçon il entra un souldard qui luy bailla une lettre missifve de l'empereur : il se feit là un silence, et moymesme feis une pause à mon dire, jusques à ce qu'il l'eust leuë : mais luy ne voulut pas, ny n'ouvrit pas sa lettre devant que j'eusse achevé mon discours, et que l'assemblée de l'auditoire feust despartie : dont toute la compaignie prisa et estima beaucoup la gravité du personnage.

Quand on nourrit sa curiosité de choses permises, on finit par lui obéir en tout.

Mais quand on nourrit la curiosité de ce qui est bien loisible, on la rend à la fin si forte et si violente, que puis après on ne la peust pas facilement retenir, quand elle court aux choses deffendues, pour la longue accoustumance. Ains telle sorte de gens ouvrent les lettres, ils s'ingerent aux conseils secrets de leurs amys : ils veulent veoir à descouvert les choses sainctes, qu'il n'est pas licite de veoir : ils se vont enquerant des faicts et dicts secrets des Princes :

et toutesfois il n'y a rien qui rende tant odieux les tyrans *que les mouches*, c'est-à-dire, les espions, qui vont par-tout espiant ce qui se faict, et qui se dict, encores qu'ils soyent contraincts de tenir de telles gens auprès d'eulx.

Darius fut le premier qui eut des espions.

Or le premier qui eut riere soy de telles mousches que l'on appelle *Otacoustes*, comme qui diroit, les aureilles du prince, feut le jeune Darius, qui ne se fioit pas de soy-mesme, et avoit tout le monde suspect : mais ceulx que l'on appelloit προσαγωγέας, comme qui diroit, courtiers ou rapporteurs, ce feurent les tyrans de Sicile Denys, qui les meslerent parmy les bourgeois et le peuple de Syracuse : aussy quand vint la mutation de l'estat, ce feurent les premiers que les Syracusains massacrerent. Car mesme la nation *des Sycophantes*, c'est-à-dire des calomniateurs, est de la confrairie des curieux, toutesfois encores ces calomniateurs-la recherchent s'il y a auscun qui ayt commis ou voulu commettre quelque malefice : mais les curieux descouvrants les mesadventures fortuittes de leurs voisins, les exposent en veuë de tout le monde.

Les tyrans de Sicile sont les premiers qui ont semé des espions parmi le peuple.

Aussy dict-on que ce mot *d'Aliterius* qui signifie meschant, a esté premierement ainsy desnommé de la curiosité : car estant la famine bien grande à Athenes, ceulx qui avoyent du bled en leurs maisons, ne le portoyent pas au marché, ains le mouloyent secrettement la nuict en leurs maisons : et ceste maniere de curieux alloyent çà et là, aureillant là où ils

Méchanceté vient de curiosité.

entendoyent le bruict des moulins, et de là en feurent ainsy appellez. Pareillement aussy dict-on, que le nom des Sycophantes est venu de semblable occasion : car ayant esté prohibé et deffendu par edict, d'emporter hors du païs des figues, ceulx qui alloyent espiant et descouvrant ceulx qui en emportoyent, en feurent de là appellez *Sycophantes*. Et pourtant ne sera-il point inutile, que les curieux pensent à cela, à fin qu'ils ayent honte en eulx-mesmes, d'estre trouvez semblables en mœurs, et façons de faire, à ceulx qui sont les plus hays, et les plus mal-voulus du monde.

Origine du nom des Sycophantes.

Du Contentement ou Repos de l'esprit.

Plutarque à Paccius, Salut.

J'ay reçeu ta lettre bien tard, par laquelle tu me pries de t'escrire quelque chose de la tranquillité de l'esprit, et quant et quant de quelques passages du Timæe de Platon, lesquels semblent avoir besoing de plus diligente exposition. Or est-il advenu qu'en mesme temps, nostre commun amy Eros a eu occasion de naviguer en diligence à Rome pour quelques lettres qu'il reçeut du très-vertueux personnage Fundanus, par lesquelles il le pressoit fort de partir incontinent pour se rendre devers luy : ainsy n'ayant pas du temps assez pour vacquer à loisir à ce que tu desirois, et ne pouvant souffrir que cest homme partant d'avecques moy s'en allast les mains vuides vers toy, j'ay

receuilly sommairement des memoires que j'ay de longue-main compilez pour mon particulier, quelques sentences touchant la tranquillité de l'esprit : estimant que tu ne m'as point demandé ce discours-là pour avoir le plaisir de lire un traicté escript en beau language, mais seulement pour t'en servir à ton besoing sçachant très-bien que pour estre en la bonne grace des princes, et avoir la reputation de bien dire, et estre eloquent à plaider causes au palais, austant que pas un austre qui soit à Rome, tu ne fais pas neantmoins comme le tragicque Merops, que la tourbe populaire transporta de vaine gloire jusques hors des bornes de passions naturelles, en luy donnant à entendre qu'il estoit bien heureux : ains retiens en memoire ce que tu as bien souvent entendu de nous, que ny le soulier Patricien *ne guarit pas de la goutte des pieds*, ny l'anneau precieux, *les panaris*, ny le diadême, *de la douleur de teste :* car dequoy servent les grands biens à delibvrer l'ame de toute fascherie, et à rendre la vie de l'homme tranquille, ny les grands honneurs, ny le credit en cour, s'il n'y a au dedans qui en sçache user honnestement, et si cela n'est tousiours accompaigné du contentement, qui ne soubhaitte jamais ce qu'il n'a point ? Et qu'est-ce austre chose cela, sinon la raison accoustumée et exercitée à refrener incontinent la partie irraisonnable de l'ame, qui sort ayséement et souvent hors des gonds, et ne la laisse pas vaguer à son plaisir et se transporter à ses appetits ? Ainsy

Merops, le tragique, transporté d'une vaine gloire.

Les grands biens sont inutiles si on ne sait moderer ses desirs.

doncques comme Xenophon admoneste, que l'on se soubvienne des dieux, et que l'on les honore, principalement lorsque l'on est en prosperité, à fin que quand on sera en adversité, on les puisse reclamer avecques plus d'asseurance, comme estants de longue-main propices et amys : aussy faust-il que les hommes sages et de bon entendement, facent de longue-main provision des raisons qui peuvent servir à l'encontre des passions, à fin qu'estants ainsy de longue-main preparées, elles en prouffitent davantage au besoing. Car ainsy comme les chiens qui sont aspres de nature, s'aigrissent et abboyent à toutes voix qu'ils entendent, et ne s'appaisent qu'au son de celle qui leur est familiere, et qu'ils ont accoustumé d'ouyr : aussy n'est-il pas aysé de rameiner à la raison les passions de l'ame effarouchées, sinon que l'on ayt des raisons propres et familieres à la main, qui les reprennent aussy-tost comme elles commencent à s'esmouvoir.

Honorer les dieux quand on est dans la prosperité, afin qu'ils vous secourent dans l'adversité.

Les passions de l'ame effarouchées reviennent rarement à la raison.

Or quant à ceulx qui disent, que pour vivre tranquillement il ne se faust pas mesler ny entremettre de beaucoup de choses, ny en privé ny en public : en premier lieu, je dys, qu'ils nous veulent vendre trop cherement ceste tranquillité, nous la voulants faire achepter à prix d'oysifveté, qui est austant que s'ils admonestoyent un chascun comme estant malade, ainsy que faict Electra son frere Orestes,

Demoure coy, miserable, en ton lict.

Mais ce seroit une maulvaise medecine au corps,

La tranquillité de l'ame ne dépend pas de se mêler de peu de choses.

Euripides, en la trag. d'Orestes

que pour le delibvrer de douleur luy faire perdre le sentiment : et ne seroit de rien meilleur medecin de l'ame celuy qui pour luy oster tout ennuy et toute fascherie, la vouldroit rendre paresseuse, molle, oubliante tout debvoir envers ses amys, ses parents et son païs. Et puis cela n'est pas veritable, que ceulx-là ayent l'ame tranquille, qui ne s'entremettent pas de beaucoup de choses : car s'il estoit vray, il faudroit doncques dire, que les femmes seroyent plus reposées et plus tranquilles en leur esprit, que les hommes, attendu qu'elles ne bougent, pour la pluspart, de la maison : mais maintenant il est bien vray, comme dict le poëte Hesiode, que

Le vent trenchant de la bise qui gele,
Ne perce point le corps de la pucelle.

Mais les ennuis, les soucis, les courroux et mescontentements, soit ou par jalousie, ou superstition, ou ambition, ou par tant de vaines opinions qu'à peine les pourroit-on nombrer, se coulent bien ayséement jusques dedans les cabinets des dames. Et Laërtes qui vescut l'espace de vingt-ans à part aux champs,

Laertes qui vécut vingt ans dans la campagne n'en étoit pas plus débarrassé de souci.

Seulet avec une vieille il estoit,
Qui son manger et son boire apprestoit.

Odiss. l. 24.

Il s'esloingnoit bien de son païs, de sa maison, et de son royaulme, mais il avoit tousiours douleur et tristesse en son cœur, qui tousiours est accompaignée de langueur oyseuse, et de morne silence.

Mais il y a d'advantage, que le non s'employer aux affaires, est ce qui bien souvent met l'homme en mesayse et travail d'esprit, comme cestuy que descript Homere,

Le défaut d'affaires rend souvent l'homme mal-aisé.

Mais Achilles, de Peleus la race,
Leger du pied, plein de divine grace,
Tenoit son cœur, sans d'auprès se bouger
De ses vaisseaux, ny jamais se renger
Avec les Grecs en bataille, ou assise
D'auscun conseil, ny d'auscune entreprise,
Ains de despit à part se consumoit,
Et si rien plus que la guerre il n'aimoit. *Iliad. liv. 1.*

dequoy luy-mesme estant passionné et indigné en son cœur, dict puis après,

Près de mes nefs je me voy faict-neant,
Poids de la terre, inutile seant : *Iliad. liv. 18.*

Tellement que Epicurus mesme n'est pas d'advis, qu'il faille demourer à requoy, ains suivre l'inclination de son naturel : les ambitieux et convoiteux d'honneur, en se meslant d'affaires, et s'entremettant du gouvernement de la chose publicque, disant qu'ils seroyent austrement plus troublez, et plus travaillez de ne rien faire, parce qu'ils ne pourroyent obtenir ce qu'ils desireroyent : mais en cela il est homme de maulvais jugement, de semondre au gouvernement des affaires, non ceulx qui sont les plus idoines à les manier, ains ceulx qui moins peuvent reposer : car il ne faust pas mesurer ou determiner la tranquillité ou le trouble de l'esprit à la multitude, ou au petit nombre des affaires, ains à l'honnesteté ou deshon-

Epicurus dit qu'il faut suivre son inclination naturelle.

nesteté : car comme nous avons desia dict, il n'est pas moins ennuyeux, ne moins turbulent à l'esprit, obmettre les choses honnestes, que commettre les deshonnestes.

Y a-t-il quelque sorte de vie qui soit sans aucune fâcherie.

Et quant à ceulx qui estiment qu'il y ayt determinéement quelque speciale sorte de vie, qui soit sans auscune fascherie, comme quelques-uns tiennent celle des laboureurs, d'austres celle des jeunes gens à marier, austres celles des roys, Menander leur respond assez en ces vers,

O Phania ! je pensois que les hommes
Riches, qui ont argent à grosses sommes,
Sans à usure en jamais emprunter,
Ne sçeussent point que c'est de lamenter
Toutes les nuicts ; et en tournant à dextre
Sur un costé, puis sur l'austre à senestre,
Dire souvent, *helas !* mais que leur œil
Jouist tousiours d'un gracieux sommeil.

Mais depuis s'en estant approché, quand il apperçeut que les riches souffroyent austant de mesayse que les pauvres,

Ainsy donc est tristesse sœur-germaine
Tousiours conjoincte avecques vie humaine.
Les delicats, qui vivent mollement ;
Les gens d'honneur, se portants noblement ;
En ont leur part ; et, sans que point en yssent,
Les indigents avec elle vieillissent.

Mais c'est tout ainsy comme ceulx qui sont timides, et qui ont mal au cœur quand ils vont sur la mer : car ils estiment qu'ils se trouveront mieulx, et seront moins malades, s'ils passent

passent d'une barque en un brigantin, et d'un brigantin en une gualere, mais ils ne guaignent rien pour cela, d'austant qu'ils portent partout quand et eulx la cholere et la paour, qui leur causent ce mal de cœur: aussy les changements de sortes de vie, n'ostent pas les ennuys et fascheries qui troublent le repos de l'esprit, lesquels ennuys procedent de fauste d'experience des affaires, fauste de bon discours, fauste de se sçavoir bien accommoder aux choses presentes: c'est ce qui travaille austant les riches que les pauvres: c'est ce qui fasche austant ceulx qui sont mariez, que ceulx qui sont à marier: c'est pourquoy ils fuyent le palais et les plaids, et puis ils ne peuvent endurer ny supporter le repos: c'est pourquoy ils poursuivent d'estre advancez, et avoir grand lieu ès cours des princes, et puis quand ils y sont parvenus, soubdain ils s'en ennuyent:

Le changement de vie n'ôte ni les ennuis ni les fascheries qui troublent l'esprit.

Difficile est contenter un malade.

Ce dict le poëte Ion: car sa femme le fasche, il accuse le medecin, il se courrouce à son lict: un sien amy luy ennuyra, pour ce qu'il le sera venu visiter, un austre pour ce qu'il n'y sera pas venu, ou pour ce qu'il s'en ira: mais puis après quand la maladie vient à se dissouldre, et que une austre temperature et disposition du corps retourne, la santé revient qui rend toutes choses agreables et plaisantes: car celuy qui auparavant et hier rejectoit avecques horreur des œufs, de l'amidon, et du pain

Le malade est difficile à contenter.

Le retour de la santé rend tout agréable et plaisant.

le plus blanc du monde aujourd'huy mange du pain bis de mesnage, avecques des olives et du cresson, encores bien-ayse et de bon appetit : aussy le jugement de la raison venant à se former en l'entendement de l'homme, luy apporte pareille facilité et mesme changement en toute sorte de vie.

Alexandre pleure par ambition.

On dict qu'Alexandre ayant ouy le philosophe Anaxarche disputer et soubstenir, qu'il y avoit des mondes innumerables, se print à plorer : et comme ses familiers luy demandassent, qu'il avoit à larmoyer : *n'ay-je pas*, dict-il, *bien cause de plorer, s'il y a nombre infiny de mondes, veu que je n'ay pas encores peu me faire seigneur d'un seul ?* Là où Crates n'ayant pour tout bien qu'une meschante cappe et une besace ne feit jamais austre chose que jouër et rire toute sa vie, comme s'il eust tousiours esté de feste. Au contraire, Agamemnon se plaignoit de ce qu'il avoit à commander à tant de monde,

Crates se réjouit dans sa pauvreté.

> Tu vois le fils d'Atrée, Agamemnon,
> Que Jupiter faict dessuz l'eschignon
> Du col, porter le faix pour tout le monde.

Diogenes libre au moment de l'esclavage.

Là où Diogenes, quand on le vendoit pour esclave, estant couché tout de son long, se mocquoit du sergent qui le crioit à vendre, et ne se vouloit pas leiver, quand il luy commandoit, ains se jouoit, et se mocquoit de luy, en luy disant : *et si tu vendois un poisson, le vouldrois-tu faire leiver ?* Et Socrates devisoit familierement de propos de philosophie en la

Socrates philosophoit dans la prison.

prison : là où Phaëthon estant monté jusques au ciel ploroit encores de despit, que l'on ne luy vouloit pas donner à regir et gouverner les chevaulx et le chariot du soleil son pere.

Tout ainsy doncques, comme le soulier se tord selon la torse et forme du pied, et non pas au contraire : aussy sont-ce les dispositions des personnes qui rendent les vies semblables à elles, car ce n'est pas l'accoustumance, comme quelqu'un a voulu dire, qui rend la bonne vie plaisante à ceulx qui l'ont choisie : mais l'estre sage et moderé, est ce qui rend la vie et bonne et plaisante tout ensemble. Et pourtant, puisque la source de toute tranquillité d'esprit est en nous, curons-la et nettoyons diligemment, à fin que les choses mesmes exterieures, et qui nous adviendront de dehors, nous semblent amyes et familieres, quand nous en sçaurons bien user :

La sagesse et la modération rendent la vie bonne et plaisante.

Point ne se faust courroucer aux affaires ;
Il ne leur chault de toutes noz choleres :
Mais se sçavoir à tout esvenement
Accommoder, est faire sagement.

Car Platon accomparoit nostre vie au jeu du tablier, là où il faust que le dé die bien, et que le joueur use bien de ce qui sera escheu au dé. Or de ces deux poincts-là, l'esvenement et le sort du dé n'est pas en nostre puissance, mais le recepvoir doulcement et moderéement ce qui plaist à la fortune nous envoyer, et disposer chasque chose en lieu où elle puisse ou beaucoup prouffiter, si elle est bonne, ou

Platon comparoit la vie au jeu du tablier.

Nous sommes les maîtres de nous disposer à la bonne et à la mauvaise fortune.

peust nuire, si elle est maulvaise, cela est de nostre pouvoir et debvoir, si nous sommes sages car les fols ccervellez, qui n'entendent pas comment il se faust comporter en ceste vie humaine, sortent arroguamment hors des gonds en prosperité, et se resserrent vilainement en adversité : ainsy sont-ils troublez par toutes les deux extremitez, ou pour mieulx dire par eulx-mesmes en l'une et en l'austre extremité, et principalement en ce que l'on appelle biens : ne plus ne moins que ceulx qui sont maladifs en leurs personnes, ne peuvent supporter ny le chauld ny le froid.

Theodorus l'athée.

Theodorus, celuy qui pour ses maulvaises opinions feut surnommé *Atheos*, c'est-à-dire, sans Dieu, disoit qu'il bailloit ses propos avecques la main droicte à ses auditeurs, mais qu'ils les prenoyent avecques la main gauche : aussy les ignorants qui ne sçavent pas comment il faust vivre, recepvant à gauche bien souvent la fortune qui leur vient à droicte, y commettent de villaines faustes : mais les sages au contraire font comme les abeilles, qui tirent du thym le plus penetrant et le plus sec miel : aussy des plus maulvais et plus fascheux accidents, en tirent quelque chose de propre et utile pour eulx. C'est doncques le premier poinct, auquel il se faust duire et exerciter : comme celuy qui visant à donner d'une pierre à un chien, faillit le chien, et assena sa marastre, *encores*, dict-il, *ne va-il pas mal ainsy :* aussy pouvons-nous transferer la fortune, en vou-

Il faut savoir tirer avantage de l'adversité.

lant et nous accommodant à ce qu'elle nous ameine.

Diogenes feut chassé de son païs en exil, encores n'alla-il pas mal ainsy pour luy : car ce bannissement feut le commencement de son estude en philosophie. Zenon le Citieien avoit encores une navire marchande, et ayant nouvelles, qu'elle estoit perie, chargée et tout coulée à bas en pleine mer : *tu fais* (dict-il) *bien*, *fortune*, *de me renger à la robbe longue*, *simple*, *et à l'estude de philosophie.* Qui nous empesche de les ensuivre en cela ? Tu as esté debouté de quelque office public et magistrat que tu exerçois : bien de par dieu, tu vivras aux champs, faisant prouffiter ton bien. Tu pourchassois d'entrer en la maison et au service de quelque prince, tu en as esté esconduict : tu en vivras chez toy avecques moins de peine et avecques moins de dangier. Au contraire, tu es entré en maniement d'affaires, où il y a grand labeur et grand soucy : l'eau chaulde du baing ne reconforte pas tant les membres lassez, comme dict Pindare,

Diogenes étudia la philosophie dans son exil.

Zenon, sa philosophie dans l'adversité.

Il savoit se prêter aux circonstances.

> L'eau chaulde ne reconforte
> Les membres las, de la sorte
> Que la gloire de se veoir
> Honneur et credit avoir,
> Rend le labeur agreable,
> Et la peine supportable.

T'est-il advenu quelque deffaveur ou quelque rebut par calomnie, ou par envie ? c'est un bon vent en pouppe pour te remeiner droict

à l'estude des lettres, et de la philosophie, comme feit Platon. quand il feit naufrage de la bonne grace de Dionysius le tyran. Pourtant n'est ce pas un moyen de petite importance, pour mettre son esprit en repos, que de considerer les grands, s'ils se sont point esmeus et troublez de pareil accident : comme, ce qui te mescontente, est-ce que tu ne peux avoir enfants de ta femme ? reguarde combien il y a d'empereurs Romains, dont nul n'a laissé l'empire à son fils. Es-tu fasché de te veoir pauvre ? Et à qui des Thebains aimerois-tu mieulx ressembler qu'à Epaminondas, et des Romains qu'à Fabricius ? T'a-l'on violé ta femme ? N'as-tu doncques pas leu ceste inscription qui est en la ville de Delphes, au temple d'Apollo, sur l'offrande qu'il y donna ?

Pour se consoler de ses afflictions il faut voir celles des autres.

De terre et mer Agis roi couronné,
M'a pour offrande à ce temple donné.

Et n'as-tu pas entendu comme Alcibiades luy corrompit sa femme Timæa, et comme tout bas entre ses femmes elle-mesme appelloit le fils qu'elle en eut, *Alcibiades ?* mais pourtant, cela n'empescha point qu'Agis ne devinst le plus grand et plus glorieux homme de toute la Græce en son temps. Ny semblablement la fille de Stilpon, pour estre impudicque, n'empescha point qu'il ne vescust aussy joyeusement, comme austre philosophe qui feust de son temps, ains, comme un Metrocles, philosophe Cynicque, luy eust reproché : *cela*, respondict-

Par la progression tout s'adoucit.

il, *est-ce ma fauste, ou la fauste d'elle?* Metrocles respondict, *la fauste en est à elle, et l'infortune en est à toy. Comment dis-tu cela*, repliqua Stilpon, *les faustes ne sont-ce pas cheuttes? ouy vrayement*, respondict l'austre. *Et les cheuttes*, poursuivit Stilpon, *ne sont-ce malencontres?* Metrocles le confessa. Et les malencontres ne sont-ce pas infortunes pour ceulx à qui elles adviennent? Par ceste doulce et philosophicque progression de poinct en poinct, il luy monstra et prouva, que tout son reproche et sa maledicence n'estoit austre chose que l'abboy d'un chien.

Les fautes doivent être personnelles.

Et au contraire, la plus-part des hommes ne se fasche et ne s'irrite pas seulement pour les vices de leurs amys ou de leurs domestiques et parents, mais aussy de leurs ennemys mesmes; car les convices, les courroux, les envies, les malignitez, les jalousies accompaignées de rancunes, sont taches de ceulx qui les ont, mais toutesfois elles faschent et irritent ceulx qui ne sont pas sages, ne plus ne moins que les soubdaines choleres des voisins, la fascheuse conservation de nos familiers, et les malices des serviteurs en ce qu'on leur commet à faire, desquelles il me semble que tu t'esmeus et te troubles austant que de nulle austre chose, faisant en cela comme le medecin que descript Sophocles,

> Lavants l'amere humeur de la cholere
> Avec le jus de quelque drogue amere.

en t'aigrissant et te courrouceant à l'encontre

de leurs passions et imperfections sans grand propos, à mon advis : car les negoces dont l'on a commis à ta foy le gouvernement, ne s'administrent pas coustumierement par entremise de personnes, de mœurs simples et droictes comme par instruments aptes et idoines, ains le plus souvent scabreuses et tortues. Or de les redresser, ne pense pas que ce soit office ny entreprinse austrement facile à faire ; mais si en te servant d'eulx, comme estants nez tels, ne plus ne moins que les chirurgiens se servent des tiredents et des agraphes à joindre les lebvres des playes, tu te monstres gracieux et traictable austant que l'affaire le pourra comporter, certainement tu ne recepvras pas tant de mescontentement et de desplaisir de la maulvaistié et pipperie d'austruy, comme de contentement et de plaisir de ta propre disposition, et en estimant que tels ministres font ce qui leur est propre et naturel, ne plus ne moins que les chiens quand ils abboyent, tu te guarderas d'amasser plusieurs ennuis et fascheries, lesquelles ont accoustumé de couler, comme en une fosse et un lieu bas, à telle pusillanimité et imbecillité, qui se remplit des maulx d'austruy.

Il faut être gracieux et traitable plutôt pour soi-même que pour les autres.

Car veu qu'il y a des philosophes qui reprennent la pitié et compassion que l'on a des hommes miserables et calamiteux, comme estant bien bon de donner secours à leur misere et calamité, mais non pas de condouloir et compatir, ny mesme fleschir avecques eulx, et

Il faut secourir les malheureux sans paroître les plaindre beaucoup.

et qui plus est encores, veu que les mesmes philosophes ne veulent pas, si nous appercevons que nous pechions, et que nous soyons mal conditionnez en quelque vice, que pour cela nous nous en contristions ny nous en faschions, ains que nous le corrigions et emendions, sans austrement nous en fascher ne douloir : considerez combien il y a peu de raison de nous contrister et ennuyer, pour ce que tous ceulx qui ont à faire à nous ou qui nous hantent, ne sont pas si honnestes ne si gens de bien comme ils debvroyent. Mais donnons nous guarde, amy Paccius, que ce ne soit pas tant la haine de meschanceté en general, que l'amour de nous mesme en particulier, qui nous face ainsy detester et redoubter la malice de ceulx qui ont affaire à nous : car l'estre quelquefois trop vehementement affectionné envers les affaires et les appeter, et poursuyvre plus chauldement qu'il ne faust, ou bien au contraire estre degousté et les desestimer, engendrent en nous des souspeçons et des impatiences et malaysances envers les personnes, qui nous donnent des apprehensions, qu'il nous semble que l'on nous a privez de cecy ou que l'on nous a faict tomber en cela : mais celuy qui s'est accoustumé de se comporter doulcement et moderement envers les affaires, en est bien plus gracieux et plus aysé à negocier avecques les personnes.

Le desir ou le dégoût des affaires fait naître des soupçons et des impatiences.

Et pour ce reprenons de rechef le propos

On s'habitue à faire ce que l'on voit faire aux autres.

des affaires et des choses : car ainsy comme quand on a la fiebvre, toutes choses que l'on prent semblent au goust desagreables et ameres; mais quand nous voyons que les austres qui en prennent de mesmes, ne les trouvent point maulvaises, alors nous ne blasmons plus ny le breuvage, ny la viande, ains la maladie seulement; aussy cesserons-nous d'accuser et porter impatiemment les affaires, quand nous en verrons d'austres qui les recepvront guayement et joyeulsement. Parquoy quand il nous adviendra quelque sinistre accident contre nostre volonté, il sera bon pour maintenir nostre esprit en tranquillité, de ne laisser pas en arriere nos bonnes et heureuses adventures, ains en les meslant les unes avecques les austres, effacer ou obscurcir les maulvaises par la conference des bonnes. Mais à l'opposite, nous refaisons et reconfortons bien nos yeulx offensez du reguard des couleurs trop vifves et trop brillantes, en les jectant sur des fleurs et sur de la verdure, et nous tendons nostre pensée à choses douloureuses, et la contraignons de s'arrester et demourer en la cogitation des fortunes adverses et tristes, en l'arrachant à force, par maniere de dire, de la soubvenance des bonnes et prosperes, combien que l'on pourroit bien pertinemment transferer à ceste matiere le propos qui austresfois a esté dict à l'encontre du curieux? Pourquoy est-ce, homme très-envieux, que tu as les yeulx si aigus à veoir le mal d'austruy et si

Dans les malheurs il faut se rappeller ses anciens plaisirs.

ternis à veoir le tien propre ? Pourquoy est-ce aussy, beau sire, que tu reguardes si fichéement et rends tousiours manifeste et recent ton mal, et jamais n'appliques ta pensée aux biens qui te sont presents ? ains comme les ventoses et cornets attirent ce qu'il y a de pire en la chair, aussy amasses-tu à l'encontre de toy-mesme ce qu'il y a de plus maulvais en toy : ressemblant proprement au marchand de Chio, lequel vendant aux austres grande quantité de bien bon vin, alloit par-tout cherchant et goustant pour en trouver d'aigre pour son disner : aussy y eut-il un serviteur qui estant interrogué qu'il avoit laissé son maistre faisant, *ayant*, dict-il, *beaucoup de bien il cherche du mal :* aussy la plus-part des hommes passant par dessuz les choses bonnes et desirables qu'ils ont, s'attachent aux maulvaises et fascheuses.

Un marchand de vins excellens en cherchoit d'aigre pour son repas.

Mais ainsy ne faisoit pas Aristippus, ains estoit tousiours dispos à se soubsleiver et alleger en toute occurrence qui se presentoit, en se rangeant à la balance qui montoit à mont : car ayant un jour perdu une belle terre, il s'addressa à l'un de ses familiers qui faisoit le plus de mine de s'en condouloir et contrister avecques luy. *Viens ça*, dict-il, *n'as-tu pas une petite metairie seule, et moy, n'ay-je pas encores trois austres belles terres ?* L'austre luy advoua que si. *Pourquoy doncques n'est-il raisonnable de se condouloir avecques toy, plus-tost qu'avecques moy ?* Car c'est une fureur de se

Il faut, suivant Aristippus, ne pas s'affliger de ce qui est perdu, mais se réjouir de ce qui est sauvé.

douloir de ce qui est perdu, et ne se resjouyr pas de ce qui est saulvé; ains faire comme les petits enfants, ausquels si l'on oste un seul de beaucoup de leurs petits jouets, par despit ils quassent tous les austres, et puis plorent et crient à pleine teste : au cas pareil, si la fortune nous trouble en quelque chose, nous rendons toutes les faveurs qu'elle nous faict d'ailleurs inutiles et vaines à force de nous plaindre et de nous tourmenter.

Antipater, à la fin de sa vie, compte son bonheur.

Mais qu'est-ce que nous avons, me dira quelqu'un? et qu'est-ce que nous n'avons pas plus-tost, faust-il dire? l'un a l'honneur, l'austre belle maison, l'austre femme honneste, l'austre un vray amy. Antipater le philosophe, natif de la ville de Tarse, estant proche de sa fin, et rememorant les biens et heurs qu'il avoit eus en sa vie, n'oublia pas à y comprendre et compter l'heureuse naviguation qu'il avoit euë à venir de la Cilicie à Athenes : mais encores ne faust-il pas obmettre les choses qui nous sont communes avecques plusieurs, ains les tenir en quelque compte, et nous esjouyr de ce que nous vivons, que nous sommes sains et dispos, que nous voyons le soleil, qu'il n'y a point de guerre, qu'il n'y a point de sedition, ains que la terre se laisse labourer, la mer naviguer à qui veult, sans dangier, qu'il est loisible de parler et de se taire, se mesler d'affaires ou de se reposer : et si en aurons encores le repos de l'esprit plus asseuré; ces choses-là nous estants presentes, si nous

nous les figurons en nostre pensée absente, en nous rameinant en memoire souvent, combien la santé est regrettée et soubhaictée de ceulx qui sont malades, et la paix de ceulx qui sont affligez de guerres, combien il est desirable d'acquerir aucthorité si grande, et de tels amys à un homme estrangier et incogneu en une telle ville; et au contraire, quel regret c'est de les perdre après qu'on les a acquis: par ce qu'une chose ne peust pas estre grande ny precieuse alors que nous la perdons, et de nulle valeur alors que nous la possedons et en jouyssons, car le non estre ne luy peust adjouster ne prix ne valeur, ny ne faust pas que nous possedions ces choses comme grandes en tremblant tousiours de paour de les perdre et d'en estre privez, et cependant quand nous les avons les mettre en oubly et les mespriser comme choses de peu d'importance, ains en user cependant qu'on les a, et prendre plaisir à en jouyr, à celle fin que s'il advient qu'on les perde, qu'on en supporte la perte plus doulcement.

L'idée du malheur des autres doit nous rendre plus heureux.

Mais le plus grand nombre des hommes est bien d'advis, comme disoit Arcesilaüs, qu'il faust suivre de l'œil et de la pensée les poemes, les tableaux, les peinctures et les statues d'austruy, pour les bien contempler par le menu de poinct en poinct, et de bout en bout: mais quant à leur vie et à leurs mœurs, où il y a beaucoup de choses bien laides à veoir, ils les laissent là, en reguardant tousiours dehors les

Arcesilaus dit que la plupart des hommes ne sauroient contempler leur vie et leurs mœurs.

honneurs, les advancements et fortunes des austres, comme font les adulteres les femmes d'austruy, en mesprisant cependant les leurs propres. Et toutesfois, c'est un poinct de grande importance pour bien mettre son esprit à repos, de se considerer principalement soy-mesme, son estat et sa condition, ou pour le moins contempler ceulx qui sont au-dessoubz de soy, non pas comme font plusieurs, qui se comparent tousiours à ceulx qui sont au-dessuz d'eulx : comme pour exemple, les serfs qui ont les fers aux pieds, jugent bien-heureux ceulx qui sont deliez, et les serfs deliez les libres : ceulx qui sont libres, les citoyens : les simples citoyens, les riches : les riches bourgeois, les grands princes et seigneurs : les princes, les roys : et les roys finalement, les dieux, desirants, par maniere de dire, pouvoir tonner et esclairer ; et par ce moyen, estants ainsy tousiours indigents de ce qui est au-dessuz d'eulx, ils ne jouyssent jamais du plaisir de ce qui est en eulx :

L'homme est toujours indigent de ce qui est au-dessus de lui.

Des grands thresors de Gyges je n'ay cure,
Et ne feut onc mon cœur de la picqueure
De convoitise atteinct, ny envieux
De s'esgualer aux œuvres des haults dieux.
De royaulté grande point je n'affecte,
Ma vuë est trop pour cela imparfaicte,

C'estoit un Thasien qui disoit cela : mais un austre qui sera ou de Chio, ou de Galatie, ou de Bythinie, ne se contentera pas d'avoir sa part d'honneur, de credit et d'aucthorité en son

On n'est jamais content de sa destinée.

pays, parmy ses citoyens, ains plorera s'il ne porte l'habit de senateur et patrice : et s'il a loy de le porter, s'il n'est preteur Romain : et s'il est preteur, s'il n'est consul : et s'il est consul, s'il n'a esté le premier proclamé. Mais tout cela, qu'est-ce, sinon amasser des occasions affectées d'ingratitude envers la fortune, en se punissant et se chastiant soy-mesme ?

Le sage se console en ce qu'il se trouve moins malheureux que d'autres.

Mais celuy qui est sage, et qui a bon sens et bon entendement, s'il y a quelqu'un entre tant de milliers d'hommes que le soleil reguarde,

Et qui des fruicts de la terre vivons.

qui soit ou plus honoré, ou plus riche que luy, pour cela il ne se retire pas incontinent à part, plorant et se laissant aller, ains tire oultre son chemin, en benissant et remerciant sa fortune de ce qu'il vit plus honorablement et plus à son ayse qu'un million de millions d'austres. Car il est bien vray qu'en l'assemblée des jeux olympicques, on ne choisit pas ceulx à qui l'on a à combattre pour guaigner le prix ; mais en la vie humaine, les affaires sont tellement composez, qu'ils nous donnent moyen de nous vanter d'estre au-dessuz de plusieurs, et d'estre plustost enviez que de porter envie à d'austres, si d'adventure l'on n'est si presumptueux que de se parangonner à un Briareus ou à un Hercules.

Quand doncques tu auras beaucoup estimé comme grand seigneur un que tu verras estre

La comparaison entre le riche et le pauvre rend souvent la condition du pauvre plus agréable.

porté en une lictiere à bras, baisse un petit tes yeulx, et reguarde ceulx qui le portent sur leurs espaules; et après que tu auras réputé bienheureux ce grand roy Xerxes, pour avoir passé le destroict de l'Hellespont sur un pont de navires, considere aussy ceulx à qui l'on faisoit, à coups de baston, coupper et caver le mont Athos, et ceulx à qui l'on couppa les aureilles et le nez, parce que la tourmente avoit rompu ledict pont de vaisseaux : et quant et quant, imagine en toy-mesme quel est leur pensement, et combien ils reputent ta vie et ta condition heureuse au prix de la leur.

Socrates montre qu'il n'y a de réellement cher que ce dont on peut se passer.

Socrates ayant ouy dire à quelqu'un de ses familiers : *ceste ville est merveilleusement chere; le vin de Chio couste dix escus, la pourpre trente escus, la chopine de miel cinq drachmes;* il le print et le meina aux bouttiques où l'on vendoit la farine, demy picotin pour un obole, à bon marché; et puis là où l'on vendoit les olives, un picotin pour deux doubles, bon marché; puis en la fripperie, où l'on vendoit les habits un saye pour dix drachmes, bon marché : on vit doncques à bon marché en ceste ville. Aussy nous, quand nous entendrons quelqu'un qui dira que nostre estat est petit, et nostre fortune basse, d'austant que nous ne serons point consuls, nous ne serons point gouverneurs de provinces, nous luy pourrons respondre : mais au contraire, nostre estat est honorable, et nostre vie bien-heureuse, d'austant que nous ne demandons point l'aulmosne, nous

nous ne sommes point porte faix, nous ne guaignons point nostre pain à flatter.

La jalousie et l'envie sont les deux plus cruels ennemis de l'homme.

Toutesfois, pource que nous sommes venus à telle folie, pour la pluspart, que nous accoustumons à vivre plustost aux austres qu'à nous-mesmes, et que nostre nature est corrompuë d'une si impuissante jalousie, et si grande envie, qu'elle ne se resjouyt pas tant de ses biens propres, comme elle se contriste de ceulx d'austruy : ne reguarde pas seulement ce qu'il y a de reluisant et de renommé en ceulx que tu admires et que tu estimes tant heureux ; mais en te baissant et entre-ouvrant un petit, par maniere de dire, le rideau, et le voile d'apparence et d'opinion qui les couvre, entre au dedans, et tu y verras de grands travaulx, et de grands ennuis et fascheries.

Pittacus, personnage rempli de mérite, étoit malheureux par la mauvaise tête de sa femme.

Au moyen de quoy Pittacus, ce personnage tant famé et renommé pour sa vaillance, sa sagesse et sa justice, festoyoit un jour quelques siens amys estrangiers : sa femme, qui survint sur le milieu du bancquet, en estant courroucée, renversa la table avecques tout ce qui estoit dessuz. Les estrangiers en feurent tous honteux ; mais luy n'en feit austre chose que dire : *il n'y a celuy de nous qui n'ayt en soy quelque deffault ; mais quant à moy, je n'ay que ce seul poinct, de la maulvaise teste de ma femme, qui me guarde d'estre austrement en tout et par-tout très-heureux.*

Tel au-dehors en public semble heureux,
Qui, porte ouverte, au-dedans malheureux

Se trouve : en tout sa femme est la maistresse ;
Elle commande, elle tanse sans cesse :
Il a plusieurs causes de se douloir ;
Je n'en ay point qui force mon vouloir.

La pompe apparente ne fait que masquer les chagrins intérieurs.

Il y a plusieurs telles hargnes secrettes en ceulx qui sont riches, en ceulx qui tiennent les grands lieux, voire aux roys mesmes, que le vulgaire ne cognoist pas, pour austant que la pompe et le bombant les cache.

Fils d'Atreus, heureux sans tare auscune,
Comblé de biens, enfant de la Fortune.

Iliad. liv. 3.

Tout cela n'est que commemoration de beatitude exterieure, à cause des armes, des chevaulx, des gens de guerre qu'il avoit autour de luy : mais la voix de ses passions procedant du dedans, desment ceste vaine opinion-là :

Jupiter a ma douloureuse vie
A un destin miserable asservie.

Iliad. liv. 13.

Et cest austre,

O que tu es, vieillard, bien fortuné,
A mon advis, toy et quiconque né
En petit lieu, sans dangier et sans gloire,
As achevé la vie transitoire !

Euripid. trag. d'Iphigénie.

La volonté démesurée nuit a la tranquillité de l'esprit.

On peust doncques, par telles meditations, espuiser un peu de la plaintifve quærimonie à l'encontre de la fortune, qui toujours ravalle et desestime sa propre condition, en hault, louant et exaltant celle des austres. Mais ce qui nuit austant que chose qui soit à ceste tranquillité d'esprit, c'est quand on a les eslans de la volonté desmesurez et disproportionnez à la puis-

sance, comme quand on prend des voiles plus grandes que ne requiert la navire, et que l'on se promet en ses desirs et en ses esperances plus que l'on ne doibt ; et puis quand on veoit à l'espreuve que l'on n'y peust parvenir, on s'en prend à la fortune, et en accuse-l'on sa destinée, et non pas sa propre folie. Car, ny celuy qui vouldroit tirer une flesche avecques une charrue, ny courir un liepvre avec un bœuf, ne se pourroit dire malheureux, ne celuy qui vouldroit prendre les cerfs avecques une seime ou avecques un verveu, ne pourroit accuser la maulvaise fortune de luy estre contraire ; mais bien faust-il qu'il condamne sa propre temerité et folie, de vouloir attenter choses impossibles : duquel erreur la principale cause est le fol et aveugle amour de soy-mesme, qui rend les hommes amateurs des premiers lieux, opiniastres en toutes choses, et voulants tout pour eulx insatiablement, sans jamais estre contents : car non-seulement ils veulent estre riches ensemble et sçavants, dispos, robustes et plaisants, les mignons du roy, les gouverneurs des villes, mais encores, s'ils n'ont les meilleurs chiens, les plus vistes chevaulx, les cailles et les cocqs les plus courageux au combat, ils ne peuvent avoir patience.

L'amour propre rend opiniâtre et insatiable.

Dionysius l'aisné ne se contentoit pas d'estre le plus grand et le plus puissant tyran qui feust de son temps ; mais pour austant qu'il n'estoit pas meilleur poete que Philoxenus, et qu'il ne sçavoit pas si bien discourir comme Platon,

Dionysius auroit voulu posséder tous les talens.

il s'en indigna et s'en irrita si aigrement, qu'il en jecta l'un dedans les carrieres où l'on mettoit les criminels et serfs de peine, et en envoya vendre l'austre comme esclave en l'isle d'Ægine. Alexandre le grand n'estoit pas ainsy; car estant adverty que Brisson le coureur, auquel il couroit en carriere à qui guaigneroit le prix de vitesse, s'estoit feinct en sa course, il s'en courroucea bien asprement à luy: et pour ce faict sagement Homere; car ayant dict d'Achilles,

Alexandre se fâche contre le coureur Brisson.

> Tel que des Grecs, sans austruy blasonner,
> Nul ne se peust à luy parangonner,

il adjouste incontinent après,

> Au faict de Mars; car quant à l'eloquence,
> Il y en a de plus grande excellence.

Apelles ferme la bouche à Megabysus.

Megabysus, un grand seigneur de Perse, alla un jour en la boutique d'Apelles, là où il peignoit; et comme il s'entremeist de parler de l'art de la peincture, Apelles luy ferma la bouche dextrement en luy disant: *tandis que tu as guardé le silence, tu semblois estre quelque chose de grand, à cause de tes chaisnes et carquans d'or, et de ta robbe de pourpre; mais maintenant il n'est pas ces petits garçons-là qui broyent l'ochre, qui ne se mocquent de toy, voyant que tu ne sçais ce que tu dis.* Et neantmoins auscuns d'iceulx estiment que les philosophes Stoïcques se jouent et se mocquent quand ils leur entendent dire que le sage, selon leur opinon, est non-seulement prudent, juste et vaillant, mais aussy

qu'ils l'appellent orateur, capitaine, poëte riche, et roy mesme ; et eulx cependant veulent bien avoir toutes ces qualitez-là, et s'ils ne les ont, ils en sont desplaisants.

Les dieux ont différente puissance.

Et toutesfois entre les dieux, l'un a sa puissance en une chose, l'austre en une austre ; et pour ce, est l'un surnommé *Envalius*, c'est-à-dire belliqueux : l'austre *Mantous*, c'est-à-dire propheticque : l'austre *Cerdous*, c'est-à-dire guaignant à trafficquer ; et Jupiter renvoye Venus aux licts et chambres nuptiales, non pas à la guerre, comme ne luy appartenant pas de se mesler des armes : joinct qu'il y a de ces qualitez-là que nous affectons, et où nous pretendons, qui ne peuvent estre ensemble, parce qu'elles sont contraires les unes aux autres : comme l'exercice d'eloquence et les arts mathématicques ont besoing de repos et de loisir : et au contraire, le credit au gouvernement et la faveur des princes, ne s'acquierent pas sans s'empescher d'affaires, et sans assiduité grande à faire la cour. Comme le manger beaucoup de chair et boire force vin rendent le corps fort et robuste, et l'ame imbecille ; et le soing continuel d'amasser argent et de le conserver, augmentent les richesses ; et au contraire le mespris et contemnement des biens terriens, est un grand entretien pour l'estude de la philosophie.

L'éloquence et les mathématiques demandent du repos.

Manger et boire beaucoup rend le corps robuste et l'ame imbécille.

Et pourtant toutes choses ne conviennent pas à tous, ains faust, en obeissant à la sentence d'Apollo Pythicque, apprendre à cognoistre

User de soi suivant son destin.

soy-mesme, et puis user de soy, et s'addonner à ce à quoy l'on est né, et non pas torcer la nature, en la tirant par les cheveulx, en maniere de dire, tantost à une imitation de vie, et tantost à une austre.

Le cheval est pour servir à la guerre :
Pour la charrue à labourer la terre,
Il faut le bœuf. Le daulphin court volant,
Jouxte la nef en pleine mer cinglant.
Le fier sanglier, qui de tuer menasse,
Hardy levrier trouve qui le terrasse.

Accuser la nature, c'est folie.

Mais celuy qui se courrouce et se fasche qu'il n'est tout ensemble leon de montaigne, se fiant à sa force, et un petit chien de Malthe, nourry au gyron d'une riche veufve, c'est un fol insensé ; et de rien plus sage n'est celuy qui veult ressembler à Empedocles, ou à Platon, ou à Democritus, escripvant de la nature du monde, et de la verité des choses, et quant et quant entretenir et coucher avecques une riche vieille, comme Euphorion ; ou bien boire et jouër avecques Alexandre le grand, comme faisoit un Medius, et qui se despite et desplaist de ce qu'il n'est estimé pour ses richesses, comme Ismenias, et pour sa vertu, comme Epaminondas. Mais les coureurs ne se tourmentent pas de ce qu'ils n'ont les couronnes des luicteurs, ains se contentent et s'esjouyssent des leurs.

Sparte t'est escheute, mets peine de l'orner, comme dict le commun proverbe, et suivant le dire de Solon :

Ce neantmoins changer nostre bonté
Nous ne vouldrions à leur meschanceté :
Car la vertu est ferme et perdurable,
Et la richesse incertaine et muable.

Straton, le philosophe naturel.

Straton, le philosophe naturel, entendant que son concurrent, Menedemus, avoit beaucoup de fois plus d'auditeurs et de disciples que luy, *quelle merveille est-ce*, dict-il, *s'il y a plus de gens qui veulent estre lavez que huilez?* c'est-à-dire, qui aiment mieulx vivre mollement à leur plaisir, comme leur maistre Menedemus, que durement et austerement, comme je les enseigne. Et Aristote escripvant à Antipater : *il ne faust pas*, dict-il, *qu'Alexandre seul se magnifie de ce qu'il commande à grand nombre d'hommes ; mais aussy et non pas moins ceulx qui ont la creance et opinion telle qu'il fauste des dieux.* Ceulx qui exaltent ainsy leur estat, ne seront jamais envieux de celuy des austres. Et maintenant nous ne requerons pas que la vigne porte des figues, ny que l'olivier porte des raisins ; mais nous, si nous n'avons tous les advantages ensemble, et des riches, et des doctes, et des guerriers, et des philosophes, et flatteurs et plaisants, et des hommes libres et francs, et des despensiers, et des espargnants, nous nous calomnions, et sommes ingrats envers nous-mesmes, et mesprisons nostre vie comme indigente et necessiteuse. Mais oultre cela, nous voyons que la nature mesme nous admoneste ; car ainsy comme elle a preparé aux bestes brutes divers moyens de

Aristote écrit à Antipater sur la gloire d'Alexandre.

Les arbres ne portent pas toutes sortes de fruits, contentons-nous donc de notre état.

se paistre et nourrir, et n'a pas faict que toutes devorassent la chair, ou toutes vescussent de grains et de semences, ne toutes fouillassent les racines : aussy a-elle donné aux hommes plusieurs sortes de nourriture. Les uns vivent de leur bestail, les austres du labourage, les austres de la volerie, les austres de la pescherie. Et pourtant faust-il que chascun choisisse la maniere qui est plus sortable à sa nature, et qu'il l'exerce et la suive, et ne convaincre pas le poëte Hesiode d'avoir deffectueusement parlé, et non pas assez dict,

Chacun doit choisir et suivre l'état qui lui convient.

Et le potier au potier porte envie ;
Et le maçon au maçon.

Car non-seulement nous sommes envieux de ceulx qui sont de mesmes estats et mesmes mœurs que nous, mais il y a jalousie entre les riches et les sçavants, entre les riches et les nobles, entre les advocats et les rhetoriciens ; voire jusques-là, que des personnes libres et de noble maison auront envie sur un joueur de comœdies qu'ils verront avoir plaisamment reussy en un theatre, et sur des baladins ou des valets qu'ils entendront estre bien venus et en grand credit ès cours des princes et des roys, les reputants heureux jusques à une pasmoyson d'esbahissement, et jusques à s'en desplaire à eulx-mesmes et s'en troubler grandement.

La jalousie est souvent attachée à des objets ridicules.

Mais qu'il soit ainsy, que chascun de nous ayt en soy-mesme les thresors de contentement

Le trésor de la joie et du contentement est en nous.

ment et de mescontentement, et que les tonneaux des biens et des maulx ne soyent pas sur le seuil de l'huis de Jupiter, comme dict Homere, mais bien en l'ame de chascun de nous, les diverses passions le donnent assez à cognoistre : car les fols et mal advisez negligent et laissent aller sans en jouyr les biens qu'ils ont presents, tant ils ont tousiours l'esprit tendu du soucy de l'advenir ; et les sages rememorent si vifvement ceulx qu'ils ont desja passez, qu'ils se les rameinent et s'esjouyssent comme s'ils estoyent encores presents : car le present ne se laissant toucher à nous que par un bien petit moment de temps, et fuyant aussy-tost notre sentiment, semble aux fols n'estre point nostre, et ne nous appartenir point. Ains comme ce cordier-là que l'on peinct en la description des enfers, laisse consumer à un asne paissant auprès de luy, austant de corde de genest comme il en peust plier et tordre : aussy l'oubliance de plusieurs, ingrate et sans auscun sentiment, venant à receuillir et devorer quant-et-quant, et faire esvanouir toute action honneste, tout office de vertu, tout agreable passe-temps, tout desduict, et toute amiable conversation, ne permet pas que la vie soit une et mesme, le passé demourant enchaisné avecques le present ; ains divisant la journée d'hyer d'avecques celle d'aujourd'huy, celle d'aujourd'huy d'avecques celle de demain, met tout ce qui a esté avecques ce qui ne feust oncques, en en faisant perir toute soubvenance.

Les fols ne regardent pas le tems present comme nôtre.

L'oubliance fait souvent évanouir beaucoup de jouissance.

L'homme ne se souvient que du mal qu'il a éprouvé, et très-peu du bien dont il a joui.

Ceulx qui, aux escholes et disputes des philosophes, ostent toutes augmentations, disants que la substance coule continuellement, font de paroles un chascun de nous, à toute heure, austre et austre que soy-mesme ; mais ceulx-cy, à fauste qu'ils ne peuvent retenir en leur memoire le passé, ny le comprendre et arrester, ains le laissent tousiours escouler, se rendent eulx-mesmes, par effect et au vray, vuides et vains à chasque jour present, et dependants tousiours du lendemain, comme si ce qu'ils feirent ou qu'ils eurent l'année passée, ou n'agueres, ou mesme hyer, ne leur appartenoit en rien, et du tout ne leur feust oncques advenu. Cela doncques est l'une des choses qui trouble l'equanimité et tranquillité d'esprit, et cecy encores plus ; c'est que, comme les mouches ne se peuvent tenir contre les endroicts des mirouërs qui sont bien lissez, ains glissent, et au contraire elles s'attachent bien à ceulx qui sont rabotteux et scabreux, et où il y a des graveures : aussy les hommes glissants dessuz les adventures qu'ils ont euës guayes, joyeulses et prosperes, s'attachent à la rememoration des adverses et mal-plaisantes ; ou plustost, ainsy que l'on dict qu'au territoire de la ville d'Olynthe y a un endroict qui est mortel aux escharbots, à raison de quoy il est aussy appellé *Cantharolethron*, pource que, quand les escharbots y entrent une fois, jamais ils n'en peuvent sortir, ains tournent et virent tant là-dedans, qu'ils y meurent : aussy se

L'homme songeant au malheur n'en détache pas aisément son idée.

laissants une fois couler en la rememoration de leurs malheurs passez, jamais plus ils n'en veulent sortir ny respirer ; et au contraire, il faust faire comme quand on peinct un tableau, là où on cache dessoubz les couleurs brusques et mornes, et met-on au-dessuz les guayes et claires. Car d'effacer du tout les mesadventures, et s'en delibvrer entierement, il n'est pas possible, pource que l'harmonie du monde est composée de choses contraires, ne plus ne moins que d'une lyre et d'un arc, et n'y a rien du tout ès choses humaines qui soit tout pur et net, ains comme en la musicque il y a des voix haultes et basses, et des sons aigus, et d'austres graves : et en la grammaire des lettres que l'on appelle voyelles, et d'austres muettes, et n'est pas grammairien ny musicien qui hait et fuyt les unes et aime les austres, mais celuy qui se sçait servir de toutes, et les mesler ensemble selon son art. Aussy les affaires et occurrences humaines, ayant des contrequarres les unes avecques les autres, d'austant que, comme dict Euripides,

Les affaires bonnes et mauvaises se balancent.

Jamais le bien n'est separé du mal.

ains y a ne sçay quel meslange pour faire que tout aille bien : il ne faust pas se descourager, ny se laisser aller par les unes quand elles adviennent, ains faust faire comme les harmonicques et musiciens, en rebouchant tousiours la poincte des adverses par la recordation des prosperes, et embrassant tousiours les bonnes

Il faut toujours opposer le bonheur au malheur, pour tenir l'accord dans la vie.

avecques les maulvaises fortunes, faire une composition de vie bien accordante, et propre à un chascun : car il n'est pas ainsy comme disoit Menander :

Chascun de nous, au jour de sa naissance,
A d'un bon ange aussy-tost l'assistance
Pour le guider tout le long de sa vie.

Mais plustost, comme dict Empedocles, incontinent que nous venons sur terre, deux demons et deux destins nous prennent et nous instituent :

La Chthonié est la fée terrienne,
Heliopé tournant la veuë sienne
Vers le soleil : la Deris, qui ses mains
Aime tousiours teindre au sang des humains.
Harmonié à la face riante,
Callisto belle, et Æschra mal plaisante ;
Thoosa viste, et Dinæe, qui tout
Ce qu'entreprendre elle ose, meine à bout :
Nemertes, blanche et nette comme yvoire ;
Et Asaphie aussy, l'obscure et noire.

La vie est remplie d'inégalités.

Tellement que nostre natifvité recepvant les semences de toutes ces passions-là, meslées et confuses ensemble ; et pour ceste raison nostre vie en estant fort inesguale, l'homme de bon jugement et sage, doibt soubhaicter et demander aux dieux les meilleures ; mais se disposer aussy à entendre des austres, et à se servir de toutes, en ostant de chascune ce qui y pourroit estre de trop.

Car, non-seulement celuy qui se souciera le moins du demain, arrivera le plus joyeusement à demain, ainsy que souloit dire Epicurus,

mais aussy la richesse, la gloire, l'aucthorité et le credit, resjouyssent plus ceulx qui moins redoubtent leurs contraires : car le trop ardent desir que l'on a de chascune d'icelles, imprimant aussy une trop vehemente paour de les perdre, rend le plaisir de la jouyssance foible et mal asseuré, ne plus ne moins qu'une flamme qui est agitée du vent. Mais celuy à qui la raison donne tant de force, que de pouvoir dire, sans craindre ny trembler, à la fortune :

Le trop grand desir des choses imprime une trop grande crainte de les perdre.

Tu me peux bien oster quelque plaisir,
Mais peu laisser aussy de desplaisir.

c'est celuy qui plus joyeusement jouyt des biens quand ils sont presents, pour son asseurance, et pour ne redoubter point la perte d'iceulx comme si c'estoit chose insupportable.

Et en cela peust-on non-seulement admirer, mais aussy imiter la disposition d'Anaxagoras en vertu, quand il entendit que son fils estoit trespassé, il dict, *je sçavois bien que je l'avois engendré mortel :* et dire à chasque occurrence de malheurs fortuits, je sçavois bien que j'avois des richesses transitoires, et non permanentes : je sçavois bien que ceulx qui m'avoyent conferé telle dignité, me la pouvoyent oster : je sçavois bien que j'avois une femme de bien, mais femme toutesfois : et un amy qui estoit homme, c'est-à-dire, animal de nature muable, comme disoit Platon. Car telles preparations, et dispositions, si d'adventure il nous arrive quelque cas contre nostre volonté,

Anaxagoras, sa réponse admirable au sujet de la mort de son fils.

Résignation nécessaire au bonheur.

et non pas contre nostre attente, nous ostent tous tels regrets, *je n'eusse jamais pensé, j'attendois bien austre chose, je n'eusse jamais cuidé que telle chose eust peu advenir* (qui sont comme battements de cœur, et hastements de pouls) et arrestent soubdain toute furieuse esmotion et trouble d'impatience.

Les événemens inattendus sont ceux qui frappent davantage.

C'est pourquoy Carneades aux grands affaires avoit accoustumé de ramentevoir aux hommes, que ce qui advient contre l'esperance ou attente, glisse facilement en desplaisir et douleur. Le royaulme de Macedoine n'estoit qu'une petite partie de l'empire Romain, mais le roy Perseus l'ayant perdue, luy-mesme regrettoit sa fortune, et de tout le monde estoit jugé très-malheureux, et très-infortuné : au contraire, celuy qui l'avoit vaincu, Paulus Æmylius, ayant remis entre les mains d'un austre son armée, qui commandoit à la terre et à la mer, estoit couronné de chappeaux de fleurs, et sacrifioit aux dieux, estant à bon droict estimé de tout le monde bienheureux : d'austant que l'un sçavoit bien qu'il avoit reçeu une puissance, laquelle il luy faudroit rendre au bout de son terme : l'austre en avoit perdu une, qu'il ne s'attendoit pas jamais de perdre. Le poëte mesme Homere nous donne bien à entendre, quel est ce qui arrive contre toute attente et esperance, quand il faict qu'Ulysses plore pour la mort de son chien, et neantmoins estant assis auprès de sa femme qui ploroit, il ne plore point, d'austant qu'il

La surprise arrache des larmes.

estoit là venu, ayant de longue-main anticipé et dompté par le jugement de la raison son affection : et au contraire il estoit tombé à l'improuveu soubdainement, contre son attente, en l'austre accident.

L'opinion nous fâche souvent.

Mais en somme, des choses qui nous adviennent contre nostre volonté, les unes nous griefvent, et nous offensent par nature : les austres, et la pluspart, par opinion et maulvaise accoustumance nous apprenons à nous en fascher. Et pource ne seroit-il pas maulvais d'avoir tousiours à main ce mot de Menander,

Il ne t'est rien de grief mal advenu,
Si tu ne feins t'estre mesadvenu.

Car comment, dict-il, te peust-il appartenir, s'il ne touche ny à ton corps ny à ton ame : comme pour exemple, l'estat roturier de ton pere, l'adultere de ta femme, la perte de quelque honneur, ou de quelque preeminence, tous lesquels inconvenients peuvent arriver à l'homme, que ny son corps ny son ame, pour leur presence, ne s'en porteront ja pis, ains seront en très-bon estat : et à l'encontre de ceulx qui naturellement nous griefvent, comme sont les maladies, les travaulx, la mort et perte d'amys, ou d'enfants, il faust opposer un austre mot du poëte Euripides,

L'infortune est chose ordinaire et commune.

Helas ! mais quoy ? helas ! cest'infortune
Est chose à l'homme ordinaire et commune.

Car il n'y a raison ny remonstrance qui retienne

tant la sensualité, quand elle glisse et se laisse emporter à ses affections, que celle qui luy ramentoit et reduict en memoire la commune et naturelle necessité, par le moyen de laquelle l'homme, à cause de son corps, estant meslé et composé, expose ceste seule anse à la fortune, par où elle le peust prendre, au demourant seur et asseuré en ce qui est le principal et le plus grand en luy.

L'infortune ne peut détruire ce qui est en nous.

Demetrius ayant prins la ville de Megare demanda au philosophe Stilpon, si on luy avoit point pillé quelque chose : Stilpon luy respondict, *je n'ay veu personne qui emportast rien qui feust à moy :* aussy quand bien la fortune nous auroit pillé et osté tout le reste, encores avons nous quelque chose en nous,

Qu'on ne sçauroit n'emporter ne piller.

La nature humaine est au-dessus de la fortune.

Et, pourtant ne faust-il pas du tout ravaller ny deprimer si fort la nature humaine, comme si elle n'avoit rien de ferme ny de permanent, ou qui feust par dessuz la fortune : ains au contraire sçachant que c'est la pire et plus petite partie de nous, fresle et vermoulue, par laquelle nous sommes subjects à la fortune, et que de la meilleure partie nous en sommes seigneurs et maistres, en laquelle sont situées et fondées les meilleures qualitez qui soyent en nous, les bonnes opinions, les arts et sciences, les bons discours tendants à la vertu, lesquelles sont de substance incorruptible, et qui ne nous peust estre desrobbée : faust que nous

maintenions

maintenions asseurez et invincibles à l'advenir, disants à l'encontre de la fortune ce que Socrates dict à l'encontre de ses accusateurs Anytus et Melitus, addressant sa parole aux juges : *Anytus et Melitus ne peuvent bien faire mourir, mais de me porter dommage ils ne sçauroyent.* Aussy la fortune me peust bien faire tomber en maladie, m'oster mes biens, me mettre en male grace d'un peuple ou d'un prince : mais elle ne peust rendre meschant, ne couard, ny lasche et vil de cœur, ny envieux celuy, qui est homme de bien, vaillant et magnanime, ne luy oster la disposition rassise de prudence, de la presence de laquelle la vie de l'homme a tousiours plus grand besoing que la navire n'a de la presence du pilote sur la mer : car le pilote ne sçauroit pas quand il luy plaist addoulcir la tourmente, ny appaiser la violence du vent, ny guaigner le port toutes les fois qu'il luy en seroit bien besoing, ny constamment sans trembler attendre tout ce qui sçauroit advenir, ains court fortune, tant qu'il ne desespere point pouvoir user de son artifice,

Socrates, sa réponse à ses accusateurs.

Le pilote ne peut appaiser la tempête, mais l'homme peut se maîtriser.

Calant la voile tout à bas,
Tant que paroist un peu le mas
Par dessuz la mer tenebreuse :

Et lors il se sied tremblant et branlant de frayeur : mais la disposition de l'homme prudent, oultre ce qu'elle apporte serenité et tranquillité aux corps en dissipant, pour la plus-part, les preparatifs des maladies par continence, sobre

diete, exercices et travaulx moderez, si encores du dehors il advient par fortune quelque commencement d'indisposition, comme s'il faust à un vaisseau passer par dessuz un rocher caché soubz-l'eau, il le traverse avecques un leger et habile trinquet, comme dict Asclepiades. Mais si d'adventure il arrivoit quelque si grand inconvenient contre toute esperance, que puissance humaine n'en peust venir à bout, le port est prochain, et se peust on saulver à nage hors du corps, comme hors d'un esquif qui faict eau : car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché et lié au corps, lequel il tient estroictement embrassé, comme faict Ulysses en Homere un figuier sauvage de paour de tomber dans le gouffre de Charybdis qui estoit au dessoubz,

La crainte de mourir, plutôt que le desir de vivre tient le fol attaché à la vie.

Æschylus, trag. de Philoctetes.

Là où le vent ne le laisse amarer,
Et ne le souffre aussy pas demarer,

Se desplaisant infiniement en l'un, et redoubtant effroyéement l'austre.

La connoissance de la nature de l'ame apprend à ne pas redouter la mort.

Mais celuy qui a tant soit peu de cognoissance de la nature de l'ame, et qui discourt et considere en soy-mesme, que la mort advenant, il se faict une mutation d'icelle en mieulx, ou pour le moins non en pis, certainement ce luy est un grand entretien de repos et tranquillité en son ame de ne redoubter point la mort : car qui peust, alors que la vertu et la partie propre à l'homme est la plus forte, vivre joyeusement,

et qui peust aussy lors que la contraire ennemye de la nature surmonte, s'en despartir hardiment et sans crainte, en disant,

Quand je vouldray Dieu me delibvrera : *Euripides, trag. des Bacchantes.*

Que pourrions-nous imaginer qui peust advenir de fascheux, de moleste, ny de turbulent à homme de telle resolution ? Car celuy qui peust dire, *je t'ay prevenu Fortune et t'ay bouché toutes tes advenues, j'ay estouppé toutes tes entrées :* celuy-là ne s'asseure pas sur des barrieres, ny sur des portes fermées à clefs, ny des murailles, ains sur des sentences philosophicques, et discours de raison, dont tous ceulx qui le veulent sont capables, et ne les faust pas descroire, ny s'en deffier, ains plustost les admirer, et estimer avecques un ravissement d'esprit affectionné, en faisant preuve et experience de soy-mesme premierement ès choses moindres, pour puis après parvenir aux plus grandes, en ne fuyant et ne rejectant pas le soing et la diligence de bien cultiver et exerciter son ame. Quoy faisant à l'adventure ny trouvera l'on pas tant de difficulté, comme l'on pense : car la mignardise de nostre ame s'arrestant tousiours à ce qui luy est plus aysé, et s'en refuyant incontinent de la cogitation des choses molestes et fascheuses, aux agreables et plaisantes, faict qu'elle demoure tendre et non exercitée à l'encontre de la delicatesse et de la douleur.

La philosophie est une grande ressource pour les événemens.

Notre foiblesse nous empêche de songer aux choses fâcheuses.

Mais celle qui s'apprent par accoustumance,

L'opinion fait croire pénibles des choses qui ne le sont pas.

et s'exercite à soubstenir l'apprehension d'une maladie, d'une adversité, d'un bannissement, et qui se parforce de combattre par raison contre chascun de tels accidents, trouvera par experience qu'il y a beaucoup de faulseté, de vanité, et d'imbecillité ès choses que par erreur d'opinion on estime penibles, douloureuses et effroyables, ainsy que la raison le demonstre à qui veult s'arrester à discourir particulierement de chascune : et toutesfois il y a encores plusieurs qui redoubtent effroyéement ce dire de Menander,

Homme vivant affermer ne sçauroit ;
Tel cas jamais venir ne me pourroit :

Ne sçachants pas combien sert à s'exempter de tout ennuy et toute fascherie, s'exerciter à pouvoir reguarder à yeulx ouverts à l'encontre de la fortune, et ne rendre point les apprehensions et imaginations en soy-mesme molles et effeminées, comme estant nourry à l'ombre, soubz des esperances qui cedent et plient tousiours à leurs contraires, et ne se roidissent jamais à l'encontre de pas un : mais nous pouvons aussy dire à l'encontre de Menander, il est vray qu'homme vivant ne sçauroit dire, *cela jamais ne m'adviendra :* mais aussy pouvons-nous dire, *tant que je vivrai, jamais je ne feray cela : je ne mentiray jamais : jamais je ne tromperay : jamais je ne faulseray ma foy : je ne surprendray jamais personne :* car cela estant en nostre puissance, n'est pas peu de moyen, ains grand achemine-

L'homme ne peut parer au hazard, mais il peut répondre de tout ce qui dépend de lui.

ment au repos de l'esprit : comme au contraire le remords de la conscience, *je sçay que j'ay commis telle meschanceté*, laisse, comme un ulcere en la chair, une repentance en l'ame, qui tousiours s'esgratigne et s'ensanglante elle mesme : car la raison oste et efface les austres tristesses, angoisses et douleurs, mais elle engendre celle de la repentance, laquelle se mord avecques honte, et se punit elle-mesme. Car ainsy comme ceulx qui tremblent de froid, ou bruslent de chauld en fiebvre, en sont plus affligez et plus tourmentez que ceulx qui souffrent les mesmes passions par causes exterieures de froideur d'hyver, ou de chaleur d'esté : aussy les mesadventures fortuites et casuelles apportent des douleurs plus legeres, comme venants du dehors. Mais quand on dict,

La raison qui efface la tristesse augmente le repentir.

> Austre que moy nullement ne me cause
> Ces maulx ; j'en suis moy-mesme seul la cause :

Ce que l'on a accoustumé de regretter et lamenter du fond du cœur, quand on se sent coulpable de quelque crime, cela rend la douleur d'austant plus griefve, qu'elle est conjoincte à honte et infamie.

La pureté de l'ame rend l'homme plus serein que toutes les jouissances apparentes.

Et pourtant n'y a-il maison plantureuse ny quantité grande d'or et d'argent, ny dignité, et noblesse du sang, ny grandeur d'estat et office, ny grace ou vehemence de parler, qui apporte tant de serenité et de tranquillité calme à la vie de l'homme, que d'avoir l'ame pure et nette de tous meschants faicts, volontez et

conseils, et les mœurs qui sont la source, dont coulent toutes nos honnestes et louables actions impollues, et non troublées ny infectées d'auscun vice : c'est ce qui leur donne une efficace guaye : et comme divinement inspirée avecques une grandeur et fermeté de courage, et avecques une soubvenance plus joyeuse et plus constante, que l'esperance, que descript Pindare, nourrice de la vieillesse. Car ne plus ne moins que les bouëttes où l'on met l'encens, ainsy que disoit Carneades, encores après qu'elles sont vuides retiennent la bonne odeur longuement : aussy les bonnes et honnestes actions sortants de l'ame de l'homme sage, y laissent tousiours une agreable et tousiours fresche recordation, par laquelle la joye et liesse arrousée florit en vigueur et mesprise ceulx qui lamentent et diffament ceste vie, comme si c'estoit une gehenne et lieu de tourments, ou un confinement où les ames feussent releguées et bannies.

L'espérance, nourrice de la vieillesse.

Les bonnes actions donnent des souvenirs agréables.

Et ne puis que je ne louë grandement le propos de Diogenes, lequel voyant quelquefois en Lacedæmone un estrangier, qui se paroit et ornoit curieusement pour un jour de feste : *comment*, dict-il, *l'homme de bien n'estime-il pas que tousiours soyent festes pour luy ? ouy certainement, et feste fort celebre et solemnelle, si nous sommes sages.* Car ce monde est un temple très-sainct, et très devot, dedans lequel l'homme est introduict à sa natifvité, pour y contempler des statues non ouvrées et taillées de mains d'hom-

Chaque jour est un jour de fête pour l'homme de bien.

mes, et qui n'ont auscun mouvement, mais celles que la divine pensée a faictes sensibles, pour nous representer les intelligibles, comme dict Platon, ayants en elles les principes empreincts de vie et de mouvement, c'est à sçavoir, *le soleil*, *la lune*, *les estoilles*, *et les rivieres*, jectants tousiours eau fresche dehors, et la terre qui envoye et fournit sans cesse aliments aux animaulx et aux plantes.

L'homme ne doit pas être gai à certains jours marqués.

Ainsy faust-il estimer, que la vie de l'homme soit comme une profession et entrée en une très-parfaicte religion : pourtant estoit-il convenable qu'elle feust remplie de grande tranquillité d'esprit et de continuelle joye, non pas comme faict le vulgaire de maintenant, qui attent la feste de Saturne, ou celle de Bacchus, ou celle de Minerve, pour se resjouyr, et pour rire un ris achepté à prix d'argent, qu'ils payent à des baladins et à des badins et joueurs de farces pour les faire rire à force. Et puis en ces festes-là nous demourons assis honnestement, sans nous tourmenter : car il n'y a personne qui face des regrets quand on le recoipt en la confrairie, ne qui se lamente en reguardant les jeux Pythicques, ny qui jeusne ès festes de Saturne : et au contraire les festes que Dieu mesme a instituées, et que luy-mesme conduict et ordonne, ils les contaminent et deshonorent, les passants le plus souvent en pleurs, regrets, et gemissements, ou pour le moins en soucis et ennuis fort laborieux.

L'homme n'est malheureux que pour ne pas vouloir écouter les conseils.

Ils prennent plaisir à ouyr les instruments de musicque, qui sonnent plaisamment, et les oyseaulx qui chantent doulcement, et voyent volontiers les animaulx qui se jouënt, et qui saultent de guayté de cœur, et au contraire ils s'offensent de ceulx qui hurlent, ou qui buglent et fremissent, ou qui ont une hydeuse et triste mine à les veoir : et cependant voyants tout le cours de leur propre vie, triste, morne, travaillé et opprimé des plus tristes passions, plus laborieux affaires, et de cures et soucis qui ne prennent jamais fin, non-seulement ils ne se veulent pas donner à eulx-mesmes quelque relasche et quelque moyen de respirer, mais qui pis est, ils ne veulent pas recepvoir les paroles et remonstrances de leurs amys et parents qui les admonestent de ce faire, lesquelles s'ils vouloyent ouyr et s'en servir, ils pourroyent sans reprehension se comporter envers le present, et se soubvenir avecques joye et plaisir du passé, et s'approcher hardiment et sans deffiance, avecques une guaye et joyeuse esperance de l'advenir.

De la maulvaise Honte.

La terre bonne et grasse engendre de mauvaises plantes.

Entre les plantes que la terre produict il y en a auscunes qui non-seulement de leur nature sont sauvages, et ne portent auscun fruict, mais qui pis est, en croissant nuisent aux bonnes et fructueuses plantes et semences : et toutesfois les jardiniers et laboureurs jugent que

que ce sont signes de terre qui n'est pas maulvaise, mais bonne et grasse : aussy y a-il des passions de l'ame qui ne sont pas bonnes quant à elles, mais ce sont comme fleurs et boutons d'une bonne nature, et qui se laissent bien cultiver par raison : entre lesquelles je compte celle que les Grecs appellent *Dysopie*, c'est-à dire, maulvaise honte, et qui porte dommage, laquelle n'est pas maulvais signe, quant à elle, mais elle est occasion de mal.

Certaines passions de l'ame annoncent une bonne nature.

Car ceulx qui sont par trop honteux, et là où il ne le faust pas estre, font bien souvent austant de faustes, comme ceulx qui sont effrontez et impudents, excepté qu'ils sont marris et desplaisants quand ils faillent, et les austres en sont bien ayses : car l'impudent ne se desplaist point d'avoir faict chose deshonneste, et le honteux se trouble facilement des choses mesmes qui semblent estre deshonnestes et ne le sont pas. Car affin de n'equivocquer point, nous entendons, par honteux, celuy qui rougist de honte, par trop et à tout propos, et semble qu'il en ayt prins son nom en la langue Grecque, *Dysopetus*, pource que le visage luy change et se laisse aller quand et le courage : car ainsy comme l'on definit *Catefia*, c'est-à-dire, silence morne, et tristesse qui faict reguarder contre terre : aussy ont-ils appellé celle honte qui cede et se laisse aller à toutes prieres, jusques à n'oser pas reguarder en face ceulx qui luy demandent, *Dysopie*.

Trop de honte ou d'effronterie fait commettre des fautes.

Ce qui désigne la honte.

Voylà pourquoy l'orateur Demosthenes

Demosthenes dit que l'effronté n'a pas de prunelles aux yeux.

disoit, que l'effronté n'a pas des prunelles, mais des putains, aux yeulx, se jouant en l'equivoque de ce nom *Cora*, qui signifie une pucelle, et la prunelle de l'œil : et au contraire le honteux monstre à son visage, qu'il a le courage trop tendre et trop effeminé, et la fauste qu'il faict en se laissant vaincre et emporter aux impudents, en se flattant soy-mesme, il la nomme *vergongne*. Or Caton disoit, qu'il aimoit mieulx les jeunes hommes qui rougissoyent, que ceulx qui pallissoyent, ayant raison d'accoustumer et enseigner les jeunes gens à redoubter plustost d'estre blasmez que d'estre convaincus, et la suspicion plus-tost que le peril : mais toutesfois encores faust-il oster ce qu'il y a de trop en la timidité et crainte de reproche, pource qu'il y en a souventesfois qui redoubtants austant d'estre accusez comme d'estre chastiez, à fauste de cœur laissent à faire le debvoir, ne pouvants soubstenir que l'on die mal d'eulx : ainsy ne faust-il pas negliger ny ceulx-là qui sont ainsy foibles et si tendres de cœur, ny aussy louer ceulx qui l'ont si dur et si roide, qu'ils ne fleschissent à rien, comme celuy que descript ce poëte,

Caton préfere ceux qui rougissent à ceux qui pâlissent.

D'Anaxarchus, hardie et vehemente,
La force estoit comme un chien impudente,
Où que ce feust qu'il se voulust jecter :

Mais il faust composer une meslange temperée des deux extremitez, en ostant et de ceste trop grande roideur l'impudence, et de ceste trop molle doulceur l'impuissance, mais de ces deux

extremitez la cure n'en est pas bien aysée, ny le trop ne s'en peust pas retrancher sans dangier : car ainsy comme le laboureur quand il veult essarter, et arracher quelque plante sauvage qui ne porte point de fruict, mettant à bon escient la marre tout du premier coup dedans la terre, il en couppe les racines, ou en approchant le feu il la brusle : mais quand il met la main à la vigne pour la tailler, ou à un pommier, ou un figuier, il y va bien retenu, craignant de coupper, avecques ce qui est superflu, quelque chose de ce qui est bon et sain : aussy le philosophe voulant oster de l'ame d'un jeune homme l'envie, qui est une plante sauvage, dont on ne sçauroit faire rien qui vaille, ou une ardeur d'acquerir hors de saison, ou une luxure desordonnée, il ne craindra point de l'ensanglanter, le percer jusques au fond, et luy faire une profonde playe : mais quand il viendra à approcher le trenchant de la parole de la tendre et delicate partie de l'ame, comme est celle où gist ceste desmesurée et excessifve honte qui n'ose reguarder les hommes en la face, il craindra que par mesguarde il ne retranche quant-et-quant celle qui est bonne et louable : car les nourrices mesmes bien souvent en cuidant nettoyer et frotter la crasse des petits enfants, elles leur escorchent le cuir, et les offensent à bon escient.

L'envie considerée comme plante sauvage.

Honte, soin pour y rémédier.

Voylà pourquoy il ne faust pas en voulant effacer à faict aux jeunes gens ceste honte excessifve, les rendre ou nonchalants de chose qu'on leur

die, ou trop roides et inflexibles, ains faust faire comme ceulx qui desmolissent les maisons prochaines des temples, de paour de toucher à chose qui soit sacrée, ils laissent de bout les parties des edifices qui y touchent, et qui en sont les plus près, et les estayent, qu'elles ne tombent d'elles-mesmes : aussy faust-il craindre qu'en voulant oster le trop de honte, nous n'emportions la honte toute entiere, et ce qui en approche, comme la modestie et la debonaireté, soubz lesquelles deux qualitez la honte excessifve se glissant et s'attachant, à celuy qui y est subject, le flatte, comme si cela luy procedoit d'humanité, de courtoisie, et de bon sens commun, non pas d'une opiniastre et inflexible dureté. Voylà pourquoy les philosophes Stoiques ont distingué de noms mesmes (*) *la honte excessifve*, *la honte simple*, *et la vergongne :* de paour qu'ils ne laissassent pas l'equivoque et doubteuse ambiguité du nom, moyen à ceste passion de porter dommage auscun : et affin que nous peussions sans calomnie user des noms propres, ou bien les distinguer, comme faict Homere en disant,

Il faut prendre garde de détruire la honte toute entiere.

La honte à l'homme est bien fort dommageable,
Ou au contraire aussy bien prouffitable.

Iliad. liv. 24.

Et n'est pas sans cause qu'il a mis devant, le

(*) Δυσωπία αἰσχύνη αἰδώς. Ces termes-là propres ne se peuvent trouver en la langue Françoise comme en la Grecque.

porter dommage : car la honte est utile par le moyen de la raison, qui retranche ce qu'il y a de trop, et laisse ce qui est au milieu entre peu et trop.

Premierement doncques il faust que celuy qui se sent force de trop de honte, croye et se persuade, qu'il est detenu d'une passion nuysible et dommageable. Or n'y a-il rien de nuysible et dommageable qui soit honneste, et ne se faust pas resjouyr pour se sentir chatouiller les aureilles des louanges, en s'oyant appeller *gentil*, *courtois*, *et joly*, au lieu de juste, grave et magnanime, ny faire comme le Pegasus d'Euripides,

Trop de honte est une passion nuisible et dommageable.

Qui se baissoit plus que l'on ne vouloit.

devant Bellerophon, c'est-à-dire ne se laisser pas aller à tous demandants, ne s'abbaisser à leur appetit pour crainte d'entendre, *c'est un homme dur*, *c'est un homme inexorable*.

On dict que le roy d'Ægypte Bocchoris estant de sa nature aspre et rude, la deesse Isis luy envoyoit un aspic, lequel s'entortillant à l'entour de sa teste luy faisoit ombre, affin qu'il jugeast justement : mais ceste honte excessifve estant tousiours dessuz ceulx qui n'ont pas le cœur assez ferme et viril, et n'osant pas librement respirer ny reguarder franchement entre deux yeulx, divertit les juges de faire justice, clost la bouche à ceulx qui doibvent conseiller, et les contrainct de faire dire beaucoup de choses qu'ils ne vouldroyent pas, et

L'impudent moleste toujours celui que trop de honte retient.

celuy qui sera le plus desraisonnable et le plus importun, maistrisera tousiours et tyrannisera celuy qui est ainsy honteux, forceant son trop de honte par son impudence, d'où vient que ceste honte excessifve, ne plus ne moins qu'un lieu bas qui reçoipt toutes fluxions, ne pouvant repoulser ny destourner auscune requeste, ne jamais dire non, se laisse fouler aux pieds, en maniere de dire, par les plus villains actes et plus deshonnestes passions qui soyent, car c'est un maulvais gardien de l'aage puerile: comme disoit Brutus, qu'il ne luy sembloit pas, que celuy qui ne sçauroit rien refuser, eust honnestement passé la fleur de sa jeunesse: aussy est-ce une maulvaise gouvernante du lict nuptial, et des chambres des femmes, comme le reproche, en Sophocles, à son adultere, celle-qui se repent du faict,

Trop de honte meine souvent à beaucoup de foiblesse.

Tu m'as seduicte, abusée et perdue:

de maniere que ceste honte, oultre ce que d'elle-mesme elle est vicieuse, venant encores à corrompre et solliciter l'impudicité, trahit et rend toutes forteresses foibles, ouvertes, faciles à ceulx qui les veulent tenter et assaillir, lesquels par dons prennent les plus villaines et plus vicieuses natures, mais par inductions et par le moyen de ceste excessifve honte, ils viennent à bout bien souvent de celles qui sont gentilles et honnestes.

Je laisse doncques à parler des dommages que ceste honte faict en matiere d'argent. Ils

prestent, de honte de refuser, à ceulx de la foy desquels ils se deffient : ils approuvent et louent ceste sentence dorée du temple d'Apollo, *qui respond paye;* mais quand ce vient à l'esprouver aux affaires, ils ne s'en peuvent servir. Il ne seroit pas facile de nombrer, combien d'hommes ceste passion a faict mourir : car Creon mesme en la tragœdie d'Euripides, nommée *Medée*, après avoir dict,

Trop de honte a causé la mort à beaucoup de personnes.

Femme, il vault mieulx que je te mescontente,
Te refusant à ceste heure presente,
Que pour avoir esté mol, cy-après,
En ton endroict, jecter mille regrets.

il a dict une belle sentence pour les austres, mais luy-mesme s'estant laissé aller à ceste excessifve honte, et ayant donné un jour de delay à sa requeste, il feut cause de la ruine totale de sa maison.

Trop de honte a souvent conduit des gens à une mort certaine.

Il y en a eu d'austres, qui se doubtants bien qu'on les vouloit tuer ou empoisonner, ont encores eu honte de refuser d'aller où on les convioit : ainsy mourut Dion, sçachant bien que Calippus l'espioit, et ayant honte de se deffier et guarder de luy, pour austant qu'il estoit son hoste et son amy : ainsy feut aussy massacré Antipater, fils de Cassander, ayant convié Demetrius de soupper en son logis, et le lendemain estant aussy convié par luy, il eut honte de se monstrer deffiant, en refusant d'y aller, attendu que l'austre s'estoit fié en luy, et ainsy feut assommé après le soupper. Et Hercules qu'Alexandre avoit eu

de Barsine, Polyperchon avoit faict marché à Cassander de le tuer pour la somme de soixante mille escus, et puis l'avoit convié à venir soupper en son logis ; le jeune prince eut paour, et se deffia de telle semonce, alleguant pour son excuse, qu'il se trouvoit tout mal : tellement que Polyperchon y alla luy-mesme, et luy dict, *sur toutes choses, mon fils, estudiez vous à imiter la facilité et privauté de vostre pere envers et avecques ses amys, si d'adventure vous ne me tenez pour suspect, comme si j'espiois de vous faire mourir.* Le jeune homme eut honte de le refuser, et le suyvit, et après qu'ils eurent souppé, il le feit estrangler.

Ce n'est doncques pas un advertissement digne de mocquerie, ny plein de sottise, comme auscuns pensent, ains prudent et sage, quand Hesiode dict,

> Chez toy convie à soupper ton amy,
> Mais laisse à part chez luy ton ennemy.

Il faut avoir le courage d'éconduire ses ennemis.

n'aye point honte d'esconduire celuy que tu sçais qui te hayt, et ne le rejecte point à demy quand il monstrera se fier en toy ; car il te reconviera si une fois tu le convies, et te donnera à soupper quand tu luy en donneras ; si une fois tu abandonnes la deffiance, guarde de ton salut, comme amollissant ta bonne trempe par honte de n'oser refuser. Parquoy puisqu'il est ainsy, que ceste passion est cause de plusieurs inconvenients, il faust tascher à la forcer par exercitation, en commenceant, comme l'on

l'on faict à tous austres exercices, premierement par les choses qui ne sont pas trop difficiles, ny trop mal-aysées à reguarder droict à l'encontre.

Comme pour exemple, s'il y a quelqu'un en un bancquet qui boive à toy, quand tu auras desja suffisamment beu, n'aye point de honte de le refuser, et ne te force point toy-mesme, ains pose la couppe, ou bien si un austre te semond à jouer à trois dez, n'aye honte de n'y vouloir entendre, et ne crainds point d'en estre mocqué, mais fay comme Xenophanes feit à Lasus Hermionien qui l'appelloit couard, d'austant qu'il ne vouloit pas jouer aux dez avecques luy; *ouy*, dict-il, *je suis couard veoirement et timide ès choses villaines et deshonnestes.* D'austre part, seras-tu tombé entre les mains d'un babillard, qui t'arrestera, t'embrassera et ne te laissera point eschapper, n'aye point de honte, mais romps luy tout court la broche, et t'en va ton chemin pour faire tes affaires : car telles refus et telles fuytes et deffaictes, en choses dont on ne se sçauroit plaindre que bien legerement de nous, nous exercent à n'avoir point de honte là où il n'en faust point, et nous accoustument à choses de plus grande importance.

Il ne faut pas que trop de honte nous empêche d'être maîtres de nous-mêmes.

Auquel endroict il n'est pas mal à propos de nous soubvenir de Demosthenes; car comme les Atheniens feussent en bransle de secourir Harpalus, et meissent ja l'armet en teste contre Alexandre le grand, soubdainement comparut Philoxenus, lieutenant du roy sur la marine,

Demosthenes se mocque de la honte des Athéniens.

dequoy le peuple d'Athenes feut si estonné, qu'il n'y en eut pas un qui dict plus un seul mot, tant ils avoyent de paour ; et lors Demosthenes, *que feront-ils*, dict-il, *quand ils verront le soleil, veu qu'ils ne peuvent pas franchement reguarder la lueur d'une petite lampe ?* car que feras-tu en negoces de grande importance, si un roy parle à toy, ou si un peuple te requiert de quelque chose qui ne soit pas raisonnable, veu que te ne peux repoulser, une couppe de vin qu'un tien familier beuvant à toy te presente ? ny t'eschapper de la prinse d'un babillard, ains te laisses proumeiner à ce jaseur, sans avoir la fermeté de luy oser dire, *nous nous reverrons une austrefois, car maintenant je n'ay pas loisir.* Oultre plus l'exercitation et accoustumance pour vaincre ceste honte, ne sera point maulvaise ny inutile à l'encontre des loüanges en choses petites et legeres, comme en un festin d'un amy il y aura quelque sonneur de luth ou de lyre, qui en sonnera ou chantera mal, ou un joueur de comœdies, que l'on aura loué à grand prix d'argent, qui guastera tout Menander, tant il aura maulvaise grace à jouer, et neantmoins le vulgaire luy applaudira et le prisera grandement : il n'y aura, à mon advis, point de difficulté ny de peine à l'escouter, sans mot dire, et sans le louer servilement et en flatteur, contre ta propre opinion.

L'habitude de vaincre la mauvaise honte devient essentielle.

La honte fait toujours applaudir aux mauvaises choses.

Car si tu n'es maistre de toy en cela, que feras-tu quand un tien amy te lira quelque ryme,

et quelque maulvaise poesie qu'il aura composée, ou qu'il te monstrera quelque harangue qu'il aura escripte ? tu le louëras doncques haultement et follement, et feras bruict des mains, en luy applaudissant comme les jacquets; et si ainsy est, comment doncques le reprendras-tu quand il viendra à commettre quelque fauste ès affaires : comment l'admonesteras-tu, s'il vient à s'oublier en l'administration de quelque magistrat, ou bien en ses desportements en mariage, ou au gouvernement de la chose publicque ? car quant à moy, je ne me contente point encores de la response que feit Pericles à un sien amy, qui le requit de porter un tesmoignage faulx pour luy, à laquelle faulseté il y avoit encores un parivrement adjoinct. *Je suis*, dict-il, *amy de mes amys jusques aux autels*, comme s'il eust voulu dire, jusques à n'offenser point les Dieux : car il estoit approché trop près. Mais celuy qui de loing s'est accoustumé à ne louer contre son advis celuy qui harangue, ny à applaudir à celuy qui chante, ny rire à celuy qui dict une maigre rencontre, ne laissera jamais son familier passer, jusques à luy faire ceste requeste-là, ne n'y aura jamais homme qui die à celuy qui aura apprins à n'avoir point de honte de refuser en telles petites choses, *parivre toy pour moy, porte faulx tesmoignage pour moy, prononce une inique sentence pour l'amour de moy.*

Ne pas s'habituer à louer les choses mauvaises.

Semblablement aussy se faust-il preparer contre les emprunteurs d'argent, en s'accous-

Se préparer contre les emprunteurs.

tumant premierement ès choses qui ne soyent pas grandes ny difficiles à refuser. Il y eut quelqu'un jadis, qui estimant qu'il n'y eust rien si honneste que de demander et recepvoir, demanda un jour en souppant au roy de Macedoine Archelaus, une couppe d'or là où il beuvoit. Le roy commanda à son page de la porter et donner à Euripides qui estoit à la table, et tournant son visage devers celuy qui la luy avoit demandé, luy dict, *quand à toy tu es digne de demander et d'estre refusé, par ce que tu demandes : mais Euripides est digne qu'on luy donne, encores qu'il ne demande pas.* Disant en cela très-bien, que le jugement de la raison doibt estre le directeur et le maistre du donner et de la liberté gratuite, non pas la honte de refuser : et au contraire, nous bien souvent laissants en arriere des personnes honnestes, nos parents ou amys et qui ont besoing de nostre secours, donnons à d'austres qui nous demandent continuellement et impudemment, non pour volonté que nous ayons de leur donner, mais pource que nous ne leur pouvons refuser, comme feit Antigonus le vieil, après avoir longuement enduré l'importunité de Bias, *donnez* (dict-il) *à Bias un talent, et par force :* combien qu'il en eust aussy bonne grace, et rencontrast aussy dextrement à se deffaire de tels importuns, que feit oncques roy ny prince; car comme un belistre philosophe Cynicque luy demandast une drachme, qui pouvoit valoir trois souls et quatre, *ce*

Le jugement de la raison est maître du donner, non la honte de refuser.

n'est, dict-il, *pas un don de roy*, et comme l'austre luy repliquast, *donne moy doncques un talent*, (qui sont six cent escus) il luy respondict, *ce n'est pas present de Cynicque.* Diogenes alloit quelquesfois se proumeinant par la rue d'Athenes appellée *Ceramique*, en laquelle il y avoit plusieurs statues des anciens personnages de valeur, aux quelles il alloit demandant l'aulmosne : et comme quelques-uns s'en esmerveillassent, il leur respondict, *j'apprends* (dict-il) *à estre esconduict.* Il nous faust aussy premierement estudier en choses legeres, et nous exerciter à refuser en choses petites, à ceulx qui nous demanderont ce dont ils ne sont pas pour user ainsy qu'il appartient, affin que nous puissions suffire à faire refus de choses de plus grande importance; car comme dict Demosthenes, *celuy qui a despendu ce qu'il avoit austrement qu'il ne falloit, n'employera jamais à ce qu'il faust, ce qu'il n'a pas, si on luy donne.*

Diogenes s'habituoit aux refus.

Demosthenes, son sentiment sur le mauvais emploi du bien.

Or toutes et quantesfois que nous avons disette des choses honnestes et abondance des superflues, cela tesmoigne qu'il y a bien de la fauste en nous. Si n'est pas seulement ceste honte excessifve, maulvaise et inique despensiere d'argent, mais aussy des choses serieuses et de grande consequence, esquelles elle ne reçoipt pas le conseil utile que luy donne la raison ; car souvent estants malades, nous n'appellons pas le plus expert medecin, pour respect et faveur que nous portons à un nostre familier, et eslisons pour maistres et precep-

La disette des choses honnêtes vient souvent de notre faute.

teurs de nos enfants, non ceulx qui sont les meilleurs, mais ceulx qui nous en requierent, et bien souvent quand nous avons des procez, nous ne les faisons pas plaider par le plus suffisant advocat, et le plus sçavant du barreau, ains par le fils de quelque nostre parent ou amy, qui apprendra à tonner aux despends de nostre cause. Bref, nous voyons plusieurs de ceulx qui font profession de philosophie, Epicuriens ou Stoïciens, ou austres, qui ne se seront pas mis à suyvre ceste secte-là par leur jugement ou eslection, ains se seront adjoincts à quelques-uns de leurs parents ou amys de ceste secte qui les en auront importunez et requis.

Que la foiblesse ne nous conduise pas à des fautes habituelles.

Or suz doncques exercitons-nous de longue main à l'encontre de si lourdes faustes en choses vulgaires et legeres, en nous accoustumant à ne nous servir point ny d'un barbier ny d'un peinctre, à l'appetit de nostre sotte honte, ny à loger en une maulvaise hostellerie, y en ayant auprès de meilleures, pource que l'hostellier nous aura souvent saluez, ains pour accoustumance, encores qu'il y ayt peu de difference de l'un à l'austre, choisissons tousiours le meilleur : comme les philosophes Pythagoriens observoyent tousiours diligemment de ne mettre jamais la cuisse gauche dessuz la droicte, ny de prendre le nombre pair au lieu du non pair, et ainsy des austres choses esguales et indifferentes : aussy se faust-il accoustumer quand on faict ou un sacrifice, ou

une nopce, ou quelque austre grand bancquet, de n'appeller pas celuy qui nous saluë et nous faict souvent la reverence, ou qui accourt de tout loing à nous, plus-tost que celuy que nous sçaurons qui est homme de bien et qui nous aime : car celuy qui est ainsy de longue main exercité et accoustumé, sera mal-aysé à surprendre, ou plus-tost ne sera jamais assailly ès choses de plus grande importance: mais quand à l'exercitation, ces advertissements là suffisent.

Considérer plutôt l'homme que les apparences.

Au demourant des utiles instructions que nous en pouvons receuillir la premiere, à mon advis est, que toutes les passions et maladies de l'ame sont ordinairement accompaignées des inconvenients, qu'il semble que nous taschions plus à fuyr par icelles ; comme l'ambition et convoitise d'honneur communement est suyvie de deshonneur, dissolution et volupté ordinairement accompaignée de douleur, delicatesse suyvie de travail, opiniastreté contentieuse suyvie de perte et de condamnation : semblablement aussy austant en advient-il à la honte excessifve, laquelle fuyant la fumée de blasme, se jecte dedans le feu mesme d'infamie. Car ayant honte de refuser et contredire à ceulx qui iniquement et importunement les poursuyvent, ils sont après contraincts d'avoir honte de ceulx qui justement les accusent, et pour avoir crainct une plainte legere, bien souvent ils soubstiennent une vergongne certaine, et ayants eu honte de contredire

La honte excessive en voulant fuir la fumée du blâme, se précipite dans l'infamie.

à un amy, qui leur demandoit de l'argent, bien-tost après ils sont contraincts de rougir à bon escient pour estre convaincus de n'en avoir point. Et ayants promis de secourir quelques-uns qui ont des procez, puis après ayants honte de faire contre leurs parties, ils sont contraincts de se cacher et s'enfuyr. Et y en a plusieurs que ceste honte ayant forcé de faire quelque promesse desadvantageuse du mariage ou de leur fille, ou de leur sœur, sont contraincts puis après de faillir de promesse, pour avoir changé d'advis.

Le moindre signe épargne souvent bien des importunités.

Celuy qui dict anciennement que tous les habitants de l'Asie servoyent à un seul homme pour ne sçavoir prononcer une seule syllabe qui est, *non*, ne parloit pas à bon escient, ains se joüoit; mais ces honteux icy pourroyent sans parler en fronceant seulement les sourcils, ou baissant la teste, eschapper plusieurs courvées qu'ils font oultre leur gré et par importunité. Car comme dict Euripides,

Le silence est response pour les sages,

duquel il est besoing de plus user à l'endroict de tels importuns poursuyvants : car quant à ceulx qui sont raisonnables et honnestes, on se peust avecques raison excuser, et pourtant faust-il avoir à main plusieurs responses et dicts notables des grands et illustres personnages du temps passé, et s'en soubvenir, pour les practicquer à l'encontre de ces importuns là : comme est ce que dict jadis Phocion

à

à Antipater, *je ne te sçaurois estre flatteur et amy tout ensemble*, et aux Atheniens qui luy applaudissoyent et le prioyent de contribuer avecques eulx de quelque argent pour faire une feste et un sacrifice; *j'aurois*, dict-il, *honte de desbourser avecques vous, et ne rembourser pas ce que je doyb à cestuy-cy;* en monstrant l'usurier Callicles, car comme dict Thucydides, *il n'est pas laid de confesser sa pauvreté, mais il est bien laid de ne la fuyr pas de faict.* Mais celuy qui par sa bestise ou fade delicatesse est si honteux, qu'il n'ose dire à celuy qui luy demande de l'argent, Phocion, sa franchise.

Amy, je n'ay ny or, ny argent faict
Dessoubz la clef, en coffre ny buffet.

et neantmoins se laisse sortir de la bouche une promesse comme une arre et un guage, Promettre ce que l'on sait ne pouvoir tenir, est bêtise.

Il est lié de fers sans fer forgez,
Qu'estroictement honte luy a chargez.

Mais Perseus, prestant de l'argent à un sien familier, alla jusques en la place en passer le contract à la bancque, se soubvenant du precepte que nous donne le poëte Hesiode,

En riant mesme avec ton propre frere,
D'y adjouster un tesmoing ne differe.

Dequoy l'austre s'esbahissant, *comment doncques*, dict-il, *Perseus, ainsy juridicquement? Ouy* respondict Perseus, *affin que je le retire de toy amiablement, et que je ne te le redemande pas juridicquement.* Car plusieurs au commencement ne

cherchants pas de honte leur asseurance, puis après sont contraincts d'y proceder par la voye des loyx avecques inimitié. Davantage Platon baillant des lettres de recommandation au tyran Dionysius en faveur de Helicon Cyzicenien, adjousta au bout de la lettre, *je t'escrips ce que dessuz d'un homme*, c'est-à-dire, d'un animal de nature muable. Mais Xonocrates au contraire, encores qu'il feust bien de nature austere, toutesfois il feut guaigné et plié de honte, et recommanda par lettres à Polyperchon, un homme qui ne valoit rien, ainsy comme il le donna bien à cognoistre par effect; toutesfois ce seigneur Macedonien luy feit bon receuil, et luy demanda *s'il avoit de rien affaire*, l'austre luy demanda *un talent de six cent escus;* ce que Polyperchon luy bailla, mais il escripvit à Xenocrates que de là en avant il examinast plus diligemment ceulx qu'il recommanderoit. Et quant à Xenocrates encores feit-il ceste erreur là, par ce qu'il ne cognoissoit pas le personnage; mais nous bien fort souvent cognoissants que ce sont meschants qui nous requierent, neantmoins jectons des missifves au vent, et qui plus est, de l'argent, nous faisants ce dommage à nous-mesmes, non pas de guayeté de cœur, ny avecques plaisir; comme ceulx qui donnent à des putains, ou à des plaisants et flatteurs, ains en estants bien marris et ennuyez de leur impudence, qui nous force et renverse sans dessuz dessoubz tout le discours de nostre raison : tellement, que s'il

Platon, sa fermeté.

Xenocrates, sa foiblesse par faute d'attention.

La connoissance des méchans ne nous empêche souvent pas de les recommander.

y a gens au monde contre lesquels nous puissions dire ces mots,

Bien je cognois le mal que je vais faire,

c'est à l'encontre de ceulx qui nous causent ceste honte d'aller porter faulx tesmoignage, d'aller prononcer une injuste sentence, d'aller faire eslection d'un personnage inutile, ou de prester argent à homme que nous sommes certains qui ne le rendra pas. Et partant entre toutes les passions que ceste honte excessifve est celle qui plus que nulle austre est accompaignée, en ce qu'elle faict, de repentance non suyvante après, mais conjoincte et presente; car il nous griefve de donner, nous rougissons de tesmoigner, nous encourons infamie de cooperer, et ne fournissants pas ce que nous avions promis, nous sommes convaincus de ne le pouvoir bailler : car pour ne pouvoir contredire, nous promettons mesme des choses qui nous sont impossibles, à ceulx qui continuellement nous en pressent, comme de les recommander à ceulx qui gouvernent en cour, d'aller parler pour eulx aux princes, pour ne vouloir pas et n'avoir pas le cœur assez ferme de dire, *le roy ne me cognoit pas, addressez-vous à d'austres plus-tost.* Comme Lysander ayant encouru la male-grace du roy Agesilaus, combien que l'on estimast qu'il deust estre le premier en credit à l'entour de luy pour la reputation de ses haults faicts, n'eut point de honte d'esconduire ceulx qui s'addressoyent à luy, en

On promet par foiblesse des choses qu'on ne sauroit exécuter.

Lysander, sa franchise.

leur disant, *qu'ils allassent à d'austres, et qu'ils essayassent ceulx qui avoyent meilleur credit à l'entour du roy que luy.* Car ce n'est pas honte que de ne pouvoir pas toutes choses, mais bien de les entreprendre, ne pouvants pas et n'estants pas idoines à les faire : et se promettre plus que l'on n'a de puissance, oultre ce qu'il est laid, encores faict-il fort mal au cœur.

Il faut obliger autant qu'il nous est possible.

Mais aussy faust-il volontairement faire plaisir à ceulx qui nous requierent choses raisonnables et à nous convenables : non par contraincte de honte, mais en cedant l'equité, comme aussy à l'encontre des demandes dommageables ou desraisonnables, il faust tousiours avoir le dire de Zenon prompt à la main, lequel rencontrant un jeune homme de ses familiers, qui se proumeinoit à l'escart le long des murailles de la ville, et en ayant entendu la cause, que c'estoit pource qu'il fuyoit un sien amy, qui le requeroit de porter faulx tesmoignage pour luy, *que dy-tu sot que tu es*, luy respondict-il, *celuy là ne craint point, et n'a point de honte de te requerir de choses iniques et desraisonnables, et tu n'as pas le cœur de le refuser et reboutter pour choses justes et raisonnables?* Car celuy qui dict,

Zenon dit qu'il nous faut refuser celui qui nous demande chose injuste.

> Meschanceté est une arme seante
> Contre celuy qui faict œuvre meschante,

nous enseigne mal à nous venger de la meschanceté, en nous la faisant imiter : mais de repoulser ceulx qui nous molestent impudem-

ment et effrontement, en ne nous laissant point vaincre à la honte, et ne conceder point choses desraisonnables et deshonnestes à tels effrontez, pour estre honteux de leur refuser, ce sont hommes sages et bien advisez qui le font ainsy.

Il n'est pas difficile de refuser aux petits.

Or quant à ces deshontez importuns icy, il est bien aysé de resister à ceulx qui sont petits, sans auscune aucthorité ne moyen, et y en a qui les esconduisent avecques une risée, et quelque traict de mocquerie, comme feit jadis Theocritus, deux qui luy demandoyent son estrille à emprunter dedans une estuve, dont l'un estoit estrangier, et l'austre de sa cognoissance, mais larron; il les renvoya tous deux joyeusement, en leur disant, *quant à toy, je ne te cognois point, et quant à toy, je te cognois bien.* Et Lysimache la prebtresse de Minerve, surnommée *Poliade*, c'est-à-dire guardienne de la ville d'Athenes, à des muletiers qui avoyent ameiné des victimes, et luy demandoyent à boire, *ô mes amys*, dict-elle, *j'aurois paour que l'on n'en feist coustume.* Et Antigonus à un jeune homme qui estoit fils d'un gentil centenier, mais luy estoit lasche et couard, et neantmoins demandoit à estre advancé en la place de son feu pere: *jeune fils*, dict-il, *je recompense la prouësse, et non pas la noblesse de mes souldards.*

Antigonus récompensoit la valeur et non la noblesse des soldats.

Mais encores que le poursuyvant soit homme d'aucthorité et puissant, qui sont ordinairement plus mal-aysez à esconduire et à renvoyer

mesmement s'il est question de donner sa sentence en quelque jugement, ou sa voix en quelque eslection, à l'adventure ne semblera-il pas facile ny necessaire de faire ce que jadis feit Caton, estant encores jeune homme, à Catulus, lequel pour lors estoit au plus grand et plus honorable magistrat qui feust à Rome, car il estoit censeur, et s'en alla devers Caton, lequel presidoit ceste année-là en la chambre du thresor, affin d'interceder pour un financier qui avoit esté condamné en quelque amende par Caton, il le pressa et importuna tant de ses prieres, que Caton à la fin feut contrainct de luy dire, *ce seroit chose bien villaine*, Catulus, *à toy qui es censeur, que ne voulant pas sortir d'icy, je t'en feisse jecter dehors par les espaules à mes sergents.* Catulus ayant honte de ceste parole, s'en sortit en cholere. Mais considerez si la response d'Agesilaus et celle de Themistocles feut point plus gracieuse et plus doulce: car Agesilaus, comme son pere luy voulust faire juger quelque procez contre le droict et contre les loyx, *tu m'as*, dict-il, *mon pere, monstré dès ma jeunesse à obeyr aux loyx, voylà pourquoy je te veulx encores obeyr maintenant, en ne jugeant rien qui soit contre les loyx.* Et Themistocles respondict à Simonides qui le requeroit de quelque chose injuste, *ny toy*, Simonides, *ne serois pas bon poëte, si tu chantois contre mesure; ny moy bon officier, si je jugeois contre les loyx.* Et neantmoins ce n'est point à fauste de bonne proportion du manche au corps de la

Un juge ne doit jamais considérer la qualité dans ses jugemens.

lyre, comme disoit Platon, que les villes contre villes, et les amys contre les amys, entrants en different, souffrent et font souffrir les uns aux austres de très-grandes miseres et calamitez, ains est plus-tost pource qu'ils faillent en ce qui appartient aux loyx et à la justice, et toutesfois il y en a qui observants exactement et exquisement au chant, à l'orthographe, aux mesures des syllabes, ce qui est de l'art, veulent que pour eulx les austres soyent nonchalants et oubliants du debvoir en l'administration d'un magistrat, en leurs jugements et en leurs actions.

Platon disoit que les différends naissent de ce qu'on oublie les loix.

Et pourtant faust-il user de ce style à l'encontre d'eulx; est-ce un advocat qui te vient importuner toy estant juge, ou un orateur toy estant du senat? accorde luy ce qu'il te demande, soubz condition, que luy tout à l'entrée de son oraison fera une belle incongruité, ou qu'il usera d'un mot barbare en sa narration: il ne le vouldra jamais, pource que cela luy sembleroit une trop grande villanie: car nous en voyons qui n'auroyent pas le cœur de commettre une voyelle avecques une voyelle en parlant. Ou bien, est-ce quelqu'un des nobles ou des gens d'honneur et d'aucthorité qui te presse? dy luy qu'il aille doncques saultant et dansant pour l'amour de toy à travers la place, en faisant la mouë et tordant la gueule; et s'il te dict qu'il n'en fera rien, ce sera lors à toy à parler, et à luy demander lequel est plus villain, ou faire une incongruité en parlant, et

Maniere de repousser une injure.

tordre la bouche, ou bien violer la loy et faulser sa foy, et adjuger plus de bien au meschant qu'au bon, contre tout droict et raison. Davantage comme Nicostratus l'Argien respondict au roy Archidamus qui le sollicitoit à luy livrer par trahison la ville de Cromnum, pour une bonne somme d'argent, et pour le mariage de telle Dame qu'il vouldroit choisir en toute Lacedæmone, qu'il n'estoit point descendu de la race de Hercules, pource que luy alloit par tout le monde tuant les meschants après les avoir vaincus, et luy s'estudioit de rendre ceulx qui estoyent gens de bien, meschants. Ainsy nous faudra-il parler à celuy qui vouldra estre tenu pour homme de bien et d'honneur, et cependant nous viendra presser et forcer de faire choses indignes et de sa noblesse et de sa vertu.

Nicostratus, sa réponse au roi Archidamus.

Mais si ce sont basses et communes gens, il faudra veoir et considerer si tu le pourrois induire, s'il est avaricieux à te prester un talent sans cedule ny obligation; ou s'il est ambitieux, si tu luy pourrois persuader de te ceder quelque preseance; ou s'il est convoiteux des honneurs publics, te quitter sa brigue, mesmement lors qu'il y aura apparence qu'il soit pour emporter l'office qu'il pretend; car il seroit à la verité estrange, qu'eulx en leurs vices et passions feussent si roides, si fermes et si immuables, et que nous qui voulons estre tenus pour gens de bien, amateurs du debvoir et de la justice, ne peussions estre maistres de nous-mesmes, ains laississions porter par terre

Il n'y a pas de raison d'augmenter l'honneur des autres en se diffamant soi-même.

terre nostre vertu, et l'abandonnissions. Car si ceulx qui nous font honte à force de nous presser, le font ou pour leur reputation, ou pour leur aucthorité, il n'y a point de propos de vouloir augmenter l'honneur, le credit et aucthorité d'austruy, en se deshonnorant et se diffamant soy-mesme : comme ceulx qui aux jeux de prix publics faulsent leur foy à distribuer les prix, ou qui aux eslections des magistrats, par faveur donnent à qui ne le merite pas les honneurs de seoir aux palais, et les couronnes de victoires, en se privant eulx-mesmes de bonne reputation et de saine conscience.

Il faut être ferme devant ceux qui font peur, et devant les flatteurs.

Et si nous voyons que c'est pour le guain, que cest importun nous faict si pressante instance, comment ne nous vient-il incontinent en pensée, que c'est chose esloignée de toute raison de mettre en compromis sa reputation et sa vertu, affin que la bourse d'un je ne sçay qui en soit plus poisante? Mais certes telles considerations se representent bien à l'entendement de plusieurs, lesquels n'ignorent pas qu'ils font mal, comme ceulx que l'on contrainct de boire de grandes couppes de vin toutes pleines, ils accomplissent à toute peine, en souspirant et tournant les yeulx en la teste, et changeant tout de visage, ce qui leur est commandé; mais ceste mollesse de cœur ressemble à une foible temperature de corps, qui ne peust resister ny au froid ny au chauld : car soit qu'ils soyent louez par

ceulx qui les poursuyvent, ils sont incontinent destrempez et dissoulz par telles louanges, soit qu'ils craignent d'estre accusez, reprins et souspeçonnez s'ils refusent, ils en meurent de paour : mais au contraire il se faust affermir à l'encontre de l'un et de l'austre, sans se laisser plier ny esbransler, ny à ceulx qui font paour, ny à ceulx qui flattent.

Il est presque impossible de ne pas obliger quelques-uns de ceux qui nous entourent.

Or Thucydides estimant qu'il soit impossible d'avoir grande puissance, et n'estre point envié, dict *que celuy qui est bien advisé choisit d'estre subject à l'envie pour faire de grandes choses :* quand est à moy, j'estime qu'il n'est pas difficile d'eschapper l'envie ; mais d'esviter toutes plaintes : et se guarder d'estre molleste à pas un de ceulx qui hantent auprès de nous, il me semble du tout impossible, et pourtant me semble aussy, que nous prendrons bon conseil quand nous choisirons plus-tost d'estre en la male-grace et inimitié des importuns, que de ceulx qui justement nous accuseroyent, si contre tout droict et justice nous faisions pour ces iniques poursuyvants. Il y a plus, qu'il se faust bien donner guarde des louanges de tels importuns poursuyvants, comme estants fardées et desguisées, de paour qu'il ne nous prenne comme aux pourceaux, qui quand on les gratte, et qu'on les frotte et chatouille, se laissent faire tout ce qu'on veult, jusques à se veaultrer par terre ; car il n'y a point de difference entre ceulx qui baillent leurs jambes à se faire traisner, et ceulx qui prestent leurs

Le pourceau se laisse faire tout, pourvu qu'on le gratte.

aureilles à s'ouyr flatter, sinon que ceulx-cy se laissent renverser et jecter par terre plus villainement, les uns en remettent les peines et punitions deuës à des meschants, affin qu'ils soyent appellez humains, doulx, pitoyables et misericordieux; les austres au contraire, persuadez par ceulx qui les louent de se soubsmettre à des inimitiez et accusations non necessaires et dangereuses, en leur disant, qu'ils sont seuls hommes entiers, seuls qui ne se laissent point guaigner par flatterie, voire qui se peuvent dire seuls avoir bouche et langue libre.

Bion compare les gens foibles a des vases à deux anses.

C'est pourquoy Bion accomparoit telles manieres de gens à des vases à deux anses, qui se transportent aysement par les aureilles là où on veult : comme l'on raconte que le sophiste Alexinus disoit un jour tout plein de mal, en se proumeinant avecques d'austres, de Stilpon, philosophe Megarien, et comme quelqu'un de la compaignie luy dict, *et comment, il disoit l'austre jour tous les biens du monde de toy; certainement aussy*, respondict-il, *est-ce un très-homme de bien et de fort gentil cœur.* Mais au contraire Menedemus estant adverty, que ce mesme Alexinus disoit souvent bien de luy; *au contraire*, dict-il, *je dy tousiours mal d'Alexinus, tellement qu'il faust necessairement qu'il soit meschant homme, ou pource qu'il en louë un meschant, ou pource qu'il est blasmé d'un bon*, tant il estoit mal-aysé à fleschir, ou à prendre par telles voyes, et tant il practicquoit bien cest ensei-

Antisthenes commandoit à ses enfans de ne savoir jamais gré à ceux qui les louoient.

gnement d'Antisthenes surnommé Hercules, qui commanda à ses enfants de ne sçavoir jamais gré ny grace à personne qui les loüast, ce qui n'estoit austre chose, que de ne se laisser point guaigner à la honte, pour contreflatter ceulx qui les louëroyent; car il suffit, ce que respondict Pindare à un qui luy disoit, *je te vois loüant par-tout et envers tous, et je t'en rends la grace*, dict-il, *pourtant que je te fais dire verité.*

Ce doncques qui est soubverainement utile à l'encontre de toutes austres passions, se doibt aussy principalement employer à l'encontre de ceste excessifve honte, quand ils verront que contre leur volonté, forcez de tel vice, ils auront commis quelque fauste et seront tresbuchez de s'en soubvenir, et l'imprimer bien fermement en leur memoire, et conserver en leur pensée bien longuement les marques de la morsure, et les notes de leur repentance, en les repetant souvent. Car ainsy comme les viateurs passants chemin, quand ils ont choppé et bronché contre une pierre, et les pilotes ayants brisé leur vaisseau contre un rocher, s'ils s'en soubviennent, ils redoubtent effroyéement, non ces pierres ny ces roches-là seulement, mais aussy toutes celles qui leur ressemblent, tout le temps de leur vie, aussy ceulx qui serrent en leur pensée attaincte et picquée de repentance, les pertes et deshonneurs qu'ils ont reçeus à cause de ceste honte vicieuse, en iront après plus retenus en cas

Le danger qu'on a couru fait craindre tout ce qui y ressemble.

semblables, et ne se laisseront pas une austrefois facilement aller.

De l'amitié fraternelle.

Noms que les anciens donnent aux figures consacrées à Castor et Pollux.

Ceulx de la ville de Sparte appellent les anciennes devises et figures dediées et consacrées à l'honneur de Castor et Pollux, *Docana*, qui vault austant à dire comme, les poultres des roys : ce sont deux pieces de bois distantes esgualement l'une de l'austre, conjoinctes par austres deux equidistantes aussy en travers : et semble que ce soit une devise bien propre et convenable à l'amitié fraternelle de ces deux dieux, pour monstrer l'union indivisible qui estoit entr'eulx : aussy vous offre-je, seigneurs Nigrinus et Quintus, ce petit traicté touchant l'amitié fraternelle, commun et convenable à vous deux, comme à ceulx qui en estes dignes : car faisants desia de vous mesmes ce à quoy il vous admoneste, il ne semblera pas tant vous admonester de le faire, comme vous porter tesmoignage de l'avoir desia faict : et la joye que vous sentirez de veoir approuvé ce que vous faictes, donnera encores à vostre jugement une asseurance plus ferme pour le faire continuer, comme estants vos actions approuvées et loüées par des vertueux et honnestes spectateurs.

L'approbation des gens vertueux augmente la joie d'avoir bien fait.

Aristarchus se moquoit du grand nombre de sophistes de son tems.

Or Aristarchus, pere de Theodectes, se mocquant du grand nombre des Sophistes contrefaisants les sages qui estoyent de son temps,

disoit qu'anciennement à peine y avoit-il eu sept Sages par le monde, mais de nostre temps, disoit-il, à peine pourroit-on trouver austant d'hommes ignorants. Mais je pourrois avecques verité dire, que je voy de nostre temps l'amitié aussy rare entre les freres, comme la haine l'estoit au temps passé : de laquelle encores le peu d'exemples qui s'en est anciennement trouvé, du consentement des vivants a esté renvoyé aux tragœdies et aux theatres, comme chose estrange et fabuleuse : mais tous ceulx qui sont aujourd'huy, quand ils rencontrent deux bons freres, ils s'en esmerveillent austant comme ils feroyent de veoir ces Molionides là, qui sembloyent avoir les corps collez ensemble : et trouvent aussy mal-aysé à croire et monstrueux, que des freres usent en commun des biens, des amys, et des esclaves que leurs peres leur ont laissez, comme ils feroyent que une seule ame regist les pieds, les mains, et les yeulx de deux corps : combien que la nature n'ayt pas logé loing l'exemple du desportement dont doibvent user les freres les uns envers les austres, ains dedans le corps mesme, là où elle a formé la pluspart des membres necessaires doubles, freres et germains, comme deux mains, deux pieds, deux yeulx, deux aureilles, deux nazeaux, nous monstrant qu'elle les a ainsy distinguez et divisez pour leur salut mutuel, et pour s'entreayder reciproquement, non pas pour quereller ny combattre les uns

L'amitié fraternelle est aussi rare parmi les freres que la haine l'estoit autrefois.

contre les austres : et qu'ayant divisé la main en plusieurs doigts de longueurs inesgaulx, elle l'a rendue le plus apte, et le plus propre, et le plus artificiel outil qui soit : tellement que l'ancien Anaxagoras mettoit la cause de toute la sapience et sagesse de l'homme en la main : mais toutesfois le contraire de cela est veritable, car l'homme n'est pas le plus sage des animaulx, pour austant qu'il a des mains : mais pource que de sa nature il est raisonnable et ingenieux, il a aussy de la nature obtenu des outils qui sont tels.

Ce ne sont pas les mains, mais la raison qui mettent l'homme au-dessus des animaux.

Or est-il manifeste à chascun, que la nature a formé d'une mesme semence et d'un mesme principe deux, et trois, et plusieurs freres, non à fin qu'ils querellassent ou combattissent les uns aux austres, mais à fin qu'estants separez les uns des austres, ils s'entreaydassent mieulx et plus commodement. Car ces hommes-là à trois corps et à cent bras que nous peignent les poëtes, si jamais il en a esté de tels, estants collez et conjoincts de toutes leurs parties, ne pouvoyent rien faire hors d'eulx mesmes, ny à part les uns des austres : ce que les freres au contraire peuvent bien faire, demourer en la maison, et aller dehors, se mesler des affaires publicques, et labourer la terre tout ensemble, les uns par les austres, prouveu qu'ils conservent bien le principe d'amitié et de bienveüillance que la nature leur a baillé : sinon, ils ressembleront proprement aux pieds qui se donnent le croc en jambe l'un à l'austre

La nature forme des freres pour qu'ils s'entr'aident.

pour se faire tomber, et aux doigts de la main qui s'entrelassent pour se tordre et se debouëtter contre nature les uns les austres.

Mais plustost ainsy comme en un mesme corps le froid et le chauld, le sec et l'humide regis par une mesme nature, quand ils s'accordent et conviennent bien ensemble, engendrent une très-bonne et très doulce harmonie et temperature, qui est la santé, sans laquelle ny tous les biens du monde,

Ny la grandeur de majesté royale,
Quant aux humains à la divine esguale,

ne sçauroyent donner ny plaisir ny prouffit à l'homme : mais si entre ces premieres qualitez là il se met un desbat et une cupidité de s'accroistre par-dessuz les austres, elle corrompt très-villainement et confond sans dessuz dessoubz le corps de l'animal : aussy par l'union et concorde des freres, toute la race et toute la maison s'en porte mieulx, et en florit, et les amys mesmes et familiers, comme une belle danse qui va tout d'un bransle : car ils ne font, ny ne disent, ny ne pensent chose quelconque qui soit contraire les uns aux austres :

La concorde et l'union qui regnent entre les freres fait fleurir la maison.

Mais en discord et partialité,
Le plus meschant a lieu d'aucthorité.

Ou un rapporteur de valet à maulvaise langue, ou un flatteur se glissera de dehors au dedans, ou un voisin maling et envieux : car comme les maladies engendrent ès corps qui ne reçoipvent

çoipvent point ce qui leur est propre, des appetits de nourritures estranges, et qui leur sont nuisibles: aussy la calomnie ou suspicion à l'encontre de ses parents, attire de dehors des propos maulvais et meschants, qui coulent tousiours là où ils sentent qu'il y a quelque deffault.

La calomnie contre ses parens attire des mauvais propos.

Or le devin d'Arcadie, ainsy comme escript Herodote, feut contrainct de se faire un pied de bois, après qu'il se veit privé du sien naturel: mais un frere qui faict la guerre à son frere, et qui est contrainct d'acquerir un amy, estrangier, ou de la place, en s'y promeinant, ou du parc des exercices, en reguardant ceulx qui s'y exercent, me semble ne faire austre chose, que volontairement se coupper un membre de sa propre chair tenant à luy, pour y en appliquer et attacher un estrangier: car la necessité mesme qui nous induict à rechercher et à recepvoir amitié et conversation, nous enseigne d'honnorer, entretenir et conserver ce qui est de nostre parenté, comme ne pouvants vivre, ny n'estants point nez pour demourer sans amys, sans frequentation, solitaires, à part comme bestes sauvages: et pourtant dict bien et sagement Menander,

Le frere qui fait la guerre à son frere, rejette ses propres membres pour s'en donner d'étrangers.

Par bancqueter et bonne chere faire,
Les uns avec les austres, ordinaire,
Cherchons-nous pas, mon pere, à qui fier
Nous nous puissions? Et n'est pas celuy fier,
Pensant avoir trouvé des biens sans nombre,
Qui d'un amy a peu recouvrer l'ombre.

Car ce sont ombres veritablement la pluspart

La plus grande partie des amitiés ne sont que des ombres.

de nos amitiez, images et semblances de celle premiere que la nature imprime aux enfants envers leurs peres et meres, et aux freres envers leurs freres : et celuy qui ne la revere et l'honnore, comment pourra-il faire accroire et persuader aux estrangiers qu'il leur porte bienveuillance ? Et quel homme est celuy-là qui appelle en ses caresses et par ses missifves un sien compaignon son frere, et ne veult pas seulement aller par chemin quand et son propre frere ? Car comme ce seroit une folie d'orner la statue de son frere, et cependant battre et mutiler son propre corps naturel : aussy reverer et honnorer le nom de frere en d'austres, et le frere propre le fuyr et hayr, ne seroit pas faict en homme d'entendement sain, ne qui jamais eust compris en son cœur, que la nature soit la plus saincte et la plus sacrée chose du monde.

La nature est la chose la plus sainte et la plus sacrée.

A ce propos il me souvient qu'un jour à Rome je prins la charge de juger entre deux freres comme arbitre, desquels freres l'un sembloit faire profession de philosophie, mais il estoit, comme il apparut, non-seulement frere à faulses enseignes, mais aussy le philosophe à faulx tiltre, ne meritant pas ce nom : car comme je luy remonstrasse et requisse qu'il se portast envers son frere comme philosophe envers un sien frere, et un frere ignorant des lettres : *quant à ignorant*, dict-il, *je l'advouë bien pour veritable, mais quant à frere, je ne tiens pas pour chose grande ny venerable d'estre sorty de mesmes parties na-*

turelles. Il appert voirement, dis-je, que tu ne fais pas grand compte d'estre yssu de mesmes parties naturelles, mais tous les austres, s'ils ne le sentent et pensent ainsy, pour le moins si disent et chantent-ils, que la nature et la loy qui conserve la nature, ont donné le premier lieu de reverence et d'honneur, après les dieux, au pere et à la mere : et ne sçauroyent les hommes faire service qui soit plus agreable aux dieux, que de payer gracieusement et affectueusement aux pere et mere qui les ont engendrez, et à ceulx qui les ont nourris et eslevez, les usures des graces vieilles et nouvelles qu'ils leur ont prestées : comme au contraire, il n'y a point de plus certain signe d'un Atheiste, que de mettre à nonchaloir, ou commettre quelque fauste à l'encontre de son pere et de sa mere. Et pourtant est-il deffendu de faire mal aux austres, mais de ne se monstrer pas à son pere et à sa mere faisant et disant toutes choses, je ne diray pas dont ils ne soyent pour prendre desplaisir, mais dont ils ne soyent pour recepvoir du plaisir, on l'estime une impieté et un sacrilege.

La loi naturelle accorde le premier respect, après les dieux, aux peres et meres.

C'est une impiété et même un sacrilege que de causer du chagrin à ses pere et mere.

Et quelle action, quelle grace, ny quelle disposition des enfants envers leurs peres et meres leur pourroit estre plus agreable, ny leur donner plus de contentement, que de veoir une bien-veuillance, et une amitié asseurée et certaine entre les freres ? Ce que l'on peust facilement cognoistre par les signes contraires : car veu que les fils courroucent leurs peres et

L'amitié entre les freres est le plus grand contentement des pere et mere.

leurs meres, quand ils oultraigent ou traictent mal un esclave qu'ils aiment et qu'ils tiennent cher : et veu que les bonnes vieilles gens de cordiale et gentille affection, sont marris que l'on ne faict cas ou d'un chien, ou d'un cheval, qui sera né en leur maison : et se faschent quand ils voyent que leurs enfants se mocquent, ou mesprisent les jeux, les recits, les spectacles, les luicteurs et austres combattants qu'eulx ont austresfois beaucoup estimez : est-il vray-semblable qu'ils puissent porter patiemment de veoir que leurs enfants, s'entre-hayssent, qu'ils querellent tousiours l'un à l'austre, qu'ils mesdisent l'un de l'austre, qu'en toutes entreprinses et actions ils soyent tousiours appoinctez contraires, et taschent à s'entre-supplanter l'un l'austre ? Je croy qu'il n'y a homme qui le voulust dire.

Un pere aime ses enfans par dessus tout.

Doncques au contraire, aussy les freres qui s'entre-aiment et s'entrecherissent l'un l'austre, qui rejoignent en un lien de mesmes volontez, estudes, et affections, ce que la nature avoit disjoinct et separé de corps, et qui ont tous devis, exercices, jeux, et esbats communs entr'eulx, certainement ils donnent à leurs pere et mere un doulx et heureux contentement en leur vieillesse de ceste grande amitié fraternelle. Car jamais pere n'aima tant les lettres, ny l'honneur, ny l'argent, comme il aime ses enfants : et pourtant ne voyent-ils pas avecques tant de plaisir leurs enfants ny bien disants, ny opulents, ny colloquez en grands

offices et dignitez, comme ils font s'entre-aimants. C'est pourquoy on lit que Apollonide, natifve de la ville de Cyzique, et mere du roy Eumenes, et de trois austres freres, Attalus, Phileterus, et Atheneus, se reputoit bien-heureuse et rendoit graces aux Dieux, non pour ses richesses, ny pour sa principaulté, mais pource qu'elle voyoit ses trois enfants puisnez servir de guarde-corps à leur frere aisné, et luy vivant librement et en toute asseurance au milieu d'eulx, ayants les espées au costez, et les javelaines en leurs mains: comme au rebours aussy le roy Xerxes ayant apperçeu que son fils Ochus dressoit embusche à ses freres pour les faire mourir, en mourut de desplaisir. Car les guerres sont bien griefves entre les freres, ce disoit Euripides, mais plus qu'à nuls austres sont-elles griefves aux peres et aux meres: pource que celuy qui hayt son frere, et ne le peust veoir de bon œil, ne sçauroit qu'il n'en soit courroucé contre celuy qui l'a engendré, et celle qui l'a enfanté.

Apollonide rendoit graces aux dieux de l'union de ses enfans.

Xerxès mourut de chagrin de l'inimitié de ses enfans.

Or Pisistratus se remaria en secondes nopces, que ses enfants du premier lict estoyent desia tous hommes faicts, et disoit que les voyant ainsy beaulx et bons, il desiroit estre pere de plusieurs austres encores, qui leur ressemblassent: aussy les bons et loyaulx enfants, non-seulement pour l'amour de leurs peres et meres s'entre-aimeront plus les uns les austres, mais aussy en aimeront davantage leurs peres et meres, les uns pour les austres, disants et pen-

Les freres qui s'aiment entre eux, aiment davantage leur pere et mere.

sants tousiours en eulx-mesmes, qu'ils sont pour beaucoup de causes bien obligez à eulx, mais principalement pour le reguard de leurs freres, comme estant le plus precieux, et le plus doulx et gracieux heritage qu'ils ayent herité d'eulx. C'est pourquoy Homere a bien faict, quand il introduict Telemachus comptant entre ses calamitez ce, qu'il n'avoit point de frere,

Telemachus comptoit entre ses calamités de n'avoir point de frere.

Car Jupiter, la race de mon pere,
A terminé en moy seul, sans nul frere.

Odiss. l. 24.

Et au contraire Hesiode ne soubhaitte et ne conseille pas bien, qu'un fils unicque soit heritier universel des biens de son pere, luy mesmement qui estoit disciple des Muses, lesquelles ont ainsy esté appellées, pource qu'elles sont tousiours ensemble, à cause de l'amour et bienveuillance fraternelle qu'elles se portent l'une à l'austre.

L'amitié fraternelle est démonstration certaine d'aimer son pere et sa mere.

L'amitié fraternelle doncques est telle envers les peres et meres, que d'aimer son frere est demonstration certaine d'aimer aussy son pere et sa mere, et un exemple et enseignement à ses enfants de s'entre-aimer les uns les austres, austant que nulle austre chose : comme aussy au contraire, ils prennent le maulvais exemple de hayr leurs freres de l'original de leur pere : car celuy qui est envieilly en procez, en querelles et dissensions avecques ses freres, et puis va prescher ses enfants de vivre amiablement ensemble, il faict ce qui se dict en un commun proverbe,

Tout ulceré, il veult guarir les austres,

et oste par ses faicts toute efficace à sa parole. Si doncques le Thebain Eteocles ayant dict à son frere ce qui est en Euripides,

Je monterois en l'estoillé sejour
Du clair soleil, où commence le jour,
Et descendrois dessoubz la terre basse,
Si je pouvois acquerir par audace
La royaulté soubveraine des dieux :

venoit puis après à admonester ses enfants,

De conserver entre eulx esgualité,
Laquelle joinct cité avec cité,
Amys avec leurs amys secourables,
Confederez en ligues perdurables :
Et n'y a rien qui en fermeté seure,
Qu'esgualité en ce monde demeure :

Qui seroit celuy qui ne se mocqueroit de luy? Et quel seroit trouvé et reputé Atreus, si après avoir donné à soupper les propres enfants à son frere, il venoit ainsy arraisonner et instruire ses enfants ?

Quand le malheur sur quelqu'un prend son cours,
Communement il n'a d'amys secours,
Sinon de ceulx qui sont de son lignage.

L'inimitié qui regne entre les freres fait croire qu'ils ont de grands defauts cachés.

Et pourtant faust-il de tout poinct bannir et chasser la haine de ses freres, comme celle qui est maulvaise nourrice de la vieillesse des peres et meres, et pire encores de la jeunesse des enfants : et si donne maulvais bruict, et grand blasme envers les concitoyens, lesquels estiment et jugent à bonne cause, qu'ayants esté

nourris et eslevez dès leur naissance ensemble, ils ne seroyent pas devenus ennemys et malveuillants, s'ils ne sçavoyent de grandes meschancetez et grandes perversitez les uns des austres : car il faust bien qu'il y ayt de grandes et griefves causes pour dissouldre une si grande amitié et bienveuillance, tellement que puis après ils se reconcilient malayséement.

Car ainsy comme les corps qui ont une fois esté joincts ensemble, si la colle ou ligature vient à se lascher, ils se peuvent bien derechef rejoindre et recoller ensemble : mais depuis qu'un corps naturel vient à se rompre ou deschirer, il est mal-aysé de trouver colleure ny soudeure qui le puisse jamais reunir : aussy les amitiez mutuelles que la necessité a conjoinctes entre les hommes, si d'adventure elles viennent quelque-fois à se separer, facilement elles se reprennent : mais les freres, si une fois ils sont esloignez et decheus de ce qui est selon la nature, difficilement reviennent ils plus jamais ensemble : et s'ils y reviennent, la reconciliation attire une cicatrice orde et sale, tousiours accompaignée de deffiance et de souspeçon. Or toute inimitié d'homme à homme s'imprimant aux cœurs, avecques les passions qui plus travaillent et tourmentent, comme opiniastreté, cholere, envie, soubvenance des maulx passez, est chose fort douloureuse et turbulente : mais celle qui est de frere à frere, avecques lequel il est force d'avoir communion de tous sacrifices, et de toutes choses saincte[illegible]

Les freres divisés se réunissent rarement de bonne foi.

sainctes et religieuses, mesme sepulture, et quelquefois mesme maison, possessions, et heritages confinants les uns aux austres, a tousiours devant ses yeulx ce qui la tourmente, luy rameinant en memoire sa folie et sa forcenerie, pour laquelle la face qui mieulx luy ressemble, et qui luy debvroit estre la plus doulce, luy est la plus hideuse à veoir, et la voix la plus amiable et la plus familiere depuis son enfance, luy devient plus effroyable à ouyr: et voyants plusieurs austres freres qui n'ont qu'une maison, qu'une table, mesmes heritages, et serviteurs non despartis, eulx au contraire ont partagé leurs amys, leurs hostes, leurs familiers, bref toutes choses qui sont communes entre les austres freres, leur sont à eulx ennemyes et contraires: encores qu'à toute personne il soit facile à discourir en son entendement, que les amys, et les compaignons de table sont subjects à estre ravagez, les familiers et les alliez se peuvent acquerir nouveaulx, quand les premiers, ne plus ne moins que des outils ou des instruments, sont usez, mais d'acquerir un nouveau frere il n'est pas possible, non plus qu'une main couppée, ou un œil arraché. Et dict la Persienne sagement, quand on luy demanda pourquoy elle aimoit mieulx saulver la vie à son frere, qu'à son fils: *pource*, dict-elle, *que je puis bien avoir d'austres enfants, mais d'austres freres, maintenant que mes pere et mere sont morts, je ne puis.*

L'inimitié qui regne entre des freres est d'autant plus douloureuse qu'ils sont obligés d'habiter ensemble.

On peut acquérir des amis, mais jamais un nouveau frere.

Quelle conduite doit tenir celui qui aura un mauvais frere.

Que faust-il doncques faire, me pourra demander quelqu'un, à un qui aura un maulvais trere ? Premierement, il faust retenir en memoire, que la maulvaistié se trouve en toutes sortes d'amitié qui sont entre les hommes, et que selon ce que dict Sophocles,

Plus des humains les faicts tu chercheras,
Plus mal que bien tousiours y trouveras.

Il n'y a ny amitié de parentelle, ny de societé, ny de compaignie, qui se puisse trouver sincere, saine et nette de tout vice. Mais le Lacedæmonien qui espousoit une petite femme disoit, *qu'entre les maulx il faust tousiours choisir les moindres* : aussy pourroit-on, à mon advis, sagement conseiller aux freres, de supporter plustost les imperfections domesticques, et les maulx de leur propre sang, que d'experimenter ceulx des estrangiers : car en l'un n'y peust avoir reprehension auscune, d'austant que l'on y est contrainct : et l'austre est reprehensible, d'austant qu'il est volontaire. Car ny le compaignon de table, ou de jeu, ny de l'aage, ny l'hoste,

On doit supporter les imperfections de son propre sang.

N'est point lié de fers sans fer forgez,
Qu'estroictement honte luy a chargez.

Mais si est bien celuy qui est de mesme sang, qui a esté nourry avecques nous, qui est né d'un mesme pere et d'une mesme mere, auquel il semble que la vertu mesme permet et concede par connivence quelque chose, quand

il dict à son frere pechant et faillant en quelque endroict,

L'occasion pour quoy sans offenser,
Je ne te puis miserable laisser, *Odiss. l. 13.*

homme non-seulement miserable, mais aussy maulvais et mal sage, c'est de paour qu'en n'y pensant pas, je ne semble punir aigrement et amerement en toy quelque vice de pere ou de mere instillé en toy par leur semence, en te hayssant.

Car, comme disoit Theophraste, il ne faust pas aimer les estrangiers pour les esprouver, mais au contraire il les faust esprouver pour les aimer : mais là où la nature ne donne pas au jugement la precedence pour faire aimer, ny n'attend pas ce que l'on dict communément, *qu'il faust avoir mangé une mine de sel avecques celuy que l'on veult aimer :* ains dès nostre natifvité a faict naistre quand et nous le principe et l'occasion d'amitié, là ne faust-il pas que nous allions trop asprement ny trop exactement recherchant les faustes et imperfections. Mais maintenant tout au contraire, que diriez-vous qu'il y en a qui supporteront et excuseront facilement, jusques à y prendre plaisir, les faustes des estrangiers, et qui ne leur appartiennent de rien, avecques lesquels ils auront prins quelque cognoissance ou en un banquet, ou au jeu, ou aux exercices de la personne, et seront severes, voire inexorables à l'encontre de leurs propres freres ?

Théophraste dit qu'il faut éprouver les estrangers pour les aimer.

Souvent on pardonne aux étrangers, et nullement à ses propres freres.

tellement qu'il y en a qui prennent plaisir à nourrir des chiens maulvais, des chevaulx : et plusieurs, des onces, des chats, des singes, des leons, et les aiment : et cependant ils ne peuvent pas endurer les courroux, les erreurs, ou les ambitions de leurs propres freres. Et d'austres, qui donneront à des paillardes et putains des maisons et des terres toutes entieres, combattront à bon escient contre leurs freres pour une masure ou pour un coing de maison : et puis imposants à la malveuillance qu'ils portent à leurs freres le nom de haine des meschants, ils s'en iront detestants et vituperants le vice en leurs freres, et aux austres ils ne s'en soucieront pas, ains hanteront et frequenteront communément avecques eulx. Cela doncques soit comme le preambule de tout nostre discours.

On donne des terres entieres à des filles et on se bat avec son frere pour un coin de terre.

Au reste pour entrer aux enseignements, je ne veulx pas commencer, comme les austres font, au partage des biens paternels, mais à l'emulation maulvaise et jalousie reprehensible qui se leive entre les freres, vivants encore les peres et meres. Agesilaus jadis avoit une coustume, qu'il envoyoit à chascun senateur de Lacedæmone, incontinent qu'il estoit creé, un bœuf, en tesmoignage de sa vertu : les Ephores, qui estoyent comme syndicques d'un chascun, l'en condamnerent à l'amende envers le public, avecques adjonction de la cause, que c'estoit pource que par telles caresses et meinées il alloit practiquant et guaignant à luy

Un frere ne doit jamais tâcher d'acquérir l'amitié de ses pere et mere aux dépens de son frere.

seul ceulx qui debvoyent estre communs à tous : aussy pourroit-on conseiller à un fils d'honnorer tellement pere et mere, qu'il n'estudie pas à se les guaigner, et acquerir leur bonne grace pour luy seul, en destournant leur bienveuillance des austres envers luy, par laquelle practique plusieurs supplantent leurs freres, couvrants d'une couleur honneste en apparence, mais non-juste en verité, leur avarice et cupidité : car ils privent leurs freres finement et cauteleusement du plus beau et du plus grand bien de leur heritage, qui est l'amour et bienveuillance de peres et meres, espiants oportunement l'occasion que leurs freres sont ailleurs empeschez, ou qu'ils ne se doubtent point de leurs meinées, et se rendants fort modestes, reiglez, soupples et obeïssants à leurs peres, mesmes ès choses où ils voyent que leurs freres s'oublient et faillent, ou semblent faillir : là où il faust faire tout l'oposite, quand on sent qu'il y a quelque courroux et mescontentement du pere, en se mettant et se coulant dessoubz la charge, comme pour soulager son frere, en luy aydant, et par caresses et secourables services remettre le mieulx qu'on peust son frere en grace : et quand il a inexcusablement failly, il en faust rejecter la coulpe ou sur le temps contraire, ou sur quelque austre occupation, ou bien sur sa nature mesme, comme estant plus utile et plus idoine à austre chose : et convient bien à cela le dire d'Agamemnon,

Il faut toujours excuser son frere, et tâcher de le remettre en grace.

Ce n'a esté ny par lourde paresse,
Ny par deffault de sens et de sagesse,
Ains pour avoir sur moy l'œil estendu,
Et le motif de mon cœur attendu.

Iliad. liv. 7.

Aussy peust dire un bon frere à l'excuse de son frere : *il m'a voulu laissé faire ce debvoir-là.*

Les peres sont ravis de voir des freres s'excuser entre eux.

Les peres mesmes sont bien ayses d'ouyr faire translations de noms, et adjoustent foy à leurs enfants, quand ils appellent la negligence et paresse de leurs freres, *une simple bonté ;* la sottise, *une bonne et droicte conscience ;* une opiniastreté querelleuse, *courage qui ne veult point estre mesprisé :* de maniere que celuy qui y procede de telle sorte, en intention d'appaiser son pere, il y guaigne cela, qu'oultre ce qu'il diminue la cholere de son pere à l'encontre de son frere, il augmente la bienveuillance de son pere envers luy. Puis après, quand on a ainsy respondu et satisfaict au pere, il se faust alors addresser, à part, au frere, et luy toucher et remonstrer vifvement, en grande liberté, son peché et sa fauste : car il ne faust ny estre indulgent ou connivent envers son frere, ny aussy luy estre trop dur, et le fouler aux pieds quand il a failly ; car l'un est austant comme s'esjouyr de sa fauste, et l'austre faillir avecques luy ; mais user d'une reprehension et correction, qui tesmoigne le soing de son bien, et le desplaisir de sa fauste. Car celuy qui aura esté le plus affectionné advocat et intercesseur pour luy envers ses pere et mere, sera le plus vehement accusateur en

On doit dans le particulier faire sentir à son frere les torts qu'il a.

privé envers luy-mesme. Que s'il advient que le frere, n'ayant rien offensé, soit neantmoins accusé envers le pere, il est certainement très-honneste, en toute austre chose, de plier et supporter toute cholere et toute rudesse de pere et de mere; mais neantmoins les justifications et deffenses d'un frere envers eulx, qui, contre tout droict et raison, et contre verité, seroit accusé, ou à qui l'on feroit tort, sont irreprehensibles et fondées en toute honnesteté; et ne faust point craindre, en tel cas, d'ouyr le reproche qui se lit en Sophocles:

Un frere doit défendre vigoureusement son frere accusé injustement envers son pere.

Maulvais le fils qui si fort degenere,
Que de plaider contre son propre pere;

en parlant librement pour la deffense de son frere, que l'on voit unicquement condamné ou opprimé: car telle procedure rend la perte de la cause plus agreable à ceulx qui sont convaincus, que ne leur eust esté la victoire et guain de cause.

Au demourant, depuis que le pere est decedé, il se faust encores plus affectionner à aimer ses freres, que non pas auparavant: premierement, à meiner deuil, et à communiquer la charité du sang, en regrettant la mort du commun pere, et en rejectant arriere toutes suspicions de valets, et tous calomnieux rapports de familiers qui vouldroyent semer quelque alteration entre eulx; et plustost, croyant tout ce que l'on raconte de l'amour reciproque de Castor et Pollux, mesmement ce que l'on dict,

L'amitié des freres doit encore se resserrer après la mort des pere et mere.

Ne pas écouter les mauvais propos contre ses freres.

que Pollux tua d'un coup de poing un qui luy venoit rapporter en l'aureille quelque chose à l'encontre de son frere : puis, quand ce vient au partage des biens patrimoniaux, ne s'entredenoncer pas la guerre l'un à l'austre, comme font plusieurs, y venants tous preparez à ceste intention :

Ecoute-moy, la fille de la guerre, (*Dissension*)

Partager également entre ses freres, et suivant la convenance.

ains se donner bien guarde de celle journée, comme celle qui est aux uns commencement de guerre mortelle et irreconciliable, et aux austres d'amitié et de concorde perdurable : et là faire leurs partages entre eulx seuls, s'il est possible ; sinon, en la presence d'un amy commun à tous deux, homme de bien, qui assiste, comme dict Platon, aux loyx de justice, en prenant et donnant ce qui sera plus agreable et plus convenable l'un à l'austre, et ainsy estimer que l'on partage seulement la procuration et l'administration des heritages, et laisser l'usage et la jouyssance de tout, sans despartir en commun, là où il y en a qui s'entre-arrachent les uns aux austres les nourrices qui les ont nourris de mammelles, ou les enfants qui ont esté eslevez et nourris quand et eulx, à toute force de les poursuivre, et s'en vont, au partir de là, ayant guaigné le prix d'un esclave, et perdu ce qui estoit le plus precieux en la succession de leur pere, l'amitié et la confiance de leur frere : et en ay cogneu qui, sans y avoir auscun guain, par une opiniastreté seulement,

ment, au partage de leurs biens paternels, se sont portez ne plus ne moins, et de rien plus gracieusement, que si c'eust esté butin et pillage de guerre, entre lesquels nommement ont esté Charicles et Antiochus, de la ville d'Opunte, qui coupperent par le milieu un vase d'argent et un habillement, et en emporterent chascun sa part, divisants ainsy, comme par une malediction tragicque, Charicles et Antiochus, exemple d'une haine fraternelle.

Leur heritage au tranchant de l'espée.

Les austres vont comptants après leurs partages, comme par subtils moyens, par finesse et cautelle, ils ont circonvenu leurs freres, et ont beaucoup guaigné, s'en glorifiants, là où plustost ils se debvoyent esjouyr, plaire à eulx-mesmes, et se magnifier de ce que, par gracieuseté, courtoisie et volontaire cession, ils seroyent venus au-dessuz de leurs freres.

Et pourtant merite bien Athenodorus que l'on face mention de luy en cest endroict, comme il n'y a celuy en nostre païs qui ne s'en soubvienne bien. Il avoit un frere plus ancien que luy, qui se nommoit Xenon, lequel maniant comme curateur le bien entier d'eulx deux, en dissipa une bonne partie, et à la fin, ayant prins une femme à force, et en estant condamné, il perdit tout son bien, lequel feut appliqué par confiscation au fisque de l'empereur. Athenodorus pour lors estoit encores jeune adolescent, sans auscun poil de barbe; et comme sa part de biens paternels luy Athenodorus, son amitié pour son frere.

eust esté rendue par la justice, il n'abandonna point son frere ; ains mettant tout en commun, en feit partage avecques luy : et encores, combien qu'en ce partage il cogneust que son frere le deffauldroit malicieusement de beaucoup, jamais il ne s'en courroucea à luy, ny ne s'en repentit, ains supporta gayement et doulcement l'ingrate meschanceté de son frere, laquelle feut divulguée par toute la Grece.

Solon dit que l'égalité n'engendre point de sédition.

Or, Solon ayant prononcé ceste sentence, touchant le gouvernement de la chose publicque, *que l'esgualité n'engendre point de sedition*, semble avoir trop fascheusement introduict la proportion arithmeticque, qui est populaire, au lieu de la belle geometricque : mais en une famille et maison qui conseilleroit aux freres, comme Platon admonestoit ses citoyens, sur-tout s'il estoit possible, d'oster de la republicque ces mots de *mien* et *tien*, ou à tout le moins se contenter de l'esgualité, et tascher à la conserver, certainement il asserroit un grand et beau fondement de paix, amitié et concorde entre les freres. Et qu'il se serve à ce propos d'exemples honnorables et illustres, comme est la response de Pittacus au roy de Lydie, qui luy demandoit s'il avoit des biens : *deux fois*, dict-il, *plus que je ne vouldrois, estant mon frere mort, duquel j'ay herité.* Mais pour ce que le plus n'est pas ennemy du moins, seulement en augmentation et diminution de richesses, ains, comme dict Platon, universellement en inesgualité y a tousiours mouvement, et

Platon conseilloit de retrancher de la république ces mots, *mien* et *tien*.

L'inégalité donne le mouvement.

en esgualité repos et sejour : aussy toute inesgualité est bien dangereuse de mettre dissension et querelle entre les freres, et est toutesfois impossible qu'ils soyent en toutes choses esgaulx ny pareils, d'austant que, ou la nature dès la naissance, ou depuis, la fortune leur despartent inesgualement leurs graces et faveurs, d'où procedent les envies et jalousies entre eulx, maladies et pestes mortelles, non-seulement aux familles et maisons, mais aussy aux villes et citez : il s'en faust donner de guarde, et promptement y remedier quand elles commencent à s'y engendrer.

L'égalité donne le repos.

On pourroit conseiller à celuy qui auroit advantage sur ses freres, qu'il leur communiquast tout ce qu'il auroit par-dessuz eulx, en les honnorant par son credit et reputation, et les advanceant par le moyen de ses amitiez ; et si d'adventure il est plus eloquent qu'eulx, leur offrant sa peine et suffisance, comme estant à eulx austant comme à luy-mesme, et puis n'en monstrant auscune enfleure d'arroguance ny de mespris envers eulx, ains plustost, en s'abbaissant et soubsmettant, rendre sa preference et son advantage non subject à l'envie, et esgualer, austant comme il luy est possible, l'inesgualité de la fortune par moderée opinion de soy-mesme : comme Lucullus ne voulut jamais entreprendre office ny magistrat devant son frere, encores qu'il feust plus aagé que luy ; ains laissant passer son temps, attendit celuy de son frere. Et Pollux ne voulut pas

Le frere doit protéger ses freres quand il a avantage sur eux.

Lucullus sa déférence pour son frere.

Pollux, sacrifice qu'il fait à son frere.

estre dieu mesme seul, ains plustost demy-dieu avecques son frere, et participer de la condition mortelle pour luy faire part de son immortalité. Là où il est en toy, pourra-l'on dire à celuy que l'on prendra à admonester, sans auscunement diminuer rien des biens que tu as presentement, accomparer et esgualer à toy ton frere, le faisant, par maniere de dire, jouyr de ta grandeur, de ta gloire, de ta vertu et de ton bon-heur : comme feit jadis Platon, qui meit les noms de ses freres, les introduisant parlants en ses plus nobles traictez, pour les rendre renommez ; à sçavoir *Glaucon* et *Adimantus*, ès libvres qu'il a escripts de la republicque ; et *Antiphon*, le plus jeune, en son dialogue de Parmenides.

Platon a fait de ses freres des interlocuteurs dans ses plus nobles traités.

Davantage, ainsy comme il y a ordinairement de grandes inesgualitez entre les natures ou les adventures des freres, aussy est-il presque impossible que l'un soit en tout et partout superieur à ses freres. Car il est bien vray que les elements, que l'on dict estre créez d'une mesme matiere, ont des qualitez et forces toutes contraires ; mais on ne veit jamais que de deux freres nez d'un mesme pere et d'une mesme mere, l'un feust comme le sage que feignent les Stoïcques, beau, gracieux, liberal, honnorable, riche, eloquent, studieux, sçavant et humain tout ensemble ; et l'austre laid, maussade, sale, chiche, necessiteux, mal emparlé, ignorant et inhumain aussy tout ensemble : ains y a bien souvent en ceulx qui sont

Un frere n'est jamais parfait, ni son frere absolument imparfait.

les plus rebutez et moins estimez, quelque scintille de grace, de valeur et d'aptitude, et inclination à quelque chose de bon : car, comme dict le commun proverbe,

Parmy chardons et espineux halliers,
Naissent les fleurs des tendres violiers.

Moyen d'éteindre l'envie entre les freres.

Celuy doncques qui sentira avoir l'advantage en austres choses, s'il n'admoindrit ny ne cache point les telles-quelles parties de vertu qui seront en son frere, ny ne le deboute point, comme en un jeu de prix, de tous les premiers honneurs, ains luy cede reciproquement en quelques-uns, et le declare plus excellent et plus habile que luy en plusieurs choses, retirant tousiours toute occasion et matiere d'envie, comme le bois du feu, il l'esteindra à la fin, ou plustost il l'empeschera du tout qu'elle ne s'engendre et concrée. Mais encores, celuy qui s'aydera tousiours de son frere ès choses mesmement esquelles il sçaura estre plus excellent que luy, et usera de son conseil, comme, s'il est rhetoricien, à plaider des causes; s'il est entendu en matiere d'estat, à sçavoir comment il se doibt porter en son magistrat; s'il est homme qui ayt beaucoup d'amys, en affaires. Bref, qu'en nulle chose de consequence, et qui peust apporter reputation, ne laisse son frere derriere, ains le faict son parsonnier et compaignon en toutes choses grandes et honnorables, qui se sert de luy quand il est present, l'attendant quand il est

Moyen d'augmenter la reputation de son frere.

absent, et generalement qui luy donne à entendre qu'il ne seroit pas homme de moindre execution que luy, mais qu'il faict moins de compte d'acquerir reputation, et de s'advancer en credit que luy, en ne s'ostant rien à soy-mesme, il adjouste beaucoup à son frere.

Il ne faut pas croire qu'un frere supérieur à nous, le soit à tous.

Ce sont les preceptes et advertissements que l'on pourroit donner à celuy qui seroit plus excellent que son frere; et quant à celuy qui seroit inferieur, il faust qu'il pense en luy-mesme que son frere n'est pas un, ny seul, ou plus riche, ou plus sçavant, ou plus renommé que luy, ains qu'il est luy-mesme vaincu d'un nombre infiny d'austres,

> Tant qu'il y a d'hommes mangeants le fruict
> Que la grandeur de la terre produict.

Mais s'il est tel qu'il aille par-tout portant envie à tout le monde; ou bien s'il est si mal né, qu'entre tant d'hommes qui sont heureux, il n'y en ayt pas un qui le fasche, que celuy qu'il deust le plus aimer, et qui luy tient de plus près d'obligation du sang, il peust bien dire qu'il est malheureux en toute extremité, et qu'il ne laisse moyen à homme qui vive de le passer en malheurté.

Il faut desirer l'avancement de ses freres.

Si comme doncques Metellus disoit que les Romains debvoyent bien rendre graces aux dieux de ce que Scipion, estant si grand personnage, estoit né dedans Rome, et non pas en une austre cité, aussy que chascun soubhaicte et face priere aux dieux que luy prin-

cipalement surmonte tous austres en prosperité ; ou sinon, au moins que ce soit un sien frere qui ayt ceste tant desirée puissance et aucthorité : mais il y en a qui sont si mal nez à toute honnesteté, qu'ils s'esjouyssent et se glorifient bien d'avoir des amys colloquez en grands honneurs, et d'avoir des princes ou des grands seigneurs et riches pour hostes ; mais ils estiment que la splendeur de leurs freres soit leur obscurité, et se plaisent bien d'ouyr raconter les prosperitez de leurs peres, les victoires et conduictes d'armées de leurs ayeux, ausquelles ils n'eurent oncques part, ny n'en reçeurent oncques honneur ny prouffit : mais de grandes successions qui seront escheutes à leurs freres, ou d'estats magnificques, ou de mariages honnorables, ils en sont marris, et leur semble que cela les ravalle.

On préfere souvent de voir prospérer les autres plutôt que ses freres.

Et toutesfois il falloit, en premier lieu, ne porter envie à personne, ou sinon, à tout le moins, tourner son envie au dehors, et deriver ceste malignité, d'estre marry du bien d'austruy, à l'encontre des estrangiers : comme ceulx qui embrouillent leurs ennemys en seditions intestines, et les chassent hors de chez eulx.

L'envie doit être plutôt tournée contre les étrangers que contre ses freres.

D'austres Troyens et de leurs alliez
Grand nombre y a parmy vostre bataille,
Pour esprouver de mon glaive la taille.
Des Grecs aussy, en nostre ost Argien,
Sur qui pourras faire espreuve du tien.

Iliad. liv. 6.

comme dict Diomedes à Glaucus : c'est-là où tu peux exercer ton envie et ta jalousie.

Deux freres ne doivent pas imiter les bassins d'une balance dont l'un se hausse quand l'autre se baisse.

Mais il faust que un frere ne soit pas comme le bassin d'une balance, qui faict le contraire de son compaignon; quand l'un se haulse, l'austre se baisse : ains faust qu'il face comme les petits nombres, qui, par multiplication d'eulx-mesmes, produisent les grands, et en se multipliant ainsy, l'augmenter, et s'augmenter aussy des biens. Car entre les doigts de la main, celuy qui ne tient pas la plume en escripvant, et qui ne touche pas les chordes de l'instrument en jouant, pource qu'il n'est pas propre ne dispos à ce faire, n'en vault pas pire pour cela, ains se meuvent tous ensemble, et s'entre-aydent les uns les austres, en quelque sorte, comme ayants expressement, pour ceste cause, esté faicts inesguaulx à l'entour du plus grand et du plus fort, pour estre plus aptes à prendre et à retenir. Ainsy Craterus, estant frere propre d'Antigonus, roy regnant, et Perilaus de Cassander, se meirent à conduire des armées soubz leurs freres, ou bien se teindrent en leurs maisons : mais je ne sçay quels Antiochus Seleucus, et ailleurs Grypus et Cyzicenus, n'ayants pas apprins à se contenter du second lieu, ains appetants les marques de dignité royale, la pourpre et le diademe, se remplirent eulx-mesmes, et les uns les austres de maulx infinis, et en comblerent quant et quant toute l'Asie.

Craterus et Perilaus obéissent à leurs freres rois.

Antiochus, Grypus et Cyzicenus, jaloux de leurs freres, troublent toute l'Asie.

Mais pour austant que les envies et jalousies s'impriment le plus souvent ès natures et mœurs de personnes ambitieuses, le plus expédient

dient seroit aux freres, pour obvier à tel inconvenient, de n'aspirer pas à acquerir honneur, ny auctorité et credit par mesmes moyens, ains l'un par un moyen, et l'austre par un austre : car les combats des bestes sauvages s'esmeuvent ordinairement entre celles qui se nourrissent de mesme pasture, et entre les combattants des jeux de prix ; ceulx-là seuls se nomment adversaires les uns des austres, qui travaillent à mesme sorte de jeu : là où les escrimeurs des poings aux escrimeurs à oultrance sont amys, et les luicteurs aux courreurs de carriere, et s'entre-aydent et s'entre-favorisent les uns aux austres. Et pourtant des deux fils de Tyndarus, l'un, Polynices, guaignoit tousiours le prix à l'escrime des poings, et Castor l'emportoit à la course. Voylà pourquoy Homere a bien faict, que Teucer estoit excellent à tirer de l'arc, là où son frere estoit des meilleurs combattants à coups de main.

Ne pas courir la même carriere, moyen de détruire la jalousie.

Et le couvroit de son luysant escu. *Iliad. liv. 8.*

Comme entre ceulx qui se meslent des affaires publicques, ceulx qui manient les armes ne portent pas communement envie à ceulx qui haranguent devant le peuple, ny entre ceulx qui parlent en public, les advocats aux lecteurs de philosophie, ny entre ceulx qui pansent les malades, les medecins aux chirurgiens, ains s'entre-donnent la main, et s'entreportent tesmoignage les uns aux austres : mais vouloir et chercher d'acquerir honneur et repu-

On est rarement jaloux de ceux qui exercent un autre emploi que soi.

tation d'un mesme art, et par une mesme valeur et suffisance, c'est austant entre ceulx qui ne sont pas parfaicts, comme estants amoureux d'une mesme maistresse, vouloir estre mieulx venu, et avoir plus d'advantage l'un que l'austre.

Savoir tirer honneur de la réputation et de la prospérité de ses freres.

Ceulx doncques qui cheminent par diverses voyes, esvitent les occasions d'envie, et s'entre-aydent les uns les austres, comme Demosthenes et Chares, et semblablement Æschines et Ebulus, Hyperides et Leosthenes, dont les uns proposoyent les decrets, et haranguoyent devant le peuple; les austres conduisoyent les armées, et faisoyent les affaires. Et pourtant faust-il que les freres qui ne seront pas pour s'entre-communiquer, sans envie, leur gloire et leur credit, ayent leurs cupiditez et leurs ambitions bien tournées à contrepoil, et bien esloignées les unes des austres, s'ils veulent recepvoir plaisir, et non pas desplaisir, de la prosperité et de l'heureux succès les uns des austres : mais par dessuz tout cela, il se faust bien donner guarde des parents et alliez, et quelquefois des femmes mesmes, qui, à la convoitise d'honneur, ajoustent de maulvais et malicieux propos : *vostre frere fait merveille, il emporte tout, on ne parle que de luy, tout le monde luy faict la cour; là où personne ne vient vers vous, et n'avez honneur ne demy.* Le frere qui sera sage, respondra à ces maulvais languages-là : *j'ay un frere qui a la vogue de credit, et du credit et aucthorité qu'il a, la plus grande part en est mienne,*

et a mon commandement. Car Socrates disoit qu'il aimoit mieulx avoir Darius pour amy, que ses Dariques : mais un frere qui a bon jugement, ne se pensera pas avoir moins de bien, d'avoir son frere constitué en grand estat, ou riche, ou advancé en credit et reputation, par le merite de son eloquence, que si luy-mesme avoit l'estat, la richesse, le sçavoir et l'eloquence.

Les freres plus âgés croient pouvoir commander aux autres.

Voylà comment il faust essayer à radouber le mieulx qu'il est possible telles inesgualitez ; mais il y a d'austres differences qui naissent incontinent avecques eulx, au moins ceulx qui ne sont pas bien apprins quant aux aages : car à bon droict les plus vieulx voulants tousiours commander aux plus jeunes, leur presider, et avoir plus et d'honneur et d'aucthorité, et de puissance en tout et par-tout, sont fascheux et ennuyeux ; et de l'austre costé aussy, les plus jeunes secoüants la bride, et s'enorgueillissants, s'accoustument à ne faire compte, et à mespriser leurs freres plus aagez : de là advient que les jeunes, comme enviez et rabaissez tousiours par leurs aisnez, fuyent et hayssent leurs corrections et admonitions, et les aisnez, desirants guarder et retenir tousiours leur precedence par dessuz eulx, redoubtent l'accroissement de leurs puisnez, comme estant la ruine d'eulx-mesmes. Tout ainsy doncques comme l'on dict qu'en un bien-faict il faust que celuy qui le reçoipt l'estime plus grand qu'il n'est, et celuy qui le donne plus petit.

Aussy, qui pourroit persuader à l'aisné de ne reputer pas que le temps dont il precede son frere, soit beaucoup, et au puisné que ce soit peu de chose, il les delibvreroit tous deux; l'un de desdaing et de mespris, et l'austre d'irreverence et de negligence.

Le frere aîné doit toujours conduire les plus jeunes, mais plutôt en compagnon qu'en pere.

Et pource qu'il est convenable à l'aisné d'avoir soing, enseigner, reprendre et admonester; et au puisné, honorer, suivre et imiter, je vouldrois que la sollicitude de l'aisné tint plustost du compaignon que du pere, et de la suasion plustost que du commandement, et qu'il feust plus prompt à s'esjouir pour le debvoir faict, et à le louër, que non pas à le reprendre et blasmer pour l'avoir oublié, et face l'un, non-seulement plus volontairement, mais aussy plus humainement que l'austre : et aussy qu'au zele du puisné il y eust plus de l'imitation que de la jalousie et contention, pource que l'imitation presuppose la bonne estime et admiration, et la jalousie et contention n'est jamais sans envie, qui faict que les hommes aiment ceulx qui taschent à les ressembler, et au contraire ils rebutent et depriment ceulx qui estrivent et s'efforcent de s'esgualer à eulx.

Le frere puîné, par son obéissance vis-à-vis de son aîné, gagne son respect par la suite.

Et parmy l'honneur qu'il est bien-seant que le puisné rende à son aisné, l'obeissance est celle qui merite plus de loüange, et qui engendre une plus forte et plus cordiale bien-veuillance, accompaignée d'une reverence et d'un contentement, qui est cause que l'aisné reciproquement luy cede et luy defere. Dont il

advint que Caton, ayant dès son enfance honnoré et reveré son frere Cœpion par obeïssance, observance et silence devant luy, à la fin le guaigna tant, quand ils feurent hommes faicts, et le remplit de si grand respect et reverence envers luy, qu'il ne faisoit ny ne disoit rien qu'il ne luy dist. Auquel propos on raconte que Cœpion un jour ayant signé et scellé de son cachet quelques tablettes de tesmoignage, Caton son frere, survenant après, ne les voulut point signer ny sceller : quoy entendant Cœpion, redemanda incontinent les tablettes, et arracha son cachet avant que demander pour quelle occasion son frere ne luy avoit pas creu, ains avoit eu le tesmoignage pour suspect.

Epicurus fut respecté de ses freres pour sa bienveillance.

Aussy semble-il que les freres d'Epicurus luy porterent grand respect et reverence, pour l'amour et bien-veuillance qu'il avoit monstré envers eulx : ce qui apparut tant en toutes austres choses, qu'en ce qu'ils espouserent fort chauldement toutes ses inventions et opinions en la philosophie ; car encores qu'ils se soyent trompez d'opinion, d'avoir tousiours dict et tenu, dès leur enfance, *que jamais homme n'avoit esté si sçavant en philosophie, que leur frere Epicurus :* si est-ce chose merveilleuse comment ou luy les ayt peu ainsy affectionner, ou eulx se soyent ainsy disposez et affectionnez envers luy. Entre les plus modernes philosophes mesmes, Apollonius le peripateticque, a convaincu de menterie celuy qui a

dict le premier *que l'honneur et la gloire ne reçoipvent point de compaignon*, ayant rendu son frere puisné, Sotion, plus honnoré et plus renommé que luy-mesme. Et quant à moy, combien que la fortune m'ayt faict beaucoup de faveurs, qui meritent bien que je luy en rende grandes graces, il n'y en a pas une dont je me sente tant obligé à elle, comme l'amour et la bienveuillance que m'a porté et me porte en toutes choses mon frere Timon; ce que nul ne peust nier, qui ayt tant soit peu hanté ou frequenté avecques nous, et moins que tous austres, vous qui nous avez esté familiers.

Plutarque se loue de l'amitié de son frere Timon.

Il y a d'austres hargnes dont il se faust donner guarde entre les freres qui sont de pareil aage, ou bien peu esloignez l'un de l'austre, lesquelles passions sont petites, mais continuelles et en grand nombre, au moyen dequoy elles apportent une maulvaise accoustumance de se fascher, aigrir et courroucer de toutes choses, laquelle enfin se termine en haines et inimitiez irreconciliables; car ayants commencé à quereller les uns contre les austres, dès les jeux d'enfance, pour la nourriture, ou pour les combats de quelques petites bestes, comme de cailles ou de cocqs, et puis pour la luicte des petits garsons, ou pour la chasse de leurs chiens, ou la comparaison de leurs chevaulx, ils ne peuvent plus retenir ny refrener, quand ils sont devenus grands, leur opiniastreté et leur ambition en choses de grande consequence.

L'habitude entre les freres de se disputer pour de petites choses est dangereuse.

Comme les plus grands et plus puissants hommes d'entre les Grecs de nostre temps, s'estants premierement bandez les uns contre les austres, pour les faveurs qu'ils portoyent à des baladins et jouëurs de cithres, et puis faisants à l'envy à qui auroit de plus beaulx viviers, de plus belles baignouëres, et de plus belles allées et gualeries, de plus belles sales, et lieux de plaisance au territoire de Edepsus, en les comparant les unes aux austres opiniastrement, en couppant les canaulx, et divertissant les conduicts des fontaines, ils se sont tellement aigris les uns contre les austres, qu'ils s'en sont perdus; car le tyran les leur a tous ostez, et ont esté bannis de leurs païs, pauvres, vagabonds par le monde, et à peine que je ne dis, tous austres qu'ils n'estoyent auparavant, excepté qu'ils sont demourez les mesmes qu'ils estoyent à s'entre-hayr.

Grecs perdus pour avoir été en discorde.

Voylà pourquoy il faust bien dès le commencement resister à la jalousie et opiniastreté qui se glisse entre les freres ès premieres et petites choses, en s'accoustumant à ceder l'un à l'austre reciproquement, et à se laisser vaincre, et à s'esjouyr plus-tost de leur complaire, que non pas de les vaincre : car ce n'a point esté d'austres victoires que les anciens ont entendu : quand ils ont appellé la victoire *Cadmienne*, que celle d'entre les freres au devant de Thebes, qui feut une très-villaine et très-meschante victoire. Mais quoy, les affaires mesmes n'apportent-ils pas plusieurs occasions de dissen-

Jalousie entre les freres, il faut la prévenir.

sions et de desbats entre les freres, à ceulx encores qui sont les plus doulx et les plus gracieux? Ouy certes, mais c'est aussy là où il faust laisser les affaires se combattre tous seuls, sans y adjouster auscune passion d'opiniastreté, ny de cholere, comme un hameçon qui les accroche et attache à desbattre, ains faust que comme en une balance ils reguardent par ensemble de quel costé panchera le droict et l'equité, et que le plus-tost qu'il leur sera possible, ils remettent le jugement et l'arbitrage de leur different à quelques bons personnages, pour les vuider et purger tout au net devant qu'ils percent si avant, comme une tache ou une teincture, et que l'on ne la puisse plus effacer ny laver, et puis imiter les philosophes Pythagoriens, lesquels n'estants alliez ny parents, ains seulement participants de mesme eschole et mesme discipline, si d'adventure ils s'estoyent quelquesfois transportez de cholere, jusques à dire injure l'un à l'austre, devant que le soleil feust couché touchants en la main l'un de l'austre et s'entre-ambrassants, faisoyent l'appoinctement: car comme quand il advient une fiebvre sur une bosse en l'aine, il n'y a pour cela dangier quelconque; mais si la bosse nettoyée et passée, la fiebvre persevere, c'est une maladie qui a son principe et sa cause d'ailleurs plus profonde: aussy le different qui est entre deux freres, quand il cesse avecques l'affaire, procedoit de l'affaire; mais si le different demoure après l'affaire vuidé,

Les Pythagoriens ne se couchoient jamais sans s'être reconciliés.

La dissention qui subsiste après les affaires, annonce un prétexte caché.

vuidé, l'affaire n'estoit que pretexte, et y avoit au dedans une suspecte et maulvaise racine cachée.

Election d'un roi chez les Perses après la mort de Darius.

Auquel propos il faict bon entendre la façon de proceder à la decision du different de deux freres de nation barbare, non pour une part ou portion de quelque petite terre, ou pour un nombre d'esclaves, ou de moutons; mais pour l'empire des Perses; car après la mort de Darius, auscuns des Perses vouloyent que Ariamenes succedast à la couronne, comme estant le fils aisné du feu roy; les austres vouloyent que ce feust Xerxes, tant pource qu'il estoit fils de Atossa fille du grand Cyrus, que pource qu'il estoit né de Darius, estant ja roy couronné. Ariamenes doncques descendit du païs de la Medie, non point en armes, comme pour faire la guerre, ains tout simplement avecques son train, comme pour poursuyvre son droict en justice. Xerxes paravant sa venuë faisoit toutes choses qui appartenoyent à un roy, mais quand son frere feut arrivé, volontairement il s'osta le diadesme ou frontal, et posa le chappeau royal que les roys ont accoustumé de porter à la poincte droicte, et luy alla au devant, l'ambrassa, et luy envoya des presents, avecques commandement à ceulx qui les luy portoyent de luy dire, *Xerxes ton frere t'honnore maintenant de ces presents icy; mais si par la sentence et le jugement des princes et seigneurs de Perse il est declaré roy, il veult que tu sois la seconde personne de Perse après luy.* Ariamenes

Ariamenès et Xerxès, leur conduite pour obtenir le royaume de Perse.

feit response, *je recoyp de bon cœur les presents de mon frere, et pense que le royaulme des Perses m'appartienne, mais quant à mes freres, je leur guarderay l'honneur qui leur est deu après moy, et à Xerxes le premier de tous.*

Artabanus donne le royaume de Perse à Xerxès.

Quand feut escheu le jour du jugement, les Perses de commun consentement declarerent juge de ceste grande cause Artabanus, qui estoit frere du defunct Darius. Xerxes ne vouloit point estre jugé par luy seul, par ce qu'il se fioit plus à la multitude des seigneurs, mais sa mere Atossa l'en reprit; *pourquoy*, dict-elle, *mon fils, refuses-tu Artabanus ton oncle, le plus homme de bien qui soit en Perse, pour ton juge? et pourquoy as-tu tant de crainte de l'yssue de ce jugement-là, où le second lieu mesme est encores honnorable, d'estre appellé et jugé le frere du roy de Perse?* Xerxes doncques se laissa persuader à sa mere, et le procès estant jugé, Artabanus prononcea que le royaulme appartenoit à Xerxes; parquoy Ariamenes incontinent se leivant de son siege, alla faire hommage à son frere, et le prenant par la main droicte le meina seoir dedans le siege royal, et de là en avant feut tousiours le plus grand auprès de luy, et se monstra si bien affectionné en son endroict, que en la bataille navale de Salamine il mourut en combattant vaillamment pour son service.

Ariamenes fait hommage à son frere.

Antiochus, son ambition n'étouffa pas son amitié fraternelle.

Cest exemple doncques soit comme un patron original de vraye benignité et magnanimité, où il n'y a rien à reprendre. Et quant à Antiochus on pourroit bien justement repren-

dre en luy une trop grande convoitise de regner mais aussy faict-il bien à esmerveiller, que l'amitié fraternelle ne feust pas du tout esteincte en son ambition. Il faisoit la guerre pour le royaulme à son frere Seleucus qui estoit son aisné, et avoit sa mere qui luy favorisoit; mais au plus fort de leur guerre Seleucus ayant donné une bataille aux Galates, la perdit, et ne se trouvant nulle part, on feut long-temps que l'on le teint pour mort, et son armée toute taillée en pieces par les barbares; ce que ayant entendu Antiochus posa la robbe de pourpre, et se vestit de noir, et fermant son palais royal, meina deuil de son frere comme s'il eust esté perdu; mais après estant adverty comme il estoit sain et sauf, et qu'il remettoit suz une austre armée, sortant de son logis en public, il alla sacrifier aux Dieux en action de graces, et commanda aux villes qui estoyent soubz luy de faire semblablement sacrifices, et porter chappeaux de fleurs en signe de resjouyssance publicque.

Son chagrin et ensuite sa joie à la nouvelle de son frere.

Et les Atheniens ayants sans propos inventé et controuvé la fable, touchant la querelle d'entre Neptune et Minerve, y ont entremeslé une correction qui n'est pas trop hors de propos: car ils suppriment tousiours le deuxiesme jour du mois de juin, auquel ils disent qu'advint ce desbat et ceste noise entre Neptune et Minerve. Qui nous empeschera doncques aussy s'il advient que nous ayons eu desbat ou different à l'encontre de nos alliez et parents,

Les Athéniens supprimoient le deuxieme jour de juin à cause de la querelle entre Neptune et Minerve.

que nous ne condamnions ce jour-là de perpetuelle oubliance, et ne le reputions entre les journées mauldictes et malencontreuses, non pas oublier tant d'austres bonnes et joyeuses, esquelles nous avons vescu, et avons esté nourris ensemble, à l'occasion d'une seule? car ce n'est point en vain, ne pour neant, que nature nous a donné la mansuetude, et la modestie, fille de patience, où il faust que nous en usions principalement envers nos alliez et nos parents.

Il faut pardonner à ses parens, et les prévenir quand ils veulent s'excuser.

Si ne se monstre pas l'amour et affection cordiale envers eulx seulement, en leur pardonnant quand ils ont failly, mais aussy en leur demandant pardon quand on les a offensez : pourtant ne les faust-il pas negliger quand ils sont courroucez, ny se roidir à l'encontre d'eulx quand ils se viennent justifier ou excuser, ains plustost les prevenir et aller au devant de leurs courroux, en s'excusant si on les a offensez, et leur pardonnant devant qu'ils s'excusent : pourtant est Euclides le disciple de Socrates fort renommé ès escholes des philosophes, pource que ayant ouy une parole indigne et bestiale de son frere, qui luy avoit dict, *je mourrois de male mort si je ne me vengeois de toy : mais moy*, dict-il, *si je n'appaisois ta cholere, et ne te persuadois que tu m'aimasses comme tu faisois auparavant.*

Euclides, sa réponse à son frere.

Mais l'effect et non pas la parole du roy Eumenes ne se peust auscunement surpasser ny en patience, ny en doulceur et bonté : car

Perseus le roy de Macedoine, estant son ennemy, avoit attiltré des meurtriers pour le tuer, lesquels estoyent en embusche à l'espier auprès de la ville de Delphes, ayants entendu qu'il venoit de la marine vers la ville, pour se conseiller à l'oracle d'Apollo : et l'assaillants par derriere, luy jecterent de grosses pierres, qui l'assenerent sur la teste et sur le col : dont il feut tellement estourdy, qu'il en tomba par terre tout pasmé, de maniere que l'on pensa qu'il feust mort, et en courut le bruict partout, tant que quelques-uns de ses serviteurs et amys mesmes coururent jusques en la ville de Pergame en porter la nouvelle, comme de chose à laquelle ils avoyent esté presents : parquoy Attalus le plus aagé de ses freres, homme de bien, et qui s'estoit tousiours plus fidelement et plus loyaulment que nul austre porté envers son frere, feut non-seulement declaré roy, et couronné du diademe royal, mais qui plus est, il espousa la royne Stratonice femme de son frere, et coucha avecques elle : mais depuis quand les nouvelles arriverent qu'Euñenes estoit vivant, et qu'il s'en venoit, posant le diadesme, et reprenant la javeline, comme il avoit accoustumé de porter à la guarde de son frere, il luy alla au devant avecques les austres guardes, et le roy le reçeupt humainement, saliia et ambrassa la royne avecques grand honneur et grandes caresses : et ayant vescu longuement depuis sans plainte ny suspicion quelconque, finalement venant à mourir

Eumenes est attaqué par des meurtriers, qui le laissent pour mort.

Attalus, frere d'Eumenes, est déclaré roi, et épouse la femme de son frere.

Eumenes retourne dans son royaume et Attalus lui rend la couronne.

il consigna et laissa son royaulme et sa femme à son frere Attalus. Mais que feit Attalus après sa mort ! il ne voulut jamais faire nourrir aucun de ses enfants que Stratonice sa femme luy porta, et si en eut plusieurs, ains nourrit et esleva le fils de son frere defunct, jusques à ce qu'il feust en aage d'homme, et lors luy-mesme luy meit sur la teste le diadesme royal, et l'appella *Roy*.

Cambyses fait mourir son frere, pour un songe qu'il avoit eu.

Mais Cambyses au contraire, pour un songe qu'il avoit songé, craignant que son frere ne vinst à estre roy de l'Asie, sans austre raison ne preuve auscune le feit mourir : à l'occasion dequoy la succession de l'empire sortit de la race de Cyrus après sa mort, et vint à regner celle de Darius, prince qui sçeut communiquer le gouvernement de ses affaires et son auctorité, non-seulement à ses freres, mais aussy à ses amys. Il faust bien aussy se soubvenir d'un austre poinct, et l'observer soigneusement quand on est tombé en quelque different avecques les freres, c'est de hanter lors, et parler, et frequenter plus souvent que jamais avecques leurs amys, et à l'opposite fuyr leurs malvueillants et ennemys, sans les vouloir ouyr ny recepvoir : suyvant en cela pour le moins la façon de faire des Candiots, lesquels entrants souvent en combustion les uns contre les austres, et se faisants la guerre, quand il leur survenoit des ennemys de dehors ils se r'allioyent incontinent ensemble, et se bandoyent tous contre eulx : et cela s'appelloit *Syncretisme*.

Mais il y en a qui, comme l'eau coule tousiours contre-bas, aussy s'abbaissent à ceulx qui se baissent et qui se divisent, ruinants par leurs soufflements toute parenté et toute amitié, hayssants l'un et l'austre, et s'attachants plus à celuy qui se lasche par imbecillité. Car les amys simples, et ne pensants point en mal, comme sont les jeunes, aiment ce que leurs amys aiment, mais les plus pervers et plus malings ennemys font semblant d'estre marris et courroucez aussy contre le frere qui a courroux et desbat à l'encontre de son frere. Comme doncques la poule en Æsope respond au renard, qui faisoit semblant d'avoir ouy dire qu'elle estoit malade, et luy demandoit par amitié, comment elle se portoit : *je me porteray bien*, dict-elle, *mais que tu sois arriere d'icy :* aussy faust-il respondre à un tel homme maling, qui viendra mettre en avant et ouvrir le propos du desbat avecques le frere, pour sonder et sapper par dessoubz, à fin d'entendre quelque secret : *je n'ay rien à desmesler avecques mon frere, ny luy avecques moy, pourveu que je ne preste point l'aureille aux rapporteurs, ny luy aussy.*

Il ne faut point prêter l'oreille aux rapporteurs.

Mais maintenant je ne sçay comment quand nous sommes chassieux, ou que nous avons mal aux yeulx, nous divertissons nostre veuë des corps qui font reverberation, et des couleurs trop vifves, et quand nous avons quelque cholere, ou plainte ou suspicion contre nos freres, nous prenons plaisir à ouyr ceulx qui

Pourquoi prend-on plaisir à entendre dire du mal des freres avec lesquels on est divisé.

nous y embrouillent encores davantage, et leur adherons lors qu'il estoit plus besoing de fuyr leurs ennemys et malveuillants, et se cacher d'eulx : et au contraire s'approcher, hanter et converser avecques leurs alliez, leurs domesticques et amys, et mesme entrer dedans leurs maisons, pour s'aller librement plaindre jusques à leurs femmes ; et neantmoins on dict communement, que les freres cheminants ensemble ne doibvent pas seulement mettre une pierre entre eulx, et est-on marry quand un chien vient courir à travers d'eulx, et craint-on beaucoup d'austres choses semblables, desquelles nulle ne sçauroit separer ne diviser la concorde des freres ; et cependant ils ne voyent pas, qu'ils admettent au milieu d'eulx, et reçoipvent à travers, des hommes de nature canine, qui ne font qu'abboyer, pour irriter les uns contre les austres.

Les amis doivent être communs entre les freres.

A ceste cause venant à propos pour la suite du discours, Theophrastus disoit fort bien, *que si toutes choses doibvent estre communes entre amys*, suyvant l'ancien proverbe, *encores plus le doibvent estre les amys* ; car les familiaritez, conversations et frequentations separées à part, destournent et divertissent les uns d'avecques les austres : car à choisir d'austres familiers et amys suyt incontinent par consequence, prendre plaisir à d'austres compaignies, en estimer d'austres, et se laisser meiner et gouverner à d'austres, parce que les amitiez forment les naturels des personnes, et n'y a point de plus certain

certain signe de differentes humeurs et naturels des personnes, que le choix et eslection de differents amys : tellement que ny le boire et manger, ny le jouer, ny passer les jours tous entiers ensemble, n'ont pas tant d'efficace à contenir la concorde et bienveuillance des freres, comme le hayr et l'aimer de mesmes personnes, et prendre plaisir à mesmes compaignies, et au contraire aussy, d'en abhorrir et fuyr de mesme : car quand les freres ont des amys communs, ils n'endurent jamais qu'il naisse entre-eulx des picques ny des querelles, ains si d'adventure il survient ou quelque soubdaine cholere, ou quelque plainte, elle est incontinent appaisée par le moyen des amys communs, qui les prennent sur eulx, et les font esvanouir en neant, s'ils sont bien affectionnez envers l'un et l'austre des freres, et que leur bienveuillance panche austant d'un costé comme d'austre.

La communauté des amis empêche les dissentions entre les freres.

Car ainsy comme l'estain soude et rejoinct le cuivre qui est cassé, en touchant aux deux extresmitez des pieces rompues, pource qu'il s'accorde austant avecques l'une comme avecques l'austre : aussy faust-il que l'amy soit commun, et s'accorde aussy bien avecques l'un des freres comme avecques l'austre, pour bien resouder et confirmer la mutuelle bienveuillance : mais ceulx qui sont inesguaulx et ne se peuvent mesler austant avecques l'un comme avecques l'austre bout, font une separation et disjonction, et non pas une conjonction,

Les amis doivent aimer également les freres pour la mutuelle bienveillance.

comme certains tons en la musicque. Et pourtant pourroit-on à bon droict doubter, et demander si Hesiode a bien ou mal dict,

Ne fais esgual le compaignon au frere.

Car le compaignon qui sera sage et commun amy, plus il sera incorporé avecques tous les deux, plus ferme nœud et lien sera-il de l'amitié fraternelle : mais Hesiode a entendu et craint cela des ordinaires et vulgaires hommes, qui sont coustumierement subjects à estre jaloux, et à s'aimer soy-mesme, ce qui est bien raisonnable d'esviter, encores que l'on porte esguale bienveuillance à l'amy qu'au frere: ce neantmoins en cas de concurrence de reserver tousiours le premier lieu au frere, soit à le preferer en eslection de magistrat ou maniement d'affaires d'estat, soit à le convier à quelque festin ou assemblée solemnelle, ou à le recommander aux princes et seigneurs, et austres telles choses semblables, que le commun des hommes repute grandes et honnorables, il faust en tout cela rendre la dignité et l'honneur à l'obligation du sang et à la nature : car l'advantage en telles choses n'apporteroit pas tant de reputation et de gloire à l'amy, que le rebut apporteroit de reputation et de deshonneur au frere.

Il faut éviter l'amour de soi-même, il nuit à l'amitié fraternelle.

Et quant à ceste sentence-là nous en avons ailleurs traicté plus amplement : mais un austre mot sententieux de Menander, qui est très-sagement dict,

Qui aime bien, ne veult qu'on le mesprise,

nous remet en memoire et nous enseigne d'avoir soing de nos freres, et ne nous fier pas tant à l'obligation de la nature, que nous les mesprisons : car le cheval est une beste de nature aimant l'homme, et le chien son maistre, mais toutesfois si vous failliez à les penser, et en avoir le soing tel que vous debvez, ils perdent celle cordiale affection, et s'estrangent de vous : et le corps est de naissance très-conjoinct à l'ame, mais si elle le neglige et le mesprise, il ne veult plus luy ayder ; et guaste ou empesche ses actions.

Le corps est joint à l'ame, sans le secours de celle-ci le corps l'abandonne.

Or, le soing et la sollicitude honneste que l'on doibt avoir des freres, et encores plus des beaulx-peres et des gendres d'iceulx, est de se monstrer tousiours bien-veuillants et bien affectionnez en leur endroict, prompts à faire pour eulx, en toutes occasions, saluër et caresser leurs serviteurs favoris, remercier les medecins qui les auront pensez en leurs maladies, leurs amys fideles qui les auront volontairement et utilement accompaignez en quelque voyage et en quelque expedition de guerre : et quant à la femme espousée du frere, la tenir et reverer comme une relicque très-saincte, pour l'amour de son mary, la louër, se plaindre avecques elle de son mary, s'il n'en faict compte tel qu'il doibt ; l'appaiser quand elle est courroucée ; et si d'adventure elle commet quelque legere fauste, la reconcilier avecques son mary, et le prier de luy pardonner ; et

Il faut témoigner beaucoup de bienveillance à ses freres.

aussy, s'il y a quelque chose particuliere en quoy il soit en different avecques son frere, s'en plaindre à elle, et tascher de l'appoincter avecques luy.

Il faut gagner la confiance de ses neveux.

Estre à bon escient marry de ce que son frere ne se marie point; ou s'il est marié, de ce qu'il n'a point d'enfants, en l'en sollicitant et le tansant, tant, que l'on le conduise par toutes voyes à se marier et se lier par legitimes alliances; et quand il a eu des enfants, monstrer encores plus manifestement sa bienveuillance, tant envers luy qu'envers sa femme, en l'honnorant plus que jamais, et aimant ses enfants comme les siens propres, mais se monstrant encores plus indulgent et plus doulx envers ceulx de son frere, affin que s'il advient qu'ils facent quelque fauste, comme font les jeunes gens, qu'ils ne s'enfuyent point et ne se retirent point, pour crainte du pere ou de la mere, en quelque maulvaise et desbauchée compaignie, ains qu'ils ayent un recours et une retraicte où ils soyent admonestez amiablement, et où ils trouvent intercesseur pour faire leur appoinctement.

Platon ramene à la raison son neveu Speusippus.

Voylà comment Platon rameina son nepveu Speusippus, qui estoit fort desbauché et fort dissolu, sans luy dire ne faire mal quelconque, ains se monstrant doulx et gracieux à le receuillir, là où il fuyoit ses pere et mere, qui crioyent tousiours après luy, et le tansoyent incessamment : quoy faisant, il engendra en son cœur une grande reverence envers luy, et

grand zele de l'imiter et de s'employer à l'estude de la philosophie, combien que plusieurs de ses amys le blasmassent de ce qu'il ne reprenoit et ne corrigeoit austrement ce jeune homme : mais luy leur respondict, qu'il le reprenoit assez, en luy donnant à cognoistre, par sa vie et par ses desportements, la difference qu'il y a entre le vice et la vertu, et entre les choses honnestes et deshonnestes.

Alevas roi de Thessalie par le moyen de son oncle.

Le pere d'Alevas, roy de Thessalie, le rebutoit et le rudoyoit pource qu'il estoit hault à la main, et superbe; et au contraire, son oncle, frere de son pere, le soubstenoit et l'advançoit; et comme un jour les Thessaliens envoyassent les buletins à l'oracle d'Apollo, en Delphes, pour sçavoir qui seroit roy, l'oncle, au desceu du pere, meit un buletin pour Alevas; la prophetisse Pythie prononça *que c'estoit Alevas qui debvoit estre roy :* au contraire le pere insistoit qu'il n'avoit point mis de buletin pour luy; et sembloit à tout le monde qu'il y debvoit doncques avoir eu erreur à escrire ces buletins et ces noms : et pourtant renvoya-l'on derechef à l'oracle, là où la Pythie respondict :

J'entends et dis le roux fils d'Archedice.

et en ceste maniere, Alevas estant declaré roy de Thessalie par l'oracle d'Apollo, moyennant ceste faveur que luy feit le frere de son pere, feut quant à luy beaucoup plus excellent prince que tous les austres qui avoyent esté en la maison devant luy, et si esleva son païs et sa

nation en grande gloire et grande reputation.

Il est beau, et presque divin de louer ses neveux.

Ainsy faust-il, en s'esjouyssant et se glorifiant de l'advancement, des honneurs, charges et offices honnorables des enfants de son frere, les poulser et encourager à la vertu; et quand ils font bien, les louër bien haultement: car à l'adventure seroit-il odieux de grandement louër le sien propre; mais celuy de son frere, il est digne et honnorable, non point procedant de l'amour de soy-mesme, ains de l'honnesteté, et tenant, à vray dire, de la divinité.

Si me semble que le nom mesme nous convie à aimer cherement nos nepveux, et si faust que nous nous proposions à imiter les grands personnages qui ont esté sanctifiez et deifiez par le passé; car Hercules ayant engendré soixante et huict enfants, aima aussy cherement Jolaus, celuy de son frere, que pas un des siens propres: c'est pourquoy, encores maintenant, on le met dessuz un mesme autel que son oncle Hercules, et le prie-l'on quand et luy, l'appellant *le costeiller d'Hercules*. Et son freres Iphicles, ayant esté tué en une bataille qui feut donnée près de Lacedæmone, il en feut si desplaisant, qu'il se partit de tout le Peloponese: et Leucothea, sa sœur, estant trespassée, nourrit et esleiva son enfant, et le deifia quand et elle; d'où vient que les dames Romaines, encores aujourd'huy, en la feste de Leucothea, qu'ils appellent *Matuta*, portent entre leurs bras, et cherissent, non leurs propres enfants, ains ceulx de leurs sœurs.

Hercules a eu soixante et huit enfans.

Fêtes en l'honneur des enfans des freres.

DU TROP PARLER.

C'EST une cure bien fascheuse et bien mal aysée à la philosophie, qu'entreprendre de guarir le vice de ceulx qui parlent trop, pour ce que la medecine dont elle use est la parole receue des escoutants, et ces grands parleurs n'escoutent jamais personne, car ils parlent tousiours, et est le premier vice de ceulx qui ne se peuvent taire, qu'ils ne veulent escouter personne, tellement que c'est une surdité volontaire de gens qui semblent se plaindre de la nature, de ce qu'elle ne leur a donné qu'une langue, veu qu'elle leur a donné deux aureilles. Si doncques Euripides est loué d'avoir bien dict à un maladvisé auditeur auquel il parloit,

Il est très-difficile de corriger le vice de ceux qui parlent trop.

> On ne sçauroit sage conseil donner
> A homme fol, ne bien l'arraisonner,
> Non plus qu'emplir se pourroit un vaisseau
> Qui par-tout coule et ne retient point eau.

plus justement pourroit-on dire à un babillard ou d'un babillard, on ne sçauroit emplir celuy qui ne reçoipt point les sages et bons advertissements qu'on luy verse, ou pour mieulx dire, que l'on respand à l'entour des aureilles de celuy qui parle tousiours à ceulx qui point ne l'escoutent, et n'escoute jamais ceulx qui parlent à luy; car s'il escoute tant soit peu, ce n'est que comme un reflus de babil, qui prent haleine pour rebabiller puis après encores davantage. Il y avoit en la ville d'Olympe un portique, que l'on appelloi *Heptaphonos*,

Le babillard qui paroît écouter, ne fait que prendre haleine pour parler davantage.

pource qu'une mesme voix y retentissoit par diverses reflexions plusieurs fois ; mais si la moindre parole touche tant soit peu à un babillard, incontinent il raisonnera par-tout,

Touchant du cœur les chordes plus cachées,
Qui ne debvroyent pour rien estre touchées.

Le babillard semble avoir tous les conduits du cerveau aboutissans à la langue.

tellement que l'on diroit, que les pertuis et conduicts de l'ouye en eulx ne respondent point au dedans du cerveau, mais à la langue, au moyen dequoy les paroles demourent en l'entendement des austres, mais des babillards ils s'escoulent incontinent, et puis ils s'en vont comme vaisseaux percez, vuides de sens et pleins de bruict. Toutesfois à fin que nous ne laissions à esprouver auscun moyen de leur prouffiter, nous pourrons commencer par dire à chascun de ces grands parleurs,

Amy tais-toy, car taciturnité
Porte avec soy mainte commodité.

et entre les austres deux premieres et principales, c'est à sçavoir, escouter et estre escouté, desquelles ces importuns parleurs ne peuvent jamais obtenir ne l'une ne l'austre, ains sont frustrez de leur desir en toutes les deux.

Le babillard n'a jamais de repos.

Les austres passions et maladies de l'ame, comme l'avarice, l'ambition, l'amour, ont à tout le moins auscunesfois jouyssance de ce qu'elles desirent, mais c'est ce qui plus tourmente ces grands babillards, qu'ils cherchent par tout qui lès veuille ouyr, et n'en peuvent trouver,

trouver; car soit ou que l'on devise assis, ou que l'on se promeine en compaignie, chascun s'enfuyt grand'erre si-tost que l'on veoit approcher quelqu'un de ces grands causeurs: vous diriez proprement que l'on a sonné la retraicte, si viste chascun se retire. Et ainsy comme quand en une assemblée il se faict soubdainement un grand silence, et que personne ne parle, on dict que Mercure y est entré; aussy quand un babillard entre en un bancquet ou une compaignie de gens qui s'entrecognoissent, chascun se tait, craignant de luy donner occasion de parler, ou si de luy-mesme il commence le premier à entre-ouvrir les lebvres, chascun se leive et s'en va, devant que l'orage soit venu, comme font les gens de marine, qui se retirent à l'abry, se doubtants de tourmente, pour avoir ouy un peu bruire la bise sur le hault de quelque esceuil de mer.

Le babillard est évité de tous ceux qui le connoissent.

Dont il advient qu'ils ne peuvent avoir à boire et à manger avecques eulx personne qui y vienne volontairement, ny loger avecques eulx quand on va par les champs, ou que l'on voyage par mer, s'ils n'y sont contraincts; car cest importun est tousiours après, tantost les tirant par la robbe, tantost par la barbe, tantost les frappant du coubde, de maniere que les pieds font là bien besoing, comme disoit Archilochus, ou plus-tost le sage Aristote, lequel respondict à un tel importun causeur, qui le faschoit et luy rompoit la teste, en luy faisant des plus estranges contes du monde,

et luy repetoit souvent, *mais n'est-ce pas une merveilleuse chose*, Aristote? *non pas cela*, dict-il, *mais c'est bien chose merveilleuse, qu'un homme ayant des pieds puisse endurer ton babil.* Et à un austre semblable qui luy disoit, après un long procès qu'il luy avoit faict, *je t'ay bien rompu la teste*, philosophe, *de mon parler, non as*, respondict-il, *point austrement; car je n'y ay point pensé.* Pource que si on est quelquefois contrainct de les laisser babiller, l'ame cependant se rètire en soy, et faict à par elle quelque discours, ne leur laissant que les aureilles seulement, sur lesquels ils espandent leur babil par dehors, ainsy ne peuvent-ils trouver qui les veuille ouyr, et encores moins qui les veuille croire.

Les babillards fatiguent seulement l'oreille de ceux qui les entendent; ils ne sont crus de personne.

Car comme l'on tient que la semence de ceulx qui se meslent trop souvent avecques les femmes, n'a pas la force d'engendrer, aussy le parler de ces grands babillards est sterile, et ne porte point de fruict. Et toutesfois il n'y a partie en tout nostre corps que la nature ayt si seurement remparée, que la langue, au devant de laquelle elle a assis le rempart des dents, affin qui si d'adventure elle ne veult obeyr à la raison, qui luy tient au dedans la bride roide, et qu'elle ne se retire en arriere, nous en puissions refrener son intemperance avecques sanglante morsure: car comme dict Euripides,

Les dents sont un rempart contre la langue.

Euripides, trag. des Bacchantes.

En fin, toute langue effrenée
Se trouvera mal fortunée.

Et me semble que ceulx qui disent, que maison sans porte et bourse sans fermeture, ne servent de rien à leurs maistres, et cependant ne mettent ne porte ne serrure à leur bouche. ains la laissent tousiours couler au dehors, comme faict celle de la mer de Pont : ceulx-là, dy-je, me semblent estimer, que la parole soit la plus vile chose du monde. *Plin. liv. 4. chap. 15.*

C'est pourquoy on ne les croit jamais, et toutesfois c'est le but auquel toute parole tend, pource que sa fin proprement est faire foy aux escoutants, et ces grands parleurs ne sont jamais creus, encores qu'ils disent verité; comme le froment enfermé dedans quelque vaisseau, croist bien quand à la mesure, mais quand à la bonté de l'usage, il empire : ainsy est-il de la parole du babillard, car il l'augmente bien en mentant, mais il luy oste toute force de persuasion. **Le babillard n'est pas cru, même lorsqu'il dit la vérité.**

Davantage c'est chose dont toute personne honneste, et qui a honte des choses infames et villaines, se doibt bien soigneusement contre-guarder, que de s'enyvrer; car, comme disent auscuns, cholere est bien du mesme rang que la manie et fureur, mais yvresse loge et demoure tousiours avecques elle, ou pour mieulx dire, c'est la fureur mesme, moindre quant à la durée du temps, mais plus griefve quant à la cause, d'austant qu'elle est volontaire, et que nous l'encourons de nous-mesmes, sans que rien nous y contraigne. Or n'y a-il rien en l'yvresse que tant l'on blasme et **La colere ressemble à la manie et fureur.** **L'ivresse est une fureur.** **Le trop parler, défaut de l'ivresse.**

reprenne, que l'intemperance du trop parler; car comme dict le poëte,

Le vin peult tant, que le sage il destrave;
Il faict chanter l'homme, tant soit-il grave,
Rire, gaudir, et chanter, et baller,
Odiss. l. 14. Et ce que taire il debvroit deceler.

Différence qu'il y a entre avoir bu et être ivre.

Ce dernier est bien le pire et le plus dangereux, au prix de chanter et de baller, et peut-estre que le poëte taisiblement a voulu souldre la question que demandent les philosophes, *quelle difference il y a entre avoir beu et estre yvre;* car de l'un on est plus guay que de coustume, et de l'austre on parle trop; d'où vient que l'on dict en commun proverbe, *ce qui est en la pensée du sobre, est en la bouche de l'yvre.* Et pourtant respondict sagement le philosophe Bias à un babillard qui se mocquoit de luy, pource qu'estant en un festin il ne parloit point, et disoit que ce n'estoit qu'un lourdault, *comment seroit-il possible*, dict-il, *qu'un fol se teust à la table?* Il y eut quelquefois à Athenes un des citoyens qui festoya les ambassadeurs du roy de Perse, et pource qu'il sentoit bien que ces seigneurs y prendroyent plaisir, il convia au festin les philosophes qui pour lors estoyent en la ville, et comme tous les austres commençassent à deviser avecques eulx, et chascun à tenir sa partie, Zenon qui y estoit se teust tout coy sans dire un seul mot : parquoy ces seigneurs Persiens se prindrent à le caresser et à boire à luy, disants, *et de vous* seigneur Zenon, *que dirons nous au roy nostre*

maistre ? Non austre chose, respondict-il, *sinon, que vous avez veu un vieillard à Athenes qui se sçait bien taire à la table*, tant le silence est une profonde sapience et chose sobre, et pleine de haults secrets, comme au contraire l'yvresse est chose pleine de tumulte, vuide de sens et de raison.

Le silence est une profonde sapience.

Les philosophes mesmes definissants l'yvresse disent *que c'est un trop parler à table;* de sorte qu'ils ne reprennent pas le bien boire, prouveu que l'on y guarde modestie et silence; mais le trop et follement parler faict, que le boire est yvresse, ainsy l'yvre parle follement à table, et le babillard par-tout, au marché, au theatre, en se promeinant, en seant à table de jour et de nuict. S'il va visiter un malade, il luy faict plus de mal que sa maladie mesme: s'il est dedans une navire, il fasche plus les passagers que ne faict la marée : s'il veult louer quelqu'un, il luy est plus ennuyeux que s'il le mesprisoit : et aime l'on mieulx avoir quelquefois en sa compaignie des hommes maulvais, moyennant qu'ils soyent discrets en parler, que d'austres qui parlent trop, combien qu'ils soyent au reste gens de bien. Le bon vieillard Nestor en une tragœdie de Sophocles, parlant à Ajax, lequel estoit un peu advantageux en paroles, pour le moderer luy dict gracieusement,

Le babillard fatigue et est à charge à tous ceux chez lesquels il se présente.

Je ne te veulx blasmer, Ajax, combien
Que parles mal, pource que tu fais bien.

Nous ne disons pas ainsy du babillard, car

l'importunité de son parler oste toute la grace de son bien faire.

Lysias étoit un excellent orateur.

Lysias jadis, à la requeste de quelqu'un qui avoit un procès, luy composa une harangue et la luy bailla : la partie l'ayant plusieurs fois leuë et releuë, s'en vint enfin vers Lysias toute descouragée, et luy dict, *la premiere fois que je l'ay leuë, elle m'a semblé excellente : mais la seconde et la tierce, elle m'a semblé maigre, et n'y ay point trouvé de nerfs.* Lors Lysias luy repliqua, *comment, ne sçais-tu pas bien qu'il ne te la faudra prononcer qu'une fois devant les juges?* et toutesfois on veoit manifestement la doulceur grande et force d'eloquence qui est ès escripts de Lysias, car j'ose bien dire et maintenir, que les Muses aux blonds cheveulx luy ont esté favorables. Entre les choses singulieres que l'on dict du prince des poëtes, celle-cy est très-veritable, que Homere est seul au monde qui n'a jamais saoulé ny desgousté les hommes, se monstrant aux lecteurs tousiours tout austre, et florissant tousiours en nouvelle grace ; aussy a-il bien monstré combien il craignoit et fuyoit ce desgoust, et cèste fascherie qui suit de près toute longue traisnée de parole, en ce que luy-mesme a escript,

Homere, son style est toujours naïf et fleuri.

> Ce que l'on a clairement desia dict,
> Est odieux quand puis on le redict.

Odiss. l. 12.

Voylà pourquoy il meine les auditeurs d'un conte en austre, et par la nouvelleté, empesche que les aureilles ne se lassent et ne se

saoulent jamais d'ouyr : et ceulx-cy au contraire rompent la teste de mesmes redictes, comme ceulx qui souillent les tablettes de ratures.

Et pourtant mettons-leur cecy premierement devant les yeulx, tout ainsy que ceulx qui, par force de boire du vin oultre mesure et sans eau, sont cause que ce qui nous a esté donné pour nous resjouyr et pour faire bonne chere, aux uns se tourne en fascherie, aux austres en violence : aussy ceulx qui, hors de saison et à tous propos, usent du parler, qui est la plus delectable et la plus amiable conference que les hommes sçauroyent avoir ensemble, le rendent fascheux et importun, desplaisants à ceulx à qui ils cuident plaire, mocquez de ceulx dont ils cuident estre estimez, et mal-voulus de ceulx desquels ils pensent estre aimez. Ainsy doncques, comme à bon droict celuy seroit estimé peu courtois, qui, avecques le tissu de Venus, auquel sont toutes les sortes de gracieux attraicts, rebuteroit et chasseroit tous ceulx qui s'approcheroyent de luy : aussy celuy qui, par son parler, se faict fuyr et hayr, se peust bien tenir pour homme de maulvaise grace, et mal instruict et apprins. Or, quant aux austres passions et maladies de l'ame, les unes sont dangereuses, les austres odieuses, les austres subjectes à mocquerie : mais tous ces maulx adviennent ensemble aux babillards ; ils sont mocquez, car chascun en faict des contes ; ils

Le babillard, outre ce qu'il se fait haïr, peut passer encore pour un homme mal instruit et mal appris.

Le babillard se nuit à lui-même.

sont hays, car ils apportent tousiours quelques maulvaises nouvelles ; ils sont en dangier, pource qu'ils ne peuvent taire leur secret.

Anacharsis tenoit en dormant la main droite sur sa bouche et la gauche sur les parties naturelles.

Voylà pourquoy Anacharsis, ayant un jour esté festoyé chez Solon, feut estimé sage parce qu'on le veit, en dormant, tenir sa main droicte sur sa bouche, et sa gauche sur les parties naturelles, ayant bonne opinion de penser que la langue a besoing de plus forte bride que non pas la nature : car il ne seroit pas facile de nombrer austant de personnes qui se soyent ruinez par intemperance de luxure, comme il y a eu de puissantes citez et de grands estats destruicts et renversez par avoir eventé quelque secret.

Sylla estant au siege devant Athenes, et n'ayant pas loisir d'y tenir le camp longuement,

Pource qu'un austre affaire le pressoit.

et que d'un costé Mithridates avoit envahy, occupé et ravy toute l'Asie ; et d'austre costé, la ligue de Marius se remettoit suz, et recouvroit grande puissance dedans Rome, il y eust quelques vieillards en la bouticque d'un barbier qui, en cacquetant ensemble, dirent qu'un certain quartier de la ville, que l'on nommoit *Heptachalcon*, n'estoit pas bien guardé, et qu'il y avoit dangier que la ville ne feust prinse par cest endroict-là : ce que entendants certains espions qui estoyent dedans la ville, l'allerent rapporter à Sylla, lequel incontinent, sur la mi-nuict,

mi-nuict, approcha son armée de ce costé-là, par où il entra dedans, et peu s'en fallut qu'il ne la rasast toute; mais au moins l'emplit-il de meurtres, et feut la rue que l'on appelloit *Ceramicque*, toute arrousée de sang, estant Sylla plus indigné contre ceulx de la ville, pour certaines paroles injurieuses, que pour austre offense qu'ils luy eussent faicte. Car pour se mocquer de Sylla et de sa femme Metella, ils venoyent sur la muraille, et disoyent :

Les paroles injurieuses offensent plus qu'autre chose.

(*) Sylla, tu as d'une meure la mine,
Par le dessuz semée de farine.

et un tas d'austres telles mocqueries; et par ainsy, pour la plus legere chose du monde, comme dict Platon, c'est à sçavoir pour des paroles, ils payerent une très-griefve et très-cruelle amende.

Le trop parler d'un seul homme enguarda que Rome ne feust delibvrée de la tyrannie de Neron; car il n'y avoit qu'une nuict entre deux, et estoit tout appresté pour le tuer le lendemain : or celuy qui avoit entreprins l'execution, allant au theatre, veit à la porte un pauvre prisonnier, de ceulx qui estoyent condamnez à estre jectez devant les bestes sauvages,

Le trop parler d'un seul homme empêche Rome d'être délivrée de la tyrannie de Neron.

(*) Sullæ, on appelloit ainsi les personnes de couleur brune, comme l'écrit Sextus Pompeius, et tel étoit Sylla; en outre il sortoit de sa peau une espece de fleur de farine : aussi mourut-il de la maladie pediculaire.

que l'on alloit meiner à Neron, et l'oyant lamenter sa miserable fortune, il s'approcha de luy, et luy dict tout bas en l'aureille : *prie Dieu*, pauvre homme, *que tu puisses eschapper ce jour seulement, et demain tu me remercieras.* Le prisonnier ravit incontinent ceste parole couverte ; et pensant, à mon advis, ce que l'on dict communement :

Fol est celuy qui laisse le certain
Pour suyvre après ce qui est incertain.

prefera la maniere de saulver sa vie seure à la juste, et pour ce alla descouvrir à Neron ce que l'austre luy avoit couvertement dict : ainsy le malheureux feut incontinent saisy au corps ; et aussy-tost la gehenne, le feu, les escorgées, feurent prestes pour faire confesser par force à ce malheureux ce que ja de luy-mesme il avoit, sans contraincte descouvert.

Zenon crache sa langue de peur qu'elle ne trahisse son secret.

Mais Zenon le philosophe, de paour que, contre sa volonté, son corps, forcé de l'horreur des tourments, ne decelast quelque chose de son secret, cracha sa langue, qu'il tronçonna luy-mesme avecques ses propres dents, au visage du tyran. La constance aussy, et patience de Læena, l'amie d'Armodius et Aristogiton, a esté remunerée d'une très-belle recompense : elle participoit d'esperance, austant que pouvoit une femme, à la conspiration que ces deux amoureux avoyent conjurée à l'encontre des tyrans d'Athenes ; car elle avoit beu en la belle couppe de l'amour, et par iceluy s'estoit voüée à taire ses secrets.

Après doncques que ses deux amants, ayants failly à leur entreprinse, eurent esté mis à mort, elle feut gehennée et mise à la torture pour luy faire declarer les austres complices de la conjuration, qui n'estoyent point encores descouverts : mais elle feut si constante, qu'elle n'en decela jamais un, et monstra que ces deux jeunes hommes n'avoyent rien faict indigne d'eulx, de s'estre enamourez d'elle : et depuis, en memoire de ce faict, les Atheniens feirent faire une leone de bronze, laquelle n'avoit point de langue, et la feirent asseoir et poser à l'entrée du chasteau, voulants donner à entendre le cœur invincible d'elle, par la generosité de la beste, et la perseverance en taciturnité secrette, parce qu'ils ne luy avoyent point faict de langue.

Læena, sa fermeté et son silence dans les plus horribles tourmens.

Jamais parole dicte ne servit tant comme plusieurs teuës ont prouffité, d'austant que l'on peust bien tousiours dire ce que l'on a teu, mais non pas taire ce que l'on a dict, pource qu'il est desia sorty et respandu par-tout. C'est pourquoy nous apprenons des hommes à parler, et des dieux à nous taire : car ès sacrifices et sainctes ceremonies du service des dieux, il est commandé de se taire et de guarder silence; et aussy le poëte Homere faict Ulysses, duquel l'eloquence estoit si doulce, taciturne et peu parlant ; aussy faict-il sa femme, son fils et sa nourrice, laquelle il introduict ainsy parlant :

Les paroles dites n'ont jamais autant profité que celles qu'on a tues.

Il sortiroit aussy-tost d'une souche,
Ou d'un fer dur, qu'il feroit de ma bouche. *Odiss. l. 19.*

Et luy-mesme seant auprès de sa femme, avant qu'il se feust donné à cognoistre :

Bien avoit-il au cœur grande pitié
De veoir plorer sa loyalle moitié ;
Mais ses deux yeulx jamais ne remua,
Non plus qu'un roc, ne sa face mua.

Ulysses commandoit à toutes les parties de son corps.

tant feut sa bouche pleine en toute sorte de patience : et la raison eut tellement toutes les parties de son corps obeissantes à son commandement, qu'elle commandoit aux yeulx de ne plorer point, à la langue de ne parler point, au cœur de ne trembler point et de ne souspirer point.

Odiss. l. 13.

A la raison son cœur obeyssoit,
Sans demonstrer l'ennuy qui l'oppressoit.

Tellement que la raison maistrisoit jusques aux occultes mouvements interieurs, qui ne sont point capables de ratiocination, tenant et le sang et les esprits mesmes soubz sa main et en son obeyssance.

Les compagnons d'Ulysses furent très-discrets.

Ses gens aussy, pour la plus-part, estoyent semblables : car c'est bien un signe d'extresme constance et fidelité envers leur seigneur, de se laisser deschirer au geant Cyclops, et froisser contre la terre, plustost que de dire un tout seul mot contre Ulysses, et desclarer l'apprest de celle grosse piece de bois qu'il avoit bruslée par le bout pour luy crever l'œil ; et plustost endurer d'estre devorez tous vifs, que de descouvrir auscune chose du secret d'Ulysses.

Parquoy Pittacus feit bien, quand le roy d'Ægypte luy envoya un mouton, luy mandant qu'il luy en meist à part la pire et la meilleure chair, il luy envoya la langue, comme l'instrument des plus grands biens et des plus grands maulx qui se facent par le monde. Et Ino en Euripides, parlant librement de soy-mesme, dict :

Pittacus regardoit la langue comme la source des grands biens ou des grands maux.

Je sçay parler quand il faust, et me taire.

Car certainement ceulx qui sont noblement et royalement nourris, apprennent premierement à se taire, et puis après à parler. Et pour ce Antigonus le grand, un jour que son fils luy demandoit quand le camp deslogeroit, *as-tu paour*, luy dict-il, *que toy seul n'entendes pas la trompette ?* Il ne se fioit pas d'une parole secrette à celuy auquel debvoit venir la succession de son empire, luy enseignant à estre par cela plus reservé et plus retenu en telles choses.

Antigonus étoit secret vis-à-vis de son propre fils.

Et le vieil Metellus à un austre qui luy demandoit quelque secret semblable, *si je sçavois*, dict-il, *que ma chemise sçeust mon secret, je la despouillerois pour la mettre au feu.* Eumenes feut adverty que Craterus venoit contre luy ; il le teint secret, sans le descouvrir à pas un de ses amys, feignant et leur donnant à entendre que c'estoit Neoptolemus, pource que ses gens de guerre mesprisoyent cestuy-cy, et avoyent la reputation de l'austre en estime grande, et la vertu en amour, de maniere que

Metellus ne communiquoit pas de secret à qui que ce soit.

Eumenes, par son silence, remporte une grande victoire.

personne n'en sçeut rien que luy seul : ainsy luy donnerent-ils la bataille, qu'ils guaignerent, et le tuerent sur le champ, sans le cognoistre, sinon après qu'il feut mort.

Si on ne se fie pas à soi-même, comment oset-on le faire vis-à-vis des autres.

Voylà comment la ruze de taciturnité guaigna ceste bataille, en celant un si grand, et si formidable ennemy : tellement que ses plus privez amys admirerent plus sa prudence de l'avoir teu, qu'ils ne se plaignirent de sa deffiance de ne leur avoir dict. Et encores que l'on se plaigne, si vault-il mieulx, que toy sauf, l'on se mescontente que tu te sois deffié, que toy perdu, tu te condamnes toy-mesme de t'estre trop fié. Et davantage, comment oseras-tu franchement blasmer et reprendre celuy qui n'aura pas tenu secret ce que tu luy auras revelé ? car s'il ne falloit pas qu'il feust sçeu, pourquoy l'as-tu dict à un austre ? et si mettant ton secret hors de toy-mesme, tu le veulx guarder en un austre, tu as doncques plus de fiance en un austre, qu'en toy-mesme : et s'il est semblable à toy, tu es perdu à bon droict : s'il est meilleur, tu es eschappé contre toute raison, ayant trouvé une personne qui te soit plus fealle que toy-mesme.

Le nombre *un* reste en soi, le nombre *deux* est indéfini.

Mais c'est mon amy, diras-tu : aussy sera un austre le sien, à qui il se fiera aussy : et celuy-là encores à un austre : ainsy prent la parole accroissement et multiplication par une suitte enfilée d'incontinence de langue : car ainsy comme l'unité ne sort point hors de ses bornes, ains demoure tousiours en soy-mesme

une, à raison dequoy on l'appelle *Monas*, qui est à dire seule, mais le nombre binaire est indefiny, et le commencement de divorce : d'austant qu'il sort incontinent de soy-mesme en doublant l'unité, et se tourne en pluralité : aussy une parole quand elle demoure enclose en celuy qui premier la sçait, elle est veritablement secrette, mais depuis qu'elle sort dehors, et vient jusques à un austre, elle commence à avoir nom de bruict commun : car, comme dict le poëte, *les paroles ont aisles*. Et ainsy comme il n'est pas aysé de reprendre ne retenir un oyseau, quand on l'a une fois laissé eschapper des mains : aussy ne sçauroit-on retenir ne r'avoir une parole, depuis qu'elle est jectée hors de la bouche, car elle s'envole battant ses legeres aisles, et s'espand des uns aux austres : bien peust-on retenir et ralentir le cours d'une navire, que l'impetuosité des vents emporte, avecques ancres et rouleaux de cordages : mais depuis que la parole est yssue de la bouche, comme de son port, il n'y a plus de rade où elle se peust retirer, ny ancre qui la sçeust arrester, ains s'envolant avecques un merveilleux bruict et grand son, enfin elle va rompre contre quelque rocher, et abysmer en quelque gouffre de dangier celuy qui l'a laissée aller.

Les paroles ont des aîles, et la promptitude avec laquelle elles s'envolent précipite dans les plus grands dangers.

On brusleroit toute la grand'forest
Qui à l'entour du hault mont d'Ida est,
D'un peu de feu, et en bien peu d'espace,
Ainsy sera semé en toute place

Ce qu'auras dict à un seul en secret,
Si tu n'es bien en ton parler discret.

Sénateur Romain : moyen qu'il employa pour se débarrasser de l'importunité de sa femme.

Le senat Romain feut une fois par plusieurs jours en conseil bien estroict sur quelque matiere secrette, et estant la chose d'austant plus enquise et souspeçonnée, que moins elle estoit apparente et cogneuë, une dame Romaine sage au demourant, mais femme pourtant, importuna son mary, et le pria très-instamment de luy dire quelle estoit ceste matiere secrette, avecques grands serments et grandes execrations, qu'elle ne le reveleroit jamais à personne, et quant-et-quant larmes à commandement, disant qu'elle estoit bien malheureuse de ce que son mary n'avoit austrement fiance en elle. Le Romain voulant esprouver sa folie : *Tu me contrainct*, dict-il, *m'amye et suis forcé de te descouvrir une chose horrible et espouvantable : c'est que les prebstres nous ont rapporté, que l'on a veu voler en l'air une allouëtte avecques un armet doré et une picque : et pource nous sommes en peine de sçavoir si ce prodige est bon ou maulvais pour la chose publicque, et en conferons avecques les devins qui sçavent que signifie le vol des oyseaux ; mais guarde toy bien de le dire.*

Après qu'il luy eut dict cela, il s'en alla au palais ; et sa femme incontinent tirant à part la premiere de ses chambrieres qu'elle rencontre, commence à battre son estomach, et arracher ses cheveulx, criant, *helas mon pauvre mary, ma pauvre patrie, helas que feronsnous !* enseignant et conviant sa chambriere à luy

luy demander, *Qu'y a-il?* après que doncques la servante luy eust demandé, et elle luy eut le tout conté, y adjoustant le commun refrein de tous les babillards, *mais donnez-vous bien guarde de le dire, tenez le bien secret;* à grand peine feut la servante despartie d'avecques sa maistresse, qu'elle s'en alla decliquer tout ce qu'elle luy avoit dict, à une sienne compaigne qu'elle trouva la moins embesongnée, et elle d'austre costé à un sien amy, qui l'estoit venu veoir, de sorte que ce bruict feut semé et sçeu par tout le palais, avant que celuy qui l'avoit controuvé y feust arrivé. Ainsy quelqu'un de ses familiers le rencontrant, *comment*, dict-il, *ne faictes-vous que d'arriver maintenant de vostre maison? Non*, respondict-il. *Vous n'avez doncques rien ouy de nouveau? Comment*, dict-il, *est-il survenu quelque chose nouvelle? L'on a veu*, respondict l'austre, *une allouëtte volant avecques un armet doré, et une picque; et doibvent les Consuls tenir conseil sur cela.*

Propos ordinaire du babillard pour qu'on lui garde le secret.

Lors le Romain en se soubsriant, vrayement, dict-il à par soy, ma femme, tu n'as pas beaucoup attendu, quand la parole que je t'ay n'agueres dicte a esté devant moy au palais: et de là s'en alla parler aux consuls pour les oster de trouble. Et pour chastier sa femme, incontinent qu'il feut de retour en sa maison: *ma femme*, dict-il, *tu m'as destruict; car il s'est trouvé que le secret du conseil a esté descouvert et publié de ma maison; et pourtant ta langue effre-*

née est cause qu'il me faust abandonner mon païs, et m'en aller en exil. Et comme elle le voulust nier, et dist pour sa deffense, *n'y a-il pas trois cent Senateurs qui l'ont ouy comme toy ? Quels trois cent*, dict-il, *c'estoit une bourde que j'avois controuvée pour t'esprouver.* Ce Senateur feut homme sage, et bien advisé, qui pour essayer sa femme, comme un vaisseau mal relié, ne versa pas du vin, ny de l'huile dedans, ains seulement de l'eau.

Cornelius Tacitus en son premier liv. l'appelle Fabius Maximus, et Ovide de Ponto.

Mais Fulvius, l'un des familiers de Cæsar Auguste, estant ja sur l'aage, après avoir ouy les regrets et complainctes de l'empereur, lamentant la solitude de sa maison, et qu'après le trespas des deux fils de sa fille, et la releguation de Posthumius qui luy restoit seul, et pour quelque imputation avoit esté confiné, il estoit contrainct de laisser le fils de sa femme son successeur à l'Empire combien qu'il eust compassion, et qu'il feust entre-deux de revocquer le fils de sa fille de son confinement. Fulvius ayant entendu ces propos, les alla rapporter à sa femme, et elle à Livia femme d'Auguste, laquelle s'en attacha bien asprement à Cæsar, s'il estoit ainsy qu'il eust de long-temps proposé de rappeller son arriere-fils, pourquoy il ne le faisoit, ains la mettoit en inimitié et en guerre avecques celuy qui luy debvroit succeder à l'Empire.

Indiscrétion de Fulvius, familier de César : il se donne la mort pour s'en punir lui-même.

Le lendemain matin, comme Fulvius luy feust venu donner le bon jour, ainsy qu'il avoit de coustume, et qu'il eust dict, *Dieu te*

guarde Cæsar : il ne luy feit que respondre (*), *Dieu te face sage Fulvius.* Fulvius entendant incontinent que cela vouloit dire, se retira tout aussy-tost en sa maison, et là faisant appeller sa femme : *Cæsar*, dict-il, *a bien sçeu que je n'ay pas teu son secret, et pour ceste cause j'ay resolu de me faire mourir moy-mesme. Tu feras justice*, dict-elle, *veu qu'ayant si longuement vescu avecques moy, et par cy-devant ayant assez experimenté l'incontinence de ma langue, tu ne t'en es pas donné guarde : mais laisse que je me tue la premiere ;* et prenant une espée, elle-mesme s'en tua devant son mary.

La femme de Fulvius se tue avec une épée.

Parquoy le joüeur de comœdies Philippides feit sagement, quand il respondict au roy Lysimachus, qui le caressoit, et luy disoit, *que veulx-tu que je te communicque de mes biens ? Ce que tu vouldras*, Sire, *pourveu que ce ne soit point de tes secrets.* Il y a plus, que la curiosité, vice non moindre, est ordinairement joincte au parler beaucoup : car ils desirent entendre et ouyr beaucoup de nouvelles, à fin qu'ils en puissent conter beaucoup, mesmement des plus secrettes.

Philippides, sa réponse au roi Lysimachus.

Voylà pourquoy ils vont par-tout furettant et fleurant, s'ils pourront point esventer quelque chose bien cachée, adjoustant comme une vieille surcharge de matieres odieuses à leur

(*) ὑγίαινε, *Sois sain :* les autres veulent que ce soit autant comme *à Dieu te dis*, le salut que l'on donne à celui qui s'en va.

babil. Ce qui faict qu'ils sont puis après semblables aux petits enfants, qui ne veulent lascher, et si ne peuvent tenir la glace qu'ils ont en la main : ou, pour mieulx dire, ils mettent en leur sein, et embrassent des secrets qui sont comme des serpents, lesquels ils ne peuvent longuement retenir, ains sont devorez et rongez par iceulx. On dict que les poissons qui s'appellent anguilles de mer, et les viperes, crevent et se deschirent quand elles enfantent leurs petits : aussy les secrettes paroles, en sortant de la bouche de ceulx qui ne les peuvent contenir, perdent et ruynent ceulx qui les ont revelées.

Seleucus obligé de s'enfuir et de se cacher, fait couper la tête à un paysan qui le reconnoît.

Le roy Seleucus, surnommé *Callinicos*, qui est austant à dire comme victorieux, en une bataille qu'il eut contre les Galates, perdit tous ses gens, et toute son armée : parquoy laissant son diademe ou bandeau royal, et sa cotte d'armes, il se meit à fuyr sur un cheval, avecques trois ou quatre austres, par chemins escartez et destournez, tant et si longuement que les chevaulx ny les hommes n'en pouvoyent plus : à la fin il arriva en la petite maisonnette d'un paysan, où il trouva de cas d'adventure le maistre, et luy demanda du pain et de l'eau : ce que le paysan luy bailla, et non-seulement cela, mais de tout ce qu'il peust finer aux champs abondamment, en luy faisant la meilleure chere dont il se pouvoit adviser : à la fin il cogneut que c'estoit le roy, et feut si joyeux de ce que la fortune l'avoit

addressé en sa maison, se trouvant en telle necessité, qu'il ne sçeut contenir sa joye, ny seconder le roy, lequel ne demandoit que d'estre incogneu, et de se dissimuler, et contrefaire : si le conduisoit jusques à l'addresse du chemin, là où en prenant congé il luy dict, *A dieu sire Seleucus.* Le roy luy tendant la main, et le tirant à luy, comme s'il l'eust voulu baiser, feit signe secrettement à l'un de ses gens, qu'il luy couppast sa teste de son espée :

Lors en parlant, la teste luy trencha,
Et son clair sang sur la pouldre espancha. *Iliad. liv. 10.*

Là où s'il eust peu contenir sa langue pour un peu de temps, que le roy puis après eut meilleure fortune, et redevint grand et puissant, il luy eust à mon advis sçeu meilleur gré, et faict plus de biens pour sa taciturnité, que pour sa courtoisie, et toute sa bonne chere : et toutesfois cestuy-cy encores avoit quelque couleur pour deffendre son incontinence de langue, à sçavoir son esperance, et la bonne chere qu'il avoit faicte au roy.

Les babillards causent eux-mêmes leur perte.

Mais la pluspart de ces babillards se perdent eulx-mesmes, sans avoir auscune couverture ny couleur de raison : comme il advint, qu'en la bouticque d'un barbier auscuns devisoyent de la tyrannie de Dionysius, qu'elle estoit bien asseurée, et aussy mal-aysée à ruiner que le diamant à rompre : *je m'esmerveille*, dict le barbier en soubsriant, *comment vous dictes cela de Dionysius, sur la gorge duquel je passe le rasouër si souvent.*

Ces paroles estants rapportées à Dionysius, il feit mettre le barbier en croix. Si n'est pas sans occasion que les barbiers sont ordinairement grands babillards : car coustumierement les plus grands truans et faictneants d'une ville, et les plus grands causeurs s'assemblent et se viennent asseoir en la bouticque d'un barbier, et de ceste accoustumance de les ouyr cacquetter ils apprennent à trop parler. Parquoy le roy Archelaus respondict plaisamment à un sien barbier, qui estoit grand babillard, après qu'il luy eut accoustré son linge à l'entour de luy et luy eut demandé, *comment vous plaist-il que je face vostre barbe*, Sire ? *Sans dire mot*, luy respondict le roy.

Les barbiers sont ordinairement grands babillards, et pourquoi ils le sont.

Archelaus, sa reponse plaisante à son barbier.

Un austre feut le premier qui vint dire les nouvelles de celle grande desconfiture, que les Atheniens reçeurent en la Sicile : il avoit son ouvrouër de barberie sur le port que l'on appelle Piræe, en la ville d'Athenes, là où il entendit ces maulvaises nouvelles par un esclave qui s'en estoit fuy de là : et prenant aussy-tost sa course, en abandonnant bouticque et tout, s'en vint tout battant à la ville, ayant grande paour que quelqu'un ne luy ostast cest honneur, d'avoir le premier apporté la nouvelle de ceste malheureuse deffaicte à la ville, et qu'il n'y arrivast trop tard. Soubdain qu'elle feut sçeue par la ville, le peuple en feut bien estonné, comme l'on peust penser, et non pas sans cause : si feut aussy-tost tenuë une assemblée de ville, en laquelle le peuple com-

Barbier qui apporte une mauvaise nouvelle à Athenes, comment il fut puni.

manda que l'on sçeust qui avoit apporté ceste nouvelle. Le barbier feut ameiné : on l'interrogua, et il ne sçeut pas seulement dire le nom de celuy de qui il l'avoit entenduë : mais bien asseuroit-il, l'avoir ouy dire à un certain qu'il ne cognoissoit point, et duquel il ne sçavoit pas le nom.

Le peuple commencea à se mutiner, et à crier, *qu'il ayt la gehenne, qu'on luy baille les grillons à ce meschant ; il a menty, il a controuvé cecy ; qui est l'austre qui l'ayt ouy comme luy ? Qui est celuy qui le croit ? Qu'on apporte une rouë.* Le barbier est estendu dessuz. Et sur ces entrefaictes voicy arriver ceulx qui apportoyent certaines nouvelles de la desconfiture, en estants eulx-mesmes eschappez de vistesse : ainsy chascun se despartit de l'assemblée, et se retira chez soy pour plorer sa privée perte, laissant ce pauvre malheureux attaché à ceste rouë, là où il feut jusques au soir bien tard, que le bourreau le vint deslier : et lors encores luy demanda-il, s'ils avoyent aussy ouy dire, comment leur capitaine general Nicias avoit esté tué : tant ce vice de trop parler, par accoustumance devient inexpugnable et incorrigible.

On n'aime pas les gens qui apportent les mauvaises nouvelles.

Et neantmoins tout ainsy que ceulx qui prennent medecine d'amere saveur, ou bien de maulvaise senteur hayssent puis après les gobelets où ils les ont beuës : aussy ceulx qui apportent maulvaises nouvelles sont coustumierement mal voulus de ceulx à qui ils les apportent : et pourtant Sophocles subtilement distingue l'un de l'austre :

LE MESSAGER.

Est-ce en ton cœur, ou bien en ton ouye,
Qu'offensé t'a ceste parole ouye ?

CREON.

Pourquoy vas-tu enquerant là où c'est
Que ton parler me touche et me desplaist ?

LE MESSAGER.

En la trag. d'Antigone.

Pource qu'ainsy que du faict la pensée,
Aussy du dire est l'aureille offensée.

Voylà pourquoy ceulx qui nous denoncent nos maulx, nous sont aussy odieux, comme ceulx qui nous les font : et neantmoins on ne sçauroit arrester ne retenir une langue depuis qu'elle est une fois desbordée.

Voleurs du temple de Junon découverts par une conjecture bien fondée.

Advint un jour à Lacedæmone, que le temple de Juno qu'ils appelloyent *Chalceœcos* feut pillé, et ne trouva-l'on rien dedans qu'une bouteille vuide : tout le peuple y accourut et feut-on en grand esbahissement et grand pensement que vouloit dire ceste bouteille. Si y eut quelqu'un des assistants qui se print à dire, *si vous voulez je vous declareray ce qui me vient en l'entendement touchant ceste bouteille ; j'ay fantasie que les sacrileges ayants projecté d'executer une si perilleuse entreprinse, avoyent premierement beu du jus de ciguë et puis avoyent apporté du vin, affin que s'ils n'estoyent prins sur le faict, ils se peussent saulver de mourir en beuvant du vin, lequel auroit puissance d'esteindre ou de resouldre la froideur du poison de la ciguë ; ou bien, s'ils estoyent surpris, qu'ils peussent ayséement mourir, et sans grande passion, avant que*

d'êstre

d'estre gehennez et tourmentez. Il n'eut pas plustost dict cela, que l'assistance pensa, que l'invention d'une si subtile ruze, et de si profonde cogitation, ne venoit point de conjecture, ains qu'il falloit qu'il le sçeust bien d'ailleurs: et ainsy l'environnants, l'un deçà, l'austre delà, ils commencerent à l'interroguer, *Qui es-tu? D'où est-tu? Qui te cognoist? Comment sçais-tu ce que tu dis?* bref ils le manierent si bien, qu'ils luy feirent confesser et advouër, qu'il estoit l'un de ceulx qui avoyent commis le sacrilege.

Meurtriers d'Ibycus qui se decouvrent eux-mêmes.

Et ceulx qui avoyent occis Ibycus, ne feurent-ils pas aussy prins de mesme? ils estoyent au theatre, là où ils reguardoyent le passe-temps des jeux: et voyants une volée de grues, ils dirent les uns aux austres, *Voicy ceulx qui vengeront la mort d'Ibycus.* Or y avoit-il long-temps que l'on ne l'avoit point veu, et qu'on le cherchoit par tout: au moyen dequoy ceulx qui estoyent assis au plus près d'eulx, ayants bien noté ceste parole, l'allerent aussy-tost rapporter aux officiers de la justice: ainsy feurent-ils saisis aux corps, et à la fin punis, non par les grues, mais par leur importun babil, comme par une furie, ou un esprit maling qui les forcea de deceler le meurtre qu'ils avoyent commis.

La langue du babillard est une fievre et inflammation continuelles.

Car ainsy comme en nostre corps les parties offensées et dolentes attirent tousiours à soy, et toutes humeurs corrompues des parties voisines y fluent: aussy la langue d'un babillard ayant tousiours fiebvre et inflammation, tire tou-

siours à soy et assemble quelque chose de secret et de caché : à raison de quoy il la faust bien remparer, et luy mettre tousiours au devant le boulevard de la raison, qui comme une leivée empesche le flux et la glissante inconstance d'icelle, à fin que nous ne soyons plus indiscrettes bestes que les oyes, lesquelles pour passer de la Cilicie par dessuz le mont de Taurus, qui est plein d'aigles, prennent en leur bec une grosse pierre, comme mettants une serrure ou un frein à leur cry, pour pouvoir passer la nuict sans cryer, et sans estre apperceuës des aigles.

Oyes qui se mettent une pierre dans le bec pour ne pas crier et éviter les aigles.

Or si l'on demandoit quelle personne est la plus pernicieuse et la plus meschante du monde, je croy qu'il n'y a homme qui ne dist, passant toutes les austres, que c'est un traistre : et neantmoins Euthycrates, comme dict Demosthenes, couvrit sa maison du bois qu'il eut de Macedoine : Philocrates vescut opulemment d'une grosse somme d'or et d'argent qu'il eut du roy Philippus, et en achepta des concubines, et des poissons delicieux : à Euphorbus et Philager, qui trahirent Eretrie, le roy donna plusieurs belles terres : mais le babillard est un traistre gratuit et volontaire qui ne demande point de loyer et qui n'attend pas qu'on le sollicite, ains se va presenter de luy-mesme, et ne trahit pas aux ennemys des chevaulx, ou des murailles, ains revele les secrets, soit en procès, ou en seditions civiles, ou en meinées de gouvernement, sans que personne luy en sçache gré, car encores pense-il

Le traître et le babillard sont les deux hommes les plus dangereux.

estre bien tenu à ceulx qui le veulent ouyr : parquoy ce qu'on dict à un prodigue, qui folement despend et dissipe le sien, *tu n'es pas liberal, c'est un vice duquel tu es entaché, tu prends plaisir à donner ;* ceste mesme reprehension convient très-bien à un babillard, *tu n'es point mon amy pour me venir descouvrir cela, tu es entaché de ce vice, tu aimes à cacquetter et à babiller.*

On ne se guerit, et on ne remédie aux défauts que par la haine qu'on leur porte.

Si ne faust pas estimer, que nous entendions dire cela pour accuser et blasmer seulement le vice de trop parler : mais aussy pour le guarir, et y remedier : car nous surmontons les vices et passions de l'ame par jugement, et par exercitation : mais le jugement, c'est-à-dire, la cognoissance, precede, pource que nul ne s'exerce à fuyr, et par maniere de dire, arracher les vices de son ame, s'il ne les a en haine. Or commanceons-nous à hayr les vices, quand par raison nous entendons la honte et le dommage qui en vient, comme nous cognoissons maintenant que ces grands parleurs voulants estre aymez se font hayr, cuidants plaisanter desplaisent, pensants estre bien estimez sont mocquez : qu'ils despendent, et ne guaignent rien : qu'ils nuysent à leurs amys, aydent à leurs ennemys, et se ruinent eulx-mesmes.

Moyen de se corriger de trop parler.

Parquoy, la premiere recepte et ordonnance de medecine pour corriger ce vice, soit la consideration et declaration des malheurs, inconvenients et infamies qui en adviennent. La seconde soit la cogitation du contraire, c'est

à sçavoir, escouter, retenir, et avoir tousiours à main les loüanges et recommandation du silence, la majesté, la mysticque gravité, la saincteté de la taciturnité, en nous representant tousiours en nostre entendement, combien plus on a en admiration, combien plus on aime, combien plus on repute sages ceulx qui parlent rondement et peu, et qui en peu de paroles embrassent beaucoup de substance, que l'on ne faict pas ces grands causeurs, qui babillent à langue desbridée. Ce sont ceulx que Platon estime tant, et qu'il compare à ceulx qui sçavent bien tirer et lancer le dard, desquels le parler est rond, pressé et troussé, sans que rien traine : car ainsy comme les Biscains font du fer l'acier, en l'affinant par l'enfouyr dedans la terre, et y faisant consommer et repurger ce qu'il y a de plus grosse et plus terrestre substance : ainsy la parole des Laconiens n'a point d'escorce, ains toute superfluité ostée, elle est acerée et remplie de certaine efficace et vivacité : car Lycurgus addressoit et exerceoit ses citoyens dès leur enfance à ceste force et vehemence de parler amassé et renforcé, par leur faire observer silence, et celle grace de respondre avecques une gravité sentencieuse, et une arguce bien tournée en leurs rencontres, laquelle ne provient d'ailleurs que de beaucoup de taciturnité.

Au dialogue intitulé Protagoras.

Platon comparoît les gens qui parlent laconiquement à ceux qui lancent le dard.

Et pourtant sera-il expedient de mettre tousiours devant les yeulx de ces grands parleurs tels mots aigus et courts, lesquels ont ensemble

Il faut confondre les babillards avec des réponses laconiques.

et grace et gravité : comme cestuy-cy que les Lacedæmoniens manderent un jour à Philippus de Macedoine, *Dionysius est à Corinthe.* Et une austrefois comme il leur eust escript, *si j'entre dedans la Laconie, je vous ruineray de fond en comble;* ils luy rescripvirent, *Si.* Et comme un austre roy Demetrius se courrouceast et criast tout hault, *comment, les Lacedæmoniens n'ont-ils envoyé qu'un seul Ambassadeur devers moy?* l'Ambassadeur sans s'estonner luy respondict, *Un vers un.*

Aussy estoyent ceulx qui parloyent peu jadis en grande estime auprès des anciens : voylà pourquoy les Amphictyons, qui estoyent les deputez pour conseil general de toute la Græce, ne feirent point escrire sur les portes du temple d'Apollo Pythien, l'Odyssée ou l'Iliade d'Homere, ou bien les canticques de Pindare : mais bien y ont-ils faict escrire ces briefves sentences, *cognoy toy-mesme ; rien trop ; qui respond paye ;* tant ils ont prisé un parler simple et rond, contenant soubz peu de paroles une sentence bonne et bien tournée.

Les anciens estimoient singuliérement ceux qui parloient peu.

Mais Apollo luy-mesme, n'est-ils pas grand amateur de briefveté, et succint en ses oracles? c'est pourquoy on l'appelle *Loxias*, qui est à dire oblique, pour austant qu'il aime mieulx parler peu, que clairement. Et ceulx qui sans parler donnent à entendre leurs conceptions par signes et devises, ne sont-ils pas estimez et louez en diverses sortes? comme jadis feut Heraclitus, lequel estant prié par ses citoyens

Apollon étoit laconique dans ses oracles.

Heraclitus, maniere dont il montre et indique la sobriété.

de leur faire quelque harangue et remonstrance, touchant l'union et concorde civile, monta en la chaire aux harangues, et print en sa main un verre d'eau fresche, puis jectant dessuz un peu de farine, et la remuant avecques un brin de pouliot, la beut, et s'en alla; leur voulant donner à entendre, *que se contenter de peu, et de ce que l'on trouve le premier, sans convoiter choses superflues; est ce qui conserve et entretient les citez en paix et en concorde.*

Scilurus, au moment de sa mort, fait venir ses enfans et un faisceau de dards.

Scilurus, un roy des Tartares, laissa quatre-vingt enfants, et peu avant que mourir commanda qu'on luy apportast un faisceau de dards, qu'il bailla à tous ses enfants les uns après les austres, leur commandant qu'ils s'efforceassent de rompre le faisceau tout entier; et après qu'ils eurent bien essayé, et n'en peurent venir à bout, luy-mesme les tira du faisceau les uns après les austres, et les rompit tous sans peine quelconque, leur voulant par-là donner à cognoistre *que leur union et concorde seroit invincible; mais la discorde les rendroit foibles, et seroit cause qu'ils ne dureroyent gueres.*

Piso, l'orateur, ordonnoit à ses serviteurs de ne jamais répondre qu'à ses demandes.

Qui doncques liroit et rememoreroit souvent telles choses, à l'adventure ne prendroit-il pas grand plaisir à tant cacqueter. Et quant à moy, un serviteur Romain me faict grand'honte, quand je considere en moy-mesme combien il y a de sagesse à bien adviser ce que l'on dict, et soy constamment maintenir en ce que l'on a proposé. Publius Piso, l'ora-

teur, voulant prouvoir à ce que ses gens ne luy rompissent point la teste de leur babil, commanda à ses serviteurs qu'ils luy respondissent seulement à ce qu'il leur demanderoit, et non austre chose ; et quelque jour, voulant festoyer l'empereur Clodius, commanda que l'on l'allast convier, et feit apprester un magnificque festin, comme il est à penser : quand l'heure du soupper feut venuë, et les austres conviez tous arrivez, il ne restoit plus que l'empereur ; si renvoya Piso, par plusieurs fois, celuy de ses serviteurs qui avoit accoustumé de le convier, pour sçavoir s'il vouloit pas venir. Mais quand il feut si tard qu'il n'y eust plus d'apparence qu'il deust venir : *comment*, dict Piso à ce serviteur, *ne l'as-tu pas esté semondre ? Ouy*, respondict-il. — *Et pourquoy donc n'est-il venu ? — Pource qu'il m'a dict qu'il ne viendroit pas. — Et pourquoy donc ne me l'as-tu dict incontinent ? — Pource*, respond le serviteur, *que tu ne me l'as pas demandé.*

Il faut s'habituer à ne répondre que lorsque tout le monde se tait.

Celuy-là estoit serviteur Romain. Mais un Athenien contera à son maistre, en labourant la terre, les articles du traicté de la paix, tant l'accoustumance a d'efficace et de pouvoir, de laquelle il nous faust maintenant parler, pource qu'il n'y a mors ny bride dont on peust arrester la langue d'un babillard, et la faust dompter, et luy oster ce vice par accoustumance. Premierement doncques, quand en une compaignie l'on demandera quelque chose, accoustume-toy à te taire jusques à ce que tu

voyes que personne des austres ne se mette en avant pour en respondre : car, comme dict Sophocles,

> Bien conseiller et bien courir n'ont pas
> Un mesme but ny un mesme compas.

aussy n'ont pas la voix et la response : car là celuy guaigne le prix de la course, qui peust passer devant ; mais icy, si un austre a suffisamment respondu, il suffira bien, en louant et approuvant son dire, acquerir la reputation d'homme courtois et gracieux ; et s'il n'a bien ou suffisamment respondu, alors ne sera-il point odieux ny importun de luy remonstrer doulcement ce qu'il pourroit avoir ignoré, et suppleer ce qui pourroit estre deffectueux en sa reponse.

Il faut surtout ne jamais répondre lorsque on en interroge un autre.

Mais sur-tout nous debvons-nous bien donner guarde, quand la demande sera addressée à un austre, de ne le prevenir et anticiper sa response : car à l'adventure n'est-il point honneste, ny en cela, ny en austre chose, offrir et promettre de soy-mesme sans en estre requis, ce que l'on demande à un austre, en le repoulsant mesmement, pource qu'il semble que nous faisons oultraige à l'un, comme ne pouvant fournir ce qu'on luy demande ; et à l'austre, comme non sçachant s'addresser à qui luy pourroit bailler ce qu'il cherche. Il y a plus, que celle précipitée celerité et temerité de respondre, semble estre pleine d'arroguance et de presumption, pource qu'il semble que celuy

Une réponse précipitée annonce de la présomption.

celuy qui previent ainsy la response de l'interrogué, veuille dire : *qu'as-tu que faire de luy ? Et qu'en sçait-il luy ?* et, *là où je seray, il n'en faust demander à personne qu'à moy.*

Répondre quand on n'est pas interrogé, c'est se rendre odieux.

Combien que souventesfois nous faisons des demandes à quelques-uns, non que nous ayons grande envie d'ouyr leurs responses, mais seulement pource que nous les voulons entretenir et provocquer à deviser et discourir, comme faict Socrates à Theætetus et à Charmides. Le prevenir doncques la response d'un austre, destourner les aureilles, divertir les yeulx et la pensée pour le tirer à soy, c'est austant comme si nous courions au-devant pour baiser vistement les premiers celuy qu'un austre vouldroit baiser, attendu que, encores que celuy à qui on propose la question n'y sçeust ou ne voulust respondre, si seroit-il bien seant, après avoir faict un peu de pause, se presenter avecques toute modestie et reverence, en accommodant son dire au plus près de ce que l'on pense que veult celuy qui faict la demande, à faire la response, comme au nom d'un austre : car si ceulx à qui la question est addressée, faillent à bien respondre, avecques grande raison on leur pardonne et les excuse-l'on ; mais celuy qui, de soy-mesme, s'ingere de respondre, et oste la parole à un austre, il est à bon droict odieux, encores qu'il die bien ; et s'il fault à bien dire, il faict que chascun se rit et se mocque de luy.

Le second poinct auquel il se faust diligem-

Il faut examiner avant de répondre dans quelles vues on fait la question.

ment duire et exercer, c'est aux responses particulieres, à quoy celuy qui se sent entaché du vice de trop parler, doibt bien prendre guarde, affin que ceulx qui le vouldroyent provocquer à parler pour avoir à gaudir et à rire, cognoissent qu'il respond pertinemment et à bon escient ; car il y en a qui, sans besoing, seulement pour avoir leur passe-temps, forgent quelques demandes à plaisir, lesquelles ils proposent à ceste maniere de gens, pour esmouvoir leur babil : pourtant y faust-il bien avoir l'œil, et n'estre pas tant estourdy, ne soubdain à courir aux paroles, donnant à cognoistre que l'on soit bien ayse d'avoir occasion de parler, mais considerer meurement la nature de celuy qui propose la demande.

Il ne faut pas répondre à une question qui n'est pas encore achevée.

Encores se faudroit-il accoustumer à se tenir coy, et faire quelque intervalle de silence entre la demande et la response, pendant lequel silence, celuy qui a proposé la question, y peust adjouster quelque chose, si bon luy semble, et celuy qui est interrogué peust penser à ce qu'il a à respondre, et non pas à l'estourdie se ruer incontinent en language, et presser tellement l'interroguant, qu'on ne luy donne pas presque loisir de parachever sa demande, en sorte que bien souvent l'on responde toute austre chose que ce que l'on aura demandé. Combien que la religieuse du temple d'Apollo souventesfois respond ses oracles sur l'heure, avant qu'elle en soit requise : car ainsy que dict le poëte, ce Dieu-là

Oyt le muet qui a la bouche close,
Et sçait qu'on pense avant qu'on le propose :

mais celuy qui veult sagement respondre, doibt attendre qu'il ayt conçeu la pensée, et entierement cogneu l'intention de celuy qui l'interrogue, de paour qu'il n'advienne ce que dict le commun proverbe :

Je leur demandois des faux,
Ils me nioyent des hoyaux.

encores que, sans cest inconvenient-là, tousiours faust-il refrener et restraindre celle importune hastifveté et appetit desordonné de parler, affin que nous ne facions penser que ce soit comme une aposthume ou une fluxion d'humeurs de longue main amassées sur nostre langue, et que la demande que l'on nous propose nous face grand plaisir de nous en descharger.

Socrates s'étoit habitué à restraindre, et à réprimer sa soif.

Socrates avoit accoustumé de restraindre et reprimer ainsy sa soif, après qu'il avoit exercé son corps, et qu'il s'estoit eschauffé à la luicte ou à la course, et austres tels exercices ; il ne se permettoit point de boire qu'il n'eust respandu le premier seau d'eau qu'il avoit tiré du puits, affin qu'il accoustumast son sensuel appetit à attendre le temps opportun de la raison. Il faust doncques noter qu'il y a trois sortes de responses que l'on faict aux interroguatoires ; l'une nécessaire, l'austre civile, la tierce superfluë : comme, pour exemple, si quelqu'un demandoit, Socrates est-il leans, celuy qui respondroit envis et mal volontiers,

Trois sortes de réponses aux interrogatoires ; nécessaire, civile et superflue.

diroit, *il n'y est pas.* Et s'il vouloit encores davantage laconiser et accourcir son dire, il osteroit ce *pas*, et respondroit simplement, *non* : comme les Lacedæmoniens feirent quelquefois à Philippus, qui leur avoit escript s'ils le vouloyent recepvoir en leur ville. Ils luy rescripvirent en grosses lettres sur un papier : *non.* Mais celuy qui vouldroit respondre un petit plus courtoisement, diroit : *il n'y est pas, car il est allé jusques à la place du change :* et qui vouldroit faire encores meilleure mesure, y pourroit adjouster : *là où il attend quelques estrangiers.* Mais un superflu babillard, mesmement s'il a leu Antimachus le Colophonien, dira : *il n'est pas leans, car il est allé jusques à la place du change, attendant quelques estrangiers du païs d'Ionie, desquels Alcibiades luy a escript, qui maintenant est en la ville de Milet, et demoure avecques Tissaphernes, l'un des lieutenants du grand roy de Perse, lequel auparavant estoit amy des Lacedæmoniens ; mais maintenant, pour l'amour d'Alcibiades, s'est tourné du party des Atheniens : car Alcibiades, desirant retourner en son païs, a tant faict, qu'il a retourné Tissaphernes de nostre costé.* Bref, il vous deduira tout le huictiesme libvre des histoires de Thucydides, et vous noyera de language tant que vous ne vous donnerez guarde qu'il y aura eu sedition en la ville de Milet, et qu'Alcibiades sera encores une austrefois banny.

Une réponse doit seulement satisfaire à la demande.

C'est doncques en quoy principalement il faust ficher le pied, et arrester babil ; telle-

ment que le centre et la circonference de la response, soit ce que veult et a besoing de sçavoir celuy qui faict la demande. Carneades, n'ayant pas encores grand nom, disputoit un jour au lieu deputé aux exercices ; et pour ce qu'il cryoit à pleine teste, le maistre ou concierge du lieu luy envoya dire qu'il moderast un peu sa voix ; car il l'avoit haultaine et forte. Carneades luy repliqua : *donne-moy doncques le ton et la mesure que je doibs tenir ;* et l'austre ne rencontra pas mal, luy respondant : *le ton et la mesure est l'ouye de celuy qui dispute avecques toy.* Austant en peust-on dire en ce cas ; car la mesure que doibt guarder celuy qui respond, c'est le vouloir de celuy qui interrogue.

Il faut conformer son ton de voix dans la réponse à celle de l'interrogation.

Davantage, ainsy comme Socrates commandoit que l'on esvitast les viandes qui provocquent à manger ceulx qui n'ont point de faim, et à boire ceulx qui n'ont point de soif, aussy faust-il qu'un babillard craigne et fuyent les propos qui plus luy plaisent, et desquels il aura accoustumé de parler excessifvement, et aller au-devant quand il les sentira couler : comme pour exemple, gens de guerre sont ordinairement grands conteurs de batailles et de faicts d'armes ; et pour ce le poëte faict souvent conter à Hector ses vaillances et prouësses.

Les gens de guerre sont de grands conteurs de batailles.

Et ordinairement, ceulx qui auront guaigné quelque gros et difficile procès, qui auront, contre l'opinion et esperance d'un chascun,

Les plaideurs et les courtisans sont babillards.

obtenu quelque grace d'un prince ou d'un roy, ont ce vice comme une maladie ordinaire, à laquelle ils sont subjects, de souventesfois rememorer par quel moyen ils seront entrez, comme ils auront esté introduicts, comment ils auront plaidé, parlé et convaincu leurs adverses parties ou leurs accusateurs, et comment ils auront esté louez. Car la joye est encores plus grande babillarde que celle vieille Agrypnie que les poëtes introduisent en leurs comœdies, se resveillant tousiours elle-mesme, et se monstrant toute fresche à recommencer ses contes : voylà pourquoy ils retombent en ces discours à tout propos. Car non-seulement cela est vray, que l'on dict en commun proverbe :

La joie est une grande babillarde.

> Chascun a la main, s'il peust,
> Tousiours au lieu qui luy deust.

Mais aussy la joye attire à soy la voix, et meine là tousiours sa langue pour plus appuyer et fortifier sa memoire. Ainsy voyons-nous que les amoureux passent la plus-part de leur temps à rememorer quelques paroles qui leur renouvellent et refreschissent la memoire de leurs amours ; de maniere que s'ils ne peuvent trouver personne à qui ils en puissent conter, ils en deviseront plustost avecques des choses qui n'ont ne sens ny ame, comme celuy qui dict :

Les amoureux passent le tems à se remémorer leurs amours.

> O très-doulx lict ! ô lampe très-heureuse !
> Bacchis te tient pour deesse amoureuse.

Combien que, à dire vray, le babillard est, comme l'on dict, *la ligne blanche* ou *le traict blanc en paroles*, c'est-à-dire que, sans discrétion, indifferemment, il parle de toutes choses : si est-ce pourtant qu'il est plus affectionné aux unes qu'aux austres, et de celles-là il se doibt retirer et abstenir, pource qu'à raison du plaisir qu'il y prent, et du contentement qu'il en reçoipt, il se pourroit laisser emmeiner bien au loing. Mesme inclination ont-ils à deviser des choses où ils se sentent les plus experimentez et plus excellents que les austres : car estant chascun convoiteux d'honneur, et s'aimant soy-mesme, il employe la meilleure part du jour en cela, où il y a quelque advancement, taschant à se rendre tousiours de plus en plus excellent, comme en histoires celuy qui aura beaucoup leu, un grammairien à parler des regles de la grammaire, un qui aura beaucoup veu et hanté en beaucoup de païs, à faire tousiours de nouveaulx contes : voylà pourquoy il s'en faust donner guarde ; car le babil y estant accoustumé, y court, comme faict chasque beste de proye à son gibbier.

Les babillards s'attachent à certains objets plutôt qu'à d'autres, ils devisent surtout de ce qu'ils savent, ou de leurs métiers.

Platon, au Gorgias, cite cette sentence d'Euripides.

En quoy l'on peust cognoistre l'excellente nature qu'avoit le roy Cyrus, lequel ne provocquoit jamais ses esgaulx d'aage à exercice auquel il se sentist le plus fort, mais tousiours à ceulx où il estoit moins exercité qu'eulx, affin qu'il ne leur causast desplaisir en emportant le prix devant eulx, et que luy eust le prouffit d'apprendre ce qu'il sçavoit moins bien

Cyrus ménageoit dans ses demandes ceux qui étoient moins instruits que lui.

Le babillard ne peut supporter qu'on lui impose silence.

faire qu'eulx. Mais un babillard au contraire, si quelque propos vient en avant, duquel il puisse apprendre quelque chose qu'il ne sçavoit pas auparavant, il le repoulse et le rejecte, ne pouvant souffrir qu'on luy donne loyer pour se taire un petit; ains tournant tout à l'entour, ne cessera jusques à ce qu'il ayt faict tomber le devis sur quelques vieulx contes qu'il aura repassez mille fois.

Le babillard amene toujours la conversation sur ce qu'il sait.

Comme l'un de nos citoyens, auquel il estoit advenu de lire deux ou trois libvres d'Ephorus, rompoit les aureilles à tout le monde, et n'y avoit compaignie ny festin qu'il ne feist despartir à force de conter la bataille de Leuctres et ce qui en ensuivit, de sorte qu'il en feut surnommé *Epaminondas*. Toutesfois c'est le moindre vice du babil, et faust tascher de mettre tousiours ces grands causeurs en tels propos; car, par ce moyen, leur language sera moins fascheux et importun, quand il desbordera en termes de litterature.

Il faut demander la réponse du babillard par écrit plutôt que de l'entendre de sa bouche.

Oultre cela, il sera bon aussy accoustumer telle sorte de gens à escrire quelque chose à part : comme Antipater le Stoïque, ne pouvant, ainsy qu'il est plus vraysemblable, ou ne voulant contester en dispute teste à teste à l'encontre de Carneades, qui, avecques un impetueux torrent d'eloquence, refutoit la secte des Stoïcques, respondoit par escript au dict Carneades, et emplissoit les libvres de contredicts, tellement qu'il en feut surnommé *Calamoboas*, qui est austant à dire comme grand criart par

par escript : car ainsy celle façon de combattre à l'ombre, et de deviser à part en secret, retirant ces grands causeurs tous les jours peu à peu de la frequence et multitude du peuple, les pourra à la fin rendre plus compaignables et plus tolerables à hanter : comme les chiens, après qu'ils ont consumé leur cholere sur les bastons ou sur les pierres qu'on leur a jectez, en sont moins aigres et moins aspres aux hommes. Mais surtout il leur seroit expedient et prouffitable de hanter tousiours auprès de plus grands personnages en aucthorité et en aage que eulx : car la honte et crainte qu'ils auroyent de leur dignité et gravité, les conduiroit par accoustumance à se taire. Et parmy ces exercices que nous avons cy-devant declarez, il faudra tousiours mesler et entre-lasser ceste advertance, quand nous vouldrons dire quelque chose, et que quelques paroles nous couleront en la bouche, *quel propos est-cecy qui me vient sur la langue, et qui me presse de sortir ? Pourquoy a ma langue envie de le mettre dehors ? Quel bien peust-il advenir de le dire ? quel mal adviendroit-il de le taire ?* pource que la parole n'est pas comme une poisante charge de laquelle nous debvions taschер de nous descharger ; car elle demoure encores aussy-bien après qu'elle est dicte.

Les chiens qui ont consumé leur colere sur ce qu'on leur a jetté sont plus doux.

Le babillard devroit, pour se corriger, fréquenter des gens puissans ou plus âgés que lui.

Mais les hommes parlent, ou pour soy, quand ils ont besoing de quelque chose, ou pour prouffiter à d'austres, ou pour se donner du plaisir les uns aux austres, et se recreer de joyeux devis, comme de sel, pour addoulcir

Il ne faut parler que lorsque ce que l'on dira pourra profiter à quelqu'un.

le travail des affaires, ou bien pour rendre plus savoureux le repos auquel ils seront. Si doncques le propos n'est ny prouffitable à celuy qui le dict, ny necessaire à celuy qui l'escoute, et s'il n'y a ny grace ny plaisir, quel besoing est-il qu'il soit dict ? Car on peust aussy-bien parler comme faire en vain et sans besoing. Mais sur tout et après tout, il faust tousiours avoir à main et souvent rememorer ce sage mot de Simonides : *on se repent souvent d'avoir parlé, de s'estre teu jamais ;* et penser que l'exercitation est chose de si grande efficace et de telle force, qu'elle vient à chef de tout, attendu mesmement que les hommes mettent grande peine et grande sollicitude, et endurent de la douleur pour chasser la toux et le hocquet : et la taciturnité n'a pas seulement ceste belle et bonne proprieté que dict Hippocrates, qu'elle n'engendre point la soif ; mais aussy n'apporte-elle point de desplaisir ny de douleur, et n'est-on point tenu d'en rendre compte.

Jamais le silence n'a causé de repentir.

Fin du Tome huitieme.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

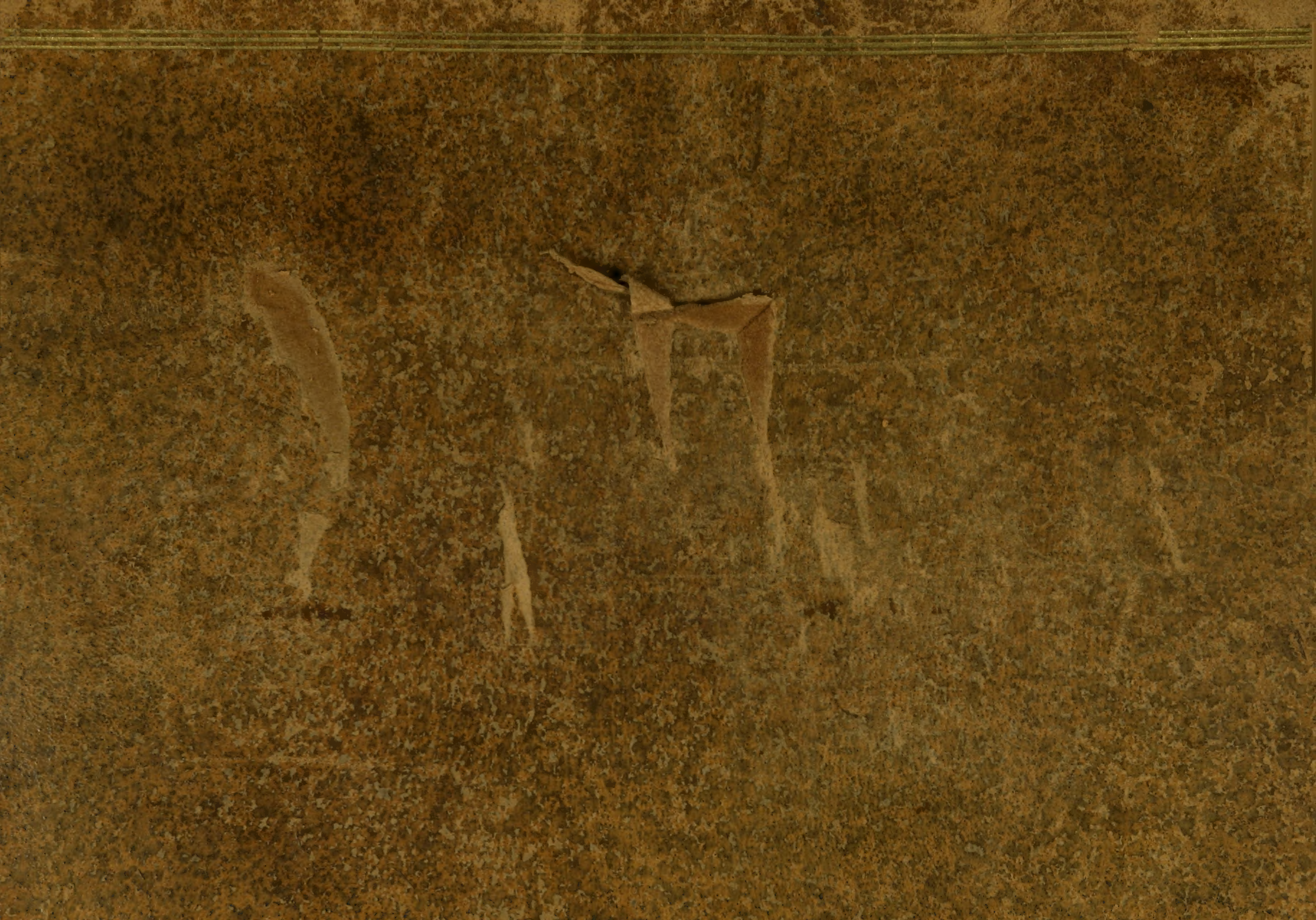
Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.



GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart